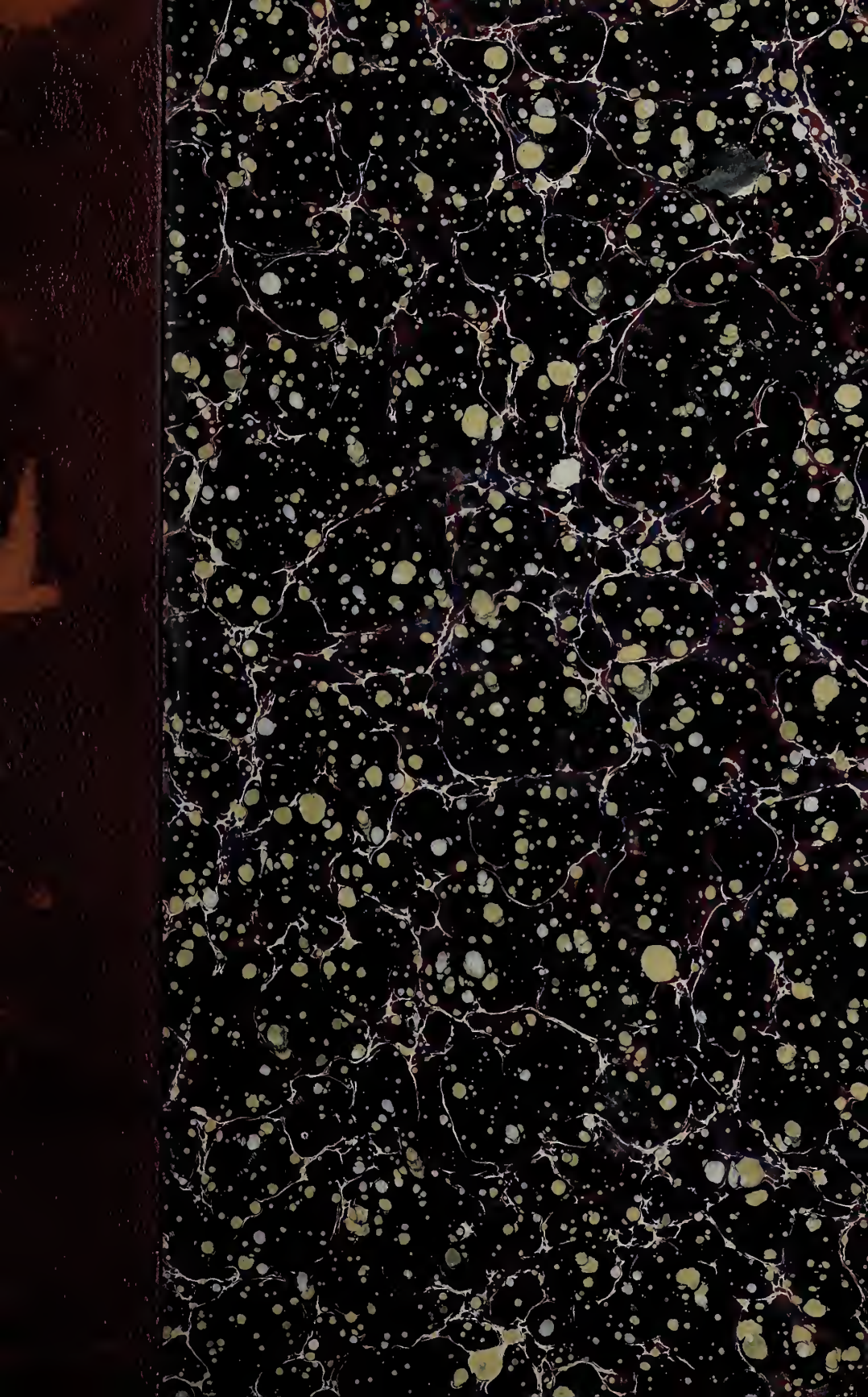






Division FJ1025
Section B58
v. 34



Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Princeton Theological Seminary Library

BIBLIOTHÈQUE
ÉGYPTOLOGIQUE

TOME TRENTE-QUATRIÈME



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE É. BERTRAND



✓
BIBLIOTHÈQUE
ÉGYPTOLOGIQUE

CONTENANT LES
ŒUVRES DES ÉGYPTOLOGUES FRANÇAIS
dispersées dans divers Recueils
et qui n'ont pas encore été réunies jusqu'à ce jour

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

Membre de l'Institut
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études
Professeur au Collège de France

TOME TRENTE-QUATRIÈME

E. LEFÉBURE

ŒUVRES DIVERSES

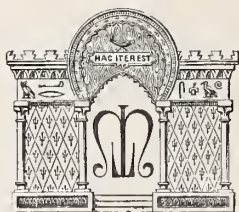
TOME PREMIER

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1910

E. LEFÉBURE

ŒUVRES DIVERSES

TOME PREMIER



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND

E. LEFÉBURE

ŒUVRES DIVERSES

PUBLIÉES PAR

G. MASPERO

Membre de l'Institut

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Etudes

Professeur au Collège de France

TOME PREMIER



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1910

NOTICE BIOGRAPHIQUE

D'EUGÈNE LEFÉBURE

Par Philippe VIREY

Eugène-Jean-Baptiste-Louis-Joseph Lefébure naquit le 11 novembre 1838, à Prunoy¹, département de l'Yonne. Ses parents² avaient dans cette région des propriétés rurales; dans une lettre à Chabas³, Lefébure parle d'une pièce de monnaie antique que le fils d'un fermier de son père venait de trouver en labourant une terre. Il fit d'excellentes études classiques aux collèges d'Auxerre et de Sens. Les bulletins de notes, adressés de ces collèges à sa famille, de 1850 à 1854, signalent son goût précoce pour les lettres anciennes et modernes. Ses essais poétiques attiraient l'attention de

1. J'emprunte cette indication à la courte notice consacrée par Ernst Andersson (*Sphinx*, XII, 1) à Eugène Lefébure, d'après des renseignements fournis par le D^r Maurice Lefébure, fils du savant égyptologue.

2. La famille de Lefébure descend du médecin Gui Patin (1601-1672), qui fut, sous Louis XIV, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, et a laissé des lettres intéressantes pour l'histoire de son temps. Charles Patin (1633-1693), fils de Gui Patin et professeur de médecine comme son père, est surtout connu comme antiquaire, et a laissé de nombreux mémoires sur des sujets de numismatique. Lefébure avait fait une collection des ouvrages où il est question de ces deux ancêtres de sa famille (*indication fournie par le D^r Lefébure*).

3. Datée de Charny, Yonne, 10 juillet 1869.

ses professeurs. Il s'intéressait à l'étude des mœurs et des religions de l'antiquité¹. Sa correspondance montre combien la littérature latine lui était familière; les lettres qu'il m'écrivit pendant les dernières années de sa vie contiennent de très heureuses citations, empruntées surtout à la poésie latine. Il appréciait le charme de la littérature provençale; ainsi le déterminatif , qui se joint quelquefois au groupe hiéroglyphique  *avaler*, éveillait en lui le souvenir de la jolie expression du poète Aubanel, *mi grands iue bevèire*, « mes grands yeux buveurs »². Il aimait non seulement les poètes provençaux, mais tous les bons poètes; par exemple, Thomas Moore, dont il essaya de rendre en vers français *Quelques Mélodies irlandaises*³. Il fut très lié avec Henri Cazalis et Stéphane Mallarmé⁴. Du reste, il n'avait pas cessé, depuis le collège, de s'exercer dans la poésie française. Il avait fait paraître quatre ou cinq pièces de vers dans le *Parnasse contemporain*, en 1866⁵; le D^r Lefébure a bien voulu me communiquer le manuscrit d'un sonnet intitulé *Le Sphinx de Memphis*, daté du 15 juillet 1868. Sans indiquer une véritable vocation poétique, ces essais sont intéressants comme témoignages du goût de Lefébure pour les belles-lettres. Avec ces dispositions, il fût sans doute devenu un excellent professeur d'humanités;

1. Indications fournies par M. le D^r Lefébure.

2. Lettre de Lefébure à Chabas, datée de Charny, Yonne, 20 juin 1868, Lefébure y parle du mot , « qui du sens *avaler* aurait passé au sens *s'assimiler*, *connaître*, comme nous disons *s'assimiler une connaissance*, et comme les Latins disaient *bibere aure*, pour *écouter avidement*. Le déterminatif , qui accompagne ce mot dans le sens d'*examiner*, indiquerait alors que ce sont les yeux qui absorbent : *mi grands iue bevèire* « mes grands yeux buveurs », dit un charmant poète provençal, Aubanel. »

3. Brochure imprimée à Lyon, chez Pitrat, en 1879.

4. Indication fournie par M. le D^r Lefébure.

5. Voir la notice d'Ernst Andersson, *Sphinx*, XII, p. 3.

et il aurait fallu, pour le bonheur de sa vie, qu'il se fût, dès le commencement, dirigé dans cette voie, qu'il eût choisi sans hésitation la carrière de l'enseignement qui lui convenait si bien. En effet, quand, après bien des tâtonnements et des vicissitudes, il fut entré dans l'enseignement supérieur, il sut se faire aimer de ses élèves, et leur communiquer son goût et son zèle pour les études auxquelles il était si sincèrement dévoué. Mais il n'avait pas, dit-on, l'esprit pratique, qu'il aurait fallu pour continuer la tradition de sa famille en cultivant et administrant le domaine paternel¹.

Lefébure s'était marié jeune; mais il perdit bientôt sa femme. Ce fut pour se distraire de son chagrin, en occupant son esprit, qu'il se mit à l'étude des hiéroglyphes². Il était alors à Cannes, d'où il écrivit à Chabas le 5 mai 1867, pour lui demander quelques conseils et le mettre au courant de ses premiers essais égyptologiques :

Monsieur,

Je pense quitter Cannes le 15 courant et passer à Chalon dans la dernière quinzaine du mois; je désirerais beaucoup avoir l'honneur de vous y rencontrer.....

J'ai terminé l'analyse de presque tous les ouvrages que j'ai entre

1. M. Maspero m'écrivait aussi, le 12 mars 1910 : « Lefébure n'était pas fait pour la vie active, et j'ai eu tort de l'y jeter. Mon excuse est qu'au moment où je le proposai pour le Caire....., je ne le connaissais que par correspondance. »

2. Lettre de Lefébure à Chabas, du 6 janvier 1869 : « Vous seriez bien aimable de me donner l'adresse du jeune ingénieur dont vous me parlez, et vers lequel je me sens attiré par une grande conformité de situation. C'est en effet dans la même circonstance douloureuse que j'ai commencé l'étude de l'égyptien; mais je me trouve peut-être en ce moment, malgré le peu de désir que j'en ai, sur le point de me remarier. » Lefébure ne se remaria qu'en 1876; ses fils sont nés de ce second mariage.

Le jeune ingénieur dont il parle était M. Guieysse, qui chercha aussi dans l'égyptologie un remède à une peine semblable, et fut, comme Lefébure, disciple de Chabas.

les mains; malheureusement je n'ai pas encore reçu le *Sharpe*.... Je n'ai pas reçu non plus les *Acta Apostolorum* ou le *Psalterium coptice*, de sorte que j'ai dû me borner, pour l'étude du copte, à lire la grammaire de Peyron. Du reste je l'aime mieux ainsi, et je préfère, après m'être mis au courant de la science, étudier le copte par simple besoin d'aller en avant; quant à présent c'est une langue qui, par elle-même, me paraît assez difficile à aborder.

Les ouvrages que j'ai analysés cet hiver sont : le *Voyage d'un Égyptien* et le *Papyrus Harris*¹, d'où j'ai tiré un petit catalogue de signes hiératiques, les *Six Dynasties* de M. de Rougé, l'*Histoire* de Brugsch, vos premiers *Mélanges* et le *Décret de Canope*. J'ai commencé tous mes vocabulaires. Je compte étudier encore, avant de travailler véritablement par moi-même, la *Géographie* et le *Calendrier* de Brugsch, deux ou trois mémoires de M. de Rougé, vos seconds *Mélanges*, vos traductions de l'anglais ainsi que vos travaux sur les papyrus et le *Journal de Berlin*. Je me suis abonné à partir du mois de janvier à cette feuille qui paraît quelquefois, et j'y ai trouvé très intéressant le travail de M. Pleyte sur les noms de nombre.

Je ne sais si vous me pardonnerez l'imprudence que j'ai commise en traduisant un chapitre du *Rituel*. En me faisant admettre dans la Société savante de mon département...., je m'étais engagé sans réfléchir à donner *quelque chose* pour le mois de juin : je comptais m'en tirer par quelques généralités sur l'art égyptien; mais la besogne m'ayant absorbé, je me suis trouvé réduit à détacher des dix-sept premiers chapitres du *Rituel*, que j'avais traduits pour moi, tant bien que mal, le quinzième chapitre, qui m'a paru le plus facile. Je prends la liberté de vous envoyer cette traduction informe² que je reprendrai à mon passage, pour que vous ayez la complaisance de me dire, *en gros*, si elle est présentable à peu près.... Le texte du *Todtenbuch* me paraît bien fautif; aussi j'ai cessé, jusqu'à nouvel ordre, de l'étudier, craignant de prendre des erreurs pour des mots nouveaux. Je désire prendre

1. Il s'agit du *Papyrus magique Harris*, publié et expliqué par Chabas.

2. Ce travail, retouché d'après les indications de Chabas, parut en 1868; nous aurons l'occasion d'en reparler.

vos avis sur ce point et sur beaucoup d'autres, quand j'aurai l'honneur de vous voir.....

Y a-t-il, sur la ligne de Marseille à Paris, et de Cannes à Marseille, des musées ou des collections à visiter ?

Une blessure, que Lefébure reçut au pied au moment où il se disposait à quitter Cannes¹, l'obligea à prolonger un peu son séjour dans cette ville et à modifier ses projets de voyage. Le 14 juillet 1867 nous le retrouvons à Besançon, d'où il écrivait à Chabas pour lui raconter sa visite au musée de la ville, et lui soumettre ses observations sur le cercueil de Sar-Amen. Il avait toujours l'intention d'aller à Chalon-sur-Saône². Nous ne savons pas s'il y réussit alors ; dans tous les cas, il obtint les appréciations de Chabas sur le mémoire qu'il lui avait envoyé. Il lui écrivait en effet de Charny (Yonne), le 19 septembre 1867 :

Monsieur,

Je vous envoie ma traduction du chapitre xv du *Todtenbuch*, refaite d'après vos indications, et d'après quelques fragments de papyrus très mutilés qui m'ont été communiqués par M. Devéria à la conservation du Louvre. Il paraît que les premiers chapitres du *Rituel* manquent presque complètement. Vous trouverez dans le petit cahier de notes que j'ai mis dans le carton les quelques variantes de sens et de forme que j'ai rencontrées. J'ai conservé provisoirement pour le titre du *Rituel* la traduction *sortir au jour*, parce que j'ai remarqué certaines phrases qui me semblent confirmer cette interprétation, et que d'un autre côté il ne me paraît pas impossible que la préposition  suive le verbe  avec d'autres sens que *ex* ou *sicut*..... Rien n'empêche de considérer     comme une locution adverbiale analogue à *dans le jour*, *au jour*, *pendant le jour*, *en plein jour*, que nous joignons indifféremment à tous les verbes.....

1. Lettre de Lefébure à Chabas, datée de Cannes, 31 mai 1867.

2. Lettre de Lefébure à Chabas, datée de Besançon, 17 juillet 1867.

Lefébure citait alors un très grand nombre d'exemples bien choisis, accompagnés de bonnes raisons, à l'appui de son interprétation nouvelle, qui a fini par prévaloir. Cependant, avec la modestie qui convient à un débutant, il ajoutait :

Je ne sais si j'ai réussi à vous convaincre ; peut-être renverserez-vous d'un mot mon petit échafaudage de citations'.....

Si Chabas ne fut pas convaincu tout de suite, la conviction devait venir un peu plus tard². En attendant il trouva la dissertation excellente, et laissa voir qu'il était flatté d'avoir un disciple tel que Lefébure. Celui-ci refit alors la partie de son travail relative au  en prenant pour modèle les discussions des seconds *Mélanges égyptologiques*, et l'envoya à Chabas le 3 octobre 1867. Le 7 octobre il lui écrivait de nouveau pour le remercier du bon accueil fait à son mémoire :

Monsieur et cher maître,

Je suis bien content que ma dissertation ne vous paraisse pas indigne d'être publiée : c'est la joie la plus vive et la plus inespérée que j'aie ressentie dans ma petite carrière égyptologique, et je suis bien plus fier de n'avoir pas déplu à un juge tel que vous, que vous n'aurez à l'être (je le crains bien) d'un élève comme moi. Je n'en continuerai pas moins à faire tous mes efforts pour mériter votre approbation.....

Chabas avait renvoyé le manuscrit avec quelques correc-

1. La fin de la lettre est relative à des antiquités égyptiennes de médiocre importance, qui se trouvaient au Musée d'Auxerre, et que Lefébure décrivait à Chabas.

2. Chabas écrivait à Brugsch, le 28 décembre 1869 : « Je crois qu'un débutant, au bout de deux années, peut déjà me donner d'utiles leçons ; tel a été le cas de mon élève M. Lefébure, à propos de l'explication du



. Je commence à croire qu'il a raison. »

tions et annotations dont Lefébure le remercia dans une lettre du 18 octobre 1867. Il ajoutait :

J'ai songé à grossir mon petit ouvrage d'une dissertation sur le , que je crois être, d'après le chapitre CLI du *Todtenbuch*, l'échine d'Osiris, adorée comme symbole de l'immolation de ce dieu, de même que nous vénérons la Croix, le Sacré-Cœur, les Cinq Plaies, etc., et prise pour emblème de la stabilité, de même que nous disons, dans un sens un peu différent, le *fondement*. Peut-être y a-t-il un rapport étymologique entre le mot *tat* et les mots  *statue*, *stare*, *τῆτα*, etc..... Mais outre que c'est très hasardeux et que je n'ai pas en main les textes nécessaires pour une recherche sérieuse, je ne pourrais relier par aucune transition cette hypothèse à mon livre.....

Je compte porter ma traduction à Auxerre vers la fin de ce mois, et je partirai le plus tôt que je pourrai, surtout si vous me conseillez d'étudier *Ser-Amen*, pour Chalon et Besançon.....

La traduction portée à Auxerre fut acceptée pour les Mémoires de la Société de l'Yonne, alors présidée par M. Challe¹. Elle devait paraître dans le premier trimestre de 1868 : mais, la Société n'ayant pu en temps utile réunir les matériaux d'un fascicule, Lefébure se décida un peu plus tard à la publier à ses frais.

Au mois de juin 1868, il lut le numéro de la *Zeitschrift* qui contient l'article de Chabas sur l'inscription de Takel-lotis II. Son imagination s'excita sur ce texte, et il essaya de préciser la nature du phénomène cosmique ou atmosphérique signalé par l'inscription. Il en résulta une assez longue dissertation qu'il adressa à Chabas² ; mais il ne tarda pas à renoncer lui-même³ à l'explication qu'il avait proposée. Il ne

1. Lettre de Lefébure à Chabas, du 31 décembre 1867.

2. Lettre de Lefébure à Chabas, du 20 juin 1868. Lefébure supposait qu'il s'agissait du *khamsin*.

3. Lettre de Lefébure à Chabas, du 3 août 1868.

craignait pas alors de soumettre à Chabas même les hypothèses dont il se défiait, comptant sur son maître pour l'avertir de ses erreurs; nous trouvons un bon exemple de ces interventions de Chabas, dans une lettre du disciple, du 3 août 1868, et dans la réponse du maître, du 5 août 1868.

Lefébure écrivait à Chabas¹ :

Monsieur et cher maître,

Je termine à l'instant l'analyse du chapitre xv, et viens vous demander la permission de vous soumettre mon travail..... Je.... me suis un peu amusé en route à comparer entre eux différents passages du *Rituel*, ce qui m'a fait faire quelques petites découvertes, celle du rôle de *Tanen*, par exemple, qui signifie évidemment la terre, et n'est que la personnification du mot *ꜥꜣꜣꜣ*, qui se trouve fréquemment dans des phrases comme celle du papyrus Harris :

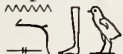
La terre tend ses bras pour te recevoir.

Le chapitre xv est plus précis : *Ta mère Nu et ton père Tanen t'embrassent.*

Le chapitre cxl nomme un dieu : *la terre enfantant éternellement l'âme et le corps du Soleil*. Mais je fais peut-être là une découverte naïve, que tout le monde a faite avant moi. Dans tous les cas j'ai réussi à m'intéresser moi-même, et me suis familiarisé avec l'hiératique, ce qui est un grand point. J'ai appris aussi à chercher dans les vocabulaires, de sorte que si mon ouvrage est détestable, il ne m'en aura pas moins été très utile, de même que l'absurde dissertation que je vous ai envoyée dernièrement², et que je vous prie d'oublier. En la mettant à la poste, il m'est venu une autre idée, car je ne suis malheureusement jamais à bout d'hypothèses, sur le ciel mangeant la lune, c'est que cette locution pourrait signifier la lune dans son plein, la lune qui n'est pas rongée par le ciel. La Fontaine, dans une de ses fables, la compare à un fromage fait par la vache Io pour Jupiter, et dont le renard a déjà mangé la moitié, ce qui en a fait un croissant. D'un autre côté, j'ai trouvé au *Rituel* une expression qui pourrait confirmer l'hypothèse que

1. Lettre datée de Charny, 3 août 1868.

2. Sur l'inscription de Takelotis II; voir plus haut, p. vii, l. 24-28.

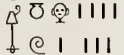
vous semblez émettre dans la *Zeitschrift* sur l'absorption produite par le ciel et les astres : le chapitre cxxxiii dit au Soleil :  (1. 2) *tu avales les souffles, tu absorbes l'air*, ce qui exprime d'une manière saisissante la chaleur excessive : j'ai remarqué bien des fois, en plein midi, l'effet que rend la phrase égyptienne, dans la légère vibration de l'air sur les champs, qui semble attiré par le soleil, et faire qu'ainsi l'on suffoque.

Chabas répondit aussitôt, le 5 août 1868 :

Monsieur et cher disciple,

Il est au mieux que vous m'envoyiez votre nouveau travail, vous n'avez pas besoin de me demander d'autorisation pour cela. Je serais trop charmé de former un égyptologue de valeur, pour qu'il ne me soit pas très agréable de venir en aide à un travailleur donnant d'aussi grandes espérances que vous.

On a déjà reconnu quelque part les rapports de *Tanen* avec la terre....., mais je ne sais trop où cela se trouve. Vos observations seront, quoi qu'il en soit, excellentes à publier.

Quant au *ciel mangeant la lune, claudite jam ricos* ! Il faut éviter de s'acharner sur de pareils problèmes ; il y a un véritable danger à s'habituer à créer des hypothèses pour expliquer toutes les malices des scribes égyptiens..... Si l'on eût rencontré il y a quelques années la phrase  (Düm., *Aelt. Temp.*, I, 33, 1), on aurait pu faire de belles dissertations sur le nombre 7, sur la septième heure, sur les sept Esprits, etc. Aujourd'hui nous savons que cette curieuse forme n'est qu'une variante de .

Je connaissais la phrase du chapitre cxxxiii du *Rituel*, dont vous avez bien reconnu l'importance philologique. Malheureusement la traduction qu'il me serait possible de faire du contexte ne me satisfait pas. C'est pour ce motif que je ne l'ai pas citée. Aussi longtemps que nous n'aurons pas plusieurs bonnes éditions du *Rituel* à consulter comparativement, nous ne pourrons pas arriver au moindre résultat sérieux, dans l'étude de ce livre funéraire, dans

lequel le respect traditionnel du texte supposé original a fini par consacrer de nombreuses erreurs.

Les lettres suivantes de Lefébure à Chabas nous apprennent que, pendant les derniers mois de l'année 1868, il étudia sommairement le copte et l'hébreu¹; elles nous indiquent aussi² qu'il s'occupait activement de faire paraître sa *Traduction comparée des Hymnes au soleil composant le XV^e chapitre du Rituel funéraire égyptien*. Une lettre qu'il adressa de Charny à Chabas le 23 décembre 1868 montre que l'impression de ce mémoire à Auxerre³ fut assez onéreuse pour lui :

Monsieur et cher maître,

Voulez-vous me donner les noms et adresses des égyptologues auxquels je dois adresser mon livre ? Je l'aurai dans quatre ou cinq jours; il n'y a plus qu'à le brocher. C'est un *in-4^o* de 125 pages, avec trois planches donnant le texte *corrigé* du *Todtenbuch*. L'impression et le papier en sont très beaux, trop beaux pour ce qu'il contient; je me fais l'effet de ces vieux propriétaires égyptiens qui confiaient à la pierre pour l'éternité le nombre de leurs ânes. Aussi je sais ce qu'il m'en coûte : je ne serai pas quitte des 150 exemplaires que je fais tirer à moins de mille francs, somme que j'aurais beaucoup plus fructueusement employée à l'achat des textes qui me manquent. Mais je voulais prendre date, et prouver que j'ai appris l'égyptien sans le secours des livres élémentaires qui paraissent en ce moment.....

Quelques jours plus tard, il revenait sur cette question des livres élémentaires, en annonçant à Chabas qu'il lui envoyait son livre, et en lui exprimant encore sa reconnaissance⁴ :

1. Lettre de Lefébure à Chabas, datée de Charny, 17 septembre 1868.
2. Lettres du 6 et du 17 septembre 1868.
3. L'ouvrage fut mis en vente à la librairie Franck, à Paris.
4. Lettre de Lefébure à Chabas, datée de Charny, 6 janvier 1869.

..... Je partage votre avis sur la publication des ouvrages élémentaires : les adeptes ne seront plus triés par les difficultés des commencements, et les débutants, mis tout à coup en possession des résultats de la science, ne s'astreindront plus aux analyses sévères dont vous donnez l'exemple dans tous vos travaux. Nous allons voir venir des traductions faites à coups de dictionnaires, sans aucune expérience des habitudes de la langue ni des acceptions variées de chaque mot.....

..... J'irai à Paris vers le 15 du mois, et je compte y voir M. de Horrack. Vous seriez bien aimable de me donner l'adresse du jeune ingénieur dont vous me parlez'.....

Chabas répondait à Lefébure, le 7 janvier 1869 :

Monsieur et cher disciple,

Je ne perds pas une minute pour vous complimenter. Peu de nos collègues ont eu le bonheur de débiter à la publicité par un travail de pareille valeur. Vous voilà bien lié à la science, et déjà vous avez un titre dont on pourra dire, j'en suis convaincu, que noblesse oblige ; la science a donc le droit d'attendre de vous d'éclatants services.....

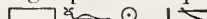
Le livre de Lefébure fut en effet bien accueilli, notamment par Lepsius², Birch, Leemans, Rougé, Prisse d'Avennes. Mais Lepsius discuta l'interprétation du , et Lefébure fit connaître à Chabas³ les objections du professeur de Berlin :

..... Il ne partage pas mon opinion sur le sens des groupes

1. M. Guieysse ; voir p. III, note 2.

2. Leemans offrit à Lefébure sa belle édition d'Horapollon, et Lepsius sa grande publication des *Vieux Textes du Todtenbuch*. M. Guieysse apprit aussi à Lefébure, qu'il vit à Paris au mois de janvier, qu'E. de Rougé avait à son cours fait l'éloge du nouveau livre.

3. Lettre de Lefébure à Chabas, datée de Charny, 18 mars 1869. Lefébure terminait cette lettre en parlant de son voyage à Paris, où il avait passé une soirée avec M. de Horrack, qui l'avait reçu de la manière la plus aimable.

qu'il a traduits de nouveau dans sa préface ; son interprétation se rapproche grammaticalement de la mienne, mais il fait de  un jour particulier, comme ceux qui sont désignés au chapitre XVIII par la formule , etc. ; et il est obligé, par conséquent, de voir une faute dans le membre de phrase  (I, 23), qui ne se trouve pas qu'au *Todtenbuch*, car je l'ai remarqué au papyrus de Leyde. On pourrait admettre, en effet, que la phrase devait être lue, par exemple, , mais je trouve un peu hasardeux d'appuyer une vue sur la supposition d'une faute de texte que rien ne démontre encore.

En résumé, il me semble que mon livre a été bien vu par les plus savants égyptologues, et je suis heureux, mon cher maître, de vous faire part d'un succès que je n'aurais pas obtenu sans vous, et dont la meilleure moitié vous revient....

L'impression de mon livre a absorbé la somme que je destinais l'an passé à des achats de recueils..... Je voudrais aussi vous faire part de mes projets d'avenir, et vous exposer leur inconvénient et leur avantage pour mes études.....

Depuis longtemps la famille de Lefébure le voyait avec inquiétude s'adonner avec tant d'ardeur à des études qui coûtaient fort cher et ne rapportaient rien². On lui chercha donc une occupation qui lui permit de gagner sa vie par son travail et de se remarier. Un mariage fut projeté entre lui et une jeune fille des environs de Charny ; la condition

1. La préface des *Altteste Texte*.

2. Dès le 31 décembre 1867, Lefébure écrivait à Chabas : « Ma famille me blâme de me livrer à une occupation qui, suivant elle, ne rapporte rien ; comme si une plus grande connaissance de l'homme n'était pas plus utile que le droit de bâiller à des soirées préfectorales. Je vais donc m'occuper sérieusement de chercher une place.... qui me donne à la fois l'indépendance et le loisir dont j'ai besoin pour continuer en paix mes études. »

fut qu'il entrerait d'abord dans l'administration des Postes. On lui faisait espérer, grâce aux relations de sa famille, et après les délais de stage nécessaires, une place de receveur qui lui laisserait quelques loisirs pour ses études¹. Le projet de mariage n'aboutit pas; mais avant la rupture des négociations Lefébure avait été nommé, au mois de juillet 1869², employé des postes à Saint-Germain-en-Laye. Avant sa nomination, il avait envoyé à Chabas un mémoire sur les chapitres CXII et CXIII du *Todtenbuch*³; il refit plus tard ce travail et le publia, beaucoup plus développé, dans son grand ouvrage sur *Le Mythe osirien*⁴.

Dans ses nouvelles fonctions d'employé des postes, Lefébure n'avait plus beaucoup de temps à donner à l'étude. Il lisait cependant les *Aelteste Texte* qu'il avait reçus de Lepsius, et remarquait, à la planche 29, « un nom divin extrêmement curieux », écrivait-il à Chabas le 7 septembre 1869. C'était , qu'il supposait « n'être qu'une variante développée du nom d'Isis, lequel signifierait alors le lieu de l'œil sacré, c'est-à-dire l'espace céleste où se trouve le soleil ». Il allait travailler, dans les rares moments dont il disposait, à la bibliothèque du Musée de Saint-Germain⁵. Il transmettait à M. Guieysse les préceptes qu'il avait lui-

1. Lettre de Lefébure à Chabas, du 18 mars 1869.

2. Lettre de Lefébure à Chabas, datée de Saint-Germain-en-Laye, 21 juillet 1869.

3. Lettres de Lefébure à Chabas, datées de Charny, 29 avril, 24 juin et 10 juillet 1869. C'est dans la lettre du 10 juillet 1869, que Lefébure parle de la trouvaille d'une pièce de monnaie antique par le fils d'un fermier de son père. Lefébure porta cette pièce à M. Ponton d'Amécourt, qui la fit acheter par M. de Saulcy, et proposa à Lefébure de le présenter à la *Société de Numismatique et d'Archéologie*, avec M. de Saulcy comme second parrain. Le 7 septembre 1869, Lefébure annonçait à Chabas son admission dans la Société.

4. *Le Mythe osirien*, 1^{re} partie, p. 18 sqq.

5. Lettre de Lefébure à Chabas, du 14 novembre 1869.

même reçus de Chabas¹. Il voulait aussi, d'après les conseils de son maître, étudier le papyrus de Soutimès, qu'il publia plus tard en collaboration avec M. Guieysse; mais il n'en trouvait pas le temps. Sa correspondance avec Chabas fut donc alors moins active qu'elle n'avait été depuis l'année 1867. Nous trouvons cependant, datée de Saint-Germain-en-Laye, 15 juillet 1870, une longue lettre où l'on voit que Lefébure avait modifié et refondu le travail soumis à Chabas l'année précédente²; il venait de recevoir les deux premiers volumes de la Bibliothèque internationale, contenant sa traduction du chapitre xv du *Todtenbuch*, et remerciait Chabas de lui avoir facilité l'accès de cette publication.

La guerre de 1870 arrêta complètement pour quelque temps cette correspondance. Lefébure, que ses fonctions à Saint-Germain-en-Laye avaient retenu dans la région envahie, n'écrivit à Chabas que le 14 mars 1871 :

..... Mon agréable métier m'a conduit tout droit à la prison prussienne de Versailles, où j'ai gelé du 10 janvier au 15 février. J'en suis sorti assez souffrant, et je crois que notre service français, qui est rétabli, a repris trop tôt pour ma santé. Je m'en tirerai avec le temps, lorsque l'affreux gâchis des lettres et des affaires attardées aura cessé.....

..... J'ai beaucoup travaillé dans ma prison. J'ai ébauché, entre autres choses, un appendice à mon mémoire sur le nom d'Isis, où je crois pouvoir prouver que le dieu Seb est la terre, considérée comme s'ouvrant pour laisser passer le soleil : c'est la *porte* dont Ptah est le portier.

J'ai appris que M. Guieysse a été décoré pendant le siège.....

M. Guieysse informa un peu plus tard Lefébure de l'élection de Chabas comme correspondant de l'Institut. Lefé-

1. Lettre de M. Guieysse à Chabas, du 10 Novembre 1869; et lettre de Lefébure à Chabas, du 22 mars 1870.

2. Voir p. XIII, l. 8-9.

bure écrivit à son maître le 20 août 1871, pour le féliciter. Il lui adressa une autre lettre, le 11 novembre 1871, pour le remercier de lui avoir envoyé un ouvrage de Lieblein, par l'intermédiaire de Valdemar Schmidt. Il ajoutait :

..... M. Ancessi m'écrit qu'il sera dans les premiers jours de novembre à Paris : je compte avoir le plaisir, si j'ai le temps, de le voir et de faire sa connaissance. M. Guieysse est, je crois, en Bretagne, et ne reviendra qu'en décembre. Pour moi, je tâche de me faire nommer à Paris, où je serais à même de consulter tous les textes possibles, mais je ne sais si je réussirai, et si j'aurai beaucoup plus de temps à moi. Il faudrait, pour que je puisse véritablement travailler, que je sois nommé à l'administration centrale, ce qui ne me paraît pas facile.

Je ne puis pas dire que j'aie travaillé bien sérieusement depuis la fin de la guerre ; cependant je n'ai pas passé une journée sans ouvrir le *Todtenbuch* et les *Anciens Textes* publiés par Lepsius. J'en ai retiré une sorte d'impression générale de la religion égyptienne, que je crois vraie, et que je tâcherai d'expliquer dans mon travail sur une variante du nom d'Isis ; je vous demanderai la permission de refondre ce travail, qui me paraît pécher en ce sens que j'y assimile trop Osiris au ciel : ce dieu me paraît être, au contraire, l'intérieur mystérieux de la terre dans lequel se cachait et se reformait le soleil, ce qu'indiquent les momies figurées avec le globe solaire inséré dans leur poitrine. L'Osiris végétant est aussi une représentation de la terre, et je comprends maintenant la métaphore égyptienne qui faisait de l'Égypte l'œil même d'Osiris, et de l'aimant ses os, tandis que le fer était l'os de Typhon, suivant Plutarque. Typhon, le frère d'Osiris, ne doit pas être autre chose que la terre dans son rôle malfaisant, lorsqu'elle dévore, comme un crocodile ouvrant sa gueule à l'Occident, le soleil, la lune et les étoiles, ou qu'elle dissout les cadavres. Au *Todtenbuch* il est presque toujours nommé , avec le déterminatif de la pierre, ou de la terre dure, qui accompagne aussi le mot  (ch. 125, 59, 55). M. Pierret, dans son mémoire sur la résurrection, cite..... une phrase des *Fouilles d'Abydos*, qui me paraît significative, et qui contient la métaphore à cause de laquelle, sans doute, Set est devenu un ser-

pent; c'est

Je trouve dans le même ouvrage une autre phrase bien curieuse aussi..... : Osiris y est dit

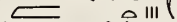
Osiris serait, d'après ce passage, le *caput mortuum* du soleil,

ce qui s'accorde à merveille avec nos théories astronomiques d'aujourd'hui. Je ne sais si vous donnerez votre approbation à cette manière d'envisager l'enfer égyptien, considéré tantôt comme lieu, tantôt comme dieu, de même que le *Hadès* grec et l'*Orcus* latin. Je serais bien content si mes idées là-dessus ne contredisaient pas les vôtres, et si elles trouvaient grâce, lorsque je les aurai appuyées de quelques preuves, devant la sévérité sagace de votre critique.

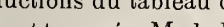
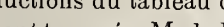
Chabas critiqua, suivant le désir exprimé par Lefébure, les mémoires soumis à son examen. Il semble aussi qu'il ait alors manifesté un peu d'inquiétude de voir son disciple s'adonner trop exclusivement aux études mythologiques. Lefébure lui répondit de Saint-Germain-en-Laye, le 22 novembre 1871 :

Monsieur et cher maître,

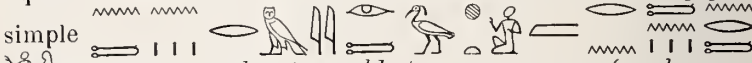
Vous êtes trop aimable d'avoir songé à me renvoyer mes deux mémoires manuscrits..... J'aurai, en effet, bien des corrections à faire..... j'espère..... montrer que les deux chapitres étudiés du *Rituel* se rapportent aux éclipses solaire et lunaire : pour le 112^e c'est évident, d'après ce que les auteurs grecs nous ont dit du pourceau dans la mythologie égyptienne ; pour le 113^e, j'ai été longtemps embarrassé par la présence du corps d'Horus dans le pays des poissons, c'est-à-dire dans l'eau où on le repêche. Un passage de Diodore (1, 2) lève toute difficulté : Isis, y est-il dit, rappela à la vie son fils Horus tué par les Titans, et dont le corps fut trouvé dans l'eau. Je crois que tout le chapitre 113 est là, car Horus, dans quelques particularités de sa légende, rappelle Osiris : c'est ainsi que les Grecs l'avaient assimilé, sous sa forme de Khem,

à Persée, fils de Danaë, qui fut abandonné à l'eau dans un coffre (*Hérodote*, II, 91). Le chapitre 113 du *Todtenbuch*, d'après les dates qu'il donne et la mention qu'il fait des yeux d'Horus, rapporte à l'éclipse cet épisode de la vie du dieu; mais il me reste à me renseigner sur le filet de Sebak, que je retrouve au chapitre 148, 17, où il est dit  des hommes et des dieux, groupe que vous traduisiez autrefois par *couper la parole*, mais auquel il me semble que vous donnez maintenant un autre sens. J'aurai aussi à voir, pour le rôle bon ou funeste de ce même filet, le chapitre des pêcheurs (qui est illisible dans le *Todtenbuch*) dans les variantes du Louvre.

Ne me croyez pas noyé pour cela à tout jamais dans les textes mythologiques. La seule raison qui m'a fait les étudier, c'est que je n'en ai pas d'autres, et que, de toute la littérature égyptienne, je n'ai entre les mains que le *Todtenbuch*. Ne vous effrayez donc pas, si je le sais par cœur, pour mon petit avenir d'égyptologue. Je pense avec vous que ces sortes d'écrits ne doivent pas détourner de l'étude de la langue, et qu'il faut, si l'on s'en occupe quelquefois, apporter dans leur examen la plus grande prudence. A ce compte-là, il sera possible au moins de mieux comprendre et de mieux traduire certaines allusions qui ne font que présenter d'une manière fuyante des événements inconnus. Voulez-vous me permettre de vous donner un exemple de la manière dont je comprends qu'on peut tirer parti des textes en question ? Une inscription d'Edfou, citée par M. Lepsius dans son mémoire sur les dieux des quatre éléments, dit de Ra-hut : « *il ouvre la nuit par le jour, les dieux sortent de sa bouche et les hommes de ses yeux* »

 Cette phrase est claire, et, si on se la rappelle, on traduit sans difficulté d'autres phrases plus concises, qu'on ne comprendrait pas sans cela, telles que celle-ci (ch. 64, 25) : « donnez-moi la main, enfants qui êtes sortis de la bouche, et vous êtes élevés hors de l'œil de Râ »,  . C'est faute de s'être souvenus de cette explication d'une partie de la création que les égyptologues qui ont voulu tirer quelques déductions du tableau dit des quatre races au tombeau de Sétî I^{er} se sont trompés. M. de Rougé, entre autres, fait naître les Égyptiens

du soleil même par une sorte d'excellence, tandis que la race asiatique serait seulement sortie de Sekhet. Le texte est beaucoup plus

simple , vous, vous a pleurés ma khut, sous vos noms (ou dans vos personnes) d'hommes, et il n'y a ici qu'un retour à l'idée, proba-

blement familière aux Égyptiens, de la création des hommes par l'œil d'Horus ou du Soleil. Khut, comme Sekhet, est un des noms

de cet œil, comme le montre le chapitre 140, 4 : .

Quant aux larmes fécondes de l'ut'a, on en trouve plusieurs exemples au papyrus magique traduit par M. Birch dans la *Revue archéologique*....

A la fin de l'année 1871, on fit espérer à Lefébure qu'il pourrait bientôt être nommé à Paris. Ce fut en effet de Paris, 191, boulevard Malesherbes, qu'il écrivit à Chabas le 18 juin 1872 :

.....vous me faites espérer votre arrivée à *Paris*, où vous me trouverez installé. J'aurais dû vous l'écrire ; mais je voulais, en me remettant au travail, vous demander votre avis sur quelques points, et malheureusement j'ai été jusqu'à ce jour empêché de faire quoi que ce soit par mon unique collègue, qui s'est avisé, dès mon arrivée, de prendre un congé illimité. J'avais obtenu d'être nommé à un bureau de nouvelle création, qui est beaucoup moins chargé que les autres, et où je prévoyais beaucoup de loisir. Il n'en a pas été ainsi jusqu'à ce jour ; mais mon collègue absent sera remplacé à la fin de ce mois, et je reprendrai l'égyptien avec d'autant plus d'ardeur que j'en ai été plus longtemps éloigné.

J'ai pu assister une fois ou deux au cours du Collège de France, et je suis resté en relations avec M. Guieysse, qui travaille très consciencieusement, et qui copie en ce moment au Louvre le curieux manuscrit des *choses du ciel inférieur*. Je lui ai emprunté les textes du *mythe d'Horus* de M. Naville, et j'en ai copié la moitié dans mes rares heures inoccupées. J'y ai trouvé peu d'allusions aux symboles primitifs, et j'aurais préféré de beaucoup une composition plus ancienne, car je voulais l'étudier pour le com-

parer avec les conclusions que j'ai tirées de mon étude sur les chapitres 112 et 113 du *Rituel*. La première page, cependant, contient un texte curieux¹, qui me semble éclairer certaines locutions plus concises.....

Lefébure ajoutait qu'il avait vu deux fois M. Pierret, en allant au Louvre étudier le chapitre des pêcheurs. Mais depuis son arrivée à Paris, il n'avait eu de relations suivies qu'avec M. Guieysse; il demandait aussi à Chabas l'adresse de M. de Horrack. Il savait l'adresse de M. Maspero, qui demeurait alors très près de lui; mais il s'abstint, dit-il, de l'aller voir, se croyant tenu à une certaine réserve².

1. Pl. I, l. 3-6.

2. La correspondance de Lefébure à cette époque ne fait pas connaître avec précision les causes de ce sentiment de réserve. Peut-être Lefébure, très dévoué à Chabas, craignait-il de trouver chez M. Maspero des idées un peu différentes des siennes, d'autant plus que Chabas lui-même, dans une lettre à Lefébure du 7 janvier 1869, supposait que M. Maspero avait dû être prévenu contre lui (cf. *Notice biographique de F.-J. Chabas*, p. xci, note 3). D'ailleurs Lefébure avait conscience de sa très grande valeur égyptologique; peut-être éprouvait-il un peu de malaise à voir l'avenir ouvert à M. Maspero dans l'enseignement de l'égyptien, tandis que lui-même, pour gagner sa vie, devait donner à son service postal la meilleure part de son temps, au détriment de ses études.

M. Maspero avait bien remarqué cette réserve, et cherché à s'en expliquer la cause. « En 1872 ou 1873, dit-il, au moment où je demeurais place Wagram, puis rue Jouffroy, j'eus un jour l'occasion d'aller affranchir moi-même, au bureau de poste qui avait été établi récemment vers l'espèce de carrefour formé par la rencontre des rues Ampère et Jouffroy avec le boulevard Malesherbes, des brochures que j'avais à expédier à l'étranger. L'employé qui les reçut se fit connaître comme étant Lefébure..... : à partir de ce moment, chaque fois que je me présentai au bureau, j'essayai de lui parler, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que cela le gênait....., il avait déjà un peu de cette répugnance au monde qui caractérisa sa vieillesse. Je n'insistai donc pas, et d'ailleurs à la fin de 1874 je quittai la rue Jouffroy pour aller demeurer 64, boulevard Saint-Germain; ces relations superficielles furent interrompues du coup. » (Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 6 février 1910.)

Il continuait ses études sur le *Mythe osirien*, autant que ses occupations le lui permettaient, et de temps en temps soumettait à Chabas les résultats de ses recherches¹, mais en s'excusant toujours de s'adonner ainsi aux études mythologiques :

Je m'empresse de vous adresser mes remerciements pour la bienveillance avec laquelle vous appréciez mon mémoire : rien ne peut m'être plus agréable que de savoir qu'il ne vous a pas déplu, malgré votre prévention contre les recherches mythologiques. Je tiens à vous dire, à ce sujet, que je n'ai pas jeté l'ancre aussi profondément que vous pourriez le croire dans cet océan : j'avais entre les mains des textes exclusivement mythologiques ; je les ai étudiés faute de mieux, et je me débarrasse maintenant des réflexions qu'ils m'ont fait faire.....

..... je vous enverrai la deuxième partie de mon travail incessamment ; cette partie comprend mes remarques sur Osiris, et une conclusion que je crois curieuse..... Je l'aurais terminée depuis longtemps, sans un maudit coup d'air que j'ai gagné auprès du sarcophage de *T'a-ho*², et qui m'a donné une fièvre qui ne m'a pas quitté depuis quinze jours. Joignez à cela les nécessités de mon métier.....

Me ferez-vous l'honneur d'accepter quelque étude de moi pour votre série de *Mélanges* ? J'aurais voulu vous présenter mes recherches sur Isis et Osiris, mais elles sont liées si intimement à la conception de mon livre, que je ne pourrais les en séparer sans dommage. Je ne puis pas vous offrir davantage des recherches sur les dieux *portes* ou *portiers*, car je les retranche de mon mémoire comme trop conjecturales. Une étude sur le *per m hrw* conviendrait peut-être mieux, mais ce que je voudrais dire sur ce sujet n'est pas écrit. Je n'ai de complètement achevé maintenant que quelques pages sur l'art égyptien, qui, avec un titre modeste comme *Un mot sur l'art égyptien* ou *Idée de l'art égyptien*, ne seraient peut-être pas déplacées dans un recueil de recherches sur la vie ordinaire ou intime. Je vous les envoie à tout hasard ; mais

1. Lettres à Chabas, du 15 novembre et du 2 décembre 1872.

2. Au Musée égyptien du Louvre.

je crains que vous ne trouviez trop sévère mon appréciation, car j'admire peu les artistes pharaoniques.

Je tiens à dire dans la deuxième partie de mon livre que c'est vous qui avez le plus fait pour l'étude de la mythologie, par l'importance des documents que vous avez publiés, et la précision avec laquelle vous les avez traduits. Une seule pièce me manque pour juger complètement votre travail en ce sens : c'est l'*Hymne à Osiris*, que je ne puis trouver que chez M. Guieysse, qui est absent, et dont j'attends le retour avec impatience¹.....

Chabas indiqua à Lefébure dans quel volume de la *Revue archéologique* il avait publié son *Hymne à Osiris* et le recommanda à M. Zotenberg, pour qu'il lui fût permis d'obtenir à la Bibliothèque nationale un estampage du texte. Lefébure le remercia le 13 décembre 1872 :

Je vous remercie infiniment d'avoir pensé à moi, car jusqu'ici je n'avais pu me procurer votre *Hymne à Osiris*, que j'ai demandé à tous les libraires : je l'aurai facilement dans les bibliothèques publiques, sachant la date à laquelle il a paru dans la *Revue archéologique*. J'en copierai le texte qui est très intéressant, sans recourir à l'estampage : mais je ne vous en suis pas moins reconnaissant de la recommandation que vous me donnez pour M. Zotenberg. Il y a longtemps que je désire prendre connaissance des *Notices manuscrites* de Champollion, et je pourrai le faire maintenant grâce à lui, et par conséquent grâce à vous. J'avais demandé, étant à Saint-Germain, une carte d'entrée à la Bibliothèque nationale ; mais on s'est borné à me répondre de passer au secrétariat, et là un imbécile d'employé m'a fait toutes sortes d'objections, tirées de ma qualité de commis des postes et de mon éloignement de Paris, si bien que, congédié sans avoir de carte, je n'ai pas fait de nouvelle tentative.

J'ai lu la traduction dont vous me parlez dans la *Bibliothèque internationale* ; mais ce dont j'ai besoin, c'est surtout du résumé très intéressant que vous avez fait des textes classiques se rapportant à Osiris. Comme j'étudie spécialement ce dieu dans la

1. Lettre de Lefébure à Chabas, du 2 décembre 1872.

deuxième partie de mon mémoire, j'espère trouver dans le vôtre bon nombre de renseignements qui me seront d'un grand secours, car l'antique momie osirienne est singulièrement difficile à dérouler. Je ne désespère pas néanmoins d'en venir à bout, et je crois que la mythologie égyptienne, qui est une mythologie comme une autre, ne doit pas être plus inexplicable que les autres, au moins dans ses grandes lignes.....

Le 18 janvier 1873, Lefébure adressait à Chabas la dernière partie de son *Mythe osirien*, « celle », écrivait-il, « qui traite d'Osiris ». Il ajoutait :

Je comptais vous l'envoyer pour le 15, mais je l'ai communiquée à M. Guieysse, et ne l'ai entre les mains que depuis hier soir. Puisque vous voulez bien la lire, je vous serai obligé de me faire part des points qui vous sembleront douteux ou faibles. Il n'en manque certainement pas, le sujet étant à peu près neuf, et le mémoire assez long.....

Je n'ai pas encore reçu de M. Guieysse, qui me le communiquera, l'*Hymne à Osiris*, une des pièces les plus importantes à consulter pour mon travail. Il m'amènera certainement à des retouches.....

Lefébure faisait savoir à Chabas que M. Zotenberg l'avait parfaitement reçu, et le remerciait de la recommandation à laquelle il était redevable de ce bon accueil. Il lui demandait encore s'il conviendrait de lire *Le Mythe osirien* à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Chabas lui offrit alors une lettre d'introduction auprès de Maury¹. Lefébure répondit le 24 janvier 1873 :

Je vous remercie du temps que vous avez bien voulu consacrer

1. Lefébure accepta la lettre d'introduction auprès de Maury (lettres de Lefébure à Chabas, du 24 janvier et du 20 mars 1873). Il fut reçu par Maury (lettre de Lefébure à Chabas, du 11 avril 1873); mais celui-ci déclina sa compétence pour apprécier *Le Mythe osirien*, et conseilla à Lefébure de soumettre son mémoire au jugement de M. Pierret (lettre

à mon mémoire,..... et de votre bienveillance à l'apprécier. J'y ferai quelques retouches,..... et je le soumettrai, lorsqu'il sera remis au net, à M. Maury, comme vous me le conseillez. J'accepte très volontiers la lettre d'introduction que vous m'offrez. Ma meilleure recommandation auprès de M. Maury sera d'être votre élève, si vous voulez bien me donner ce titre.....

Je n'ai eu de détails sur la mort de M. de Rougé que par M. Pierret. Il était depuis longtemps souffrant, et son voyage en Égypte, pendant lequel il aurait beaucoup trop travaillé, lui a été fatal, et a préparé la paralysie du cerveau qui l'a emporté..... Le second fascicule de la *Revue* qu'il dirigeait contiendra une notice nécrologique par M. de Saulcy. La mienne, qui aurait été beaucoup plus courte, a failli être mise à l'ordre du jour mercredi dernier. En sortant du Louvre, et en plein trottoir, j'ai reçu le choc d'une voiture traînée par un cheval emporté..... je me suis relevé sans grand mal.....

Cela ne m'empêchera pas de vous envoyer de nouveaux textes de la rubrique du chapitre 64, si ceux que je vous ai copiés sont insuffisants, comme je le crains. Les trois premiers (de Rougé, 3091 et 5450) ont été pris par moi sur les papyrus. Les cinq autres viennent d'un travail de M. Devéria sur le même sujet, qui m'a été communiqué par M. Pierret. Le papyrus de Ptahmès est écrit en colonnes.....

Lefébure s'était décidé à rédiger un mémoire sur le *per m hru*, pour sa contribution à la troisième série des *Mélanges* de Chabas¹. Le 20 mars 1873, il adressait à son maître le manuscrit de ce mémoire, en lui demandant un tirage à part; il lui écrivait en même temps :

Je vois de temps en temps M. Zotenberg à la Bibliothèque, où

de Lefébure à Chabas, du 15 avril 1873). Le mémoire fut pourtant retenu pour être lu à l'Académie. Mais la lecture ne fut jamais faite. Lefébure écrivit à Chabas, le 17 mai 1873 : « J'ai assisté à quelques séances de l'Institut sans avoir pu lire encore mon mémoire..... »; et le 24 juillet 1873, il annonçait qu'il y avait définitivement renoncé, son tour se faisant trop longtemps attendre.

1. Lettre de Lefébure à Chabas, du 6 mars 1873.

j'étudie les *Notices manuscrites* de Champollion. M. Guieysse se propose de publier le manuscrit du *ciel inférieur*, et je lui donnerai peut-être un coup de main ; puis je me mettrai à l'étude des papyrus, que j'ai trop longtemps négligés, forcément, du reste, mais que mon séjour à Paris me met à même de consulter maintenant à la conservation du Louvre....

Il reçut au mois de mai la visite de M. Rhôné, que Chabas lui avait adressé. En rendant compte à son maître de cette visite, il lui soumettait de nouvelles observations mythologiques¹ :

..... J'aurai bientôt recours, je le crains, à votre bienveillance, pour élucider un texte qui me paraît important, en ce qu'il précise la doctrine qui fait de Râ *l'âme* et d'Osiris *le corps* d'un même dieu. Je crois être le premier à signaler cette théorie, et je tiens à l'éclaircir. Le texte, que je voudrais étudier et publier dans le Journal de Pierret, ouvre le bel exemplaire sans nom du *Rituel* qui est au Musée du Louvre. Je vous en adresserai une copie avec une traduction, et vous demanderai si vous n'en connaissez pas d'autres semblables. Je ne serais pas étonné qu'il fût identique à l'adoration de Râ dans l'Amenti, par laquelle débutent les textes des hypogées royaux....

Il revint sur ce sujet, dans une lettre du 26 juin 1873 :

..... Je vais prendre à partir du 15 juillet un congé de quinze jours : j'en profiterai pour faire une courte étude sur un texte inédit, sorte d'hymne sur la réunion du soleil couchant à Osiris, dans le monde souterrain. Le dédoublement de la personne divine en deux personnages, dont l'un est l'âme, et l'autre le corps, me semble bon à mettre en relief. Les textes y font des allusions sans nombre.....

Au mois de juillet 1873, Mariette passait par Paris, se

1. Lettre de Lefébure à Chabas, du 17 mai 1873. Lefébure écrivit aussi à Chabas le 22 et le 23 juin 1873, pour lui envoyer plusieurs dessins de barques représentées au Musée Campana.

rendant à Boulogne-sur-Mer. Lefébure pensa à se présenter à lui, et à lui demander de l'emmener en Égypte¹. Il voulait, pour lui permettre d'apprécier ses aptitudes égyptologiques, lui faire lire son travail sur le *Mythe d'Osiris*. N'ayant pas réussi à rencontrer Mariette avant son départ pour Boulogne, il lui écrivit. Mariette, déjà renseigné sur sa valeur scientifique, lui répondit de ne pas lui envoyer son mémoire. Mais il lui demanda un article pour son Recueil, et Lefébure se mit à préparer une dissertation sur une cérémonie mentionnée dans les *Textes du Mythe d'Horus*, publiés par M. Naville. Il voulut, comme d'habitude, soumettre à Chabas son interprétation de cette cérémonie, et lui écrivit le 19 septembre 1873 :

..... Si j'ai rencontré juste, j'aurai fait une curieuse trouvaille, celle de l'origine d'une fête qui se célèbre encore en Égypte au solstice d'été, et qui s'appelle la *nuît de la goutte*. Voulez-vous me permettre de vous demander votre avis sur les deux ou trois points principaux de mon argumentation, au point de vue de l'interprétation des textes ?

Lefébure citait alors le passage des *Textes du Mythe d'Horus* qui se trouve à la planche XIII, l. 2 et 3², qu'il proposait de traduire ainsi :

Har-hut vint, au corps³ multicolore, en grand disque ailé, sur la barque de Râ-har-khuti. Thoth dit à Râ, maître des dieux

1. Lettre de Lefébure à Chabas, du 24 juillet 1873. Lefébure demandait l'avis de Chabas. Mais soit qu'il ait renoncé à son désir, soit que Mariette n'ait pu lui donner satisfaction, il ne fut plus question de ce projet dans les lettres suivantes.

2. C'est au début de la campagne des dieux, l'an 363 du règne d'Har-khuti, pl. XII.

3.  . Ce mot, qu'on lit aujourd'hui *âkhem*, était lu *shenebt* par Lefébure. Chabas doutait que le mot français *corps* fût la traduction tout à fait exacte du mot égyptien.

d'Edfou : est venu au corps¹ le grand disque..... Râ s'unit avec son corps et dit à Har-hut : tu as jeté des gouttes² sur l'eau sortie de lui () , rendant par là ton âme satisfaite. On l'appelle le maître de l'eau d'Har-hut, qui est appelé (   ) le maître du corps multicolore depuis ce jour.

Pour montrer qu'il s'agissait de la fête de la *goutte*, dont l'origine était rapportée au temps des dieux, Lefébure faisait des comparaisons avec d'autres passages des *Textes du Mythe d'Horus*, pl. XIX, l. 8-11, et pl. XX et XXI.

Sollicité de donner son avis, Chabas s'empressa de faire connaître ses doutes ou ses objections, que son disciple discuta longuement, dans une lettre écrite le 23 septembre 1873. Il revint encore plus tard sur l'interprétation du mot    , qu'il compara au mot    du papyrus d'Orbiney³.

Mais le commencement de l'année 1874 ne fut pas favorable à ses études égyptologiques. Le 9 juin 1874 il écrivait à Chabas :

..... J'ai eu peu de loisirs au commencement de cette année. Le collègue que j'avais alors s'étant fait renvoyer, j'ai eu à le remplacer seul pendant longtemps. Depuis je me suis remis à l'ouvrage, et j'achève en ce moment mon mémoire sur Osiris, que j'ai refondu

1.    . Chabas fut d'avis que  devait signifier non pas *à*, mais *hors de, ex*; ce qui amena Lefébure à traduire *venir du corps, sortir du corps ou de la momie*.

2.     . La traduction *gouttes* parut discutable à Chabas; Lefébure lui présenta des arguments à l'appui de cette interprétation, dans sa lettre du 23 septembre 1873.

3. Lettre de Lefébure à Chabas, datée du bureau de poste de Paris-Batignolles 2^e, 31 décembre 1873: «     est bien un fruit, tout en étant l'équivalent de la goutte. C'est l'    du papyrus d'Orbiney, dans lequel Baïta met son cœur..... »

et très augmenté, après avoir fait le recensement de presque tous les textes se rapportant à ce mythe.....

..... J'ai parcouru ces jours-ci à la Bibliothèque nationale le *Rituel* de Sutmès que vous m'aviez signalé, et j'y ai trouvé la confirmation décisive d'une de vos vues, dans le groupe  remplaçant , que vous avez lu *ati* et non *anti*. J'ai vu un instant ces jours-ci M. de Horrack à la Bibliothèque. M. Guieysse, depuis son mariage et sa nouvelle position de répétiteur à l'École polytechnique, est fort occupé. M. Rhôné, qui vous avait demandé autrefois quelques renseignements pour une relation de voyage, paraît s'adonner à l'égyptologie. J'ai eu, l'an passé, quelques rapports avec M. Grébaut, un élève de M. Maspero, qui avait fait un article dans la *Revue archéologique*, mais il a depuis disparu de la scène, et je ne sais ce qu'il est devenu.....

La première partie du travail sur le *Mythe osirien*, dont la lettre du 9 juin 1874 annonçait l'achèvement, parut en effet en 1874 ; la seconde partie, l'année suivante. Cette seconde partie fut envoyée à Chabas le 25 mars 1875. Un peu plus tard Lefébure écrivait à son maître, le 21 mai 1875 :

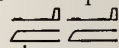
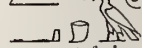
..... Je ne fais plus grand chose depuis quelque temps ; j'ai démenagé pour venir habiter dans la maison de M. Zotenberg, et j'ai de la peine à me remettre au travail. Je compte commencer avec M. Guieysse, en juillet, la publication en fac-similé du *Rituel* de Sutmès, qui sera édité par Leroux.

Je ne suis pas du tout au courant des publications nouvelles. Je ne sais si M. Pierret a fait paraître son *Dictionnaire d'Archéologie égyptienne* ; c'est un ouvrage pour les gens du monde : il a entrepris d'un autre côté un dictionnaire égyptien tenant le milieu entre celui de Brugsch et le vocabulaire de Birch. M. Grébaut a édité la première partie d'un énorme travail qui aura plus de mille pages..... M. Maspero fait une histoire ancienne de l'Orient, dans le genre de celle qu'a publiée F. Lenormant.....

J'ai envoyé à M. Birch un article pour le *Recueil de la Société d'Archéologie biblique* : je ne sais s'il a paru, mais j'en ai corrigé les épreuves il y a plus d'un mois. C'est la traduction de tous les

textes du pylône infernal contenant le tableau des quatre races au sarcophage de Sêti I^{er} : je fais remarquer qu'il y a là une confirmation de vos idées sur le jugement dernier, avec les justes à droite et les méchants à gauche, etc..... Je donne une interprétation nouvelle du texte relatif aux quatre races humaines.....

Lefébure eut alors un moment l'espoir d'obtenir une situation qui lui permettrait de consacrer tout son temps à l'égyptologie. Il fit connaître ses espérances à Chabas, dans une lettre du 27 mai 1875 :

Je viens de recevoir, avec un volume de M. Lieblein, votre très intéressant mémoire sur les bâtons de main. Vous avez très bien vu l'emploi qu'on devait faire des baguettes magiques, et je crois que ces objets sont désignés, au sarcophage de Sêti I^{er}, par les  que portent, en les courbant en arc avec les deux mains, certains personnages qui charment Apap (). Au tombeau du même roi, d'autres demi-dieux frappent avec des  un serpent mythologique qui a avalé des têtes qu'on veut faire sortir. Je cite de mémoire, mais je suis sûr de la prononciation. M. Pierret..... m'a offert, sur la recommandation de M. Zotenberg, et, je crois, aussi de M^{me} de Horrack, la place de conservateur-adjoint au Musée du Louvre. On devait créer un conservateur au commencement de l'année, et la place de conservateur-adjoint eût été vacante. Le manque de fonds a fait échouer pour cette fois la combinaison, qui reviendra sur l'eau l'année prochaine. Je ne vous parle de ceci qu'en secret, parce que M. Pierret m'avait recommandé de ne rien en dire, mais vous le savez déjà, puisqu'au jour de l'an vous m'avez mis en garde contre l'espoir du succès.....

M. Guieysse a fait une étude très complète, au point de vue de la comparaison des textes, sur le chapitre 64 du *Rituel*, et il se propose de la publier. Nous commencerons le *Sutimès* en juillet. Je n'oublie pas que c'est vous qui m'avez donné l'idée de l'éditer. La mère de M. Guieysse a été très souffrante. ... Pour lui,

1. Ce signe ne rend qu'imparfaitement la forme indiquée par Lefébure.

il est en voie de prospérité, et sur le point de devenir père une troisième fois. Je ne connais pas par expérience, comme lui et comme vous, les agréments et les désagréments attachés à l'état de père de famille; aussi ai-je été bien tenté, dans ces derniers temps, de me mettre sous le joug. A mon âge on y regarde deux fois, mais je ne suis cependant pas encore hors de danger¹.....

Chabas avertit alors Lefébure de sa propre candidature au poste de conservateur du Musée égyptien². Lefébure lui répondit le 3 juin 1875 :

Vous pouvez compter sur ma discrétion au sujet de votre demande, qui du reste ne peut manquer de réussir. J'ai fait autrefois une visite à M. Reiset pour poser ma candidature au poste d'attaché à la conservation, en cas de vacance, et M. Reiset m'a dit dans le cours de la conversation que la place de conservateur reviendrait de droit à M. Pierret, à moins qu'une candidature hors ligne ne s'imposât. Il faisait certainement allusion à la vôtre, dont le secret me paraît avoir été bien gardé, car je ne sais pas si M. Pierret s'en doute..... Les fonds ont manqué pour remplacer M. Devéria; mais M. Reiset tient à ce que la place ne demeure pas vacante, et je vois par les journaux qu'il a envoyé aux députés une sorte de pétition exposant l'insuffisance des différents services du Louvre³.....

1. Lefébure se maria en effet peu de temps après; dans une de ses lettres à Chabas, datée du 21 juin 1876, il est question de la santé de M^{me} Lefébure.

2. Voir la *Notice biographique de François-Joseph Chabas*, dans la Bibliothèque égyptologique, t. IX, p. cxxx, note 1. J'avais indiqué que la demande de Chabas datait du mois de juin 1875; la lettre écrite par Lefébure le 3 juin 1875 fait voir que cette demande était un peu plus ancienne.

3. Lefébure écrivait encore à Chabas le 10 juin 1875 : « J'ai eu avant-hier quelques nouvelles de la conservation du Louvre, par M. Zotenberg, qui ne m'a pas défendu d'en parler : c'est pourquoi je vous les transmets. M. Pierret a été prévenu par M. Reiset que sa candidature à la place de conservateur rencontrait deux obstacles, l'un consistant dans une candidature plus sérieuse que la sienne, l'autre dans la fusion

Lefébure renonçait donc à l'espoir d'être nommé au Musée du Louvre. Il obtint cependant à la fin de l'année 1875 une petite faveur officielle ; le Ministre de l'Instruction publique lui fit don d'un exemplaire des *Notices* de Champollion¹. La Société d'Archéologie biblique de Londres le nomma membre honoraire². Il voulut justifier cette nomination, et nous voyons que, dès l'année suivante, il pensait à son mémoire sur l'Adam égyptien³. On sait que ce mémoire ne parut qu'en 1887, sous le titre *Le Cham et l'Adam égyptiens*⁴. Mais Lefébure étudiait aussi d'autres sujets capables d'intéresser la Société d'Archéologie biblique. Nous en trouvons l'indication dans une lettre à Chabas, du 29 juillet 1873, où il annonçait à son maître l'envoi d'un mémoire sur le texte de la *Destruction des hommes* publié par M. Naville. Il terminait cette lettre par une demande à Chabas. Il avait appris qu'il était question de créer une chaire d'égyptologie dans une ville de province, et il priait son maître d'intervenir auprès du Ministre de l'Instruction publique, pour lui faire obtenir cette chaire :

..... M. Zotenberg m'engage vivement à faire auprès de vous une démarche dont il m'a dit vous avoir entretenu lors de votre séjour à Paris. Le Ministre de l'Instruction publique ayant décidé la création de trois Universités, à Nancy, Lyon et Bordeaux, je crois,

possible du Musée égyptien avec le Musée des Antiques. Dans ce dernier cas la place de conservateur serait sans doute supprimée ; mais le Musée égyptien me semble trop important pour qu'on s'arrête définitivement à cette mesure. »

1. Lettre de Lefébure à Chabas, du 31 décembre 1875.

2. Lettre de Lefébure à Chabas, du 19 juillet 1875.

3. Lettre de Lefébure à Chabas, du 21 juin 1876 : « Pourrai-je vous soumettre un petit mémoire destiné à la Société d'Archéologie biblique, et ayant rapport à une représentation qui m'a fait l'intituler *l'Adam égyptien* ? Je crains d'y avoir traité les mêmes sujets que vous dans vos *Hebræo-ægyptiaca*. »

4. *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, vol. IX, 1^{re} partie, 1887.

il serait assurément désirable que la science égyptologique, née en France où elle a toujours été florissante, y fût représentée au moins dans une ville, lorsqu'elle l'est dans cinq au moins en Allemagne. Nulle voix n'aurait l'autorité de la vôtre pour provoquer l'établissement d'un cours d'égyptien, et une lettre de vous au ministre, coïncidant avec d'autres recommandations dont je pourrai peut-être user, suffirait assurément pour me faire nommer, dans le cas où l'on nommerait quelqu'un.....

Chabas, après l'insuccès de sa récente démarche pour se faire nommer conservateur du Musée égyptien du Louvre, était beaucoup moins convaincu que Lefébure de son crédit auprès du ministre. Il répondit donc, le 13 août 1876, qu'il ne voulait pas s'exposer à un nouvel échec et n'interviendrait pas *officiellement*, mais se bornerait à signaler publiquement le mérite de Lefébure. C'est à son mérite en effet, nous le verrons tout à l'heure, que celui-ci dut d'être plus tard désigné au choix du ministre par M. Maspero, et chargé, au commencement de 1879, d'enseigner l'égyptologie à l'Université de Lyon. Mais le refus de Chabas d'intervenir en sa faveur dès l'année 1876 lui causa une déception, qu'il m'exprimait encore avec un peu d'amertume bien des années plus tard¹. Une petite compensation lui vint de

1. Lettre de Lefébure à Ph. Virey, du 6 août 1905 : « J'ai relu ces jours passés, non sans mélancolie, votre livre..... sur la vie de Chabas, et j'y ai retrouvé par petits indices une partie de la mienne, déjà bien éloignée maintenant..... J'ai été disciple de ses ouvrages plutôt que de lui-même. C'est l'égyptologue que j'ai le moins vu, de tous ceux que j'ai vus, n'ayant jamais eu avec lui que trois entretiens de moins d'une heure chacun. Bien que son chef-d'œuvre soit le *Papyrus magique Harris*, il avait pris en grippe mon genre d'études, et je me trouvais par là bénéficier d'une attitude toute spéciale de sa part, une sorte de neutralité hostile. Zotenberg lui ayant demandé un jour, non sans quelque malice peut-être, de s'intéresser à moi, il se fâcha, et jura ses grands dieux qu'il n'en ferait rien, en arguant de mes insanités sur les *Yeux d'Horus*. Voilà à quoi avait abouti pour moi l'amitié de Chabas, et encore j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre, car j'ai trouvé bien pis

l'administration des Postes. Il obtint de l'avancement, et fut nommé receveur à Lille¹. C'est de là qu'il écrivait à Chabas le 27 mai 1877² :

..... L'égyptologie est comme la gloire, qui vend *très cher* les plaisirs qu'elle donne, et c'est ce qui la perdra chez nous, maintenant que les hiéroglyphes n'ont plus l'attrait de la nouveauté. Les gens qui peuvent se donner quelque luxe ne choisiront pas celui-là.

Je ne me plains pourtant pas trop pour mon compte : il y a ici à la Bibliothèque quelques recueils de textes que je pourrai facilement, je pense, emporter chez moi. J'ai en outre plus de loisirs et de tranquillité qu'auparavant, un coin de jardin avec du soleil, et une petite maison beaucoup trop grande encore, puisqu'elle n'est pas pleine de livres égyptiens.

J'ai travaillé un peu depuis mon installation, et j'ai traduit le papyrus de Sutimès, que M. Guieysse et moi publions. J'ai eu, à l'occasion du chapitre du cœur, à examiner l'idée de M. Naville sur le  prohibitif, et je crois avoir précisé les objections que vous lui avez déjà faites, en remarquant que  gérondif exige un membre de phrase correspondant à celui où il figure : *en faisant telle chose, telle autre s'ensuit* ; or il n'est pas possible de tourner ainsi le chapitre du cœur et plusieurs autres textes....

Je pense que M. Guieysse vous offrira demain un exemplaire du

d'un autre côté. D'ailleurs à mon âge les choses du passé affectent de moins en moins et n'apparaissent plus qu'à travers un nuage : il faut s'occuper du grand voyage. »

Lefébure supposa donc qu'en refusant de s'occuper de sa demande, Chabas avait eu l'intention de lui faire expier sa tendance vers les recherches mythologiques. La raison indiquée par Chabas lui-même nous paraît beaucoup plus vraisemblable.

1. Lettres de Lefébure à Chabas, datées de Paris, 31 décembre 1876 ; et de Lille, 111, rue d'Arras, 27 mai 1877.

2. A cette date s'arrête la correspondance de Lefébure avec Chabas, qui nous a été si utile pour la première partie de cette notice. A la fin de 1877, Chabas était condamné à l'inaction par la maladie dont il mourut un peu plus tard.

texte de Sutimès, et je vous prie de vouloir bien l'accepter comme un bien faible témoignage de notre reconnaissance.....

Un fils naquit à Lefébure, en 1878¹. Sa vie à Lille semble avoir été paisible et heureuse; sans doute il pensait n'avoir plus qu'à suivre sa carrière dans le service des postes, bien que cette carrière ne fût pas celle qu'il aurait préférée. Mais alors l'occasion s'offrit à lui d'entrer dans l'enseignement supérieur; le désir qu'il avait exprimé à Chabas en 1876² allait donc se réaliser moins de trois ans plus tard.

En 1878, Armand du Mesnil, directeur de l'Enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique, fit appel aux conseils de divers savants, Paris, Berthelot, Renan, Bréal, etc., au sujet de quelques enseignements nouveaux à introduire dans les Facultés de province³. L'idée de cette diffusion de l'enseignement supérieur n'était pas tout à fait nouvelle, puisque Lefébure en avait entendu parler deux années auparavant; mais les circonstances n'avaient pas été jusqu'alors propices à la réalisation de cette idée. Bréal, consulté par Armand du Mesnil, s'adressa à M. Maspero, et lui demanda son avis sur l'opportunité de créer en province deux ou trois chaires d'égyptologie⁴. Mais les égyptologues disponibles pour l'enseignement, et disposés à enseigner en province, étant fort peu nombreux, il parut que pour commencer il suffirait de créer une seule chaire; et il fut reconnu que cette chaire devrait être d'abord offerte à Lefébure. « Il fut convenu », écrit M. Maspero⁵,

1. Son fils Edmond, qui mourut à Alger en 1890. C'est aussi en 1878 que Lefébure publia la première partie de son mémoire *The Book of Hades (from the sarcophagus of Seti I)* dans les *Records of the Past, 1st Series*, 1878, t. X, p. 85-135. La seconde partie de ce mémoire parut en 1881 (*Records of the Past*, t. XII, p. 3-35).

2. Voir plus haut, p. xxx-xxxi.

3 et 4. Indications fournies par M. Maspero; lettre à Ph. Virey, du 6 février 1910.

5. Lettre à Ph. Virey, du 6 février 1910.

« que nous choisirions Lyon, où il était question de la chaire de sanscrit pour Regnaud, et d'une chaire de chinois ou de japonais qui ne fut créée que beaucoup plus tard, et, je crois, aux frais de la Chambre de Commerce. J'écrivis à Lefébure pour lui faire part des intentions de Bréal, et pour lui demander si, au cas où la chaire serait créée, il accepterait d'en être le titulaire. Après quelques hésitations¹, il accepta, et Bréal se mit en campagne : l'affaire fut enlevée de haute main, et dès janvier 1879 elle était achevée. » L'arrêté qui nomma Lefébure à Lyon comme maître de conférences est en effet du 27 janvier 1879². Il ouvrit son cours le 26 avril 1879 par une leçon qui obtint le plus grand succès³, et fut imprimée chez Pitrat⁴. Les conférences qui suivirent cette première leçon furent consacrées les unes à l'enseignement de la grammaire égyptienne, les autres à l'étude des peuples en relations avec les Égyptiens⁵. Le mémoire que Lefébure

1. Après très peu d'hésitations; presque tout de suite Lefébure remercia chaleureusement M. Maspero de l'avoir désigné (lettres de Lefébure à M. Maspero, du 14 décembre 1878, du 5 janvier et du 5 février 1879).

2. Indication donnée par le Secrétariat de l'Université de Lyon.

3. Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 6 février 1910.

4. Sous le titre *L'Égypte ancienne, Discours prononcé à l'ouverture des conférences d'archéologie égyptienne à la Faculté des Lettres de Lyon, le 26 avril 1879*. Ce fut aussi chez Pitrat, en 1879, que Lefébure fit imprimer sa traduction en vers français de *Quelques mélodies irlandaises* de Thomas Moore; mais il est probable que cette traduction était écrite avant son arrivée à Lyon.

5. Indications fournies par le Secrétariat de l'Université de Lyon. Lefébure écrivait à M. Maspero le 22 décembre 1879 : « J'ai à faire par semaine trois cours dont l'un est public; je comptais retrouver pour celui-là mes quelques auditeurs de l'an passé, et par conséquent me borner à des explications de textes, mais j'ai rencontré au contraire un auditoire nouveau, et qui m'a entre parenthèse fort embarrassé, parce qu'il m'a fallu modifier entièrement ma leçon séance tenante. J'ai pris pour sujet du cours public les relations des Égyptiens avec les autres peuples, et il faut naturellement plus d'un ouvrage pour traiter ce sujet, comme pour traiter d'ailleurs tout sujet concernant l'Égypte. »

fit imprimer en 1880 sous le titre *Les races connues des Égyptiens*¹ est sans doute un résumé de ces conférences.

Le monde universitaire de Lyon avait jugé très favorablement le nouveau professeur, et l'avait fort bien accueilli. On le trouvait un peu timide et réservé²; mais il n'en était pas moins estimé de ses collègues, et aimé de ses élèves³. Toutefois n'ayant pas le grade de licencié, il ne pouvait arriver au doctorat qui seul lui aurait permis de changer sa maîtrise en chaire. Il s'adressa donc à M. Maspero qui obtint pour lui du Ministère et de la Sorbonne la dispense de licence⁴, et il se mit aussitôt à l'œuvre. Il avait pris pour

Or la bibliothèque de l'Université de Lyon manquait de livres d'égyptologie. Lefébure, appuyé par M. Maspero, obtint du Ministère une allocation pour l'achat des livres les plus nécessaires à son enseignement (lettre de Lefébure à M. Maspero, du 10 octobre 1879, relative à la demande d'allocation; lettres du libraire Vieweg à M. Maspero, du 20 décembre 1879, et de Lefébure à M. Maspero, du 22 décembre 1879, relatives à l'envoi à Lefébure d'un exemplaire des *Denkmäler* de Lepsius).

1. *Annales du Musée Guimet*, t. I. Une *Note sur les chars de guerre*, adressée par Lefébure au baron Textor de Ravisi, parut aussi en 1880, dans le *Bulletin du Congrès provincial des Orientalistes français*, session de Saint-Etienne, t. II.

2. « Des rapports faits alors à Bréal, et qui me furent confirmés par des lettres privées venant de plusieurs anciens camarades, alors professeurs à la Faculté, nous le montrent un peu timide et réservé, mais nullement sauvage à ses débuts. » (Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 6 février 1910.)

3. Indication donnée par M. de Milloué, conservateur du Musée Guimet.

4. Dès le mois de février 1879, Lefébure cherchait avec M. Maspero les moyens d'obtenir cette dispense. Il se fit inscrire à l'École pratique des Hautes Études dont le diplôme aurait pu lui fournir un titre pour l'obtention de cette faveur (lettres de Lefébure à M. Maspero, du 20 février et du 21 août 1879, et du 30 août 1880); mais le directeur de l'Enseignement supérieur, Albert Dumont, consulté par M. Maspero, trouva plus régulier d'accorder purement et simplement la dispense de licence, ce qui fut fait peu de temps avant le départ de Lefébure pour l'Égypte (indications fournies par M. Maspero).

sujet de thèse *L'ancienne Égypte chez les Grecs*¹. M. Maspero se chargea de présenter à M. Himly, doyen de la Faculté des Lettres de Paris, la demande officielle pour que le sujet fût inscrit; Lefébure lui écrivait de Lyon, le 31 décembre 1880 :

J'ai tardé à vous remercier pour ce que vous voulez bien faire maintenant en ma faveur; c'est que j'ai préparé une petite thèse et cela m'a mené plus loin que je ne pensais. Je vous l'adresserai dans le courant de janvier avec une demande officielle et quelques notes pour le *Recueil*.

Mais en janvier 1881 M. Maspero n'était plus à Paris. Il était en Égypte, et Lefébure lui-même allait bientôt l'y rejoindre, pour prendre la direction de la Mission permanente, ou Mission archéologique française au Caire.

Cette mission permanente n'existait alors que depuis quelques semaines. Elle avait été instituée le 28 décembre 1880, avec M. Maspero comme directeur. Mais à peine arrivé en Égypte, M. Maspero fut appelé à succéder à Mariette-Pacha, directeur du Service des Antiquités de l'Égypte, qui venait de mourir au Caire²; et le Gouvernement français dut chercher pour la Mission permanente un autre directeur. « Mais alors, écrit M. Maspero, il n'y avait personne que Lefébure qui fût en état de diriger l'École. Je priai Charmes³, qui avait à Paris la responsabilité de l'en-

1. Il avait pensé d'abord au sujet auquel il revint ensuite, après avoir étudié les Tombeaux des Rois. Il écrivait en effet à M. Maspero le 10 octobre 1879 : « Je désirerais vous demander quelques conseils sur le choix des thèses : j'avais fait un travail sur le sarcophage de Sêti I^{er}, traduction et commentaire... l'ensemble de mon travail pourrait-il servir encore de thèse?... le sujet n'est-il pas trop spécial à l'Égypte? Puis-je aussi, comme thèse latine, traiter la question de l'espèce humaine et de ses races d'après les documents égyptiens?... »

2. Mariette mourut le 17 janvier 1881; M. Maspero fut nommé à sa place le 8 février.

3. M. Xavier Charmes, qui était alors Directeur du Secrétariat au Ministère de l'Instruction publique.

treprise, de demander à Albert Dumont, qui avait succédé à Armand du Mesnil dans la direction de l'Enseignement supérieur, de nous prêter Lefébure. Dumont y consentit, et fit venir Lefébure à Paris, dans les premiers jours de février, pour lui exposer l'affaire¹. » C'était encore un des désirs de Lefébure qui se réalisait; on se rappelle ses démarches de 1873 pour se faire emmener en Égypte par Mariette². Il accepta tout de suite et écrivit à M. Maspero pour le remercier de l'avoir désigné :

M. Dumont songe à m'envoyer en Égypte sous votre direction, et j'ai accepté avec le plus grand plaisir, non sans quelques appréhensions pour la santé de ma femme et de mon enfant, ni surtout sans quelques doutes sur mon aptitude à remplir la tâche, encore inconnue de moi, que j'aurai à remplir..... Je crois comprendre que je dois ma nouvelle nomination à votre bienveillance, et je ne puis mieux vous témoigner ma gratitude qu'en me mettant à votre disposition de la manière la plus complète, et en vous promettant de faire tous mes efforts pour ne pas rester trop au-dessous de ma tâche.

Cette lettre est datée de Monplaisir (Lyon), 12 février 1881. Lefébure écrivit encore de Paris le 20 février à M. Maspero, pour lui annoncer sa prochaine arrivée en Égypte :

J'ai vu ces jours-ci M. Dumont et M. Charmes, qui m'envoient décidément auprès de vous. Nous partirons donc de Marseille le jeudi 3 mars..... Je crains dans tous les cas qu'il ne vous soit pas facile ou possible de nous loger à l'École, et je compte me caser quelque part dans le voisinage en arrivant. M. Dumont m'a dit avoir réservé une somme de 8.000 francs pour la bibliothèque de l'École; j'ai justement entendu dire, d'une manière très vague il

1. Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 6 février 1910. M. Maspero ajoute : « L'attitude de Lefébure pendant l'entrevue fut si réservée et si silencieuse, que Dumont m'écrivit : « En voilà un qui ne vous causera » pas d'ennuis par des excès de volonté! » Lefébure consentit à venir en Égypte, etc. »

2. Voir plus haut, p. xxv.

est vrai, que la bibliothèque de M. Chabas est à vendre. Je vais me renseigner auprès de Maisonneuve, qui est chargé du catalogue, et je crois que 8 ou 10.000 francs au plus suffiraient pour l'achat de cette bibliothèque. Si l'affaire est possible, j'en référerai au Ministère, à moins de contre-ordre de votre part.

Lefébure était au Caire le mercredi 9 mars, avec M^{me} Lefébure et son fils Edmond¹. Il descendit à l'Hôtel d'Orient, M. Maspero n'ayant pu lui céder tout de suite la place² dans la maison Zarifah³, qu'il avait louée pour la Mission permanente. Mais M. et M^{me} Lefébure vinrent dîner presque tous les soirs à la Mission, et M. Maspero en profita pour mettre Lefébure au courant de la situation⁴. Il le présenta aux principaux personnages officiels de la colonie française, Blignières, Liron d'Ayrolles, Bellaigue de Bugas, Bouteron, directeur français de l'administration des Domaines, Gay-Lussac, de la Daïra-Sanieh, Rochemonteix, inspecteur des Domaines; et aussi à Nubar-Pacha, à Tigrane-Bey, à Artin-Bey, depuis Artin-Pacha. Lefébure se lia sans peine avec Rochemonteix, qui le connaissait déjà, étant lui-même égyptologue; mais son attitude réservée en présence des personnages officiels ne

1. « Mon frère aîné Edmond avait été emmené en Égypte. Il était né en 1878... » (Lettre du D^r Lefébure à Ph. Virey, du 29 avril 1910). Le traitement de Lefébure, d'après une lettre écrite en février 1881 par M. Charmes à M. Maspero, était alors de 10.000 francs, dont 2.000 qu'il conservait de son traitement à la Faculté des Lettres de Lyon, et 8.000 prélevés sur le fonds des Missions. A la fin de 1881, l'indemnité fournie par le fonds des Missions fut, à la demande de M. Maspero, portée à 10.000 francs, ce qui éleva à 12.000 francs le traitement total de Lefébure.

2. M^{me} Maspero, alors souffrante, avait besoin de quelques jours de repos avant de quitter la maison de la Mission permanente.

3. Ainsi désignée par le nom de sa propriétaire, M^{me} Zarifah, sage-femme des harems khédiviaux, cette maison était située dans la ville arabe, à l'entrée d'une ruelle qui s'embranché sur le boulevard Méhémet-Ali.

4. Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 23 février 1910.

fut généralement pas jugée avec bienveillance¹. Il réussit mieux dans les milieux non officiels, auprès de Baudry, Gambard, Vassalli et Brugsch, et fut bien accueilli par les membres de la Mission permanente. Ceux-ci étaient Victor Loret qui succéda plus tard à Lefébure comme professeur d'égyptologie à l'Université de Lyon, et fut pendant quelques années directeur général du Service des Antiquités de l'Égypte ; Bouriant, qui fut directeur de la Mission, de l'année 1886 à l'année 1898 ; Charles Loret, frère de Victor Loret ; l'arabisant Dulac ; A. Rhôné, que Lefébure connaissait depuis longtemps² ; l'architecte Jules Bourgoin, sous-directeur de la Mission.

Vers le milieu de mars, M. Maspero partit pour visiter la Haute Égypte comme directeur du Service des Antiquités. Loret, Bouriant et Bourgoin partirent avec lui, et Lefébure resta au Caire avec l'arabisant Dulac. On lui reprocha de s'être alors trop renfermé chez lui et de n'avoir vu personne ; son ardeur au travail expliquerait peut-être cette réclusion, qui fut attribuée à la timidité et à la sauvagerie. C'est en effet au Caire, et précisément à cette époque, que Lefébure écrivit son étude *Sur différentes formes des mots dérivés*, qui fut imprimée dans le *Recueil de Travaux*, année 1883.

M. Maspero revint de son inspection au commencement du mois de mai 1881, et repartit pour la France dès le mois de juin. Quant à Lefébure, il ne prit pas de vacances en 1881, ou plutôt il prit trois semaines de vacances sans sortir de l'Égypte, au commencement de l'automne, en voyageant trois semaines avec Rochemonteix sur le Nil et ses canaux. Mais auparavant il eut le privilège, à la fin de juillet, d'avoir à reconnaître les momies royales que Brugsch³ ramenait de Dêir-el-Bahari à Boulaq. Avec les deux égypt-

1. Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 23 février 1910.

2. Voir plus haut, p. xxiv, l. 7.

3. Emile Brugsch-Bey, aujourd'hui Brugsch-Pacha, alors conservateur-adjoint du Musée de Boulaq.

tologues de la Mission permanente, Victor Loret et Urbain Bouriant, il dressa le catalogue de ces momies royales, et travailla si activement, malgré la chaleur de la saison, que le 6 août 1881 il avait achevé sa notice intitulée *Le puits de Déir-el-Bahari*. Cette notice, qui parut presque aussitôt dans les *Annales du Musée Guimet*, t. IV (1881), donna en France les premières nouvelles un peu détaillées de la fameuse découverte.

Aussi Lefébure ne regrettait pas d'avoir dû passer l'été en Égypte, et supportait fort bien les chaleurs. Au commencement de l'automne, Rochemonteix lui proposa de l'emmener en inspection dans les Barari ; ce furent ses vacances. Le voyage se passa très gaiement d'après le récit que Rochemonteix en fit à M. Maspero :

..... Il avait en même temps sur sa dahabiéh un des moufattiches de l'administration des Domaines, qui avait appris un peu le français et qui voulait se perfectionner dans la langue. Lefébure de son côté ne demandait qu'à parler arabe ; ils convinrent de se donner des leçons au pair, et Rochemonteix, qui était farceur, les aida à sa façon. La veille de la première leçon il montra à son Circassien la conjugaison du verbe *aller*, qui était, assurait-il, la plus irrégulière de toutes les conjugaisons françaises. Le lendemain matin Lefébure, interrogeant son compagnon, entendit que l'arabe *anagâi* signifiait *djimlakass*. *Djimlakass* l'étonna un peu, puis il songea que l'autre était Circassien, et il lui demanda aimablement si *djimlakass* était le tcherkess pour *ana gai*. Ce fut seulement en voyant Rochemonteix se tordre de rire qu'il flaira une plaisanterie : *djimlakass* était l'argot *je me la casse*, et tout le reste de la conjugaison était à l'avenant. Le voyage dura trois semaines, partie sur le Nil, partie sur les canaux, et Lefébure m'en parla avec enthousiasme : il avait eu enfin une première vision de l'Égypte, et il avait deviné par le paysage présent la réalité des paysages fluviaux représentés dans les mastabas¹.

Quand M. Maspero repartit pour son inspection en Haute Égypte, Lefébure demeura au Caire, où il avait à diriger le

1. Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 23 février 1910.

travail des membres de la Mission permanente. Ceux-ci, qui rendaient justice à son mérite scientifique, appréciaient aussi sa bienveillance. Une fois cependant son autorité fut méconnue, un des membres arrivés avec M. Maspero ayant eu la prétention de ne recevoir d'instructions que de M. Maspero lui-même; celui-ci dut intervenir à son retour au Caire. La douceur de Lefébure le laissait trop désarmé en présence de semblables difficultés; une lettre qu'il écrivit à M. Maspero le 30 décembre 1881 montre que, malgré les recommandations de M. Xavier Charmes, il hésitait à commander nettement et à faire sentir son autorité.

..... M. Charmes m'a écrit aussi de surveiller M. Bourgoïn et de lui donner des ordres précis : je compte m'autoriser de cette recommandation pour proposer à M. Bourgoïn différents travaux, du moins au cas où vous n'y verriez pas d'inconvénient et où lui-même n'aurait pas d'autres occupations. En premier lieu je désirerais qu'il copiât tout le tombeau de Sêti I^{er}, de manière à en soustraire au moins les textes aux ravages inévitables des touristes et des Arabes..... M. Bourgoïn songeait à faire le voyage de Rosette, mais je crois qu'il a abandonné ce projet. S'il copiait le tombeau de Sêti I^{er}, il aurait sans doute besoin de conseils, et en conséquence j'ai demandé à tout hasard au Ministère l'autorisation de passer une dizaine de jours à Thèbes, où j'ai quelques textes à relever, tant à Karnak qu'aux tombes royales. — M. Charmes espère qu'en cas d'épidémie (*on craignait le choléra*) vous voudrez bien mettre la maison de Saqqarah à la disposition de l'École, et je l'espère comme lui, d'après ce que vous avez eu l'obligeance de me dire à ce sujet.

Il semble ressortir de cette lettre que certaines qualités d'initiative faisaient défaut à Lefébure. Il faut dire toutefois que les travaux qu'il n'osait pas ordonner, les déplacements qu'il n'osait pas se permettre sans en référer au Ministère ou à M. Maspero, devaient entraîner des dépenses qu'il lui était peut-être difficile d'engager sans savoir si son initiative serait approuvée. La situation financière de la Mission

était encore mal définie et un peu précaire¹; il en résultait pour le directeur des inquiétudes et des ennuis. Ces ennuis ne l'empêchaient pas de travailler avec courage. Au commencement de l'année 1882, il crut que le moment était venu de présenter ses thèses pour le doctorat ès lettres, dont la présentation avait été retardée par son brusquedépart pour l'Égypte en 1881². M. Maspero s'occupa de nouveau de la demande officielle qui avait dû être faite l'année précédente; et Lefébure le remercia de ses démarches en lui écrivant du Caire³ le 23 mars 1882 :

Je vous remercie de l'aimable lettre que vous m'avez écrite quoique souffrant, ainsi que de la nouvelle que vous m'apprenez : je n'en ai pas été informé officiellement, et mon collègue de sanscrit m'en avait seulement renouvelé l'assurance.

Il voulut alors partir en congé pour la présentation de ses thèses à Paris, qui devait être faite avant les vacances. Le 15 mai 1882, il écrivit du Caire au Ministre de l'Instruction publique :

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous informer que conformément à l'avis de M. Maspero, qui regarde comme urgente la présentation de mes thèses, je compte ne pas attendre mon autorisation de congé et partir par le bateau du 16 courant. M. Maspero veut bien se charger de la comptabilité de l'École à partir de cette date⁴.

M. Maspero reçut en effet du Ministère, dès le 17 mai, l'annonce d'un crédit de 16.000 francs destiné à l'École.

Le 27 mai Lefébure était à Monplaisir près de Lyon, d'où il repartit bientôt pour Paris afin de présenter ses thèses. Nous avons vu⁵ que le sujet de sa thèse française

1. Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 23 février 1910.

2. Voir plus haut, p. xxxv-xxxvi.

3. M. Maspero était alors en Haute Égypte.

4. Texte communiqué par M. Maspero.

5. Voir plus haut, p. xxxvi.

était *L'ancienne Égypte chez les Grecs*; cette thèse, déposée à la Faculté des Lettres de Paris, fut renvoyée pour examen à Egger, le 22 juin 1882¹. De retour à Monplaisir le 1^{er} juillet 1882, Lefébure écrivit à M. Maspero, pour lui rendre compte de ses démarches à Paris :

J'arrive de Paris, où j'ai vu MM. Himly, Bouché-Leclercq et Egger, qui ont accepté sans trop de difficulté mes sujets de thèse, en demandant toutefois que les documents classiques tiennent autant de place dans mes recherches que les documents égyptiens. Je tâcherai de les satisfaire autant que possible..... M. Egger m'a paru un bien excellent homme, et m'a accueilli, venant de votre part, de la façon la plus obligeante..... A distance les affaires d'Égypte ne paraissent pas s'éclaircir beaucoup; j'espère néanmoins que vous n'en ressentez pas trop d'ennuis à Boulaq².

Peu de temps en effet après le retour de Lefébure en France pour le dépôt de ses thèses à Paris, l'agitation politique qui troublait l'Égypte depuis le soulèvement militaire du 8 septembre 1881 avait pris un caractère tout à fait violent. Le 11 juin 1882 un grand nombre d'Européens

1. M. Bouché-Leclercq, à qui nous sommes redevable de cette indication, découverte dans un carnet du doyen Himly, ajoute les observations suivantes : « J'ignore si la mention, écrite sur la même ligne que le titre précédent : *Apothéose chez les Égyptiens*, est un sous-titre, ou le titre traduit d'une thèse latine (langue obligatoire en ce temps-là) qui a été renvoyée à M. Bouché-Leclercq. Les deux thèses n'étant pas nécessairement déposées en même temps, il se peut qu'il s'agisse de la thèse française, laquelle m'aurait été renvoyée par M. Egger (?) pour révision complémentaire. Pour quelle raison cette première tentative de M. Lefébure n'a pas abouti, les rapports ayant disparu, on ne peut plus le savoir. Peut-être a-t-on attendu, pour se prononcer, le dépôt de la thèse latine..... qui n'est pas venue. » (Communication transmise par le R. P. Scheil, de la part de M. Bouché-Leclercq.) Il est possible que Lefébure ait simplement renoncé à ses premiers sujets de thèses, parce que les hypogées royaux de Thèbes, qu'il étudia quelques mois plus tard, lui offrirent un autre sujet, qu'il trouva plus original.

2. Lettre de Lefébure à M. Maspero, datée de Monplaisir, 1^{er} juillet 1882.

furent massacrés dans Alexandrie par la populace. Il n'y eut pas cependant de massacres au Caire, comme il y en avait eu à Alexandrie et sur d'autres points de la Basse Égypte. Mais il était permis de craindre que l'ordre n'y pût être maintenu pendant toute la durée de la crise. En l'absence de Lefébure, M. Maspero pourvut à la sécurité des membres de la Mission archéologique. Il licencia l'École, et envoya Victor Loret au Liban, Urbain Bouriant à Port-Saïd, et Dulac à Salonique¹.

Après la bataille de Tell-el-Kebir et le rétablissement de l'ordre en Égypte, la Mission permanente se reconstitua au Caire. M. Xavier Charmes aurait désiré pour elle un directeur bien pourvu d'énergie et de qualités pratiques. Il jugeait que ces qualités faisaient un peu défaut à Lefébure. Il voulut pourtant ménager celui-ci, et lui fit pour le retenir en France des propositions qui auraient pu le séduire². Mais Lefébure comptait toujours étudier les tombes royales de Thèbes. Il insista pour être envoyé de nouveau en Égypte, et M. Charmes, espérant de lui un travail qui ferait honneur à la Mission, le laissa repartir. Lefébure reprit donc la direction de la Mission au mois d'octobre 1882, et s'occupa de préparer son voyage à Thèbes. Le 15 décembre 1882 il renouvela le bail de la maison Zarifah. La propriétaire imposa une augmentation de loyer; enfin Lefébure disposait encore de 7.000 francs pour le voyage et pour le séjour à Thèbes³. Il partit du Caire le 22 janvier 1883, avec Victor Loret et Urbain Bouriant; il comptait aussi sur le concours de l'architecte J. Bourgoin, d'après une lettre que le 21 janvier, veille de son départ, il écrivit à M. Maspero :

1. Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 23 février 1910.

2. Indications données par M. Maspero, d'après une lettre de M. Xavier Charmes, du mois d'octobre 1882.

3. Une lettre de M. Charmes à M. Maspero, du 22 décembre 1882, indique qu'une somme de 10.000 francs dut être mise à la disposition de Lefébure au commencement du mois de janvier 1883.

Je crois que M. Bourgoin viendra à Thèbes; mais il ne se mettrait en route que 8 jours après nous, qui partons demain lundi. — Vous avez fait en traduisant les textes d'Unas un tour de force dont personne que vous n'était peut-être capable. Permettez-moi de vous en féliciter, et de vous en remercier personnellement pour tous les secours que j'en ai tirés.

Bourgoin ne vint jamais ¹. Lefébure ressentit sans doute trop de satisfaction, lorsqu'il fut arrivé au but de son voyage, pour regretter beaucoup l'absence du collaborateur qui lui échappait.

On ne peut guère n'être pas sensible au charme du merveilleux paysage de Thèbes. Lefébure a essayé d'exprimer la jouissance qu'il ressentit en se rendant de Louqsor à la Vallée des Rois, dans une fort jolie description qui se trouve aux pages 3-9 de sa publication du Tombeau de Sêti I^{er}. Mais il était venu pour travailler plutôt que pour jouir des beautés de la nature. Il eût été fort agréable de s'établir à l'Hôtel de Louqsor, alors tranquille et construit dans un site délicieux, sur la rive droite du Nil, de traverser chaque matin le fleuve, les champs parfumés de la rive gauche, et les gorges sauvages qui conduisent aux tombes royales, et de revenir chaque soir à Louqsor. Ces longues promenades du matin et du soir, à travers une campagne où l'air est si pur, auraient reposé l'archéologue des journées passées dans les galeries souterraines et mal aérées du tombeau de Sêti I^{er}, qui s'étendent sous la montagne jusqu'à la distance de 145 mètres, et descendent à 56 mètres au-dessous du niveau de la vallée. Mais de telles promenades auraient pris plusieurs heures chaque jour, et en présence de l'immensité de la tâche le temps de Lefébure était compté. Il fit donc comme avait fait Champollion, et s'installa dans une des tombes royales, « où il coucha pendant des semaines entières », écrit M. Maspero, « sous la garde des ghafirs du Musée. Champollion avait agi de même, et avait pris là les germes de la

1. Indication donnée par M. Maspero.

maladie dont il mourut à son retour en France. M. Lefébure a été plus heureux que Champollion : il a pu achever son œuvre sans que sa santé en souffrit¹. »

Lefébure a indiqué² quelle fut dans ce travail la part de Bouriant et de Loret, qui, bien qu'occupés eux-mêmes à d'autres études, lui donnèrent une partie de leur temps et collaborèrent à son œuvre. Il profita aussi des travaux de ses devanciers³, et du concours que lui offrirent généreusement MM. Naville et Schiaparelli⁴. Il n'en accomplit pas moins lui-même, dans les mois de février⁵ et mars 1883, une œuvre des plus considérables, en préparant la publication complète du Tombeau de Sêti I^{er}⁶.

Les autres tombes royales, et particulièrement celle de Ramsès IV⁷, furent consciencieusement étudiées pendant

1. Maspero, *Les hypogées royales de Thèbes*, dans la *Bibliothèque égyptologique*, t. II, p. 2. M. Maspero écrit encore : « Je lui rendis visite à plusieurs reprises pendant mon inspection, et je le trouvai installé dans un tombeau, assez gai et très bien portant : j'ai l'impression que ce fut une des meilleures années de sa vie. » (Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 12 mars 1910.)

2. *Le Tombeau de Sêti I^{er}*, p. 15-16.

3. Champollion, Rosellini, Lepsius, etc. Voir *Le Tombeau de Sêti I^{er}*, p. 15-16.

4. *Ibid.*

5. Lefébure avait presque achevé, le 24 février 1883, son travail dans le tombeau de Sêti I^{er}. Il écrivit alors de Gournah à M. Maspero : « J'aurai terminé dans trois jours seulement le brouillon complet du tombeau de Sêti I^{er}; le relevé de tous les détails est assez long à faire, surtout sans le concours de M. Bourgoïn, qui, paraît-il, ne va pas bien du tout. »

6. E. Lefébure, *Les Hypogées royales de Thèbes*. Première division : *Le Tombeau de Sêti I^{er}*, publié in-extenso, avec la collaboration de MM. U. Bouriant et V. Loret, et avec le concours de M. Ed. Naville (forme le tome II des *Mémoires publiés par les membres de la Mission française permanente d'archéologie au Caire*. Paris, Ernest Leroux, 1886).

7. *Les Hypogées royales de Thèbes*, par E. Lefébure : Seconde division. *Notices des Hypogées*, publiées avec la collaboration de MM. Ed.

cette fructueuse campagne, par laquelle Lefébure justifia amplement les espérances de M. Charmes, et le choix que M. Maspero avait fait de lui pour conduire les travaux de la Mission permanente.

Il avait, dès le mois de janvier 1883, demandé au Ministère de l'Instruction publique l'autorisation de retourner en France dès le mois d'avril, afin d'y ramener M^{me} Lefébure. Celle-ci attendait pour le mois de juin la naissance de son second enfant¹ et le D^r Dacorogna lui conseillait de rentrer vers le quatrième mois de sa grossesse². L'autorisation fut accordée. Cependant M. Xavier Charmes regretta que Lefébure demandât si souvent des congés, et le 5 mars 1883 il écrivit à M. Maspero :

Il est déplorable que M. Lefébure manque si complètement d'énergie, et qu'il se soit entêté à revenir en Égypte pour songer, à peine arrivé, à reprendre le chemin de la France. Nous rapportera-t-il au moins un travail qui fasse honneur à notre Institut? La lettre que j'ai reçue de vous hier m'en donne l'espoir³.

Le 1^{er} avril 1883, Lefébure était de retour au Caire⁴, d'où il annonça à M. Maspero son prochain départ pour la France.

Pardonnez-moi si je n'ai pu vous faire une visite avant votre départ (*de Louqsor*), obligé que je me trouvais d'achever en hâte, avant l'arrivée définitive des grandes chaleurs, ce que j'avais commencé à Biban-el-Molouk. J'ai espéré un moment qu'il me serait

Naville et Ern. Schiaparelli. — Troisième division. *Tombeau de Ramsès IV* (forment le premier et le second fascicule du tome III des *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, Paris, Ernest Leroux, 1889).

1. Cet enfant, qui naquit le 23 juin 1883, est devenu le D^r Lefébure.

2 et 3. Communications de M. Maspero.

4. Il avait donné à l'Institut égyptien, en 1883, un mémoire sur *L'Art égyptien*, qui parut en 1884, dans le Bulletin de l'Institut, 2^e série, n° 4. Il avait aussi envoyé à la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde* un remarquable mémoire, intitulé *Un chapitre de la chronique solaire*, qui fut publié en 1883.

possible de vous présenter mes excuses à Dendérah, mais notre bateau ne s'y est pas arrêté, et aujourd'hui, la situation de ma femme pressant, me voici sur le point de partir pour la France par le prochain bateau, conformément d'ailleurs à l'autorisation qui m'a été donnée par le Ministère¹. J'emploierai les deux premières semaines que je passerai en France à recopier mon travail de Biban-el-Molouk, et je l'adresserai ensuite soit au Ministère, soit à vous-même, selon les instructions qui me seront données.

Il s'occupa dès son retour en France des moyens de publier ce grand travail. La bienveillance éclairée de M. Guimet lui offrit ces moyens, et il put écrire de Lyon à M. Maspero le 23 mai 1883 :

J'ai vu avant-hier M. Charmes, qui venait de s'entendre avec M. Guimet pour publier le travail de la Mission à Bab-el-Molouk. Il m'a chargé d'écrire à MM. Loret et Bouriant pour leur demander leurs copies, et à M. Bourgoïn pour le faire venir en France aux frais de la Mission, s'il se charge des planches du tombeau de Sêti I^{er}. L'entente définitive avec M. Guimet a eu lieu un peu tard : M. Guimet se proposait de voir M. Charmes le 5 mai et me paraît ne l'avoir pu faire avant le 21, d'où une certaine perte de temps qui ne sera pas d'ailleurs irréparable, si je ne me trompe.

Lefébure exprima sa reconnaissance envers M. Guimet dans une lettre qu'il écrivit le 3 juillet à M. de Milloué, conservateur au Musée Guimet, et où il annonçait la naissance de son second fils. Le choléra venait alors de se déclarer en Égypte, vers la fin de juin 1883. La mortalité devint presque aussitôt très forte au Caire. M. Maspero, qui veillait sur la Mission pendant l'absence du directeur, sut pourvoir à toutes les nécessités de la situation. Il avança aux membres de la Mission les sommes dont ils avaient besoin pour quitter

1. Comme en 1882, M. Maspero reprit alors la direction de la Mission pendant l'absence de Lefébure. Il eût à faire revenir au Caire Victor Loret que Lefébure avait laissé à Thèbes pour les travaux de la Mission, sans avoir pu assurer son retour. M. Maspero y pourvut, avec le concours de M. Pagnon, directeur de l'agence Cook au Caire, et de M^{me} Aubert, sœur de M. Pagnon, et propriétaire de l'Hôtel de Louxor.

l'Égypte, et les renvoya tous, à l'exception de Bouriant qui entra au Musée de Boulaq¹.

On ne pouvait accuser Lefébure d'avoir fui devant le danger, puisqu'il était parti en congé régulier plus de deux mois avant l'apparition du fléau. Mais son absence à ce moment critique fit remarquer la fréquence et la durée des congés qu'il prenait. Ses pouvoirs de directeur de la Mission expiraient au mois d'octobre 1883. Ils ne furent pas renouvelés²; peut-être n'en avait-il pas lui-même demandé le renouvellement. Son séjour en Égypte avait été fructueux pour la science; il y avait affirmé de nouveau ses mérites de savant et de professeur; mais, avec le titre de directeur de la Mission, il n'avait pas joué le rôle d'un véritable directeur; M. Maspero avait dû le remplacer chaque fois qu'une autorité vigoureuse avait été nécessaire.

Lefébure reprit donc ses cours à la Faculté des Lettres de Lyon. Il fit alors paraître, dans l'Annuaire de cette Faculté (année 1884), une étude sur *l'ancienneté du cheval en Égypte*³. Il donna aussi, dans une conférence municipale faite à Lyon le 29 février 1884, une intéressante étude de

1. Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 12 mars 1910.

2. M. Grébaut fut alors nommé directeur de la Mission permanente à la place de Lefébure; mais il n'entra effectivement en fonctions qu'à la fin de 1884, et pendant l'année 1883-1884 M. Maspero resta directeur intérimaire.

3. Il écrivait à M. Maspero le 20 Juillet 1884 : « Je pense que vous devez être arrivé à Paris; je vous y adresse donc une première livraison du Tombeau de Sêti I^{er}... J'y joins une note sur l'ancienneté du cheval en Égypte : c'est à peu près là tout ce que j'ai à mon actif cette année, la mise au net de nos matériaux, le travail préliminaire de la publication du Tombeau de Sêti I^{er} et la confection de mes deux thèses m'ayant pris le plus clair de mon temps. — Nous avons une session d'examens pour le baccalauréat qui est très chargée, mais je pourrai dans tous les cas faire le voyage de Paris vers le 15 août ou quelques jours après. Je dois apporter ma thèse latine à M. Egger pour la lui lire... quant à ma thèse française, elle est entre les mains de M. Bouché-Leclercq. » La thèse française ayant été ajournée, la thèse latine ne fut remise ni à M. Maspero (indication fournie par M. Maspero), ni à Egger.

folklore, qu'il intitula *Le Conte*¹, et qui fut imprimée chez Pitrat (1885). Il y parlait de la revue *Mélusine*, où parurent ensuite quelques-uns de ses meilleurs travaux.

Il avait présenté au sixième Congrès international des Orientalistes, tenu à Leide en 1883, un mémoire *Sur quelques fouilles et déblaiements à faire dans la Vallée des Rois*². Après l'étude si consciencieuse qu'il avait faite des tombes royales de Thèbes, aucun savant n'était mieux qualifié que lui pour donner sur cette question des indications précises. Il préparait en même temps la publication des résultats de son grand travail. Mais son goût pour cette étude lui fit croire trop facilement que les hypogées royaux de Thèbes seraient aussi intéressants pour d'autres que pour lui, et qu'il en pouvait tirer le sujet d'une thèse pour le doctorat ès lettres. Il laissa donc les sujets qu'il avait déjà préparés³ ou choisis : *L'ancienne Égypte chez les Grecs*, *Apothéose chez les Égyptiens*, et prépara une nouvelle thèse⁴,

1. C'est le 29 décembre 1884 que Lefébure écrivit pour la première fois de Paris, 41, rue Laugier, à M. H. Gaidoz, directeur de *Mélusine*, en lui envoyant sa conférence sur *Le Conte*.

2. Publié dans le volume II des travaux de la 6^e session du Congrès international des Orientalistes à Leide. — Leide, E.-J. Brill, 1884. Lefébure écrivit aussi un article intitulé *Une scène de harem sous l'ancien empire égyptien*, pour le volume des *Études dédiées à M. le D^r Leemans*.

3. Voir p. xxxvi et xliii.

3. «... M. Lefébure choisit alors un autre sujet. Le 9 mai 1884, dépôt d'une nouvelle thèse, intitulée *Biban-el-Molouk*, remise à M. Bouché-Leclercq, lequel l'a communiquée (évidemment comme se reconnaissant incompetent) à M. Maspero. Le manuscrit a été alors retourné à l'auteur, avec demande de corrections, le 22 décembre 1884. Est-il jamais revenu à la Sorbonne? je l'ignore. Je ne sais pas davantage si la thèse mentionnée à la date du 29 mars 1887 sous le titre *Osymandias de Diodore*, thèse renvoyée à M. Collignon, était une thèse latine, qui devait s'apparier avec la thèse précédente, — ou avec la suivante, — peut-être la même? corrigée et représentée, le 9 février 1888, sous le titre : *Étude des Hypogées royaux [de Thèbes ?]*. Celle-ci est examinée par B.-L., qui, d'après la note du doyen, « hésite et renvoie à M. Collignon ». Elle est enfin retournée « à correction », sans doute, sur avis conforme des deux

« qui traitait », dit M. Maspero¹, « des représentations des Tombeaux des Rois. C'était, autant qu'il m'en souvient », ajoute M. Maspero, « après l'introduction qu'il inséra presque mot pour mot comme préface en tête de son *Séti I^{er}*, une étude sur la vie de l'autre monde telle qu'elle est décrite dans les livres divers insérés aux tombeaux des Rois. Il y étudiait les dieux des morts, leur rôle, leur parenté, et d'une manière générale la façon dont les Égyptiens étaient passés de la conception d'une vie dans la tombe à celle d'un paradis osiriaque. » Ce nouveau sujet n'était pas heureusement choisi, à cause de son caractère trop spécial², et Lefébure

examineurs, le 9 août 1888. Il n'est pas question, cette fois, de M. Maspero..... La Faculté, qui n'avait pas encore pris le parti de recourir aux lumières du dehors, n'aura pas voulu se laisser entraîner à une discussion sur des matières totalement étrangères à son enseignement. » (Communication transmise par le R. P. Scheil, de la part de M. Bouché-Leclercq.)

1. «... Bouché-Leclercq se chargea sur ma demande d'examiner sa thèse française, la seule qu'il eût faite, et qui traitait des représentations des *Tombeaux des Rois*. L'introduction de ses *Hypogées royales* en est un extrait presque littéral. Bouché-Leclercq trouva le travail assez bon, mais plein de références inexactes aux auteurs classiques, et il renvoya le manuscrit à Lefébure avec des notes, lui demandant de revoir le tout... » (Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 12 mars 1910.) M. Maspero ajoute que la thèse lui avait été antérieurement communiquée directement par Lefébure, et qu'il avait donné un avis favorable pour l'égyptien.

2. Lefébure lui-même écrivait de Lyon à M. Maspero le 31 décembre 1883 : « Permettez-moi de vous adresser..... mes vœux du jour de l'an les plus sincères pour vous et pour M^{me} Maspero..... Un de ces vœux serait que ma thèse ne vous arrivât point, car elle est peu récréative ; pourtant je ne puis que l'adresser à M. Himly, qui vous la transmettra sans doute, ou que vous l'adresser moi-même directement dans le courant de janvier, au cas toutefois où vous auriez l'obligeance de consentir à y jeter un coup d'œil. » — Il écrivait encore de Lyon le 14 avril 1884 : « Je vous adresse en même temps que cette lettre le manuscrit de ma thèse à laquelle il manque la conclusion, puisque celle-ci dépendra de vos observations ; du reste, en ce qui concerne l'enfer, Râ, et Osiris, les croyances égyptiennes ont peu de rapport avec les croyances

eût été sans doute mieux inspiré de s'en tenir à sa thèse de 1882. Le nouveau travail fut au moins rapidement composé, puisqu'il était déposé à la Sorbonne le 9 mai 1884, après avoir été communiqué à M. Maspero. Le 22 mai 1884, Lefébure avait reçu de M. Himly, doyen de la Faculté des Lettres, une réponse qu'il transmit encore à M. Maspero, avec la lettre suivante :

Je vous transmets la réponse de M. Himly à la réponse que vous avez bien voulu me faire. — Je vous serais très reconnaissant, si en dehors de la communication demandée vous aviez la bonté de me signaler d'un mot les points particulièrement faibles de ma thèse, afin que je tâche dès maintenant de les retoucher. J'entrevois par exemple que la théorie de l'évolution religieuse que j'ai hasardée ne ferait pas fortune en Sorbonne, et je l'atténuerai ; mais il y a bien d'autres cas où j'ai dû abonder dans mon sens en ne prévoyant pas les objections. — Mon autre thèse (sur Diodore) est à peu près terminée, et je l'adresserai à M. Egger, qui a consenti à la revoir sans autre formalité¹. J'espère bien pour vous qu'il n'aura pas changé d'avis².

Nous ne pouvons pas parler de ces thèses, qui n'ont pas été publiées³, et que nous n'avons pas connues. Lefébure soup-

grecques, qui ne comportaient ni la descente du Soleil aux Enfers, ni l'existence d'un dieu personnifiant les Mânes. La partie descriptive de ma thèse est bien longue : il faudrait sans doute qu'elle fût reproduite en petits caractères ou rejetée en appendice. J'ai complété la partie explicative par quatre petits chapitres portant sur des points de détail, mais mon copiste est fort lent, et je ne les joindrai à la thèse que si je puis vous les adresser à temps, c'est-à-dire dans une dizaine de jours. — La bibliographie est incomplète en plusieurs points : je n'ai pu consulter ni me procurer encore ni Rosellini, ni *Le Fétichisme* de Pietschmann, ni Belzoni, ni les dernières publications. » (Communications de M. Maspero.)

1. C'est sans doute cette thèse qui fut renvoyée à M. Collignon (voir plus haut, p. L, note 3) après la mort d'Egger.

2. Communication de M. Maspero.

3. A l'exception de la jolie description du paysage de Thèbes qui forme l'introduction de la publication des *Hypogées royales* (indication de M. Maspero ; voir la note 1 de la page LI).

çonna, paraît-il, que l'avis de M. Maspero ne lui avait pas été favorable, et attribua à cette intervention l'ajournement de sa thèse principale. On sait qu'il se défiait de M. Maspero; mais les indications dont nous sommes redevables à M. Bouché-Leclercq¹ ne nous paraissent pas confirmer ses soupçons. La cause de son insuccès dut être plutôt, comme M. Bouché-Leclercq l'indique, le choix qu'il avait fait d'un sujet totalement étranger à l'enseignement de la Faculté. M. Maspero traita lui-même ce sujet en 1888 dans la *Revue de l'Histoire des religions*² et le traita de telle sorte que Lefébure ne pouvait plus ensuite y revenir³. Mais il semble que le travail de M. Maspero, si bon qu'il soit, n'aurait pas fait une thèse aisément discutable à la Faculté des Lettres. Les examinateurs devaient donc n'être pas favorablement disposés pour de tels travaux, et se montrer d'autant plus sévères pour les imperfections qui pouvaient s'y découvrir, comme les erreurs de références signalées par M. Maspero⁴.

Les leçons de Lefébure à la Faculté des Lettres de Lyon ne durèrent que jusqu'aux grandes vacances de 1884. M. Grébaut, qui faisait le cours de philologie et d'archéologie égyptiennes au Collège de France comme suppléant de M. Maspero, avait été nommé directeur de la Mission permanente du Caire à la place de Lefébure⁵, et se disposait à partir pour l'Égypte. Il fallait trouver un autre suppléant de M. Maspero pour le Collège de France. La place fut offerte à Lefébure, qui accepta. Agréé par l'assemblée des professeurs, sur la proposition de M. Maspero, il fut nommé suppléant par arrêté du 14 novembre 1884.

1. Voir la note 3 de la page L.

2. Tome XVII, p. 251-310, et tome XVIII, p. 1-67; mémoire reproduit dans le tome deuxième de la *Bibliothèque égyptologique*, p. 1-181.

3. A moins que ce ne fût pour discuter celles des idées de M. Maspero qui n'étaient pas tout à fait conformes aux siennes.

4. Voir p. LI, note 1.

5. Voir p. XLIX, note 2.

Mais soit qu'il eût besoin d'un peu de temps pour ordonner les leçons qu'il allait faire, soit plutôt que par défaut d'esprit pratique il ne se fût pas mis au courant des usages du Collège de France, il ne parut pas à l'époque où il aurait dû commencer ses cours. Le Secrétariat n'avait même pas son adresse. On finit cependant par le trouver et le convoquer. Il commença donc ses cours le 5 janvier 1885¹, quand les autres professeurs avaient déjà donné plusieurs leçons. Il continua ensuite fort exactement. Les lundis à dix heures c'était l'*Explication du texte égyptien du rituel de l'habillement des statues*; les mercredis à dix heures c'était l'*Exposition de la conception du monde infernal dans l'ancienne Égypte*².

De tels sujets n'étaient pas de nature à attirer de nombreux auditeurs. Quelques-uns cependant vinrent fidèlement entendre les leçons de Lefébure; nous devons à l'un d'eux³ les appréciations suivantes qui donnent une idée bien précise de ce que furent ces leçons, et de ce que furent les leçons faites l'année suivante à la Section des sciences religieuses de l'École pratique des Hautes Études :

...Ce cours⁴ était fort sérieux et intéressant. Seulement M. Lefébure parlait d'une voix bien faible, dans cette grande salle où jadis nous avons écouté ensemble les leçons de M. Grébaut⁵. L'inconvénient, du reste, n'était pas grand, les auditeurs, très peu nombreux, occupant le premier banc, si voisin, comme vous le savez, de la chaire du professeur...

1. M. Picavet, secrétaire du Collège de France, a bien voulu nous indiquer les dates d'ouverture et de clôture des cours de Lefébure, et les sujets traités dans ces cours.

2. En même temps Lefébure publiait dans la *Zeitschrift* (année 1885) ses *Remarques sur différentes questions historiques*.

3. M. D. Mallet, qui avait suivi avec moi pendant les années précédentes les leçons de M. Grébaut, suivit encore à Paris les leçons de Lefébure, pendant que j'étais en Égypte.

4. Le cours du Collège de France.

5. De l'année 1881 à l'année 1884.

Je me rappelle surtout la portion du cours qui traitait du monde infernal. M. Lefébure se servait beaucoup des représentations du Tombeau de Sêti, dont il préparait alors, je crois, la publication. Et il commentait textes et figures avec cette abondance d'érudition que vous lui avez connue. (Abondance qui à mon sens a toujours été chez lui un peu excessive.)

Quant au cours de l'École des sciences religieuses, je n'en ai suivi qu'une partie, avec Amélineau¹, ce me semble. M. Lefébure nous remettait à chacun des copies faites par lui de textes religieux, *Livre des Morts*, *Hymnes aux dieux* (transcriptions de l'hieratique); j'en possède encore quelques exemplaires. Il les expliquait avec une aisance qui me surprenait, je l'avoue. On le sentait là sur son terrain; on voyait qu'il avait médité profondément ces questions si difficiles; qu'il possédait une connaissance étonnante du détail des cultes, des idées philosophiques dont ils s'inspiraient, et aussi de la langue qui avait servi à les exprimer²...

On peut dire en effet que dans la connaissance de la religion égyptienne Lefébure ne fut surpassé par personne. Mais l'observation sur l'abondance excessive de son érudition est aussi très juste; cette abondance est telle que parfois on s'égarerait dans la documentation accessoire, au risque de perdre de vue l'idée principale.

Aussi nous est-il impossible de croire que Lefébure n'aurait pas été capable de donner à son enseignement l'ampleur nécessaire pour tirer de son programme le nombre de quarante leçons que l'usage demande annuellement aux professeurs du Collège de France. La richesse pour ainsi dire inépuisable de sa documentation lui aurait plutôt permis, s'il l'avait voulu, d'aller bien au delà du nombre réglementaire.

Il ne fit cependant que trente-cinq leçons. Nous avons dit³ qu'il avait commencé son cours seulement le 5 janvier 1885,

1. Qui remplaça Lefébure comme directeur de ce cours.

2. Lettre de M. D. Mallet à Ph. Virey, du 29 juin 1910.

3. Voir plus haut, p. LIV.

plus d'un mois après la plupart des autres professeurs. Il se trouva ainsi en retard de plusieurs leçons à la fin du premier semestre. Pendant le second semestre il donna ses leçons avec exactitude. Cependant il perdit encore un lundi, car le jour des funérailles de Victor Hugo tous les cours publics furent obligatoirement interrompus. Au commencement de juin presque tous les professeurs cessèrent leurs cours, ayant donné leurs quarante leçons. Lefébure s'arrêta aussi, après le mercredi 3 juin 1885; il aurait dû faire encore cinq leçons. Il est probable qu'il n'y prit pas garde; car il lui aurait été possible de compléter le nombre d'usage en continuant ses cours jusqu'à la fin de juin. Renan, qui administrait alors le Collège de France, ne fut pas indulgent pour cette négligence. Le cours de Lefébure, d'une grande valeur scientifique pour les spécialistes, n'avait pas dû paraître brillant, à cause de la faible voix du professeur et du petit nombre des auditeurs¹; Renan ne put le juger que d'après les apparences. Au mois de septembre 1885, au moment où M. Maspero se disposait à demander à Lefébure de rester son suppléant pour l'année 1885-1886², une lettre de Renan lui fit savoir que Lefébure ne serait plus agréé par l'assemblée des professeurs. L'insuffisance du nombre de leçons était ainsi attribuée à l'insuffisance du suppléant. C'était un peu désobligeant pour M. Maspero, qui, en proposant lui-même Lefébure l'année précédente, s'était implicitement porté garant de sa valeur. C'était surtout cruel pour le malheureux professeur, si durement puni d'une négligence dont un simple avertissement eût certainement empêché le retour³. On a reproché plus tard à Lefébure sa défiance et sa

1. Voir plus haut, p. LIV.

2. Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 12 mars 1910.

3. Il était arrivé à d'autres professeurs que Lefébure de ne pas savoir exactement le nombre des leçons qu'ils avaient données; en 1884, Renan avait adressé un avertissement à M. Grébaut, qui ne s'arrêtait pas après avoir dépassé le nombre de quarante leçons. Il paraît d'ailleurs (lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 23 juin 1910) qu'il n'avait pas eu

misanthropie. La misanthropie n'était qu'apparente, mais la défiance existait bien, Lefébure se croyait persécuté, et il eut en effet, comme nous le voyons, quelques occasions de le croire.

M. Maspero dut alors prier M. Guieysse d'être pendant une année son suppléant au Collège de France¹. Quant à Lefébure, il fut désigné pour enseigner la religion égyptienne à l'École pratique des Hautes Études, dans la Section nouvellement créée des sciences religieuses². Il commença ses conférences dans les premiers jours du mois de mars 1886³. Nous avons vu tout à l'heure⁴ l'appréciation d'un de ses auditeurs sur la valeur de l'enseignement qu'il donna dans cette École. Mais il cherchait à s'éloigner de Paris. Apprenant qu'un cours d'égyptologie venait d'être créé à l'École supérieure des Lettres d'Alger⁵, il demanda et obtint d'être chargé de ce cours⁶. C'était en 1887⁷.

d'abord l'intention de sévir rigoureusement contre Lefébure; ce serait, dit-on, Berthelot qui l'aurait poussé à la sévérité, parce qu'il aurait patronné un candidat désireux de remplacer Lefébure (indication fournie par M. Maspero). On a reproché à M. Maspero de n'avoir pas défendu celui-ci; on ne voit pas ce qu'il aurait pu faire, donné les circonstances.

1. M. Maspero revint d'Égypte l'année suivante, et reprit sa chaire au Collège de France.

2. Il venait de publier dans la *Revue de l'Histoire des religions* (année 1885) un mémoire sur *Les Fouilles de M. Naville à Pithom, L'Exode; le canal de la Mer Rouge*. Il donna à la même Revue, en 1886, un article sur *L'étude de la religion égyptienne*; c'était sa leçon d'ouverture à l'École des Hautes Études.

3. Lettre de M. Maspero à Ph. Virey, du 23 juin 1910.

4. Voir plus haut, p. LV.

5. Aujourd'hui Faculté des Lettres de l'Université d'Alger.

6. Ce cours avait été créé pour M. Amélineau, qui fut en dédommagement nommé à la place de Lefébure à la Section des sciences religieuses de l'École pratique des Hautes Études. M. Victor Loret fut chargé des conférences d'égyptologie à la Faculté des Lettres de Lyon.

7. M. René Basset, aujourd'hui doyen de la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger, a bien voulu me donner d'utiles renseignements sur l'arrivée de Lefébure et sur sa vie à Alger. M. Héricy, professeur au lycée d'Alger, qui s'intéressait à l'enseignement de Lefébure et assista fidèlement à ses leçons, m'a montré aussi par des détails fort intéressants, quel attachement existait entre le maître et son petit auditoire d'élite.

Après tant de vicissitudes, il avait trouvé la place où il demeura jusqu'à sa mort, pendant plus de vingt années. Alger aurait pu sembler un lieu d'exil pour un égyptologue qui avait été à la tête de la Mission française en Égypte. Mais le zèle fécond des maîtres qui représentaient dans cette ville l'enseignement supérieur en avait fait un des centres les plus intéressants de l'activité scientifique française. Si Lefébure n'y était plus en Égypte, il y était encore en Afrique. Pour justifier sa présence en Algérie, il allait bientôt élargir le champ de ses études, et porter son attention non seulement sur l'Égypte, mais sur toute l'Afrique du Nord, et même sur l'intérieur de l'Afrique. Il fut ainsi un des initiateurs du mouvement qui nous porte maintenant à chercher dans l'étude générale de l'Afrique l'explication au moins partielle des origines de la civilisation et des croyances égyptiennes. Ses relations avec son confrère M. Flamand, le savant explorateur du sud de l'Algérie, furent profitables aux études africaines en général ; en 1907 il m'écrivait combien il avait été heureux de recevoir la visite du D^r Schweinfurth, le célèbre explorateur de l'Afrique intérieure, et de profiter de son intéressante conversation¹.

Mais s'il devait trouver à Alger un lieu propice à ses études, il aurait pu craindre d'y trouver plus difficilement des disciples tels que ceux qui avaient, pendant les années précédentes, suivi ses leçons à Paris. Ses disciples à Alger furent assurément assez peu nombreux ; et il valait mieux pour lui, à cause de la faiblesse de sa voix, n'avoir pas un auditoire trop considérable. En revanche, il eut encore un auditoire d'élite, avec lequel il travailla fructueusement. Groff, que j'avais connu à Paris, se trouva à Alger en même temps que lui, et suivit longtemps ses leçons, avant de se

1. Lettre de Lefébure à Ph. Virey, du 28 décembre 1907.

rendre au Caire¹. Lefébure fut pour lui un excellent directeur d'études, et le prépara à tirer le meilleur parti possible du séjour qu'il devait faire en Égypte². Si Groff ne tarda pas à donner de bons travaux, qu'on n'aurait peut-être pas d'abord espérés de lui, c'est, je crois, que l'influence de Lefébure avait efficacement contribué à la mise en valeur des qualités de son disciple. Je vis Groff bien souvent à Gizeh en 1892; il me parlait avec complaisance de ce qu'il avait appris auprès de Lefébure. Le maître savait en effet captiver ses auditeurs; et l'un de ceux-ci a fort bien exprimé l'action qu'il exerçait sur eux :

.... Les élèves de M. Lefébure pleurent un maître aimant et aimé¹. Sans doute ils n'ont jamais été très nombreux; mais ce petit groupe n'a cessé d'être d'une ponctuelle assiduité. C'est que l'enseignement du maître était attachant à un rare degré. D'une curiosité sans cesse en éveil, étranger à tout préjugé, armé d'une critique pénétrante et sûre, fidèle à une méthode rigoureusement scientifique, M. Lefébure, grâce à des rapprochements ingénieux de textes et de monuments figurés, a réussi à projeter la lumière sur une foule de points jusqu'alors obscurs.... Grand était le charme de ses leçons, lorsqu'il nous apportait le résultat de ses recherches, et nous offrait la primeur de ses trouvailles délicates avant de les communiquer aux revues spéciales. Alors on voyait sa physionomie si fine s'éclairer d'un rayon de joie, lorsque ses arguments et ses conclusions nous avaient convaincus.... En l'écoutant, en le contemplant, nous devinions tout ce qu'il y a de délicieux, d'exquis, dans la joie désintéressée du savant qui est parvenu à soulever un coin du voile d'Isis ou à arracher au Sphinx un de ses secrets qu'il ne consent à révéler qu'aux patients et aux opiniâtres³....

1. Après plusieurs années de séjour en Égypte, Groff se rendit à Athènes, où il mourut.

2. Il demeura longtemps à Gizeh, près de la route conduisant du palais de Gizeh aux grandes pyramides.

3. Extraits des paroles prononcées par M. Hériey, professeur au lycée d'Alger, sur la tombe de Lefébure, après le discours d'adieux de M. René Basset.

Avec M. Héricy et Groff, on peut citer parmi les auditeurs de Lefébure E. Galtier, professeur agrégé de l'Université, qui devint bibliothécaire du Musée égyptien du Caire¹, et qui est mort en Égypte il y a peu de temps; M. l'abbé Saint-Paul², alors professeur au Séminaire de Saint-Eugène près d'Alger, et qui continue maintenant ses travaux à l'Institut catholique de Paris; M^{lle} Bercher, licenciée ès lettres, qui en 1907 alla en Norvège et rendit visite à Lieblein³, etc. Mais de plus Lefébure communiquait volontiers les résultats de ses recherches aux nombreux égyptologues qui correspondaient avec lui; on savait aussi qu'on pouvait toujours avec sécurité, et souvent avec profit, lui confier une idée nouvelle, une trouvaille encore inédite. L'influence qu'il exerça ainsi pendant ses dernières années peut être comparée à celle qu'avait exercée son illustre maître Chabas. J'eus le bonheur d'être alors un de ses correspondants. Nous avions quelques sujets de prédilection sur lesquels nous aimions à échanger nos idées; ces discussions paraissaient l'intéresser un peu, et m'intéressaient beaucoup.

En 1887, au temps de son arrivée à Alger, Lefébure avait fait paraître dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology* son remarquable mémoire sur *Le Cham et l'Adam égyptiens*, qu'il avait préparé bien longtemps auparavant⁴. Il achevait le second fascicule de sa grande publication *Les hypogées royales de Thèbes*, qui parut en 1889⁵. Mais il voulut aussi contribuer aux publications de

1. Le 20 juin 1907, Lefébure m'écrivait qu'il comptait sur l'aide de M. Galtier pour préparer la réimpression de ses œuvres actuellement en cours.

2. C'est par M. l'abbé Saint-Paul que je fus sans retard averti de la mort de Lefébure.

3. Lettre de Lefébure à Ph. Virey, du 20 juin 1907.

4. Voir plus haut, p. xxx, notes 3 et 4.

5. Ce fut aussi en 1889 que Lefébure écrivit son étude sur *Le bouc des Lupercales*, longtemps inédite, que son ami M. H. Gaidoz recueillit

l'École supérieure des Lettres d'Alger. Il composa donc, sous le titre *Rites égyptiens*¹, un mémoire fort important, qui parut en 1890², et qui est certainement un de ses chefs-d'œuvre. On remarque dans cette étude non seulement l'abondance d'érudition et la sagacité qu'on est habitué à admirer dans les travaux de Lefébure, mais aussi la clarté de l'exposition, et l'intérêt du récit. C'est un travail de ce genre que Lefébure aurait dû présenter comme sujet de thèse pour le doctorat ès lettres; un tel sujet ainsi traité eût été certainement jugé acceptable.

Mais un grand malheur frappa Lefébure dans l'année 1890. Son fils aîné Edmond, alors âgé de douze ans, mourut à Alger. Ce fut pour ses parents une bien cruelle douleur; ce devait être bientôt pour Lefébure la fin de sa vie de famille. M^{me} Lefébure, à qui le climat d'Alger avait pris son premier enfant, retourna en France avec le second. Retenu lui-même à Alger par les exigences de sa situation, Lefébure ne cessa pas de veiller avec sollicitude sur sa famille, et pourvut à ses dépenses et aux frais de l'éducation de son fils. Mais après le deuil qui venait de l'affliger, l'isolement fut encore pour lui une pénible affliction. Ses amis remarquèrent dès lors la tristesse qui le reprenait constamment, malgré ses efforts pour s'y dérober³. L'étude seule lui permettait de s'en distraire. Il usa de ce remède

après sa mort, et fit paraître en 1909 dans la *Revue de l'Histoire des religions*.

1. *Rites égyptiens, construction et protection des édifices* (Publications de l'École des Lettres d'Alger, *Bulletin de correspondance africaine*); in-8°, 104 pages, Leroux, 1890.

2. Ce fut la même année que le commencement du mémoire de Lefébure *Sur différents mots et noms égyptiens* parut dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, juin 1890. La suite fut publiée en février, en avril et en juin 1891.

3. « Il avait dû être gai, et parfois il avait le rire facile et franc, mais la tristesse reprenait bientôt le dessus. » (Lettre de M. René Basset à Ph. Virey, du 5 juillet 1910.)

avec exagération¹, au détriment de sa santé, mais au profit de la science. Nous avons déjà vu qu'il étudiait non seulement les traditions de l'Égypte, mais les traditions de tous les pays et le folklore². La revue fondée en 1877 par M. H. Gaidoz³, *Mélusine*, profita ainsi de sa collaboration⁴. Il dirigea aussi sa curiosité vers les sciences psychiques, si bien qu'on supposa qu'il inclinait vers le spiritisme⁵; mais il s'en défendit auprès de moi à plusieurs reprises, tout en me déclarant qu'il s'intéressait vivement au surnaturel et aux choses de l'autre monde. Ainsi il m'écrivait peu de jours après la mort de M. de Horraek :

..... De Horraek était spirite et membre de la Société anglaise *For Psychological Research*. Vous avez, je crois, signalé à ce propos ses discussions avec Chabas, peu tendre pour les idées qui ne

1. Lettre de M. Héricy à Ph. Virey, du 13 juillet 1910.

2. Voir la notice d'Ernst Andersson sur EUGÈNE LEFÉBURE, *Sphinx*, XII, p. 6.

3. M. Gaidoz a bien voulu me communiquer les manuscrits d'un certain nombre d'études inédites de Lefébure : *Le double psychique*, avec examen des idées de M. de Rochas sur le double; il est question dans cette étude du KA égyptien et du titre  — *L'aruspicine*; — *Le chant du cygne*; — *Saint-Paul de Londres et les sables qui chantent*; — *Le mirage psychique et sa nature*; — *Les substitutions de personnes*; — *Les personnalités illusoires*; — *La réaction de l'animal sur l'homme*; — *La queue du Martichoras*; — *La queue du loup (Égypte)*; — *L'emploi du fer et du feu contre les sortilèges*; — *Théorie du bon et du mauvais ange*; — *Le vampirisme et la possession*; — *L'œuf de serpent*; — *La télégraphie sympathique*, etc.

4. Il donna à Mélusine : *La flèche de Nemrod* (1888); *La motte de terre* (1890-1891); *La vertu et la vie d'un nom* (1896-1897); *Le lièvre dans la mythologie*; — *Le lièvre de la lune* (1896-1897); *Les origines du fétichisme* (1896-1897), etc. A partir de 1896, Lefébure, sans abandonner *Mélusine*, donna la plupart de ses travaux au *Sphinx*, revue égyptologique alors fondée par son ami Karl Piehl.

5. « Je crois qu'au fond il préférerait la société des morts, qu'il invoquait ou plutôt qu'il évoquait, à celle des vivants. » (Lettre de M. René Basset à Ph. Virey, du 5 juillet 1910.)

cadraient pas avec les siennes. Aujourd'hui de Horrack doit savoir à quoi s'en tenir, et, *sans être spirite le moins du monde*¹, je vous avoue que j'éprouve pour les choses de l'autre monde une curiosité, ou une attraction, qui me fait oublier le désagrément du passage².....

Il m'écrivait encore, au sujet des faits dits surnaturels :

..... En faisant des recherches sur la coupe divinatoire en Égypte, je trouve mentionné, dans le *Mémoire sur la faculté de prévision*, de Deleuze, l'ouvrage suivant : Virey, *L'art de perfectionner l'homme*, 1808. Peut-être êtes-vous de la même famille que l'auteur ? Il admet les faits dits surnaturels, que les encyclopédistes d'autrefois et les francs-maçons d'aujourd'hui rejettent avec tant d'opiniâtreté ; je crois bien qu'il a raison (lui et bien d'autres), d'après les faits historiques de ce genre qui sont à ma connaissance. Les documents égyptiens conduisent à la même conclusion ; seulement il faut y regarder d'un peu près³.....

Les études accessoires⁴ entreprises par Lefébure devaient ainsi, d'après lui-même, l'amener à mieux deviner les secrets de la religion égyptienne. Nous sommes donc tout à fait d'accord avec Ernest Andersson, lorsqu'il écrit : « Au sujet de ces matières Lefébure a publié toute une série d'articles d'un grand intérêt, qui sont dispersés dans différentes revues, telles que *Mélusine*, *l'Initiation*, *l'Écho du Merveilleux*. Ces sujets, notamment les traditions et le folk-

1. Il protestait encore, dans une lettre qu'il m'écrivit le 8 mars 1903, contre l'accusation de gnosticisme et de spiritisme dirigée contre lui, parce qu'il avait écrit huit à neuf pages sur la magie égyptienne dans les cinq premiers volumes du *Sphinx*. « *Je ne suis* », affirmait-il, « *ni gnostique, ni spirite.* »

2. Lettre de Lefébure à Ph. Virey, du 23 octobre 1902.

3. Lettre de Lefébure à Ph. Virey, du 7 février 1902.

4. Lefébure excella dans ces études accessoires, où ses qualités de sagacité et sa judicieuse loyauté furent très admirées, et lui valurent d'abord l'estime, puis l'amitié de spécialistes tels que MM. H. Gaidoz, Andrew Lang, etc.

lore, devaient assurément influencer fortement la marche de ses recherches sur la religion égyptienne¹. »

Nous avons vu qu'il avait donné d'assez nombreux articles égyptologiques aux *Proceedings* de la Société d'archéologie biblique de Londres². Il contribua aussi à la publication des *Mélanges Charles de Harlez*, en 1896, par un article intitulé *La mention des Hébreux par les Égyptiens s'accorde-t-elle avec la date de l'Exode?* Dans cette même année 1896 paraissait le premier numéro du *Sphinx*, nouvelle revue d'égyptologie fondée par le professeur suédois Karl Piehl. Celui-ci était grand admirateur des travaux de Lefébure. Il demanda pour sa revue la collaboration du savant égyptologue français, et obtint de lui le concours le plus assidu. Le *Sphinx* était surtout consacré aux travaux de critique, pour lesquels son fondateur avait un goût qu'on a généralement trouvé excessif. Lefébure y écrivit un seul article de critique³, uniquement, disait-il, pour se défendre⁴. Mais il donna au *Sphinx* un très grand nombre d'autres mémoires sur divers problèmes égyptologiques. Nous ne voulons énumérer ici que les principaux de ces mémoires : *L'importance du nom chez les Égyptiens* (*Sphinx*, I); *Le sacrifice humain d'après les rites de Busris et d'Abydos* (*Sphinx*, III); *Khem et Amon* (*Sphinx*, IV); *L'arbre sacré d'Héliopolis* (*Sphinx*, V); *Osiris à Byblos* (*Sphinx*, V et VI); *La vertu du sacrifice funéraire* (*Sphinx*, VII et VIII); *Le bucrâne* (*Sphinx*, X); *L'abeille en Egypte* (*Sphinx*, XI); *Le mot neb et le troglodytisme* (*Sphinx*, XI).

1. *Sphinx*, XII, p. 6.

2. Outre les articles que nous avons déjà cités, il donna aux *Proceedings* de remarquables études intitulées *Abydos*, qui parurent en juin 1893, et en mars 1895.

3. *L'Amtuat et son texte*, à propos du travail de Jéquier *Le livre de ce qu'il y a dans l'Hadès*.

4. « Je ne fais jamais de critique », écrivit-il à Ernst Andersson, « sauf pour me défendre comme il m'est arrivé une fois ». (*Eugène Lefébure*, par Ernst Andersson, *Sphinx*, XII, p. 8.)

« C'est dans notre revue », écrit Ernst Andersson, aujourd'hui directeur du *Sphinx*, « c'est dans notre revue que les œuvres les plus magistrales de Lefébure ont été insérées... on ne saura trop apprécier les immenses services qu'il lui a rendus... si l'on jette un coup d'œil en arrière sur la marche de *Sphinx* pendant les quatre dernières années, on verra que les ouvrages de Lefébure y constituent l'élite et la substance même¹. »

Le mémoire intitulé *Khem et Amon* fournit déjà un exemple intéressant de la tendance de Lefébure à demander aux études africaines la solution de quelques-uns des problèmes que lui proposait l'étude de l'antiquité égyptienne². Mais en 1902 il fit paraître dans le Bulletin de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord un remarquable mémoire sur *La politique religieuse des Grecs en Libye*, qui l'amena à faire connaître le résultat de ses recherches sur la religion libyenne dans la Cyrénaïque et la Mauritanie, et à dire un mot des fables relatives à l'Atlantide. Il y avait alors un peu de temps qu'il avait bien voulu entrer en relations avec moi en m'adressant un de ses mémoires. J'avais répondu avec empressement, et une correspondance assez active s'était établie entre nous. Dans une lettre qu'il m'écrivit le 27 octobre 1901³, il avait été question de mes recherches sur l'épisode d'Aristée. Alors déjà il m'exposait ses raisons de croire à l'origine *africaine* de la tradition que j'avais étudiée⁴.

Le taureau de Khem ou Men m'a fait plus d'une fois penser au vôtre, sur lequel vous avez émis des idées si curieuses et si bien

1. *Sphinx*, XII, p. 8-9.

2. Cette tendance devait se manifester ensuite encore plus ouvertement dans d'autres mémoires, tels que *Le bucrâne* (1906).

3. Il habitait alors 94, rue de Lyon, Alger-Mustapha.

4. Il développa ses raisons dans son mémoire *Les abeilles d'Aristée, tradition d'origine égypto-berbère*, Bulletin de la Société de géographie d'Alger, 1903. Mais il publia ensuite plusieurs autres articles sur cette question des abeilles.

systematisées. Voici ce qui m'a frappé : c'est que, dans la procession thébaine du taureau blanc de Khem, certains assistants ou prêtres sont les *aftiu* ou « abeilles » du dieu, comme à Dendérah. Or son habitacle a la forme d'une hutte en ruche, avec une porte à l'égyptienne et le talisman protecteur des deux cornes, comme dans les villages africains (Khem avec son prêtre noir paraît bien être un dieu africain). Il y a, je crois, à El-Khargeh un Khem couché dans sa ruche.

Je crois qu'il y aurait encore nombre de choses à trouver, dans votre sens, en examinant le rôle assez peu connu du *smam-ur*, le taureau du sacrifice'.....

Il revint sur cette question dans une autre lettre qu'il m'adressa le 20 novembre 1901 :

..... J'ai l'impression que Khem est à demi libyen, comme Aristée, opinion que j'ai soutenue autrefois dans le *Museon* (en ce qui concerne Khem)..... Peut-être connaissez-vous le nom de M. Flamand, à qui l'on doit d'avoir amorcé la question marocaine par la conquête d'In-Salah. M. Flamand n'est conquérant qu'à l'occasion; et c'est, à l'ordinaire, un savant très consciencieux et très chercheur qui s'occupe en ce moment du chameau en Égypte.....

Lefébure s'associa aux recherches de M. Flamand; l'un et l'autre devaient exposer plus tard les résultats de leur enquête, lors des Congrès d'Alger, en 1905, dans une savante discussion avec M. René Basset.

M. René Basset était devenu en 1894 directeur de l'École supérieure des Lettres d'Alger². Il m'a dit combien il appréciait la valeur scientifique et le caractère de Lefébure, qu'il aurait voulu faire récompenser par des distinctions honorifiques :

..... Je n'ai eu que de bons rapports avec lui; et depuis ma direction (1894) je me suis toujours appliqué à le proposer pour

1. Lefébure traita lui-même ce sujet un peu plus tard, dans son mémoire sur *La vertu du sacrifice funéraire*.

2. Aujourd'hui Faculté des Lettres de l'Université d'Alger; M. René Basset est le Doyen de cette Faculté.

les distinctions qu'il méritait, et à défendre son cours dont on contestait l'utilité. J'ai pu le faire maintenir jusqu'à sa mort¹.....

Les Délégations financières algériennes tendaient en effet à réduire les dépenses de l'Enseignement supérieur par la suppression d'un certain nombre de cours. Lefébure était un des professeurs les plus menacés par ce projet²; mais les démarches de M. Basset amenèrent le Gouverneur général à s'intéresser au maintien de son cours, et à en faire ajourner la suppression³.

Malgré les soucis, malgré sa mauvaise santé dont il se plaignait quelquefois parce qu'elle gênait son activité scientifique, Lefébure continuait à travailler avec une ardeur excessive, tant pour secouer sa tristesse que parce qu'il sentait qu'il n'avait plus beaucoup de temps à dépenser avant l'éternel repos. Il m'écrivit ainsi le 4 décembre 1902 :

Je trouve que la critique est un peu du temps perdu, et maintenant, à mon âge, je dois tenir compte plus que personne de la fuite des jours, pour préserver autant que possible

Mon travail taciturne et toujours menacé⁴.

A l'occasion de son mémoire sur *Le Vase divinatoire*⁵, il voulut examiner avec moi⁶ la valeur des recherches de

1. Lettre de M. René Basset à Ph. Virey, du 5 juillet 1910. Dès l'année 1896 il avait été question de remplacer le cours de Lefébure par un cours complémentaire d'archéologie arabe. M. Basset n'accepta cette idée qu'à condition que Lefébure fût d'abord dédommagé par une situation équivalente à celle qu'il aurait quittée; et la difficulté de lui trouver cette situation fit abandonner le projet (lettres de M. Maspero à Ph. Virey, des 26 août, 10 septembre et 13 septembre 1910).

2. Lettres de Lefébure à Ph. Virey, du 30 juillet 1902, du 30 décembre 1902, du 2 juin 1903.

3. Le cours fut supprimé après la mort de Lefébure.

4. La menace venait alors précisément du projet des Délégations financières de réduire les dépenses de l'Enseignement supérieur.

5. *Sphinx*, vol. VI.

6. Lettres de Lefébure à Ph. Virey, du 26 septembre et du 1^{er} novembre 1902.

M. de Rochas, dont il s'était inspiré en composant lui-même son article sur *Les origines du fétichisme*¹. Il me disait en même temps ce qu'il pensait de mes tentatives pour reconnaître en Égypte l'origine de quelques mythes de la Grèce :

..... Bien qu'il faille se méfier des coïncidences dont Tarde lui-même tient compte dans ses *Lois de l'Imitation*, j'approuve entièrement votre tentative de retrouver des idées égyptiennes chez les Grecs, dans le mythe d'Hercule comme dans d'autres. Il peut y avoir des divergences d'opinion en pareilles matières; mais je pense qu'il faut avant tout épuiser le filon, et, s'y l'on n'y met pas la main, ne pas troubler les chercheurs par des objections hypothétiques².....

Loin de me troubler dans mes recherches, Lefébure cherchait lui-même tout ce qui pouvait m'encourager à soutenir mes idées. Je lui dus ainsi des notes intéressantes au sujet de l'Orion porteur du ciel³ que j'avais signalé dans mon étude *Sur quelques données égyptiennes introduites par les Grecs dans le développement de leur mythe d'Hercule*. Mais il revenait de préférence au sujet des abeilles d'Aristée et du sacrifice du taureau. Dans une lettre du 8 mars 1903, il me parlait du sacrifice considéré comme condition du maintien de l'ordre dans le monde. Le 19 mars 1903, il était question de *l'âme-abeille*⁴; le 14 mai 1903, d'Aristée, du sacrifice du taureau, et de l'abeille égyptienne. Lefébure ajoutait :

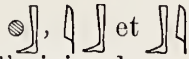
1. Publié dans *Mélusine*, vol. VIII.

2. Lettre de Lefébure à Ph. Virey, du 26 septembre 1902.

3. Lettres de Lefébure à Ph. Virey, du 29 mai, du 4 et du 17 juin 1902. Dans une autre lettre, du 11 août 1902, Lefébure revenait sur la question du syncrétisme gréco-romain.

4. Il était question dans la même lettre du symbolisme de la pomme, Lefébure s'était intéressé à ce sujet, et se préparait à le traiter, quand M. Gaidoz, qu'il avait informé de son projet, lui fit savoir qu'il était en train de traiter lui-même la question.

..... Je compte, si j'en ai la possibilité, étudier séparément le taureau sacré et l'abeille égyptienne. Le dernier sujet, en l'étendant un peu, est très intéressant..... J'ai parcouru à ce propos le *Prædium rusticum* du P. Vanière, qui m'a paru bien plat à côté de Virgile.....

Le 2 juin 1903, il examinait les lectures  et  du nom de l'abeille, et admettait l'identité d'origine de ces lectures. Le 25 juillet 1903, il revenait sur le nom du miel et le nom de la guêpe, et cherchait la ruche dans l'ancienne Égypte : il finit plus tard par retrouver à la fois la ruche égyptienne et l'opération de l'enfumage des abeilles dans une scène du tombeau de Rekhmara, où j'avais cru reconnaître l'emmagasinement du miel¹.

Le 25 août 1903, il s'occupait des origines de la danse de l'abeille :

Je serais curieux de savoir si la danse de l'abeille est d'origine ancienne. Aux temps du romantisme cette danse était célèbre; maintenant on n'en parle plus, du moins à ma connaissance. Je n'en trouve pas trace non plus dans les géographes ou les historiens arabes, ni dans les *Mille et une Nuits*, ni dans nos vieux voyageurs, sauf peut-être dans Savary, quand il dit des almées : « à mesure qu'elles se mettent en mouvement, les formes, les contours de leur corps semblent se détacher successivement » (t. 1, p. 151). Mais c'est bien vague; le tableau de Sakountala, dans le drame hindou, rappelle mieux ce genre de pantomime (Sakountala taquinée par une abeille).

Vous intéressez-vous aux abeilles?..... Il y a sur elles un joli livre moderne, de Mæterlinck, presque digne de Virgile, et très supérieur à ce que dit le P. Vanière dans son *Prædium rusticum*.

Je lui indiquai ce que je savais de la bibliographie relative à la danse de l'abeille. Je lui fis savoir aussi que, pendant mon séjour à Louqsor en 1885, des voyageurs avaient en

1. Lettre de Lefébure à Ph. Virey, du 25 mars 1905.

vain demandé aux danseuses de profession qui se trouvaient dans cette ville d'exécuter la danse de l'abeille. Les danseuses n'avaient même pas compris ce qu'on leur demandait; cette danse paraissait donc tout à fait oubliée à Louqsor.

Lefébure me répondit le 30 septembre 1903 :

Ce que vous me dites de la danse de l'abeille est très curieux, et je ne vois guère qu'une façon d'expliquer l'oubli de cette danse. C'est que le grand art des almées se sera perdu peu à peu à la suite de leur exil du Caire, de sorte que le ballet de l'abeille, peut-être d'importation hindoue, n'a été que de passage en Égypte. Il a dû se fondre très vite à Esneh dans la grossière danse des Nauches..... Je regrette que la danse de l'abeille n'ait pas été nationale et d'origine ancienne en Égypte : si elle n'est pas poussée trop loin, l'idée en est gracieuse.....

Mais s'il ne retrouva pas en Égypte l'origine de la danse de l'abeille, il put établir l'origine égyptienne de la tradition qui fait renaître les abeilles du corps d'un taureau sacrifié. Il m'informa de sa découverte par une lettre du 16 novembre 1903 :

J'ai dû sembler peu hardi dans mon petit mémoire sur Aristée, en supposant que les Égyptiens pouvaient attribuer la naissance des abeilles aux bœufs enfouis les cornes dépassant (Hérodote, II, 41). Et, en réalité, je ne croyais pas si bien dire; mais voici ce que rapporte Antigone de Caryste¹, 23 : « En Égypte, si l'on ensevelit quelque part un bœuf les cornes hors de terre, et qu'ensuite on les scie, il sort de là des abeilles, assure-t-on, par suite de la décomposition de l'animal. » Ἐν Αἰγύπτῳ τὸν Βοῦν ἐὰν κατορύξῃς ἐν τόποις τισὶν, ὥστε αὐτὰ τὰ κέρατα τῆς γῆς ὑπερέχειν, εἴθ' ὕστερον αποπρίσῃς, λέγουσι μελίττας ἐκπίτεσθαι, σκπέντα γὰρ αὐτὸν εἰς τοῦτο διαλύεσθαι τὸ ζῶον².

1. Antigone de Caryste, écrivain grec du III^e siècle avant notre ère, vécut à la cour d'Alexandrie auprès des deux premiers Ptolémées.

2. Lefébure avait rencontré ce texte dans une thèse sur les abeilles,

Cela veut dire, je pense, que le sacrifice ou la mort du bœuf (consacré au dieu des moissons et des abeilles, Khem ou Osiris, l'Aristée égyptien) donnait naissance à la prospérité agricole, symbolisée par les abeilles. Les cornes étaient sciées, donc conservées, pour l'emblème , par exemple. En résumé nous sommes tombés juste au sujet d'Aristée, vous et moi, mais vous avez le mérite d'avoir le premier trouvé la voie.

J'ai bâclé tant bien que mal pendant les vacances un long mémoire, trop long, sur le sacrifice, sans y parler néanmoins des abeilles et du taureau, sujet qui mérite bien d'être traité à part. Ce que j'y ai dit du *ma-Kheru* ne s'écarte pas de votre interprétation, mais sur la déesse Mat mes idées ne sont peut être pas celles qui ont cours, car je traduis généralement Mat, quand il s'agit des mânes et du jugement, par Justice et non par Vérité. Vérité n'est là qu'un sens secondaire, à mon avis.

J'ai eu au commencement de ce mois la visite d'un ancien ami de Mariette, qui a écrit dans le temps un remarquable voyage en Égypte. C'est aussi un ami ou un correspondant de Maspero....

Ces indications paraissent désigner M. Arthur Rhôné¹. Lefébure avait aussi reçu en 1903 la visite de M. Romieu, directeur de l'École d'hydrographie d'Alger, qui avait en 1864, lorsqu'il était professeur d'hydrographie à Agde, demandé à Chabas quelques conseils égyptologiques².

Le 15 janvier 1904, Lefébure faisait, contrairement à ses habitudes, un peu de critique, au sujet de l'ouvrage de M. Palanque sur le Nil; mais c'était pour revenir aussitôt à la question du taureau sacré et du sacrifice.

Je trouve à notre bibliothèque un fascicule de l'École des Hautes

publiée quatre ans après mon mémoire sur l'épisode d'Aristée. Le titre de cette thèse est : *De Apium Mellisque apud veteres Significatione et Symbolica et Mythologica scripsit GUALTERUS ROBERT-TORNOW, Berolini apud Weidmannos, 1893.*

1. Voir plus haut, p. xxiv et xxxix.

2. Voir *Bibliothèque égyptologique*, tome neuvième, p. LVIII.

Études sur le Nil ancien par Charles Palanque; c'est, à ce qu'il me semble, dans une bonne moyenne,... mais.... avec ce genre de travaux on ne sait pas encore à qui l'on a affaire. Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

C'est un peu l'inconvénient de la haute éducation universitaire de développer surtout la tendance à la vulgarisation, chose excellente pour l'exposition d'une science faite, mais défavorable au progrès d'une science incomplète. Le professeur alors se hâte trop de présenter un système d'ensemble, modelé sur les idées régnantes et documenté presque toujours de seconde main; il en résulte que les recherches qui devraient alimenter son enseignement languissent: on vit trop longtemps ainsi sur l'acquis, d'où une sorte de stérilité.

Une des erreurs de Palanque, à mon avis, est de croire que les taureaux sacrés sont des dieux Nils: je n'ai jamais vu cela, pas même pour Apis, malgré la ressemblance du nom. Le bœuf Apis est Osiris par un côté, et le fleuve Hapi l'est par un autre: il n'y a pas équation.

J'ai cherché dans le mémoire que je prends la liberté de vous adresser, et dont le premier tiers m'arrive à l'instant, quel était le rôle des taureaux sacrés, surtout dans leur rapport avec le sacrifice. Je crains d'exposer des idées un peu singulières dans ce travail, peut-être trop *original*. Je sens bien l'inconvénient, et je me trouve par là obligé de m'appuyer sur l'exacte similitude des théories, symboles, rites, métaphores, etc., concernant le sacrifice hindou. Je réserve cette comparaison pour la troisième et dernière partie de mon travail, si je puis la faire paraître. J'espère y montrer que votre opinion sur le rôle de la peau de taureau est pleinement justifiée non seulement en elle-même, mais encore par l'analogie védique.

Je ne vois guère que l'Inde qui ait compris le sacrifice comme l'Égypte: ni les peuples sémitiques, ni la Grèce, ni Rome, ni même le Mexique n'ont été aussi loin....

Ces recherches sur les religions antiques ne lui faisaient pas perdre de vue les productions de la littérature moderne; il m'écrivit le 25 juin 1904:

.....Je ne vous apprendrai sans doute pas grand chose si je vous

dis que *L'enlèvement innocent*¹ a été mis au théâtre en avril dernier : *Le roi galant*, jolie comédie dramatique en 4 actes, par L. Marsolleau et Maurice Soulié (Odéon).

Je voudrais être l'auteur d'un enlèvement non moins innocent, et vous décider à faire le voyage d'Alger l'année prochaine pour le Congrès.....

Son projet d'enlèvement innocent devait en effet réussir ; et il me décida à me rendre à Alger l'année suivante, pour le Congrès international des Orientalistes et le Congrès des Sociétés savantes. Mais auparavant lui-même vint en France. Ce fut de Vichy où il soignait sa santé négligée depuis trop longtemps, qu'il m'écrivit, d'abord le 30 juillet 1904², puis le 3 août :

Je vous suis très reconnaissant de vouloir bien vous intéresser à ma santé, et d'avoir songé à moi pour le voyage de Prissé..... Après ma saison à Vichy, je compte aller passer quelques jours dans la Nièvre, chez mon frère, avec mon fils qui est élève à l'école de médecine militaire à Lyon. Mais ce n'est qu'un projet dont ma santé décidera.

Je suis, grâce à un long séjour en Algérie, arthritique, de sorte que les eaux de Vichy ne me conviendraient guère ; mais le gouvernement général ne nous offrant que celles-là, je les ai préférées à rien, d'autant plus que pour un demi Algérien souffrant le meilleur traitement est encore de respirer l'air de France. Cela m'aurait fait de la peine de mourir avant d'avoir respiré l'odeur d'un champ de trèfle. Vous verrez par vous-même combien l'Afrique du Nord est sèche en comparaison de l'Europe..... C'était bien différent il y a quelques milliers d'années : l'éléphant, la girafe, le

1. « L'enlèvement innocent, ou La retraite clandestine de Monseigneur le Prince avec Madame la Princesse sa femme, hors de France, 1609-1610, vers itinéraires et faits en chemin par Claude-Enoch Virey, secrétaire dudit Seigneur », publié par E. Halphen, m. d. ccc. lxx, A. Aubry, éditeur.

2. Au sujet de la belle broderie représentant des scènes du mythe de Bacchus, que M. Gayet avait rapportée d'Antinoë.

bubalus antiquus vivaient dans les régions les plus stériles aujourd'hui du Sud-Oranais. Je ne sais si vous connaissez les curieuses découvertes faites par les explorateurs, Flamand en particulier. Ces découvertes portent sur des dessins rupestres représentant, à côté du *bubalus antiquus*, animal préhistorique, des béliers ammoniens, avec disque et uræus, qui ont été gravés en même temps que le *bubalus*. Il y a aussi des taureaux fort semblables aux taureaux sacrés de l'Égypte, notamment celui d'Erment; ils ont quelque chose comme les deux plumes entre les cornes. Tout ceci milite fort en faveur d'une vaste extension en Libye de la civilisation égyptienne. Quant à la date préhistorique, il est fort possible que le *bubalus* ait prolongé son existence en Libye jusqu'à une époque relativement assez récente. La tendance des égyptologues est aujourd'hui de faire habiter l'Égypte primitive par un fond de population libyenne dans lequel se seraient mêlées des invasions sémitiques.

Voici, en faveur d'un sémitisme égyptien très archaïque, une observation qui n'a pas encore été faite, à ce qu'il me semble. Le syllabique *an* , l'œil dans une source, suppose l'existence des deux mots œil et source en égyptien, avec la prononciation *an*, à l'époque où le système graphique a été constitué; or, dans la langue plus récente, celle que nous connaissons, ni l'œil ni la source ne se disent *an*. De même, au moins en partie, pour la valeur *aten* de l'oreille comme hiéroglyphe, alors que l'oreille se dit généralement *medjer*, mot berbère.

Je vous remercie beaucoup de votre obligeance à vérifier mon appréciation hypothétique des noms de la broderie Gayet. Les vers de Virgile que vous me citez m'ont fait beaucoup de plaisir.....

Il retourna à Alger à la fin de septembre, et m'écrivit le 18 novembre 1904 comment s'était achevé son séjour en France et comment s'était accompli son retour en Algérie. Il m'exprimait en même temps les regrets qu'il ressentait de la mort de son ami Piehl, directeur du *Sphinx* :

..... Je ne suis guère sorti de chez moi ' plus de trois fois avant la

1. 94, rue de Lyon, Alger-Mustapha.

reprise des cours, après mon retour à la fin de septembre, ayant gagné en France une forte bronchite qui vient seulement de me quitter. Je comptais passer 15 jours chez mon frère près de Nevers après une saison de Vichy, puis repartir ; mais la malheureuse grève de Marseille¹ m'a retenu beaucoup plus longtemps que je n'aurais voulu sous un climat froid et humide. Après cela, la traversée sur le fameux transport de l'État, le *Mytho*², n'a pas contribué beaucoup à me guérir. Nous étions plus de mille passagers entassés les uns sur les autres, par une mer épouvantable, un temps pluvieux, etc. Je suis resté deux jours et deux nuits sans bouger ni manger, sur le pont. Aujourd'hui que ce voyage est à l'état de souvenir, je le considère de loin avec une certaine admiration, et je suis fier de penser que ceux-là détiennent le record de la plus mauvaise traversée possible, qui ont été sur le *Mytho*. Mais je ne suis guère en humeur de plaisanter, ayant à vous parler de Piehl, dont la mort m'a beaucoup affligé..... Piehl n'avait que 53 ans et était loin d'avoir donné toute sa mesure. Sa revue est continuée par son élève, Ernst Andersson, maître de conférences à Upsala : remplacera-t-il son maître ?

J'ai été sur le point de revenir de la Nièvre par Chagny pour avoir le plaisir de vous faire une petite visite, mais je n'ai pas osé prendre le chemin le plus long, dans la crainte d'abuser de ma santé : je pressentais le *Mytho*

Lefébure savait que son ami Piehl m'avait parfois critiqué avec quelque âpreté ; il m'expliquait, dans une lettre du 29 novembre 1904, la cause de cette disposition de Piehl à mon égard :

Ne vous étonnez pas que Piehl vous ait été hostile à un certain moment : il l'était à toute l'école française, et en particulier à qui-

1. La grève des équipages de la C^{ie} Générale Transatlantique, commencée le 22 août 1904, fut suivie de la grève générale de tous les équipages de Marseille, et dura jusqu'au 11 octobre 1904.

2. Le *Mytho*, transport de l'État, conduisit en Algérie vers la fin de septembre les voyageurs que la grève avait empêchés de partir de Marseille.

conque passait à tort ou à raison pour protégé de Maspero. Celui-ci, après avoir laissé passer l'orage sans recourir aux moyens violents, s'est servi du procédé de la Sibylle :

Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objieit¹.....

Le gâteau c'était un lot d'antiquités égyptiennes suffisant pour former un musée..... Bien que Piehl m'ait offert de publier mes travaux et que je lui doive en retour la plus grande reconnaissance,..... *jamais* il n'a rendu compte d'un seul de mes mémoires publiés ailleurs que dans sa revue : il est vrai que je ne le lui ai jamais demandé, tout en lui faisant hommage de ces mémoires.....

Après la mort de Piehl, Lefébure resta l'ami du *Sphinx* et de son nouveau directeur ; il aida de son mieux celui-ci de ses conseils² et la revue de sa collaboration. Mais lui-même pensait à sa mort prochaine ; il m'écrivait le 29 décembre 1904, en me pressant d'accepter quelques brochures qu'il voulait me donner :

A mon âge on n'a plus besoin de beaucoup de papiers autour de soi pour se préparer à quitter ce vilain monde.

Mais tout de suite sa pensée revenait à ses études, et il continuait ;

Je n'ai pas encore reçu la fin (qui vient de paraître aux *Proceedings*) du mémoire de Naville sur le déluge. Est-ce le déluge ? Je ne sais pas trop, d'abord parce que Naville soupçonne son texte d'avoir été copié à l'envers, c'est-à-dire à l'inverse de l'ordre des colonnes ; ensuite parce que l'idée de la légende rentre dans celle de la Destruction des hommes, laquelle à mon avis est une description dramatisée de la crue du Nil.

L'œil solaire, c'est-à-dire la chaleur estivale, fait périr par

1. Virgile, *Énéide*, VI, v. 420-421.

2. Cf. Eugène Lefébure, par Ernst Andersson, *Sphinx*, XII, p. 9.

l'*aat* annuel la race des hommes, dont le sang forme le Nil rouge, précurseur de la crue qui annonce la fin de l'été et du fléau. La déesse boit la liqueur, s'enivre et ne voit plus les hommes, c'est-à-dire ne leur fait plus de mal : l'*aat* cesse avec la chaleur. C'est ainsi du moins que je comprends le texte, où le déluge aurait un effet diamétralement opposé à celui du cataclysme biblique.

A propos de la Bible, j'ai fait pour un volume que notre école prépare à l'occasion du Congrès quelques recherches sur les noms divins d'origine sémitique ou autre en Égypte. Le sujet serait intéressant si l'on pouvait arriver à quelque chose de précis, mais c'est bien difficile.....

La préparation des Congrès, Congrès international des Orientalistes et Congrès des Sociétés savantes, qui devaient se tenir à Alger au mois d'avril 1905, imposait alors à Lefébure un travail supplémentaire qu'il accomplissait vaillamment, malgré son âge et la faiblesse de sa santé. Aussi quand le Congrès des Orientalistes ouvrit ses séances le 19 avril 1905, Lefébure était parfaitement préparé. Il était, dans le Comité d'organisation du Congrès, président de la IV^e section (égyptologie, langues africaines et Madagascar), avec M. Héricy pour secrétaire. Il ne voulut cependant présider aucune des séances ; mais il fut par son activité l'âme de la section. La première séance de la IV^e section fut présidée par M. Wiedemann. Cette séance fut très bien remplie, et les bonnes dispositions prises par Lefébure contribuèrent à ce succès. Le lendemain 20 avril, il assista à l'ouverture de la deuxième séance, puis se rendit au Congrès des Sociétés savantes¹ pour lire quelques passages intéressants d'un mémoire sur les abeilles², et, sa lecture faite,

1. M. Gazier, professeur de littérature française à la Sorbonne, présidait la séance du Congrès des Sociétés savantes où Lefébure fit cette lecture.

2. *Les Abeilles dans l'Afrique du Nord d'après les documents anciens* (Bulletin historique et philologique).

retourna à la séance de la IV^e section du Congrès des Orientalistes. Le 21 avril ce fut au Musée que nous entendîmes MM. René Basset, Flamand et Lefébure discuter sur l'antiquité du chameau dans l'Afrique occidentale du Nord¹. Le 22 avril, Lefébure prit encore une part active aux travaux de la quatrième et dernière assemblée de la Section d'égyptologie et langues africaines, et lut un mémoire sur *La plus ancienne date sothiaque*². Il publia le compte rendu des travaux de la IV^e section du Congrès international des Orientalistes dans la *Revue africaine* publiée par la Société historique algérienne, année 1905, p. 330-333. On peut faire un reproche à ce compte rendu : Lefébure n'y fait pas assez ressortir l'importance du rôle qu'il joua dans le Congrès ; mais il met bien en valeur les travaux des autres congressistes.

En quittant Alger j'étais allé visiter Constantine, Lambèse, Timgad, Biskra, Sidi-Okba, Tunis et Carthage. Lefébure m'écrivit le 12 juin 1905 qu'il allait aussi se rendre en Tunisie :

Je vais faire comme vous, dans quelques jours, mais dans des conditions moins agréables, le voyage de Tunis. C'est pour les

1. Le mémoire de M. Basset est intitulé *Le Chameau chez les Berbères* ; celui de M. Flamand *Le Chameau préhistorique en Afrique* ; celui de Lefébure *Le Chameau en Égypte* (Actes du XIV^e Congrès international des Orientalistes, t. II).

2. *Actes du XIV^e Congrès international des Orientalistes*, t. I. Lefébure donna aussi au Congrès une étude intitulée *Canope*, qui parut aussi dans le tome I des Actes du Congrès. Son mémoire sur *Les Noms d'apparence sémitique ou indigène dans le Panthéon égyptien* fait partie du *Recueil de Mémoires et de Textes* publié par l'École des Lettres et les Médersas en l'honneur du XIV^e Congrès des Orientalistes à Alger, 1905. Dans cette même année 1905, Lefébure fit encore paraître dans la *Revue africaine* son étude sur *Le Miroir d'Encre dans la Magie arabe* ; et dans la revue *Nahhla* (l'Abeille), juillet-août 1905, un article intitulé *L'Abeille en Libye*.

examens du baccalauréat. Je verrai ce que vous avez vu, en suivant le même itinéraire et d'après vos indications : seulement je n'aurai pas beaucoup de temps pour visiter Carthage, et je réserverai Biskra, etc., pour un autre voyage, quand j'irai à Constantine pour d'autres examens, si je suis encore de ce monde.....

Après son retour à Alger il me raconta, dans une lettre du 6 juillet 1905, ce qu'il avait vu à Tunis et à Carthage :

J'ai vu Tunis à la hâte et dans une sorte de tourbillon, n'ayant eu à moi qu'une matinée et une après-midi, un jour en somme. Les examens du baccalauréat m'ont pris le reste de mon temps, et comme de plus c'était là un travail pénible, surtout entre deux voyages d'aller et retour aussi longs, par cette chaleur, je ne suis pas resté à Tunis les examens finis. Je n'ai donc fait qu'entrevoir la ville, les souks, les grands monuments, Hammam-Lif, le Belvédère, Carthage et le Bardo, tout cela en courant. Ainsi je n'ai pu consacrer qu'une demi-heure au Musée Alaoui où l'on n'a pas voulu m'ouvrir un peu avant l'heure, de sorte que j'ai attendu dehors par un orage épouvantable. Je suis resté un peu plus de temps au Musée Lavigerie, que le Père Delattre a eu l'obligeance, bien que ce ne fût pas l'heure, de me faire voir dans tous ses détails. Je lui en suis très reconnaissant, et j'ai été aussi charmé de sa science que de son amabilité. Je lui ai envoyé ces jours-ci quelques références sur la divinité du palmier, qu'il a trouvée à Carthage, comme vous à Thèbes'..... Il m'a montré le petit texte que vous avez étudié et qui m'a paru comme à vous un fragment d'Horus sur les crocodiles : il paraît d'ailleurs que les crocodiles figurent au dos de l'objet. J'ai admiré naturellement la belle prêtresse d'Astarté entourée d'ailes égyptiennes, et aussi, je puis dire, tout le Musée, qui est très beau et organisé avec amour.....

J'avais laissé à Lefébure, après le Congrès d'Alger, quelques documents que j'avais rapportés d'Égypte. Il me renvoya ces documents, en m'écrivant le 6 août 1905 :

1. J'ai publié l'image de cette déesse-palmier de Thèbes, fig. 16, p. 243, de *La Religion de l'ancienne Égypte*, Paris, Beauchesne, 1910.

Voici enfin les quatre cahiers et les calques que vous avez eu l'obligeance de me confier il y a plus de trois mois..... J'ai trouvé des choses très curieuses dans vos notes..... Je vous remercie aussi de grand cœur pour les renseignements que vous avez bien voulu me fournir sur Khnoum. Je connaissais par Jablonski la légende de Rufin, relative au dieu Canope de Canope, légende qui me paraît bien concerner Khnum. Mon impression est toujours qu'il persistait à l'époque grecque, dans la ville dont il s'agit, des restes d'un vieux culte de Khnum à demi oublié, ou tout au moins primé par celui de Sérapis.....

Il m'indiqua, dans une lettre du 29 décembre 1905, qu'il utilisait mes documents pour une étude sur *Le bucrâne* :

J'ai tiré quelque chose, au moins je le pense, des bucrânes dont vous avez eu l'obligeance de me communiquer les dessins : ce sont des représentations exactement semblables aux crânes de bœufs et de chèvres ou de gazelles trouvés dans des puits spéciaux datant du Moyen-Empire, à *Diospolis parva*. Petrie en a publié deux¹..... Les crânes en question n'ont pas de mâchoires, et sont semés de taches peintes en rouge ou en noir. Petrie attribue la coutume de préparer ainsi les bucrânes à une branche relativement récente de la race libyenne qui aurait occupé l'Égypte, suivant lui, à l'époque préhistorique. Je ne sais s'il est bien dans le vrai. En tous cas, la présence de ces bucrânes à *Diospolis parva*, la ville des sistres, est intéressante, car un sistre c'est originairement une tête de vache..... La tête bovine, , a le même nom que le sistre.

Si réellement la race qui peignait les bucrânes est africaine, ce sera un fait à noter à côté de l'affichage des têtes ou cornes de bœuf qui caractérise la hutte de Khem,..... dieu du Haut Nil, et la ville de Crocodilopolis dans le Fayoum, lequel est une sorte d'oasis libyenne, .

Si j'ai le temps, je ferai pour la Revue d'Upsala, celle de Piehl, un mémoire là-dessus ; mais je suis obligé de dire si j'ai le temps,

1. *Diospolis parva*, pl. 39 et p. 46.

car les manœuvres dont mon emploi a toujours été l'objet recommencent de plus belle¹.....

Il y a longtemps qu'il n'a été question des mémoires du Congrès. Tant que je serai ici, j'aurai naturellement à m'occuper de l'impression de la partie égyptologique, et je vous enverrai vos épreuves.....

Il semble que le temps de Lefébure eût été bien employé pendant l'année 1905; et pourtant il s'occupait encore de publier un volume d'études psychiques. Le volume ne parut pas; mais le plan préparé par Lefébure nous a été conservé dans une lettre qu'il écrivit le 28 juin 1905 à M. Gaidoz², directeur de *Mélusine* :

Monsieur et cher Maître,

J'accepte avec beaucoup de plaisir et de reconnaissance votre aimable offre de parler à Alcan³, sans grand espoir peut-être d'aboutir; mais il est toujours permis d'essayer.

Mes mémoires publiés ou inédits sur le psychisme peuvent représenter un volume de 300 à 350 pages in-8. Ils ne composent pas un tout bien suivi; ce sont plutôt des *Études psychiques* ou métapsychiques, pour employer le mot proposé par Ch. Richet. La méthode que je suis n'est pas expérimentale, mais historique: je me borne à recueillir d'anciens témoignages montrant que les faits vrais ou faux qui sont mis à l'étude aujourd'hui ont été connus de tous temps.

Voici les titres de 12 mémoires, les inédits marqués + et ceux à demi inédits marqués — :

+ 1. L'orphisme de V. Hugo (à refaire).

1. Il s'agissait d'une nouvelle tentative pour faire supprimer le cours de Lefébure.

2. M. Gaidoz a bien voulu nous communiquer un certain nombre de lettres de Lefébure, et nous permettre d'en faire usage dans cette Notice.

3. « J'ai eu, dit M. Gaidoz, une fin de non-recevoir chez Alcan, parce qu'on m'y a dit ne pas publier de volumes de *Mélanges*, mais seulement des ouvrages inédits, comme si l'inédit était, par cela seul, original! »

- + 2. La coupe et la couronne (la pomme aurait fait une trilogie, mais elle n'est pas seulement psychique).
- 3. Les petites hantises, tableaux, tapisseries, miroirs et horloges (à terminer).
- 4. Le nagal (une des origines possibles du totem).
- + 5. L'aruspicine.
- 6. Le miroir d'encre dans la magie arabe (moins les textes en arabe).
- 7. (La vision dans le cristal.
- 8. } Madame Piper (Deux chapitres traduits de Lang, *The making of Religion*).
- 9. Musset sensitif.
- 10. La télépathie au XVII^e siècle (d'après M^{me} de Sévigné et la mère du Régent, à refaire).
- 11. L'expérience cruciale de la force psychique.
- + 12. Les mirages psychiques (à faire; ce n'est pas la même chose que les Mirages visuels et auditifs dans *Mélusine*¹).

Je pourrais joindre à cela les Origines du Fétichisme et la Vie du nom, si *Mélusine* le permettait; mais je crois qu'à la mode des fées elle garde exclusivement pour elle son acquis, comme Viviane avec Merlin.....

Cette lettre nous fournit un témoignage de plus de l'activité de Lefébure et de la variété des recherches auxquelles l'entraînaient ses études. Mais s'il ne réussit pas à faire publier par Alcan le volume d'*Études psychiques* dont il avait préparé le plan, l'occasion s'offrit à lui un peu plus tard de publier l'ensemble de ses œuvres diverses. Il m'en informa dans une lettre du 20 juin 1907 :

..... Maspero m'a fait proposer..... de republier l'ensemble de mes mémoires²..... Si ma santé ne me permet pas d'y participer activement, je pense que je serai aidé par un de mes anciens au-

1. Tome X, n° 2, mars-avril 1900, col. 25-39.

2. Dans la *Bibliothèque égyptologique*.

diteurs d'Alger, M. Galtier, qui est en ce moment bibliothécaire au Musée du Caire.

J'ai un autre auditeur qui songerait à se présenter à l'École du Caire..... c'est l'abbé Saint-Paul¹, professeur au séminaire de Saint-Eugène, près d'Alger. Le mérite ne lui manque pas, mais sa robe serait sans doute un obstacle....

Vous serez bien aimable de présenter mes amitiés à M. Mallet si vous lui écrivez, et aussi de me donner son adresse : j'ai à lui envoyer mes mémoires du Congrès.

Je vous félicite, à propos de Congrès, d'être membre du Congrès préhistorique. S'il a lieu pendant les vacances, peut-être y rencontrerez-vous un de mes collègues et amis, M. Flamand, qui étudie la préhistoire africaine d'après les dessins rupestres où il y a pas mal de béliers ammoniens d'époque très ancienne.

J'ai eu des nouvelles de M. Lieblein, toujours très alerte, par une de mes élèves, qui est licenciée ès-lettres et qui a passé l'hiver en Norvège, M^{lle} Bercher, fille d'un médecin militaire d'Alger. Elle a un frère qui est au Val-de-Grâce avec mon fils....

Le 12 juillet 1907, il m'écrivait encore au sujet de la réimpression de ses œuvres :

Je comptais partir ces jours-ci, mais je ne me sens pas bien en état de faire le voyage, et d'autre part je vois qu'il ne fait pas chaud du tout en France, de sorte que je me décide à passer l'été à El-Biar, village plus élevé qu'Alger, donc plus frais et plus sain. Je m'y rendrai vers le 20 de ce mois.

Je viens de terminer ma propre bibliographie, et je vais l'envoyer au bibliothécaire² du Musée, au Caire, qui me paraît chargé de la réimpression de mes travaux. On la commencera quand de Horrack sera terminé. Je pense bien qu'il ne s'agit pas de republier les ouvrages en volume, mais simplement les articles de Revue. J'espère aussi qu'il est permis de rectifier au moins en note les erreurs reconnues, et d'ajouter quelques références au besoin....

1. Voir plus haut, p. LX.

2. Son élève Galtier; voir plus haut, p. LX et LXXXIII.

Je ne pouvais pas me refuser à ma réimpression, mais j'aimerais beaucoup mieux employer le temps qu'elle me prendra à terminer les travaux que j'avais en train quand je suis tombé malade. On ne fait pas toujours ce qu'on voudrait. M. Flamand¹ ne viendra pas à Solutré : il devait aller à Lyon et reste à Alger.....

Nous venons de voir que Lefébure, se sentant trop fatigué pour se rendre en France pendant les vacances de 1907, s'était décidé à passer une partie de l'été à El-Biar, village situé au-dessus d'Alger, non loin de la porte du Sahel. Il me parla brièvement de ce séjour à la campagne, dans une lettre qu'il m'écrivit le 3 septembre², après son retour à Alger :

..... J'ai passé deux mois à El-Biar, un village plus élevé qu'Alger, mais non moins humide, au moins cette année..... Je ne m'en suis pas très bien trouvé sous ce rapport. A un autre point de vue le site est plutôt agréable. J'habitais une villa au milieu des vignes, de sorte que j'ai assisté au commencement et à la fin des vendanges, qui ont été assez abondantes, malgré quelques coups de sirocco.....

M. Héricy, professeur au Lycée d'Alger, et auditeur des leçons de Lefébure, a bien voulu nous raconter³ comment celui-ci se reposa à El-Biar, où il l'avait lui-même attiré :

1. Voir plus haut, p. LXXXIII.

2. Dans la même lettre, Lefébure m'exposait le résultat de ses recherches sur les habitants des  mentionnés dans la stèle triomphale de Thoutmès III ; on sait que son article sur ce sujet parut après sa mort dans le *Sphinx* sous le titre *Le mot neb et le troglodytisme*. Il me parlait des palettes archaïques étudiées par MM. Capart et Naville, et se préoccupait de l'avenir des études de M. l'abbé Saint-Paul : « J'ai vu dans l'Encyclique du pape que les prêtres ne devront plus suivre les cours des Universités civiles, et je le regrette beaucoup pour l'abbé Saint-Paul, qui ne pourra pas non plus songer maintenant à l'École du Caire, et que d'autre part la loi de séparation appliquée à l'Algérie va obliger à se chercher une situation. Dans ces conditions je ne pense pas qu'il ait donné suite à son intention de vous écrire..... »

3. Lettre de M. Héricy à Ph. Virey, du 13 juillet 1910.

En 1907 je ne suis pas allé passer mes vacances en France. J'avais loué à El-Biar, à 7 kilomètres d'Alger, un petit appartement, où nous nous étions déjà bien trouvés en 1904. Justement, dans la même villa, un autre petit appartement se trouvait vacant. J'en informai M. Lefébure, qui s'empressa d'en profiter. Mais ce ne devait pas être pour se reposer. Il était arrivé avec une véritable bibliothèque. Au lieu de faire comme moi, de vivre constamment dehors, sous les pins, il restait à sa table de travail le jour et une grande partie de la nuit. C'est à peine si je pouvais le décider à prendre un quart d'heure de répit dans toute la journée. Il venait de rester au lit de longs mois, échappant à une maladie pour devenir la proie d'une autre, grippe infectieuse, phlébite, congestion pulmonaire. J'aurais voulu le soustraire à cette intensité de vie cérébrale qui le consumait. Je n'ai pu y réussir.... C'était le moment où venait de paraître l'ouvrage de Frazer : *Adonis, Attis, Osiris*. Lorsque j'arrivais à le décider à sortir quelques minutes, il ne se séparait point de cet ouvrage et l'emportait sous son bras. Si nous nous arrêtions sur un banc, il ouvrait Frazer, et en dévorait à la hâte quelques fragments. A cette occasion je lui adressai un sonnet acrostiche pour l'amuser :

A mon cher et savant maître M. Lefébure.

Est-il, mon savant maître en Égyptologie,
 Un plus grand bien que Vic, et que Force et Santé ?
 Gardons-nous d'oublier que tout est Vanité
 Est pâture de vent, tout, Science ou Magie.

Négligez Adonis, Osiris, pour Hygie ;
 Est, sans prendre souci d'Attis ressuscité,
 Laissez-vous griser d'air, de gai soleil, d'été,
 Est brûlez-moi ces dieux de mort en effigie.

Prele proie arrachée à peine à l'*Amenti*,
 Veillez-vous au prime essor d'*Hor-em-Khouti* ;
 Cuevez à ses rayons l'*Ankh* à pleine poitrine ;

Adja soit avec vous, de *Senb* réconforté !
 Pu veuille de vos maux extirper la racine,
 Est vous rendre vigueur pour chercher vérité !

Je n'obtins pas plus heureux résultat en vers qu'en prose ; mais j'appris..... que j'avais porté de l'eau à la fontaine¹..... Je ne me proposais que de le distraire ; mais j'avais touché, sans le savoir, une corde sensible qui se remit à vibrer..... Quelques semaines après mon retour à Alger, je reçus une lettre anonyme, renfermant trois quatrains acrostiches.....

Vez-vous quelquefois le soupçon du mystère,
 Lorsque, par les soirs vaporeux des fins d'été,
 Bien au-dessus des bruits de la Blanche Cité,
 Esprit libre et hardi, vous songez, solitaire ?

Dépos, calme, inertie ? oh ! non, car bien souvent
 Tout un monde endormi dans vos pensers s'éveille,
 Hindou, juif ou chrétien, évoquant la merveille
 Étrange du passé toujours mort et vivant.

Reconnaissez-vous là l'esprit Un qu'on devine
 Innombrable pourtant dans l'infini de l'ost
 Cosmique, ce Cosmos dont vous êtes le Faust ?
 A voyez-vous combien l'âme humaine est divine ?

Pas de signature !!! mais j'avais deviné sans peine..... Alors je lui adressai, également sans signature, les distiques suivants :

O sphinx ! absque tuo cur nomine carmina mittis ?
 Vere auctor patuit callidus arte Faber².

.

Haud eadem ratio nobis apparet habenda
 Temporis ; hic noctem carpit, at ille diem.
 Te vigilem assiduumque, sopor quando occupat urbem
 Mens rerum exagitat, Vox quoque Præteriti.

1. « A ce moment, ajoute M. Héricy, je fis emplette de l'*Anthologie des Poètes français contemporains*, publiée par G. Walch, chez Delagrave, 3 vol. Dans le tome I, page 107, Biographie de Louis-Xavier de Ricard, le nom d'Eugène Lefébure figure parmi les trente-sept collaborateurs du *Parnasse contemporain* en 1866. »

2. Faber = le fèvre.

Intima nox tibi fert per amoena silentia vulgi
Manatque ubertas lactea sideribus.
Te dudum agnovi Parnassi montis alumnum,
Osque animadverti magna sonare tuum.
Me juvat alternas rerum observare vices, et
Nox ubi fit, jaceo ; dormit itemque liber.
Blanda ægrum recreat, mœrentis tædia mulcet,
Interdum infundit, somnia grata, jocos.
Cum luce hesternos mens matutina labores
Instaurat, scriptis imbuta tota tuis.
Œdipus Icosii jubeo salvere poetam
Faustus, ... si velles Sole fovente frui !

Il me répondit par une lettre aussi aimable que gaie. Mais jamais il ne consentit à suivre mes conseils bien cordiaux de s'arracher à ses études et de ménager ses forces

La mort seule devait bientôt arracher Lefébure à son travail, et lui procurer le repos. Le 27 octobre 1907, il m'écrivait de nouveau au sujet de M. l'abbé Saint Paul, dont la situation l'intéressait. Il comptait alors le revoir à son cours ; mais ce cours devait être interrompu avant la fin de l'année 1907 ; la grippe le ressaisit et l'obligea à prendre un congé. Il travaillait chez lui ; il me tenait au courant de ses recherches sur le mot $\cup$, *neb*, employé avec le sens de *cuvette* ou *bas-fond* ; enfin il se préoccupait de la réimpression de ses œuvres :

Je suis ' entraîné bon gré mal gré (plutôt mal gré à cause de la fatigue qui en résulte pour moi) à m'occuper de ma réimpression. Maspero m'a déjà fait interviewer de 6 à 7 côtés différents à ce sujet. J'ai donné à Leroux quelques mémoires pour les transmettre à l'imprimeur.....

Je serais fort embarrassé pour entreprendre ma biographie, sur laquelle pèse sans interruption l'hostilité de Maspero, car je ne

1. Lettre de Lefébure à Ph. Virey, du 27 octobre 1907.

saurais guère m'en expliquer dans une publication à lui¹. Je ne suis d'ailleurs guère en état pour le moment d'entreprendre un pareil travail, pour lequel, si je m'y décidais, je tâcherais de prendre le biais de me borner à l'historique de mes travaux et de mes idées.

Je vous remercie beaucoup d'avoir bien voulu me renseigner sur les annotations à faire aux mémoires republiés, et en outre pour le volume de Horrack². J'ai écrit à sa veuve pour lui adresser aussi mes remerciements. Je n'ai pas connu beaucoup de Horrack, ... mais dans tous les cas je l'ai vu assez pour apprécier sa science et son amabilité. Il m'était très sympathique.....

Le 12 novembre 1907, Lefébure m'exposait ses idées sur les palettes archaïques d'Égypte, comparées aux *churinga* des Australiens, à l'occasion de la communication faite par M. Capart à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 30 août 1907 :

Je vous remercie beaucoup du renseignement que vous avez bien voulu me donner, et qui m'arrive très à propos pour m'épargner une petite gaffe, en ce sens que j'allais probablement, après coup, donner comme mienne l'opinion de Capart. Voici pourquoi je dis *probablement* : en m'occupant des palettes archaïques à godet cen-

1. Il y eut entre Lefébure et M. Maspero un malentendu presque continu. Les lettres de Lefébure, antérieures à 1878, montrent qu'il avait fort peu de sympathie pour M. Maspero (voir plus haut, p. xix, note 2). Lorsque celui-ci l'eut fait nommer maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon, et ensuite directeur de la Mission permanente du Caire, il lui en fut très reconnaissant, mais il semble qu'il n'ait jamais cessé de le craindre; un certain malaise exista toujours dans leurs relations, malgré les efforts que M. Maspero fit d'abord pour y remédier. L'insuccès de la thèse de Lefébure et la mesure brutale dont il fut victime au Collège de France augmentèrent encore sa défiance à l'égard de M. Maspero, qu'il rendit responsable de ses malheurs. De son côté M. Maspero ne semble pas avoir eu l'occasion de connaître ce qu'il y avait d'aimable dans le caractère de Lefébure, sans doute parce qu'il n'y eut jamais entre eux assez d'intimité.

2. Je ne méritais pas ces remerciements; je m'étais borné à indiquer l'adresse de Lefébure à M^{me} de Horrack, qui voulait lui offrir elle-même un exemplaire du volume de son mari.

tral pour répondre à Naville¹, j'avais comparé ce godet aux *cupules* préhistoriques signalées depuis assez longtemps par l'anthropologie, et comme lesdites *cupules* ont été étudiées par A. Lang dans son livre intitulé *Magic and Religion*, je me proposais de revoir le chapitre spécial où il en parle. Or ce chapitre, que je me rappelais d'une manière assez vague, contient une description détaillée des *churinga* de Capart, assimilés aux *cupules*, de sorte que j'aurais été conduit à peu près forcément à rapprocher les *churinga* des palettes. Ces objets bizarres seraient, pour les Australiens, des réceptacles d'âmes d'ancêtres, mais je n'oserais pas aller jusque-là en ce qui concerne l'Égypte. Je ne sais si Capart l'a fait. Il y a, dans tous les cas, analogie de forme....

A la fin de l'année 1907, Lefébure reçut la visite du Dr Schweinfurth, qui était venu passer l'hiver à Biskra. La conversation de l'illustre explorateur l'intéressa vivement, et il aurait voulu le voir davantage; mais il était alors très malade de la grippe, et condamné à rester chez lui².

Il m'écrivit pour la dernière fois le 1^{er} février 1908, à peu près en même temps qu'il m'envoyait son mémoire sur *La main de Fathma*, publié dans le Bulletin de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord. Il avait appris avec intérêt que je devais donner des conférences sur la religion de l'ancienne Égypte à l'Institut catholique de Paris; et bien qu'en principe il ne fit pas de critique, il m'écrivait qu'il aurait aimé à lire ces conférences pour en rendre compte dans le *Sphinx*.

Mais cette lettre du 1^{er} février fut la dernière que je reçus de lui. Ce fut son disciple M. l'abbé Saint Paul qui m'écrivit le samedi 11 avril 1908 pour m'annoncer sa mort :

Mon excellent maître et votre ami M. Lefébure est mort presque

1. Il s'agit du mémoire de M. Naville intitulé *Le Dieu de l'Oasis de Jupiter Ammon*, et publié dans les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, année 1906, p. 25-32.

2. Lettre de Lefébure à Ph. Virey, du 28 décembre 1907.

subitement dans la nuit de jeudi à vendredi; et ses obsèques auront lieu ce soir samedi à 2 h. 1/2.

C'est un long martyre qui finit..... Depuis trois mois il ne faisait plus son cours, affaibli aussi par le travail et sa vie d'anachorète. Rien cependant ne faisait prévoir le coup qui nous frappe si douloureusement.

Son fils M. Maurice Lefébure, aide-major à Grenoble, ne pourra guère arriver à Alger que dimanche dans l'après-midi.

La famille qui accompagna Lefébure jusqu'à sa dernière demeure terrestre fut sa famille universitaire, composée de ses collègues et de ses disciples. Sur sa tombe M. Basset lui adressa un dernier adieu au nom de l'École des Lettres, et M. Héricy parla au nom de ses anciens élèves. Nous avons déjà cité la première partie de son discours, relative à l'enseignement du maître; M. Héricy terminait par ces paroles :

M. Lefébure était un laborieux, un infatigable. Le travail était pour lui un besoin, jamais assouvi. Il travaillait le jour, mais il prolongeait sa veille fort tard dans la nuit, et disputait au sommeil des heures qui, pourtant, consacrées au repos, eussent été réparatrices.

Depuis deux ans qu'il était en butte aux assauts répétés de la maladie, il ne se plaignait point de ses souffrances. Cependant un jour je le trouvai véritablement triste et accablé. C'était lorsqu'une phlébite le condamna à l'immobilité complète pour de longues semaines. Il venait de constater avec douleur que sa vue se brouillait et que toute lecture lui devenait impossible. Mais lorsque plus tard ses yeux reprirent leurs forces, il se sentit renaître. Il lui sembla que c'était le signe du retour définitif à la santé, et nous aussi nous nous primes à espérer que c'était la convalescence tant désirée.

Hélas ! notre illusion ne devait pas être de longue durée ! Ce sommeil qu'il ne s'accordait qu'avec tant de parcimonie, il y est maintenant plongé pour jamais. Et nous pleurons notre excellent

1. Voir plus haut, p. LIX.

maître; et emportant au fond de nos cœurs les traits de cette figure si expressive et pourtant sereine, reflet d'une âme haute, nous avons conscience de conserver la vivante image d'un sage.

Lefébure a beaucoup souffert; mais l'amour de ses disciples a dû faire sa consolation et sa gloire. L'admiration de ses collègues ne lui a pas non plus fait défaut¹; elle lui a été clairement affirmée lors des Congrès de 1905; et il a pu sans vanité se dire dans ses dernières années que, si sa vie n'a pas été heureuse, elle n'a pas été inutile.

1. On ne peut en effet, comme l'a fait observer Ernst Andersson, considérer sans admiration le nombre des problèmes égyptologiques que Lefébure a définitivement résolus.

HYMNES AU SOLEIL¹

AVANT-PROPOS

Les hymnes qui suivent sont extraits du Livre sacré de l'antique Égypte, appelé *Rituel funéraire* par Champollion, et *Todtenbuch*, c'est-à-dire Livre des Morts, par M. Lepsius. Les Égyptiens le nommaient *Chapitres pour sortir le jour*, ou du moins je pense qu'ils le nommaient ainsi, car son titre n'a pas encore été traduit de cette manière.

Ce livre est un recueil de formules et de prières que le défunt, pour devenir un élu, devait savoir par cœur sur la terre, ou posséder par écrit dans l'hypogée. Grâce à l'efficacité de ces chapitres, il repoussait les serpents, les crocodiles et les monstres de l'autre monde, il pouvait revenir sur la terre et prendre les formes qui lui plaisaient, il devenait immortel, il recouvrait son cœur et sa bouche, son âme et son corps étaient réunis, il montait avec les dieux dans la barque du Soleil, il recevait une demeure, des champs et beaucoup de nourriture dans les plaines arrosées de l'Aaur,

1. Publié dans la *Bibliothèque internationale universelle*, Paris, 1870, t. II, p. 189-193. C'est, avec quelques modifications légères, la traduction que Lefébure avait déjà donnée, en même temps que le texte hiéroglyphique et un commentaire dans son ouvrage intitulé *Traduction comparée des Hymnes au Soleil composant le XV^e chapitre du Rituel funéraire égyptien*, Paris, Vieweg, 1868, in-4°. — G. M.

l'Élysée égyptien, il franchissait les portes de ce paradis, gardées par les dieux armés dont il lui fallait connaître les noms, enfin il faisait tout ce qu'il voulait. Mais, pour obtenir ces avantages, il fallait encore que le défunt fût déclaré juste par Thoth, après avoir été pesé dans la balance de la justice devant Osiris. Sinon, il subissait différents supplices, qu'on appelait la seconde mort.

Le chapitre xv, le plus poétique de tous, contient les hymnes au Soleil que nous publions. Il rend, d'une façon assez complète et assez claire l'idée que les Égyptiens se faisaient du plus grand de leurs dieux, et l'explication peut s'en résumer ainsi :

Le dieu Soleil, Ra, nommé Horus des deux horizons, Haremkhû à son lever, et Tum ou Atum à son coucher, est le dieu suprême, Khepra, chef des dieux et père de dieux, qui a formé lui-même ses membres, qui s'est créé et qui a créé les *Paut-Neteru*, c'est-à-dire la société des dieux qui l'accompagnent. Il s'engendre lui-même au sein de sa mère Nu, le Ciel, que les Égyptiens regardaient comme un abîme d'eaux, le Nun. (Le chapitre xvii fait du Nun le Soleil lui-même, créant ses membres pour être les dieux qui le suivent.) Sur cette mer d'en haut, le Soleil vogue dans sa barque, dirigée par les Akhimu Seku et les Akhimu Urtu, astres dont le nom est d'un sens très incertain. Dans son cours, le Soleil triomphe de ses adversaires et anéantit le serpent Apap, une des personnifications du mal.

Arrivé à la montagne occidentale, sa mère, le Ciel, le reçoit dans ses bras; son père Tanen, que je crois être la Terre, le soutient, et il se couche dans la demeure de Sakar, c'est-à-dire d'Osiris infernal, qui est une des formes solaires; la contrée mystique du couchant est Manun, Aker, Ta-ser, le Kher-neter, le pays de la Vie, et l'Amenti, c'est-à-dire l'occident, lieu où résident Osiris et les âmes des morts, lesquelles, après leur justification, s'identifient avec ce dieu et prennent son nom. C'est pour ce motif que le *Rituel*, en

parlant du défunt, dit toujours : l'Osiris un tel justifié.

Les lecteurs qui voudront bien parcourir le chapitre que j'ai traduit jugeront eux-mêmes de sa beauté, relative ou réelle. Je ferai remarquer seulement, au sujet de la forme de ces hymnes, que les Égyptiens songeaient peu à composer leurs poèmes : au lieu d'en grouper les détails de manière à produire un effet voulu, ils ne faisaient guère que les réunir, sans beaucoup d'ordre, suivant les hasards de la verve ou de la mémoire. Ils ne connaissaient pas non plus, à proprement parler, la versification, mais ils usaient de certains artifices qui la rappellent, et dont le plus important est le parallélisme, c'est-à-dire le rapprochement d'idées semblables rendues par des mots différents et des tournures analogues. L'hymne qui commence à la ligne 18, par exemple, se compose, surtout vers la fin, de parallélismes serrés, espèces de distiques rimant, non par le son, mais par le sens :

Toi, le grand dominateur dans la barque, — le très terrible dans
[l'arche,
Rends heureux l'Osiris justifié dans le Kher-neter, — fais qu'il
[soit dans l'Amenti,
Qu'il maîtrise le mal, — qu'il surveille l'iniquité,
Place-le parmi tes saints zélateurs, — réunis-le aux âmes qui sont
[dans le Kher-neter,
Qu'il parcoure la campagne de l'Aaur, — et qu'ensuite il voyage
[en triomphe !

On peut voir là aussi, comme dans les versets hébraïques, l'ébauche d'un vers blanc très libre, coupé d'une césure à peu près régulière et animé par des oppositions qui, dégénérant parfois en répétitions, rappellent alors les vers inutiles ou faibles qu'amène la rime dans nos poésies modernes. Ces phrases cadencées, qui rendent le style plus saisissant et plus nombreux, ne sont jamais obligatoires et ne se présentent que dans les endroits où l'auteur était échauffé par

son sujet, à peu près comme les chants ou les vers dans les pièces théâtrales de l'Inde ou de la Chine, et les alexandrins moins brisés dans nos drames de 1830.

Outre le verset, les Égyptiens employaient encore les assonances, rimes immédiates dont le chapitre xv offre quelques exemples, et les refrains, surtout en tête des phrases, comme dans les invocations au Soleil couchant de ce même chapitre, et dans la poésie connue sous le nom de *Stèle de Toutmès III*, où, pendant une dizaine de lignes, deux refrains différents commencent tour à tour les versets. Les *bis* sont fréquents aussi dans les textes. Ce sont bien là, mais épars, sans lien ni règle, tous les éléments du système rythmique. Le rythme a pour but d'exprimer *le retour d'une impression agréable*, et la véritable versification, c'est-à-dire le raffinement du rythme, n'apparaît guère dans l'extrême antiquité que chez les peuples à imagination délicate, comme les Indous et les Chinois.

HYMNES AU SOLEIL

I

ADORATION DE RA HAREMHKU

LORSQU'IL SE LÈVE À L'HORIZON ORIENTAL DU CIEL

L'Osiris Aufankh justifié dit : « O Ra, seigneur du rayonnement, brille sur la face de l'Osiris Aufankh justifié ! Qu'il soit adoré au matin et qu'il se couche le soir, que son âme sorte avec toi vers le ciel, qu'il vogue dans la barque, qu'il aborde dans l'arche, qu'il s'élève comme les Akhimu Urtu dans le ciel. »

L'Osiris Aufankh justifié dit, en invoquant le Seigneur de l'éternité : « Salut à toi, Ra-Haremkhu-Khepra, qui existes par toi-même ! Splendide est ton lever à l'horizon, les deux mondes s'illuminent de tes rayons. Tous les dieux se réjouissent en voyant le roi du ciel. La déesse Neb-Un est établie sur ta tête, le diadème du Midi et le diadème du Nord sont établis sur ton front, elle se place devant toi ; voilà qu'elle est attentive, à l'avant de la barque, à châtier pour toi tous tes adversaires. Ceux qui sont dans le ciel inférieur viennent au devant de ta sainteté pour voir ce bel emblème qui est le tien. Je viens à toi, je suis avec toi pour voir ton disque chaque jour. Je ne suis pas enrhumé, je ne suis pas repoussé. Mes membres se renouvellent à l'éclat de tes beautés, comme tous tes fidèles, car je suis un de ceux qui sont tes favoris sur la terre. J'arrive à la terre des siècles, je rejoins la terre de l'éternité ; toi, voilà que tu as voulu pour moi, ô Ra, que je sois ainsi comme chaque dieu. »

L'Osiris Aufankh justifié dit : « Salut à toi, qui brilles à l'horizon le jour, et qui parcoures le ciel uni à la déesse Ma' ! Tous les humains se réjouissent de te voir marchant dans ton mystère vers eux. Toi qui leur es donné au matin de chaque jour, ils prospèrent, ils progressent avec ta sainteté, ceux qui sont éclairés de tes rayons. Or inconnu ! Incomparable est ton éclat ! C'est le pays des dieux ! On y voit toutes les couleurs de l'Arabie. Dieu apprécié par ceux qui ont les mystères devant eux, tu étais seul formé lorsque tu prenais naissance sur le Nun. Puissé-je marcher comme tu marches, et ne pas m'arrêter, pareil à ta sainteté, ô Soleil, qui n'as pas de maître ! Grand voyageur par les millions et les centaines de mille d'*aturs*, en un petit instant tu les parcoures ; tu te couches et tu subsistes. Les heures ou les jours comme les nuits, tu les multiplies ; tu subsistes suivant la règle que tu t'imposes, te faisant toi-même le matin Ra qui te lèves à l'horizon. »

L'Osiris Aufankh justifié dit, en t'adorant le matin quand tu brilles, il te dit quand tu resplendis : « Dieu adoré lorsque ta forme s'élève, Dieu dominant ou grand par cette beauté qui est la tienne, toi qui as formé et fondu tes membres, qui t'enfantes et n'es pas enfanté à l'horizon, toi qui brilles du haut des cieux, fais que je parvienne au-dessus des siècles, dans la demeure de tes favoris, que je sois réuni aux Esprits augustes et parfaits du Kher-neter, que je sorte avec eux pour voir tes beautés à ton lever et le soir, lorsque tu te réunis à ta mère Nu et que tu places ta face vers l'occident. Mes bras sont en adoration à ton coucher dans le pays de la Vic. Toi, en effet, auteur des siècles, qui es adoré à ton coucher dans le Nun, celui qui te place dans son cœur sans se relâcher, tu le divinises plus que tous les dieux. »

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-khem justifiée, dit : « Gloire à toi, qui brilles dans le Nun, qui as illuminé les deux mondes le jour où tu es né, enfanté par ta mère de sa propre main ! Tu les illumines, tu les divinises, grand illuminateur qui brilles dans le Nun ! Toi qui organises tes familles par l'irrigation, toi qui mets en fête les nomes, toutes les villes et tous les temples, bienfaisant par tes bontés ! Toi qui prépares les aliments et la nourriture délicieuse, toi, le très redoutable, le maître des maîtres, qui détruis tout refuge pour l'iniquité, toi, le grand dominateur dans la barque, le très terrible dans l'arche ! Rends heureux l'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-khem justifiée, dans le Kher-neter, fais qu'il soit dans l'Amenti, qu'il maîtrise le mal, qu'il surveille l'iniquité, place-le parmi tes saints zélateurs, qu'il se joigne aux Esprits qui sont dans le Kher-neter, qu'il parcoure la campagne de l'Aaur, et qu'ensuite il voyage en triomphe. »

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-khem justifiée, dit : « J'apparais au ciel, je traverse le firmament, je m'agenouille auprès des astres ; il m'est fait appel de la barque, je suis demandé du navire ; je contemple Ra dans son sanctuaire.

je fais coucher son disque chaque jour; j'aperçois l'*An*', en sa forme, sur le courant d'eau sortant semblable au métal *Mafek*, j'aperçois l'*Abet* à son instant. Le malfaiteur est abattu lorsqu'il se dispose à me frapper de coups sur la nuque. Je t'ouvre, ô Ra, avec un vent favorable, la barque, et elle vogue, elle arrive au port. Les nochers de Ra se réjouissent en le voyant, la maîtresse de la vie a le cœur dans les délices, elle abat les ennemis de son maître. Je vois Horus au gouvernail et Thoth avec ses bras. Tous les dieux se réjouissent de voir ce dieu venant en paix et béatifiant les cœurs des mânes.

II

ADORATION DE RA

QUAND IL SE COUCHE DANS LE PAYS DE LA VIE

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-khem justifiée, est avec eux dans l'Amenti, son cœur est dans les délices.

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-khem justifiée, dit :

« Salut à toi, qui es venu en Tum, et as été le créateur des dieux !

Salut à toi, qui es venu en âme des âmes saintes dans l'Amenti !

Salut à toi, supérieur des dieux, qui illumines le ciel inférieur par tes beautés !

Salut à toi, qui viens dans les splendeurs, et qui voyages dans ton disque !

Salut à toi, plus grand que tous les dieux, dominant au ciel d'en haut, gouvernant au ciel d'en bas !

Donne les souffles délicieux de l'air à l'Osiris Aufankh.

Salut à toi, qui pénètres au ciel inférieur et disposes de toutes les portes !

1. L'*An* et l'*Abet* étaient probablement des poissons de l'Océan céleste.

Salut à toi, parmi les dieux, appréciateur des paroles dans le Kher-neter !

Salut à toi, qui es dans ton nid, créateur du ciel inférieur par ta vertu !

Salut à toi, dieu grandi, magnifié ! Tes ennemis tombent au lieu de leur supplice.

Salut à toi, tu as massacré les coupables, tu as anéanti Apap !

Donne les souffles délicieux de l'air à l'Osiris Aufankh justifié.

Il ouvre l'Amenti, Haroëris¹ le grand dieu qui ouvre la terre, le grand dieu qui se couche dans la montagne de l'occident, qui illumine le ciel d'en bas, par ses splendeurs, et les âmes, dans leurs demeures secrètes, en éclairant leurs sépulcres. Lançant le mal contre le coupable, tu anéantis l'ennemi. »

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-khem justifiée, dit en adorant Ra-Haremkhu, quand il se couche dans le pays de la Vie : « Gloire à toi, Ra, gloire à toi, Tum, quand tu viens redevenu beau, couronné, puissant ! Tu traverses le ciel, tu passes sur la terre, tu arrives au haut du ciel dans la clarté. Les deux régions s'abaissent devant toi et te glorifient ; les dieux de l'Amenti se réjouissent de tes beautés. Tu es adoré par les demeures mystérieuses, et les grands te font des offrandes, eux qui ont été créés par toi, le salut du monde. Tu es conduit par ceux qui habitent l'horizon, tu es mené par ceux qui sont dans l'arche divine, et ils disent : Gloire au retour de Ta Majesté ! Viens, viens, arrive en paix !

Honneur à toi, acclamation à toi, seigneur du ciel, roi d'Aker ! Ta mère Nu te serre dans ses bras, voyant son fils, en toi, en seigneur de la crainte, très terrible, se couchant la nuit dans le pays de la Vie. Ton père Tanen te porte, il

1. Horus l'aîné, le Soleil,

étend ses bras derrière toi, qui es devenu divin sur la terre. Tu es confié par lui aux zélateurs de l'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-khem justifiée, en paix, en paix : c'est Ra lui-même ! »

On dit ces paroles lorsque Ra se couche dans le pays de la Vie, en abaissant les bras.

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-khem justifiée, dit en adorant Tum quand il se couche dans le pays de la Vie et envoie ses clartés au ciel inférieur : « Salut à toi, qui te couches dans le pays de la Vie, père des dieux, qui rejoins ta mère dans Manun et es reçu dans ses bras chaque jour, quand ta sainteté renaît dans la demeure de Sakar, joyeux d'amour. Tu ouvres les portes à l'horizon, tu te couches dans la montagne de l'occident, et tes lueurs sillonnent la terre pour illuminer les mânes : ceux qui sont au ciel inférieur poussent des acclamations et prennent confiance en te voyant chaque jour. Tu donnes le repos aux dieux sur la terre : ils sont tes serviteurs et ta suite, âme sainte, toi qui as engendré les dieux et qui es investi de tes facultés, grand aîné inconnu dans son mystère ! Que ta face soit favorable à l'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-khem justifiée, Khepra, père des dieux ! » — On ne souffre jamais, grâce à ce livre qui me donne la stabilité. Celui qui écrit cela dit : « Que mon cœur ait le repos en récompense, qu'il me soit donné de disposer des pains et des breuvages, et que je sois réuni, après la durée de ma vie, à ce livre écrit pour la grande paix du cœur. »

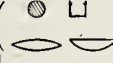
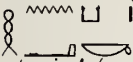


LE « PER M HROU »

ÉTUDE SUR LA VIE FUTURE CHEZ LES ÉGYPTIENS¹

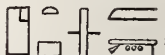
M. Chabas a bien voulu m'engager à compléter les explications que j'ai déjà présentées sur le titre du *Livre des Morts*. Le sujet est difficile, et demande pour être bien traité une érudition sérieuse et une critique sûre. Si j'y reviens, malgré le sentiment de mon insuffisance, c'est que je crois pouvoir, par le groupement des textes, poser comme elle doit l'être une question d'autant moins claire pour nous qu'elle l'était plus pour les Égyptiens. Ceux-ci, familiers avec l'expression *per m hrou*, ne se donnaient guère la peine de la développer, et pourtant, puisqu'elle reste obscure par elle-même, son vrai sens ne peut apparaître que dans les détails accessoires qu'elle comporte et qui l'accompagnent. De pareils indices, en montrant l'ordre d'idées auquel elle se rapporte, restreindront le nombre des interprétations qu'on en donne ou qu'on en peut donner.

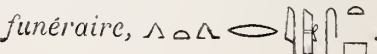
1. Extrait des *Mélanges égyptologiques de Chabas*, III^e série, t. II, p. 218-241. Un tirage à part de cinquante exemplaires en a été publié à Chalon-sur-Saône, chez Dejussieu, 1873, in-8°, 24 p. — G. M.

ses jambes dans la *Kher-neter*, aux anciens Textes du *Livre des Morts* (Lepsius, pl. 43, 1), où , marcher *m hrou* (pl. 34, ligne 12), varie avec , ou , sortir *m hrou* ou *m ra* (pl. 21, 15, et 8, 58). La marche symbolisait la vie : *Tu ne marches plus, tu es mort, ô intendant Mentouhotep. Lève-toi avec ta personne* (); plus loin, un texte correspondant à , pl. 25 et 26 : *O intendant Mentouhotep, marche et vis!* (anciens Textes, pl. 5, 12 et 13). L'auteur du traité *D'Isis et d'Osiris* (62) cite une légende qui se rapportait sans aucun doute à la renaissance du Soleil, *le seigneur ressuscité sortant de la nuit* (eli. 64, 2), à qui l'on rendait la possession de ses jambes (ch. 145, 79), et d'après laquelle Isis aurait décollé les jambes de Jupiter. C'est bien là ce que le chapitre 74 appelle *ouvrir les jambes et sortir de terre* (titre).

Le dernier exemple montre, avec quelques-uns de ceux qui précèdent, le défunt ressuscité quittant la région souterraine : la sortie *m hrou* n'était pas autre chose. Le chapitre 17, aux anciens Textes, est intitulé : *Chapitre pour sortir m hrou de la Kher-neter*. Au *Todtenbuch*, les chapitres 72 et 73 s'appellent : l'un, *Chapitre pour sortir m hrou et traverser Ammah* (titre qui se retrouve dans le beau papyrus sans nom de la salle funéraire au Louvre); le second, *Chapitre pour traverser l'Amenti m hrou et traverser Ammah*, ce qui fait de *per m hrou* et de *uba Amenti m hrou* deux manières de parler très voisines. La rubrique du chapitre 86 (*Todtenbuch* et papyrus sans nom) promet que celui qui saura le chapitre *sortira m hrou de la Kher-neter et entrera après sa sortie, tandis que celui qui ne le saura pas n'entrera point après sa sortie, et ne pourra pas sortir m hrou*, phrase que les anciens Textes abrègent ainsi à la suite du chapitre 17 : *(Celui qui sait) ces chapitres entre dans l'Amenti après qu'il est sorti, celui qui ignore ce*

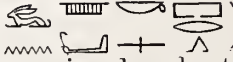
chapitre n'entre pas (dans l'Amenti) et ne sort pas, car il ne le peut (pl. 19, 60 et 61).

Cette formule prouve que la sortie *m hrou* n'était pas définitive, mais temporaire : on sortait et on rentrait dans la demeure infernale, cette demeure que l'âme bâtit dans *Tattou* (ch. 124, 1), c'est-à-dire dans la terre, , comme le montre le chapitre 152 qui lui est consacré : *Les Savants, fils de leurs pères* (les Sesennou), *te rendent hommage quand ils voient que Shou t'a livré l'ennemi, et Anubis acclame l'Osiris véridique, qui a bâti dans la terre sa demeure ayant ses fondations dans An et son enceinte dans Kherau. Le dieu qui est dans Sekhem l'a peinte et embellie. Les hommes y apportent des offrandes pour elle sur leurs épaules, et Osiris dit aux dieux qui sont à sa suite : Venez voir la construction de ce palais d'un élu puissant qui vient chaque jour* () *renouvelé parmi vous, etc. ; il amène du bétail par la porte du sud et des grains par celle du nord* (l. 1 à 5). Le SHAÏ N SINSIN (édition Brugsch, p. 21) dit aussi que l'élu se bâtit un pylône dans la *Kher-neter*, et le chapitre 47, qui représente en effet, comme le 132^e, la résidence du défunt ( et ) sous la forme d'un pylône, empêchait qu'elle ne fût ravie à son maître.

Celui qui avait appris de son vivant, ou qui possédait par écrit sur son cercueil, les chapitres 1 ou 72, sortait *m hrou* de cette demeure () , de même qu'il y rentrait sans être repoussé. La demeure est distincte du tombeau, puisqu'elle est bâtie par le mort ou par son âme, mais la nuance n'est pas toujours marquée, et ailleurs c'est du monument funèbre () qu'on sort *m hrou* (ch. 92, titre). Sur une stèle portant le nom d'Achéri (Musée du Louvre, C 55), le défunt demande la faculté de sortir et d'entrer dans sa chapelle funéraire, .

La sortie *m hrou* était donc suivie de la rentrée soit dans le tombeau, soit dans le palais de l'élu, ou d'une façon plus générale dans la région souterraine; aussi faut-il voir une expression abrégée de cette doctrine dans les titres qui disent : *Chapitre pour entrer et sortir, ou pour entrer après être sorti, ou pour entrer après être sorti dans la Kher-neter* (ch. 120 à 122), de même que dans les phrases nombreuses qui mentionnent l'entrée et la sortie. Ainsi le chapitre 1 dit : *Faire sortir m hrou et ressusciter les mânes dans la Kher-neter*, tandis que le chapitre 17 a : *Ressusciter les mânes et faire entrer et sortir dans la Kher-neter*, ce que rend avec plus de concision le chapitre 41 : *J'entre et je sors en ressuscitant*,  (l. 2). Le titre *sortir m hrou et être maître de ses ennemis* (ch. 65) ne paraît pas différer beaucoup de *sortir contre ses ennemis de la Kher-neter* (ch. 11, titre), et le parallélisme *traverser l'Amenti m hrou et traverser Ammah* (une des parties ou même ici un des noms de l'Hadès) se retrouve sous la forme déjà citée : *sortir m hrou et traverser Ammah*, comme dans *sortir vers le ciel et traverser Ammah* (ch. 115, titre). Un chapitre *pour entrer et sortir dans la Kher-neter*, au papyrus sans nom du Louvre, dit : *Son âme sort avec les vivants, il sort m hrou, il est puissant*, etc. Enfin, une phrase qui représente, au chapitre 68, *l'Osiris véridique sortant vers tous les endroits où son cœur désire aller* (l. 3), a pour variante aux anciens Textes : *L'Osiris véridique sort m hrou, ou marche m hrou vers tous les endroits*, etc. (pl. 21, 15, et 8, 58). Au chapitre 99, l'élu, d'après le texte, *sort m hrou sous toutes les formes qu'il veut* (l. 32), et, d'après la rubrique, *sort de l'Élysée sous toutes les formes avec lesquelles il veut sortir* (l. 34).

Rien ne montre, au surplus, que les Égyptiens aient distingué deux manières de sortir, et l'idée d'ouverture, corrélatrice de l'idée de sortie avec laquelle elle varie dans le

titre du chapitre 67 () , figure sans différence appréciable d'expression dans les textes qui annoncent la *sortie m hrou*, comme dans ceux qui parlent simplement de *sortir*. On trouve, par exemple, d'une part :

« Je traverse le monde souterrain, je vois mon père
 » Osiris....., j'ouvre tous les chemins qui sont au ciel et
 » dans la terre....., je voyage (ch. 73 et 9 pour traverser
 » l'Amenti *m hrou* et traverser Ammah); ouvrez à moi et
 » à la déesse qui est avec moi ! (ch. 122, 1, pour entrer et
 » sortir dans la Kher-neter). Ouvre(-toi) ! retraite de ceux
 » qui sont dans le Noun ! (ch. 67), etc. »

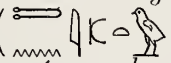
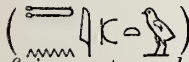
Et d'autre part :

« J'ouvre le monde souterrain et je sors *m hrou* (ch. 2, 3);
 » ouvre-toi, ouverture ! ferme-toi, fermeture de la mort !
 » J'ai ouvert l'ouverture à mon âme.....; j'ai livré passage
 » à mon âme (ch. 92, 1 et 3, pour ouvrir à l'âme et sortir
 » *m hrou*), et j'ai ouvert les portes du ciel, de la terre, et
 » les verrous de Seb (ch. 68, 1, pour sortir *m hrou*), etc. »

Ce dernier début est analogue à celui du chapitre 130 (*ouvre ciel ! ouvre terre !* etc.), qui faisait descendre, , dans la barque de Ra. La descente dans la barque équivaldrait par conséquent à la *sortie m hrou*. En effet, les chapitres qui se rapportent à la barque solaire mentionnent comme les autres l'ouverture des portes : *J'ai ouvert les portes dans Sekhem* (ch. 98, 6 et 7) : *ô Ra, en ton propre nom de Ra ! quand tu ouvres la retraite mystérieuse d'Ammah, joie du cœur des dieux, oh ! donne-moi mon cœur* (ch. 101, 4 et 5) ! *J'ai ouvert la retraite du Nil et frayé le chemin au disque* (ch. 100, 1) ; *Isis a préparé le chemin de Ra* (ch. 133, 2).

L'entrée dans la barque du Soleil était une des suites de la résurrection. Thoth comptait l'élu *pour sortir* (de l'Hadès) *et entrer dans la barque* (ch. 129, 9). Bien qu'il y ait là comme une nouvelle doctrine, qui n'apparaît d'une manière assez tranchée que vers le milieu du *Livre des Morts*, on

trouve cependant des traces de la même croyance dans les autres chapitres. Ceux qui mentionnent simplement la sortie ou l'entrée et la sortie disent : *J'ai navigué au ciel, j'ai franchi la terre* (ch. 48 et 10), et *je suis sorti et je suis descendu dans le naos qui est dans la barque de Ra* (ch. 67, 2); au chapitre 122, le défunt qui navigue,  (l. 2), donne les noms mystiques de certaines parties de la barque; au chapitre 119, 2, il s'écrie : *Lève-toi, Osiris, parcours le ciel avec Ra!* ce qui signifie *navigue avec Ra*, comme au chapitre 131 la phrase du titre : *arriver au ciel près de Ra*, devient dans le texte *descendre dans la barque, et naviguer en paix vers l'Amenti* (l. 6 et 7). Par contre, les chapitres de la barque mentionnent quelquefois le *per m hrou* : *il sort m hrou comme Horus* (ch. 136, 14), et *on sort m hrou sous toutes les formes qu'on veut* (ch. 99, 32). Les chapitres du *per m hrou* parlent aussi de la navigation du défunt dans la bari céleste : *Ra le passe en barque par ses soins* (ch. 148, 21), et *il marche à la barque sans que son âme soit écartée d'avec son maître* (ch. 1, 19 et 20).

L'idée de ne pas être repoussé est commune aux trois espèces de chapitres étudiés ici. Le chapitre 1, 18, a : *Je ne suis pas repoussé pour voir les seigneurs du monde souterrain*, et le chapitre 125 (*pour entrer dans la grande salle de la Justice*) : *on n'est écarté* () *d'aucune porte de l'Amenti, et on est remorqué avec les rois* (l. 69). Le défunt demande, au chapitre 100, à *n'être pas séparé* () *de la barque* (l. 4), et au chapitre 130 (*pour faire entrer dans la barque de Ra*), à *n'être pas repoussé loin de Ra et d'Osiris* (l. 5 et 6), à *n'être pas repoussé de l'horizon ou de Ra* (l. 13), à *n'être pas écarté, à n'être pas repoussé* (l. 22, etc.).

Les rapprochements qui précèdent montrent qu'il n'y avait en réalité qu'une manière de sortir, mais qu'on l'exprimait de différentes façons. Le *Livre des Morts* est rempli

d'allusions à la sortie, à la rentrée, à l'ouverture des portes, etc., allusions qui prouvent jusqu'à l'évidence que le *per m hrou* consistait à quitter l'Hadès. On sortait de la Kher-neter, de Rosta, de l'Amenti, d'Ammah, de la campagne d'Aarou, du monument funèbre, de la terre (ch. 74), de la contrée d'Apap (ch. 99), de la salle de la Justice (ch. 125, pl. 50 du *Todt.*), du monde souterrain, d'avec les sujets d'Osiris (ch. 2), de la vallée mystérieuse (ch. 148), etc. On entrait réciproquement dans la Kher-neter, dans Rosta, dans l'Amenti et le bassin d'Osiris (ch. 122), vers les magistrats d'Osiris (ch. 124), par la porte des Mânes (ch. 107), dans la salle de la Justice (ch. 125), dans Sekhem (ch. 64, 29), dans la campagne d'Aarou (anciens Textes, pl. 10, 31), dans la terre (*id.*, pl. 36, 37), etc. Cette double idée est développée au chapitre 1 et résumée au chapitre 125. Le chapitre 1 dit : « O vous qui ouvrez les chemins, ô vous qui préparez » les voies aux âmes accomplies dans la demeure d'Osiris, » ouvrez les chemins, préparez les voies à l'Osiris véridique » auprès de vous ! Qu'il entre par cette porte dans la demeure » d'Osiris ! lui qui entre en chancelant, qu'il sorte en paix, » l'Osiris véridique ! qu'il ne soit ni repoussé ni écarté ! » qu'il entre favorisé, qu'il sorte aimé ! etc. (l. 13, 14 » et 15). »

Le second texte s'adresse ainsi à Osiris : « Accorde-moi » de traverser le chemin de la nuit, de me réunir à tes ser- » viteurs qui sont dans le monde souterrain, d'entrer et de » sortir dans Rosta et dans la grande salle de Ma-ti, ainsi » que d'ouvrir Ammah et le monde souterrain (pl. 50 du » *Todt.*). » Les Égyptiens avaient inventé à ce sujet toute une topographie de portes et d'enceintes qu'on peut étudier à la fin du *Todtenbuch*, dans le *Livre de l'Hémisphère inférieur* ou sur les sarcophages, et qu'ils reproduisaient quelquefois en partie dans leurs temples. Plutarque (*D'Is. et d'Os.*, 29) cite les portes du Léthé et du Cocyte, à Memphis, qui résonnaient lugubrement lorsqu'on en faisait l'ouverture

aux funérailles d'Apis, et Diodore (I, 96) ajoute qu'on voyait près de là ces portes de la Vérité qui se retrouvent au chapitre 149, 48 : *J'ai ouvert la porte de Ma-ti*.

La rentrée de l'élû s'explique facilement, car on sait qu'il était comparé au soleil, et que le soleil était supposé descendre chaque soir dans l'Hadès. Voici quelques phrases qui se rapportent à cette assimilation : *Je suis Ra sorti de l'horizon contre ses ennemis* (ch. 11, *pour sortir contre ses ennemis de la Kher-neter*) ; *Horus, à qui son œil est donné le matin, c'est mon nom, son nom* (ch. 64, 22, *pour sortir m hrou*) ; *j'entre en épervier, je sors en bennou, étoile du matin* (ch. 13 et 121, *pour entrer après être sorti*) ; *l'urœus de ma couronne est avec moi chaque jour ; je suis Ra* (ch. 32, 10, *pour repousser les crocodiles*), *et je viens chaque jour avec la lumière, je traverse l'obscurité....., je suis Ra le matin* (ch. 146, 24 et 30, *texte des pylônes de la demeure d'Osiris dans l'Élysée*).

La division du temps en journées apparaît ici, et il n'est pas inutile de faire observer qu'elle existe d'un bout à l'autre du *Livre des Morts*. L'élû *volait vers le ciel et se posait sur la terre chaque jour* (ch. 64, 26) ; *il descendait dans la barque de Ra avec le jour de chaque soleil* (ch. 100, 7 et 8, et ch. 139, 5 et 6) ; *il moissonnait et rassemblait des provisions chaque jour dans l'Élysée* (ch. 110, 10) ; *il repoussait le crocodile loin de Ra chaque jour* (ch. 136, 9) ; *ses aliments étaient sur l'autel de Ra avec le jour de chaque soleil* (ch. 120, 30) ; *il mangeait et buvait avec Osiris chaque jour..... et sortait le jour comme Horus* (ch. 136, 13 et 14) ; *il recommençait la vie après la mort aujourd'hui comme chaque jour* (ch. 38, 4). L'expression *sortir m hrou et vivre après la mort* (ch. 2) est évidemment paraphrasée dans l'apostrophe finale du chapitre 111 : *O Osiris véridique, lève-toi à ta gauche, vivifié, renouvelé, rajeuni, aujourd'hui comme chaque jour !* C'est là précisément ce que Plutarque, au trente-deuxième paragraphe de son *Traité*, dit d'Osiris,

qui, d'après les hymnes, naissait à gauche pour mourir à droite, et ce que symbolisait, au chapitre 153, 9, la cérémonie faite le jour de la naissance d'Osiris, dans laquelle on représentait l'élu entre deux barques, la *sekti*, celle de l'occident suivant les sarcophages, à sa droite, et à sa gauche celle de l'orient, la *maat*, barque dans lesquelles montait aussi Osiris, qui recevait, au chapitre 145, 7, la *sekti* avec la *maat* pour sortir sur  (celle qui est dans l'étendue), et descendre vers les pylônes. Les cynocéphales assis à l'avant de la barque de Ra disaient au mort : *Entre dans Rosta, passe par les portes mystérieuses de l'Amenti, sors et entre à ton gré, comme les Khou, appelé chaque jour du fond de l'horizon* (ch. 126, 5 et 6), et l'élu qui comparait ses années à celles de certains personnages infernaux (ch. 147, 9), demandait des années nombreuses, des jours nombreux et des nuits nombreuses, en outre des années, des jours et des nuits de sa vie (ch. 71, 13 et 14, *pour sortir m hrou*).

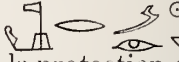
La rentrée de l'élu pendant la nuit, fait qui complétait son identification avec le soleil, n'est pas oubliée au *Livre des Morts* : *Je me couche*  *la nuit* (ch. 149, 17), *je ferme les yeux la nuit* (ch. 64, 7), et *je suis enterré pendant le temps de la nuit dans ce canal du bassin de Maaa* (ch. 125, 49). Le défunt, qui élevait la flamme, illuminait la nuit après le jour (ch. 137, titre et l. 2), et il cherchait son père dans la nuit (ch. 38, 3). Il est à remarquer cependant que cette partie de l'existence extra-terrestre était mentionnée assez rarement, sans doute parce que la nuit offre l'image la plus naturelle du deuil et de la mort. Le soleil, même dans l'hérésie du roi Khounaten, où il était considéré comme le dieu unique, naissait au ciel chaque jour (*Denkmäler*, III, pl. 106), et par conséquent mourait chaque soir : c'est pourquoi le *Shaï n sinsin* donnait au défunt l'assurance que son âme vivrait au ciel chaque jour

(éd. Brugsch, p. 19). On disait *l'heure fâcheuse de la nuit* (ch. 21, 2), *la nuit triste pour les morts et pour Osiris* (ch. 78, 22); on demandait à ne pas *marcher par la vallée de l'ombre*, à ne pas *entrer dans le bassin des égorgés*, à ne pas *être dans la nuit* (ch. 130, 6 et 7), et le chapitre 163, 12, contient une invocation dans ce sens : *Viens à l'Osiris véridique, qui est dans ce pays de la Justice ! ne le laisse pas seul ! Il est dans le pays où l'on n'y voit plus !* Le chapitre 32, 9 et 10, nous apprend que, dans l'Amenti, *le seigneur de l'affaiblissement ou de la faiblesse était fort chaque jour* : aussi le défunt préparait-il la barque, dans la Kher-neter, pour *sortir de cette région vide* (d'Apap, les *domos Ditis vacuas et inania regna* de Virgile), où les *étoiles tombaient renversées* (ch. 99, 4) ; elles s'y *relevaient ensuite, et reculaient en cheminant dans la flamme de Ra qui entoure et dirige la terre* (*id.*), comme *faisaient les mânes qui sortaient par derrière* (ch. 67, titre), et qui, suivant le chapitre 144, 31 et 32, *quittaient les ténèbres de l'Hadès à une heure fixée : il est quatre heures, sors m hrou !*

II

ORIGINE ET EFFETS DE LA SORTIE DES ÉLUS

Il paraît maintenant hors de doute que le *per m hrou* avait le caractère d'une sortie, généralement quotidienne, hors du monde souterrain, ce qui combat les interprétations de MM. Lepsius et Devéria, voyant dans l'expression étudiée, l'un la sortie à un jour spécial, l'autre la sortie du jour, c'est-à-dire l'entrée dans l'enfer, malgré la vignette du papyrus de Neb-Khet où le défunt figure sortant à mi-corps de la tombe en face du soleil rayonnant, avec l'explication : *sortie m hrou du scribe Neb-Khet*. Les autres traductions, *sortir au jour* ou *comme le jour*, bien que plus vraisem-

blables, ont aussi contre elles que *hrou*, comme MM. Lepsius et Devéria l'ont fait observer, signifie *durée du jour* et non *lumière du jour* ; le mot vrai dans ce dernier sens serait *shou*. La clarté solaire que Thoth avait fait briller sur le corps d'Osiris (ch. 101, 8) :  (*Denkmäler*, VI, pl. 123, passage correspondant à la ligne 6 du chapitre 64) était l'éclat de chaque soleil, et  ou  (anciens Textes, pl. 7, 46 et 2, 18), la journée de chaque soleil. La seule interprétation à laquelle il ne paraît pas qu'on puisse objecter quelque chose, est celle que j'avais proposée en 1868, et que M. Brugsch a donnée de son côté dans la *Zeitschrift* (1872, juillet et août). Elle fait sortir l'élu *pendant le jour*, et s'accorde avec les passages où le contexte contredit les autres traductions, par exemple avec *per m hrou neb* (ch. 1, 23), remplaçant *per m hrou*, variante où M. Lepsius veut voir une faute produite par tous les textes, et qui se retrouve implicitement dans le souhait exprimé par le dédicateur d'un petit monument (Musée du Louvre, A 110), *d'entrer et de sortir dans la Kher-neter pour voir chaque soleil*, . La fille de Mycérinus, peu confiante dans la protection divine, avait demandé qu'on la sortit de son tombeau pour voir le soleil une fois chaque année (*Hérodote*, II, 132). Le SHAÏ N SINSIN exprime d'une façon moins triste l'idée que les Égyptiens se faisaient de l'autre vie dans un passage qui est l'explication la plus claire du *per m hrou* : *Tu t'éveilles chaque jour, tu vois les rayons du soleil ; Ammon vient à toi avec les souffles de la vie et te fait respirer dans ton cercueil ; tu sors vers la terre chaque jour*,  (éd. Brugsch, p. 17).

Cette dernière phrase montre dans la sortie vers la terre une des faces du *per m hrou*, dont l'autre mode était, comme on l'a vu, la sortie vers le ciel : *Tu n'es repoussé ni du ciel*

ni de la terre, dit encore le SHAÏ N SINSIN (éd. Brugsch, p. 15). Toute la doctrine sur les effets du *per m hrou* est contenue là, et il ne reste plus, avant de préciser ces effets par quelques exemples, qu'à dégager le principe de l'expression pour la connaître complètement.

On sait que la sortie le jour accompagnait la résurrection; mais avant tout il fallait évidemment que l'élu reprit ses jambes, et par conséquent tous ses organes, qu'il fût rétabli *comme il était sur terre* (ch. 1, fin), que *son corps ne se corrompît point* (ch. 45), *mais redevînt vigoureux dans la Kher-neter* (ch. 101, 8), que *ses chairs et ses os fussent préservés des vers* (ch. 163, titre), et *sains comme ceux de quelqu'un qui n'est pas mort* (ch. 164, 15); que sa tête, son cœur, ses bras, ses yeux, ses oreilles, sa bouche, son élocution et sa force lui fussent rendus (*Todt.*, *passim*), bref qu'il *ressuscitât dans la Kher-neter* (ch. 140, 13). Son retour à la vie ramenait pour lui toutes les conséquences du jeu des organes reconstitués : il recevait donc *des pains, des breuvages et beaucoup de viandes sur l'autel de Ra* (ch. 1, 23), *des pains shenes, des boissons, des pains persen, des grains, etc.* (ch. 99, 32 et 33), *du lait* (ch. 125, 68), *du blé avec de l'orge dans la campagne d'Aarou* (ch. 156, 4), et *des approvisionnements dans la Kher-neter* (ch. 148, 19); *il buvait l'eau à la source du fleuve* (ch. 136, 14; ch. 164, 15; ch. 165, 15), et *mangeait auprès d'Osiris* (ch. 135, 3). Ces avantages impliquent une existence pareille à celle que les Grecs donnaient aux mânes dans la prairie des asphodèles, remplacée ici par le CHAMP D'AAROU ou *des fleurs*, si AAROU est une variante, avec chute de l'aspiration initiale, de    ou    (Denkmäler, III, pl. 106), ou   | (anciens Textes, pl. 14, 45), *fleurs*, mot représenté dans AAROU par le premier déterminatif de son , se rapportant au serpent,   , ou à l'uraeus, *arar*, et par le second déterminatif de sens, .

Mais l'élú ne restait pas enfermé dans la région occidentale, qui rappelait trop la nuit et la mort : il revenait sur la terre, et c'était là proprement le *per m hrou*. Il marchait sur terre comme un vivant (ch. 31, 12), ou était dans le lieu des vivants (ch. 136, 12), dont il pouvait prendre toutes les formes,  (ch. 64, 30). Il avait alors atteint la plénitude de la puissance ; il était devenu un *khrou parfait*,  ; accompli,  ; ou muni (de ses avantages) , et formé par la réunion du corps avec son âme, qui ne l'abandonnait plus (ch. 89, 7). Le chapitre 110 appelle en effet une des divisions de l'Égypte la demeure des *Khrou* de sept coudées de haut, où les épis ont trois coudées pour les momies parfaites qui les moissonnent (ch. 110, vignette). Le *khrou*, opposé ailleurs à l'ombre (ch. 149, 40), varie ici avec la momie, et on trouve partout le cœur (ch. 148, 2), le cou (ch. 155, 156, 159, 160), la tête (ch. 162, titre), la bouche, le ventre (ch. 90, 1), les membres (ch. 130, 28) du *khrou*, ainsi que l'ombre (ch. 64, 18 et 101, 7), l'âme (ch. 100, titre, 127, 9, etc.), et même le *ka* du *khrou* (*Denkmäler*, III, pl. 114). Le *ka* paraît être le type de l'individu, car il varie avec ce qui représente l'homme de la façon la plus abstraite, le nom. Le défunt, au *Todtenbuch*, lui dit : *Salut à toi, mon KA pour ma durée* (ch. 105, 1), et les monuments montrent souvent derrière le pharaon son *ka* personnifié qui le protège et que les légendes appellent le *ka royal qui est dans la tombe* (*Denkmäler*, *passim*) ; c'est le *genius* des Latins. Quant au *khrou*, le mot qui le désigne se rattache étymologiquement au radical *khrou*, lumière, et par suite honneur, avantages, etc. Les scribes se plaisaient à rapprocher du *khrou*, par assonance, ses avantages ou *khrou* (ch. 148, 12, 149, 20, 26, etc.).

La faculté de faire tout ce qu'on voulait (ch. 163, titre), et de prendre, en sortant le jour, toutes les formes qu'on voulait (ch. 18, 39 et 40, ch. 72, 10, etc.), entraînait la divi-

nisation des élus, qui faisaient *tout ce qu'ils voulaient comme les dieux* (ch. 72, 11), et qui pouvaient se métamorphoser soit en dieux, comme en Pthah et en Osiris, soit en symboles divins, comme en *bennou*, en hirondelle, en *shenti*, en lotus, en épervier, etc. (*Todt.*, ch. 76 à 88). On disait donc du mort : *Ses membres à lui sont comme ceux des dieux* (ch. 99, 34) ; *il est comme les neuf dieux....., il est un dieu à jamais* (ch. 101, 5 et 88) ; *il est comme un dieu et adoré par les vivants comme le Soleil* (ch. 136, 15) ; *il est avec les dieux* (ch. 141, titre) ; *il est divin dans la Kher-neter* (ch. 162, 10) ; *il se réunit aux dieux qui sont à la suite de Ra* (ch. 100, 7, etc.).

Cette divinisation paraît avoir eu l'âme pour principe : le corps, *membres divins* (du Soleil, ch. 133, 10), était *divinisé par son âme*,  (SHAÏ N SINSIN, éd. Brugsch, p. 18). L'âme, qui sortait après la mort (ch. 154, 5), rendait en effet la vie au cadavre quand elle revenait se poser sur lui, ce que les scènes funéraires symbolisaient par l'oiseau apportant à la momie l'hieroglyphe *ankh* (ch. 89, vignette). L'attention extrême que l'on mettait à conserver le corps par l'embaumement prouve qu'on le croyait dans le principe nécessaire à la vie d'outre-tombe, mais on fut bien vite convaincu qu'il ne quittait pas l'hypogée, et son rôle actif passa à l'âme : c'était à l'âme qu'on ouvrait la chapelle funéraire pour *sortir le jour et être maître de ses jambes* (ch. 92, titre). Le *Todtenbach* dit : *L'âme* (du *khrou*) *sort le jour avec les vivants* (ch. 148, 4), *son ombre est un dieu avec les hommes* (ch. 101, 7) ; *son âme vit à jamais et ne meurt pas de nouveau dans la Kher-neter* (ch. 130, 29), et le SHAÏ N SINSIN, dont cette doctrine fait le fond : *Ton âme sort au ciel chaque jour* (éd. Brugsch, p. 19), et *marche où elle veut* (*id.*, p. 24). Le serpent à deux jambes humaines qui illustre le chapitre 74, *pour ouvrir les jambes et sortir de terre*, est figuré au chapitre 163 avec le disque solaire, et avec les cornes de bélier qui dési-

gnaient l'âme : c'était l'emblème de la sortie du soleil nocturne, dont la marche avait sur les sarcophages le serpent pour type.

Ce fut sans doute cette indépendance de l'âme vis-à-vis du corps qui, en s'accroissant, fut cause de l'extension prise par les textes se rapportant au passage du défunt dans la bari solaire ; il y est introduit sous le nom de *khoul*, mais le sens du mot *khoul* dut incliner vers celui d'âme, car il n'est pas probable qu'on se soit, par exemple, représenté comme une momie ce *khoul* qui hantait la fille du roi de Bakhten. C'était en effet l'âme et non le corps qui accompagnait le Soleil ; le chapitre 130 (titre) faisait *vivre l'âme à jamais*, et la faisait *entrer dans la barque de Ra*. Inscris, dit ailleurs Ra à Thoth, *son âme pour sortir et pour entrer dans la barque de Ra ; son corps restera dans sa demeure* (ch. 129, 9). Si la terre est le lieu des corps, le ciel semble au contraire celui des âmes, et c'est évidemment pour cette raison qu'on attribuait quelquefois à chacun des élus un astre au ciel (ch. 101, 7, et 164, 16).

Une théorie finit même par s'établir sur la séparation de l'âme et du corps, et sur l'assimilation du mort au Soleil et à Osiris ; elle avait pour formule la phrase souvent répétée et appliquée à l'homme comme aux dieux : *Son âme est au ciel, son corps est dans la terre*. L'âme céleste ou Ra revenait chaque soir se coucher dans le corps terrestre ou Osiris (𓂏𓏏, *le séjour de l'œil* d'Horus ou du ciel), et de même l'âme du défunt, s'élevant au ciel avec l'astre, quittait et rejoignait son corps tour à tour. Cette doctrine n'apparaît bien nettement qu'après l'expulsion des Pasteurs, mais sur les sarcophages et non dans les compositions, généralement antérieures, du *Livre des Morts*, où elle ne pénétra qu'à peine. Un texte important, qui lui est consacré en tête d'un exemplaire de la bonne époque (le papyrus sans nom de la salle funéraire au Louvre), n'a pas pris place dans le recueil, et, à part le chapitre 163 qui appartient à un supplément

peu ancien, on la retrouve seulement dans quelques chapitres, surtout dans ceux qui paraissent avoir été retouchés ou composés à une date assez récente; ce sont les chapitres 83 et 127. Le premier, où figure le dieu thébain Khons, intitule le bennou *ces quatre hier* (sans doute les quatre âmes divines), *les sept uræus*, et *le grand qui brille dans le lieu de son corps* (l. 2); le second, d'un style redondant, et qui joint au mot *ant*, vallée, l'article *ta* (l. 5), fait dire à l'élu : *Je m'élève en âme vivante de Ra au ciel* (l. 11), et *l'âme d'Osiris se repose en lui* (l. 12). Osiris, le *khou* par excellence (*Asar Khou neb ankh*, ch. 149, 20), était appelé *l'âme du Soleil et son corps même* (Chabas, *Un Hymne à Osiris*), et le nom de *gabbaras* donné aux momies (Parthey, *Vocabulaire copte*, p. 581) pourrait trouver là son explication, *Kha-ba-ra*, le corps et l'âme du Soleil.

L'ensemble des textes, en effet, montre une certaine tendance à l'absorption des mânes dans la divinité sous sa double forme. Les momies, dans le sein destructeur de la terre, souvent alors appelée Set, , s'identifiaient avec le dieu mort ou Osiris au point de prendre son nom et de recevoir comme lui le Soleil au dedans d'elles, ce qui fut sans doute le motif pour lequel on disait assez fréquemment, en parlant d'Osiris, *les corps mystérieux*. D'un autre côté, les âmes qui accompagnaient le Soleil diurne pouvaient également se confondre d'une manière plus ou moins métaphorique avec l'astre lui-même, ce qui ressort de plusieurs passages du *Todtenbuch* cités plus haut. L'espèce de fusion indiquée là était surtout affirmée des pharaons, qui occupaient une place d'honneur dans la barque divine et dans la mythologie égyptienne, ainsi qu'on peut le voir sur les sarcophages et au *Todtenbuch* (ch. 17, vignette, et ch. 125, fin). A la grande époque de leurs conquêtes notamment, les rois d'Égypte passaient pour couronner leur destinée en s'unissant à la divinité, comme plus tard les empereurs romains, et l'expression la plus claire de cette croyance qui a laissé sa trace

jusque dans les livres hermétiques (dernier fragment), se rencontre dans la remarquable inscription de Qournah publiée par M. Ebers. M. Chabas a eu l'obligeance de me signaler le passage qui s'y rapporte, et le traduit ainsi : *Il (Thothmès III) s'éleva au ciel et s'unit à Aten, suivant le dieu et se répandant pour se faire l'illumination de la terre, devenu Aten, brillant au ciel fécondé*. La curieuse apothéose du nom d'un Ramsès dans le disque solaire, copiée à Biban-el-Molouk par Champollion (*Notices manuscrites*), illustre en quelque sorte l'orgueilleuse prétention des *filz du Soleil*. Aménophis IV, *sorti des rayons du disque, avait été fabriqué* (par le dieu) *avec ses propres rayons pour accomplir la durée du disque qui navigue au ciel* (*Denkmäler*, III, pl. 107). Ramsès II, dans la stèle des Mines d'or, est appelé *l'image vivante de Ra*, surnom du reste très commun, et le sens de cette désignation, qui faisait du roi le dieu manifesté temporairement ici-bas, apparaît tout entier dans le culte qu'institua de son vivant, *à son image vivante sur la terre*, Aménophis III, dont un monument du Louvre (C 54) montre le cartouche ailé remplaçant le Soleil qui figure presque toujours en haut des stèles.

L'analyse du *per m hrou* et de toutes les expressions qui l'accompagnent d'ordinaire permet d'entrevoir maintenant la marche qu'a dû suivre la conception égyptienne de l'autre vie. D'abord le défunt, grâce à l'efficacité des cérémonies accomplies par lui ou en sa faveur, des textes sacrés qu'il possède et du jugement qui le fait *véridique*, ressuscite, reprend ses organes, et, devenu immortel, jouit de la béatitude dans le monde souterrain, où il se construit une demeure. Mais l'Hadès, séjour des mânes pour toutes les mythologies primitives, était aussi le royaume désolé des ténèbres, et l'on finit par ramener les morts sur la terre (*per m hrou*) pour y recommencer la vie diurne avec plus de liberté et de puissance, et même avec la faculté de prendre toutes les formes possibles. Si ce n'était pas la mé-

tempsycose, comme l'ont cru les Grecs, e'était du moins le passage de la personne humaine dans plusieurs corps en quelque sorte éphémères, et par conséquent l'abandon fait momentanément par elle de son corps véritable. Il ne pouvait en être autrement, puisqu'on savait que les momies, d'abord regardées comme indispensables à la résurrection, ne quittaient pas le monument funèbre. De là vint une nouvelle manière de voir qui fit rester le corps dans la tombe, tandis que l'âme, plus dégagée de la terre et divinisée, s'élevait au ciel pendant le jour avec le Soleil, pour rentrer avec lui dans l'Hadès. Il faut remarquer cependant que les mânes n'étaient pas immatérielles, puisqu'elles *bâtissaient* (ch. 124, 1), et que, d'après le tombeau de Sêti I^{er}, *elles vivaient de pains et de végétaux* (Sharpe et Bonomi, pl. 14, A). Là s'arrêtent, au moins dans le *Livre des Morts*, les théories égyptiennes sur la destinée des élus. Si je n'ai pas complètement réussi à la mettre dans un jour vrai et à dégager le sens réel de l'expression qui les résume, j'espère en avoir rassemblé et résumé les éléments principaux et avoir facilité la tâche des savants qui voudront me suivre sur ce terrain difficile¹.

Paris, le 20 mars 1873.

1. Cette dernière phrase a été ajoutée par Chabas. (Note manuscrite de Lefébure dans son exemplaire.)

CHAPITRE CXV DU LIVRE DES MORTS¹

M. Goodwin, à qui la science doit tant de découvertes utiles, semble porter son attention sur les textes mythologiques : après avoir interprété le chapitre cxii du *Livre des Morts*², puis une ancienne inscription restaurée par Shabaka³, il vient de publier, dans la *Zeitschrift* de Berlin⁴, une traduction du chapitre cxv. Si M. Goodwin est aussi heureux sur ce terrain que sur celui de la philologie, on ne peut que souhaiter de le voir s'y engager de plus en plus, car les croyances religieuses de l'Égypte restent entourées pour nous d'une obscurité si grande, qu'il serait encore impossible de commenter, d'une manière complète, le plus petit chapitre du *Livre des Morts*. Cette ignorance justifie la présente communication, dont le but est d'ajouter au travail de M. Goodwin, qui a revu le texte d'après les papyrus du British Museum, quelques matériaux propres à faciliter, peut-être, l'explication future de la doctrine contenue dans le chapitre.

La première remarque qui se présente à l'esprit quand on aborde l'étude d'une composition de ce genre, c'est que le

1. Publié, en 1874, dans les *Mélanges d'Archéologie égyptienne et assyrienne*, t. II, p. 155-166.

2. *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1871, p. 144.

3. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, t. I, p. 247.

4. *Zeitschrift*, etc., 1873, p. 104.

sujet en est supposé connu, de sorte de l'auteur l'indique sans le développer. C'est là une difficulté qu'on ne peut vaincre qu'en cherchant ailleurs un certain nombre de textes analogues, et en groupant ainsi des détails qui s'éclairent ou se complètent les uns les autres. Il faut tenir compte en outre de l'accord du texte avec lui-même, et ne pas croire que les Égyptiens, si réelle que paraisse leur infériorité littéraire, aient travaillé suivant un procédé spécial, consistant à rassembler des phrases sans lien sous un même titre. L'expérience enseigne au contraire qu'il y a toujours un motif à leurs réunions les plus disparates d'idées ou de symboles, et que ce motif git dans un point de doctrine qui forme le centre caché des divergences apparentes.

I

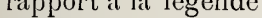
Il sera donc utile de rechercher ici les concordances extérieures et intérieures du chapitre cxv. Ce texte appartient à un ensemble de chapitres dont les plus intéressants n'apparaissent guère qu'à partir de l'époque saïtique au *Livre des Morts*, et seulement dans les éditions les plus complètes. Ceux-là (les chap. cxii, cxiii et cxv) sont narratifs et ce sont les seuls du livre; aussi M. Goodwin, qui leur attribue une haute antiquité, les croit-il extraits de quelque ancien poème¹. Il est difficile de se faire une opinion sur leur âge, car le style dans lequel ils sont écrits emploie les mêmes procédés de dialogue que celui des textes ptolémaïques du mythe d'Horus, recueillis au temple d'Edfou par M. Naville: toutefois, étant donnée la stabilité bien connue des coutumes et des croyances égyptiennes, on peut conjecturer que, s'ils avaient été composés au moment de leur introduction dans le Livre sacré, ils n'y auraient apporté pour cela aucune

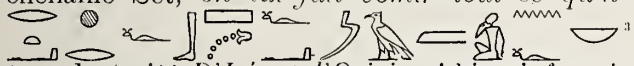
1. *Zeitschrift*, 1871, p. 147, et 1873, p. 104.

doctrine nouvelle. Il faut ajouter aussi que, parmi les exemplaires du Musée du Louvre qui, au nombre d'une quinzaine, contiennent le chapitre cxv, se trouve le papyrus du duc de Luynes, regardé par M. Devéria¹ comme l'un des plus anciens textes hiératiques.

Le groupe complet était destiné à faire connaître les *âmes* de deux régions, l'Orient et l'Occident ; de deux sanctuaires, Pa de Bouto, dans la Basse Égypte, et Nekhen d'Éléthya, dans la Haute ; enfin de deux villes, An et Sesennu, ou Héliopolis et Hermopolis, consacrées, comme l'indiquent leurs noms grecs, au Soleil et à Thoth. La qualification d'âme se rattache à l'idée d'un dieu créateur, ou nocturne, ou mort : c'est pour ce motif que, le bélier étant l'un des hiéroglyphes de l'âme, le dieu fabricant par excellence, ou Num, portait la tête du bélier, tandis qu'Osiris, la victime légendaire, était adoré comme bélier ou comme bouc à Mendès, et que le soleil souterrain, aux hypogées royaux de Thèbes, était un criocéphale.

Ici, les chapitres des âmes font tous allusion au dieu de la lumière vaincu, puis triomphant, et, ee qui leur donne une physionomie spéciale, représenté souvent sous la forme de l'œil ou des yeux d'Horus (le soleil et la lune), variantes de l'âme².

Le chapitre des âmes de l'Occident dit qu'après avoir enchaîné Set, on lui fait vomir tout ce qu'il a mangé,  et l'auteur du traité *D'Isis et d'Osiris*, si bien informé de ce qui a rapport à la légende égyptienne, raconte, en effet, que l'œil d'Horus fut avalé par Typhon, qui le rendit ensuite au Soleil⁴. Le chapitre des âmes de l'Orient, qui représente le



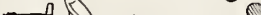
1. *Catalogue des Manuscrits égyptiens*, p. 87 et 52.

2. *Todtenbuch*, ch. xci, 1, 4; Mariette, *Fouilles d'Abidos*, p. 58.

3. *Todtenbuch*, ch. cviii, 5.

4. Plutarque, *D'Isis et d'Osiris*, 55.

que je ne connaissais pas ; je n'avais pas vu les mystérieux. Salut à vous, ces dieux d'Hermopolis, qui grandissez le 2 du mois et qui frappez le 15,



; ce sont Thoth le mystérieux, Sau et Tum. Thoth, dans son rapport avec l'œil sacré, est un dieu lunaire, et on le voit¹, ainsi que son emblème le cynocéphale², frappant le pourceau de l'éclipse avec un glaive.

II

En résumé, l'on rencontre partout les yeux d'Horus éclipsés ou avalés, puis revomis, ou repêchés, ou délivrés par un coup frappé pendant le mois; allusions au démembrement d'Horus³, spécialement indiqué dans les chapitres de Pa et de Nekhen, où les génies des canopes sont attribués à ce dieu *pour ses entrailles*⁴, ou pour *gardiens de ses entrailles*⁵, et où le premier sanctuaire lui est donné *pour lieu de repos* ⁶, et le second pour *séjour de ses membres*⁷.

Le chapitre cxv se rattache au même ordre d'idées, car, dès la première ligne, l'élu *a découvert la face pour l'œil de l'Unique, et le cercle des ténèbres s'est ouvert.*

L'expression de *la face découverte* se retrouve au chapitre cxiii. Ra donne à Horus *l'ouverture de la face pour*

1. Papyrus n° 1420 de la Bibliothèque nationale.

2. Sharpe et Bonomi, le sarcophage de Sési I^{er}, et Musée du Louvre, sarcophage de Taho.

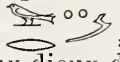
3. Plutarque, *De la création de l'âme*, et *D'Isis et d'Osiris*, 20; cf. Diodore, I, 25.

4. *Todtenbuch*, ch. cxii, 7.

5. *Id.*, ch. cxiii, 6.

6. *Papyrus Cadet* et *Papyrus du Louvre*.

7. *Todtenbuch*, ch. cxiii, 5.

son père Osiris¹, ou l'âme qui parle avec son père le grand². Une qualification analogue figure à la ligne 6 du chapitre cxv, dans la phrase qui dit du fils divin , *grande est sa vue*. Ces titres s'appliquent aux dieux de la lumière : de même que le personnage divin du chapitre cxv est, d'après une variante citée par M. Goodwin³, le *Voyant*, Horus était le *Voyant*, , ou le *Vigilant*, , et l'on demandait à voir ce que lui et le Soleil voyaient à l'Orient⁶. La grande vue du fils désigne donc le lever de l'astre renaissant et victorieux.

L'*extension du bras*,  (l. 2), paraît avoir ici le même sens, mais la phrase qui la mentionne n'est pas claire ; on peut la traduire, en adoptant le sens interrogatif que propose M. Goodwin, par : *Je connais les âmes d'Héliopolis : est-ce que le Très-Vaillant ne naît pas* ( , cf. Décret de Canope, l. 13) *d'elle* (Héliopolis, ou d'elles, les âmes) *au passage* (hors des bandelettes de la momie ?) *de l'extension du bras de celui qui est là, le Voyant ?*  (Pap. Hay, cité par M. Goodwin), c'est-à-dire quand se produit l'extension du bras, qui caractérisait les dieux solaires reprenant leur puissance. Le soleil avait étendu le bras pour amener à lui la jambe d'Hathor et s'en faire une barque⁷ ; au chapitre xxxix, dont la connaissance permettait de repousser le serpent typhonien, Nu s'écrie : *Allons ! repoussons cet ennemi qui s'approche de celui qui est dans son naos, et seul ou solitaire étend les bras, Nebert'er*,

1. Todtenbuch, ch. xxxvii, 2.

2. *Id.*, ch. xxxii, 1.

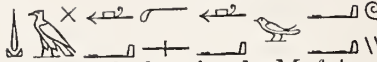
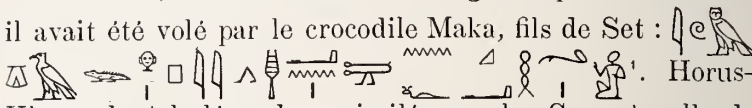
3. Zeitschrift, etc., 1873, p. 105.

4. *Shāi n sinsin*, éd. Brugsch, p. 19.

5. Naville, *Textes relatifs au mythe d'Horus*, vi, 1.

6. Mariette, *Fouilles d'Abydos*, p. 71 ; et Champollion, *Notices publiées* [t. I], p. 775.

7. Todtenbuch, ch. xcix, 22.

 (l. 12 et 13). Les dieux, parcourant le bassin de Mafek, viennent alors à *celui qui est dans son naos, celui de qui sortent les dieux, et le protègent*. Le bras était, en effet, comme l'œil, guetté par l'ennemi, et il avait été volé par le crocodile Maka, fils de Set :  Horus-Khem, dont la légende, assimilée par les Grecs à celle de Persée², paraît avoir donné naissance au conte égyptien des deux voleurs³, lève, en ressuscitant, un bras encore momifié et manchot. Le symbolisme du bras était si bien analogue à celui de l'œil qu'au chapitre cxiii les bras d'Horus, l. 4, varient avec les yeux d'Horus. Au chapitre cix, l. 8, l'épervier divin a *l'œil gauche noir comme le côté*, , et le porc, que le chapitre cxii montre attaquant l'œil d'Horus ou la lune, est appelé *le dévorateur du bras*, , dans la scène des sarcophages où il est chassé d'une barque par le singe lunaire⁴. La tête, séjour des yeux sacrés, est souvent citée aussi avec les bras.

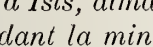
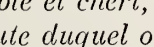
Un des passages les plus importants du chapitre cxv est celui qui donne la date de la victoire divine : *Ra conversait avec Amhauf; voici qu'un fléau (s'éleva) contre lui : c'est alors que le coup fut frappé le 2 du mois. Ra dit à Amhauf : Prends la lance* (l. 3 et 4). Le chapitre suivant indique le même jour, quand il parle des dieux d'Hermopolis *qui grandissent le 2 et qui frappent le 15* (l. 3); c'étaient là les deux époques de la délivrance de l'œil sacré : *j'ai délivré l'œil d'Horus de son éclipse arrivant à la fête du quinzième*

1. Sharpe, *Egyptian Inscriptions*, I, pl. LVII, 31, 32, et pl. LVIII, 22.

2. Hérodote, II, 91.

3. *Id.*, II, 121.

4. Sarcophage de Sêti I^{er}, publié par Sharpe et Bonomi, V; et Musée du Louvre, sarcophage de Taho.

jour, , et ce *filet amène à Horus ses yeux et l'ouverture pour sa face le 2 et le 15 du mois*². On peut comparer à cette dernière phrase une allusion du chapitre CXLVIII au *filet ou au pêcheur dangereux*, , en ce jour, en cette nuit, en cette fête du quinzième jour, en cette année³, et une énumération analogue, qui figure au début des *Textes du mythe d'Horus*, lorsque Thoth célèbre le triomphe du dieu, établit d'une manière certaine le sens qu'a dans ces légendes le mot ^x ou  ×, variante du mot ^{@@} ×, deux termes que M. Chabas traduit, ainsi que M. Brugsch, par frapper : un jour de fête à Horus, seigneur de cette terre, fils d'Isis, aimable et chéri, etc., un jour de fête en ce jour pendant la minute duquel on a frappé, un jour de fête en cette nuit pendant les heures de laquelle on a frappé, un jour de fête en ce mois au quinze duquel on a frappé, un jour de fête en cette année pendant les mois de laquelle on a frappé, un jour de fête en ce siècle pendant les années duquel on a frappé, un jour de fête en cette éternité!



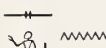
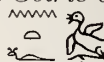
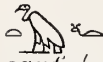
La lance ou  que le Soleil fait prendre par Amhauf ne diffère évidemment point de l'arme divine , , , et , portée par le Ptolémée des *Textes* du mythe

1. *Todtenbuch*, ch. LXXX, 4.

2. *Id.*, ch. CXIII, 4 et 5.

3. *Id.*, *ibid.*, l. 17 et 18.

4. Naville, *Textes relatifs au mythe d'Horus*, 1, 3, 4 et 5.

coudées, , et un dieu accompagnant *Celui qui élève le bras* était représenté avec une figure humaine, ¹, comme la déesse mère et hermaphrodite, ². Un des textes du groupe montre bien que le héros du chapitre cxv n'est pas un homme, mais la forme ithyphallique de l'âme céleste qu'Ammon-Ra, âme auguste d'Osiris rajeuni, reçoit dans une représentation de basse époque³; l'élû, pour conjurer le monstre typhonien, dit : *Détourne-toi de l'Osiris véridique! Il est le mâle dans le ventre de sa mère!* , *cache ta tête! que l'abîme te reçoive!* , *Je suis sauf, (si) tu es sauf. Je suis Ur-hakau, fils de Nu*⁴; ou bien, d'après la version du chapitre cxlix : *Le Voyant unique est contre toi : je suis complété, je suis le mâle, cache ta tête! si tu es sauf, je suis sauf, réciproquement. Je suis Ur-hakau. Ra m'a donné mes deux yeux et je m'en pare*⁵. Le chapitre xcix place le mâle dans la barque solaire : *je viens pour voir mon père Osiris. O seigneur du voile! maître de la joie du cœur, ou du retour des cœurs! O seigneur de la tempête! Mâle qui navigues! O toi qui navigues par cette contrée d'Apap*⁶!

Les attributions terribles données au mâle dans ces textes le rapprochent du phallus de Ra, par qui tout devient défaillant des millions de fois sous sa forme de Baba⁷, et qui est accompagné, peut-être comme variantes, par les cornes de Khepra et la prune de l'œil de Tum : *si j'étais passé,*

1. *Le Papyrus magique Harris*, IX, 8.

2. *Todtenbuch*, ch. CLXV, 12.

3. *Id.*, ch. CLIV, 12.

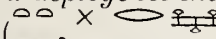
4. *Denkmäler*, IV, 29 b.

5. *Todtenbuch*, ch. CVIII, 7.

6. *Id.*, *ibid.*, I, 15 et 16.

7. *Id.*, ch. CVIII, 2 et 3.

8. *Id.*, ch. XCIII, 1 et 2.

si j'étais amené à l'Orient, si je connaissais toutes les choses mauvaises des fêtes de ceux qui sont des impies pour moi, (dignes) d'être frappés par les cornes de Khepra, oui ! il me dévorerait, ce phallus de Ra, tête d'Osiris¹, et qu'elles ne me frappent pas, les deux cornes de Khepra ! oh ! qu'elle ne soit pas contre moi, la prunelle de l'œil de Tum² ! que je ne sois ni détruit, ni violenté ! que je ne passe pas vers l'Orient pour célébrer la fête de ceux qui sont des impies pour moi³ ! Au chapitre xvii, le phallus d'Osiris ou de Ra est représenté, dans le même rôle, sous la forme d'un lion étincelant que l'élou conjure⁴. La partie du texte dans laquelle il se trouve et qui existe dans les anciens exemplaires sur papyrus du *Livre des Morts*⁵, mais non aux *Aelteste Texte*, a les plus grands rapports avec la légende du chapitre cxv. Elle contient quelques mots difficiles, qui ne cachent pourtant pas le sens général du passage, dans lequel l'élou est identifié avec Isis, puis conçu en elle⁶, et dont la glose a été traduite ainsi par M. de Rougé⁷ : *Le lion lumineux qui est à l'extrémité, c'est le phallus d'Osiris, ou bien c'est le phallus de Ra. Celui qui a déployé ses cheveux sur lui, et qui a terminé sa route (?)* (, qui hésite à l'entrée de son chemin, cf. Chabas, *Voyage*, vocabulaire, n° 764), *c'est Isis, lorsqu'elle se voile, alors elle ramène,* (, *ses cheveux sur elle* ». On reconnaîtra dans la métamorphose de l'Osiris devenu Isis, puis conçu par elle, les phases de la renaissance solaire, qu'exprime la vignette en montrant une femme (Isis) penchée vers un lion (Osiris ou Ra), et ayant

1. *Todtenbuch*, ch. xciii, 2 et 3.

2. Cf., ch. xxxii, 7.

3. *Id.*, ch. xciii, 7 et 8.

4. *Id.*, *ibid.*, 1. 85.

5. E. de Rougé, *Études sur le Rituel*, p. 70.

6. *Todtenbuch*, ch. xvii, 86 et 87.

7. *Études sur le Rituel*, p. 69.

8. *Todtenbuch*, ch. xvii, 94 et 95.

au-dessous du ventre un scarabée (le soleil levant). On y remarquera aussi une grande analogie avec la légende d'Héliopolis, dans laquelle le mâle, pareil au *dieu de l'Amenti qui jouit de lui-même*¹, se change en femme chevelue et donne naissance à un dieu,  (l. 7).

Celui-ci est appelé *le fils du temple* (l. 6), parce que la scène se passe à Héliopolis, et que le sanctuaire de cette ville était regardé comme un des lieux de la résurrection solaire : le Phénix renaissant de ses cendres, emblème de l'aurore², et par extension du retour de certaines périodes astronomiques, y apportait d'Arabie l'œuf de myrrhe dans lequel il avait enfermé son père³. La présence du Bennu (le Phénix) à Héliopolis, où Osiris avait été enseveli suivant le papyrus magique Harris⁴, symbolisait déjà, au chapitre xvii, « le » retour d'Osiris à la lumière⁵. Dans les textes sacrés, Héliopolis, ou les portes du Soleil⁶, était souvent, en effet, une des localités mystiques habitées par l'astre pendant son séjour souterrain ; l'élu, dont *la demeure a été bâtie par Tum et fondée par les deux lions*⁷, *se repose dans Héliopolis, sa demeure, bâtie par Safekh et élevée par Num sur sa muraille*⁸.

Le chapitre LXXVIII du *Livre des Morts*, pour prendre la forme de l'épervier divin, réunit encore les principaux traits de ces traditions : *ô grand ! (ou ô épervier ! d'après le papyrus sans nom du Louvre), viens à Tattu ! place-moi sur le chemin que j'ai (déjà) parcouru, (car) j'hésite* , *renouvelle-moi, élève-moi donc !* (l. 1). On y lit que l'Osiris

1. *Todtenbuch*, ch. xvii, 9.

2. *Id.*, ch. cxxi, 1.

3. *Hérodote*, II, 73.

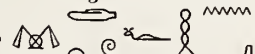
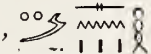
4. VIII, 12.

5. E. de Rougé, *Études sur le Rituel*, p. 46.

6. *Diodore*, I, 96.

7. *Todtenbuch*, ch. xvii, 83.

8. *Id.*, ch. lvii, 4.

véridique, *affermi sur son pavois comme le seigneur vivant du ciel, est confondu avec la divine Isis*,  (l. 7), et *préservé de celui qui fait son mal* (l. 8), que les dieux du monde souterrain *voient le renouvellement de la pêche* (l. 9), ou *la fête de la pêche*,  (d'après le papyrus sans nom), qu'Osiris, ou suivant ce dernier papyrus *Isis, a enfanté Horus et prospère par lui, qu'Osiris s'élève en un épervier divin, qu'il est une momie dont Horus est l'âme* (l. 13 et 14), que les deux lions *tirent le Seigneur unique*, ainsi que l'élu *de la tombe* (l. 19 et 20); qu'ils *remettent*, , la coiffure divine appelée *Nemmes* (l. 19); qu'il est, pour l'élu, *donné sa chevelure* (à Osiris), , que ce dieu *affermir* pour l'élu *sa propre tête sur son dos* (l. 20); et enfin, qu'Horus *a fabriqué les dieux et tiré des multitudes de son œil, dont l'Unique est le maître, Nebert'er, c'est-à-dire Osiris*.

Les deux lions sont Shu et Tefnu, qui, sous le nom du frère et de la sœur, accompagnent Ra comme âmes d'Héliopolis, au chapitre cxv, l. 5 et 7, de même qu'ils suivent Tum (le soleil nocturne), comme magistrats de cette ville au chapitre xviii, le jour du combat et du massacre des impies, c'est-à-dire des ennemis de Nebert'er, les associés de Set (l. 3 et 4). Après la victoire, Shu et Tefnu instituent une fête (l. 5), comme après l'éclipse Horus établit des sacrifices de bœufs, de gazelles et de porcs¹.

L'identité de ces récits apparaît clairement dans un papyrus de la XXVI^e dynastie, dont M. Pierret a publié la transcription hiéroglyphique. Isis y dit à Osiris : *Je suis ta sœur Isis. Il n'y a ni dieu ni déesse ayant fait ce que j'ai fait : j'ai fait le mâle, étant femme, afin de faire revivre ta personne sur*

1. Todtenbuch, ch. cxii, 6.

lunaire personnifié *éclairant les ténèbres*. Une allusion certaine à cette doctrine est visible, au contraire, dans une composition de basse époque ajoutée au *Todtenbuch*, laquelle prescrit de faire une déesse à trois têtes : *l'une de lionne, l'autre humaine et couronnée du double diadème, la dernière de vautour avec la double plume, et ayant un phallus, deux ailes et des pattes de lion*¹. Au chapitre précédent, une image du dieu qui élève le bras devait avoir la tête de la déesse Nit, qui, elle-même, était quelquefois eriocephale².

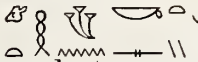
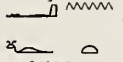
Plus on approche de l'ère moderne, plus les symboles de ce genre se multiplient, accusant ainsi les analogies qui existent entre les croyances égyptiennes et les cultes de l'Asie, dans lesquels le sanglier et les déesses hermaphrodites jouent, de même qu'ici, un grand rôle. Isis, aux derniers temps du paganisme, finit par devenir la divinité suprême, comme auparavant Astarté en Phénicie, Cybèle en Phrygie, ou Anaïtis en Assyrie, prédominance du type féminin qui semble s'expliquer par ce fait qu'à la décadence des cultes les femmes, restées presque seules fidèles aux anciens dieux, accommodent alors la religion suivant leurs préférences et leurs goûts.

Le sens allégorique de la chevelure, que M. de Rougé croyait destinée à « couvrir les mystères de la conception »³, sera étudié dans un mémoire sur l'Arbre sacré en Égypte. Il a pour origine probable une confusion entre les idées de *chevelure*, , et d'*arbre*,  : les rameaux de l'arbre sacré, emblème du ciel inférieur abritant les mânes et le soleil, devinrent les cheveux de la déesse ou du dieu dans lesquels se personnifiaient soit le séjour infernal, soit l'âme céleste unie à ce séjour. De leur côté, les dieux efféminés de l'Asie naissaient d'un arbre et se changeaient en

1. *Todtenbuch*, ch. CLXIV, 12 et 13.

2. Champollion, *Notices manuscrites*, t. II (Panthéon égyptien), p. 299.

3. *Études sur le Rituel*, p. 70.

tains dieux étaient dans la chevelure, , et le chapitre de l'oiseau *Shenti*, emblème du temps, semble débiter par une allusion à ce symbolisme : *maître de ce qui est, bourreau de ceux qui subsistent avec leurs têtes et leurs chevelures, et qui sont dans leur* (bassin ? ou sycamore ? de) *Mafek, les grands et les élus, préparateur de l'instant, je suis au ciel et j'immole sur terre tour à tour par une puissance, etc.*¹ Les rois d'Égypte, suivant Diodore, se couvraient la tête, entre autres ornements allégoriques, de masques de lions et de branches d'arbres². Une divinité par laquelle le chapitre cviii, l. 10, remplace Isis, c'est-à-dire Hathor, qu'on représentait souvent dans l'arbre sacré, et dont la coiffure  était mise en rapport de Shu³, avait, comme l'a remarqué M. Goodwin⁴, le surnom de *Henkesti*, ou *la chevelue*, de même que Déméter était pour les Grecs la déesse aux belles boucles, *Calliplocamos*. Au Calendrier Sallier⁵, Hathor paraît prendre le rôle de Ra, le 1^{er} d'Athyr, et ses litanies du temple de Dendérah l'appellent *celle qui a des cheveux couleur de mafek*. D'après Lueien, on conservait à Memphis les cheveux bouclés d'Isis⁶ : l'*Henkesti* du mâle à Héliopolis était sans doute analogue.

Les reliques sacrées que renfermaient les sanctuaires de l'Égypte passaient, en effet, pour être certaines parties des corps divins⁷. La vénération pour ces objets devait être fort grande chez un peuple qui respectait les emblèmes de la divinité au point de rendre un culte à plusieurs animaux, et

1. *Todtenbuch*, ch. xxx, 3.

2. *Id.*, ch. LXXXIV, 1.

3. I, 62.

4. *Todtenbuch*, ch. xxxv, 1.

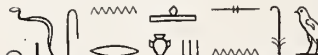
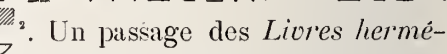
5. *Zeitschrift*, etc., 1873, p. 106.

6. Chabas, *Le Calendrier Sallier*, p. 45.

7. *Contre un ignorant bibliomane*, 14.

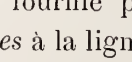
8. J. de Rougé, *Textes géographiques d'Edfou, passim*; Plutarque, *D'Isis et d'Osiris*, 18, et Diodore, I, 21.

de croire que les dieux habitaient en réalité dans leurs statues, comme le prouve l'ancienne inscription étudiée par M. Goodwin¹. Ptah, qui a *enfanté les dieux, fait les contrées*, etc., a aussi *installé les corps des dieux pour (y) placer leurs cœurs* : il fait entrer les dieux dans leurs corps en toute espèce de bois, de gemme ou de pierre, 

    ². Un passage des *Livres hermétiques* justifie de même les accusations des chrétiens repro-

chant aux gentils le culte des idoles : *Oui, les statues, ô Asclépios; vois-tu comme tu manques de foi? Les statues animées, pleines de sentiment et d'aspiration, qui font tant et de si grandes choses; les statues prophétiques qui prédisent l'avenir par les songes et toutes sortes d'autres voies, qui nous frappent de maladies ou guérissent nos douleurs selon nos mérites*³.

IV

La discussion des principaux points sur lesquels roule le chapitre cxv permet à présent de proposer pour ce texte une traduction en rapport avec les résultats acquis. Cette traduction reste conjecturale en plusieurs endroits, car le texte est très corrompu. C'est ainsi que la phrase incomplète, qui est rétablie d'une manière fort claire au *Papyrus Hay* du British Museum, *n nti* , est reproduite dans les papyrus du Louvre comme au *Todtenbuch* (vers la fin de la ligne 2). La variante fournie par le même papyrus pour le mot qui précède *anes* à la ligne 5,  au lieu de , ne se retrouve pas non plus ailleurs, de même que

1. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, t. I, p. 247.

2. Sharpe, *Egyptian Inscriptions*, I, pl. XXXVIII.

3. *Hermès Trismégiste*, traduction de Louis Ménard, liv. II, 9.

celle qui, à la ligne 2, fait de la négation *tem* le dieu Tum : *Tum y devient le Très-Vaillant*.

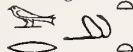
Les papyrus du Louvre ont toutefois des variantes qu'il ne sera pas inutile de noter.

Ligne 3 du Todtenbuch : la particule  de la phrase *ta-a n t'et-t-u neter-u* est placée entre *t'et-t-u* et *neter-u*, ce qui donne un sens possible, aux n^{os} 3084, 3089, 3091, et au *Papyrus de Taho*. Le mot *Ra* est suivi de  aux n^{os} 3051 et 3089, et au *Papyrus de Taho*. Le *Papyrus de Taho* écrit le mot *hau*, qui qualifie le compagnon de Ra, comme    , *temps*. Pour la ligne 3 seulement, le nom de ce personnage est partout écrit (sauf au *Papyrus de Luynes*) *suten-m-hau-f*, mauvaise transcription hiératique dans laquelle le syllabique *am* a été confondu avec l'hiéroglyphe *suten*. On trouve assez souvent des noms mythologiques du même genre : *am-u-abt-u-sen* (Naville, *Textes relatifs au mythe d'Horus*, xxi, 5); *am-u-hru-u-sen* (*Todt.*, ch. cxxv, 63); *am-hru-f* (*id.*, ch. cxxiv, 9). Au chap. cxxv, 67, Thoth est *am-unt-f*, et il s'agit peut-être aussi de lui au chap. cxv.

Ligne 4 :    est écrit     au n^o 3084, au *Papyrus de Taho* et au n^o 3089.

Ligne 5 : *Kheper-sen heb Ra pu* semble une erreur, car on trouve à la place des groupes compris entre *Kheper* et *pu* :   (*Papyrus de Taho*),   (n^o 3091), ou   (n^{os} 3051 et 3089). Le sens est : (le frère et la sœur) *instituent la fête Sen* ou *Sent*, peut-être la fête du *deux* du mois, qui se nommait, d'après la liste publiée par M. Brugsch (*Calendrier égyptien*, pl. IV), *la fête d'Horus vengeur de son père*. M. Goodwin a signalé la variante  .

Ligne 6 : le mot *henkesti* est partout écrit deux fois après le groupe qui veut dire *femme*, sauf au n^o 3129, qui a une grande ressemblance avec le *Todtenbuch*.    est bien  , comme l'a lu M. Goodwin.

Ligne 7 : les deux groupes *pehti* sont précédés de *ur*,
, dans tous les papyrus, même au n° 3129.

CHAPITRE POUR SORTIR VERS LE CIEL, FRANCHIR LA TOMBE
 ET CONNAÎTRE LES ÂMES D'HÉLIOPOLIS

- L. 1 L'Osiris véridique dit : « J'ai grandi hier avec les
 grands, je suis né dans le lieu des naissances, j'ai dé-
 couvert la face pour l'œil de l'Unique,
 L. 2 et le cercle des ténèbres s'est ouvert, je suis l'un de
 vous ! Je connais les âmes d'Héliopolis : est-ce que
 le Très-Vaillant n'en naît pas, quand sort le bras
 étendu de celui qui est (là, le Voyant) ? J'adresse
 L. 3 la parole aux dieux (?) : « Que ne soit pas anéanti l'en-
 fant d'Héliopolis ! » Je sais pourquoi la chevelure du
 mâle a été faite. C'est Ra qui conversait avec Amhauf :
 L. 4 voilà qu'un fléau (survint) contre lui. C'est (alors que)
 le coup fut frappé le 2 du mois, Ra dit à Amhauf :
 « Prends la lance pour le fils de l'homme ! » — « Voici
 L. 5 la lance », dit Amhauf. Le frère et la sœur instituent
 la fête Sen-t. Celui qui est sous le voile, son bras ne
 se repose pas, voilà qu'il s'est changé en
 L. 6 femme chevelue. C'est la chevelure dans Héliopolis.
 Dévoilé et puissant est le fils de ce temple : c'est
 le dévoilé d'Héliopolis. La chair de sa chair, grande
 est sa vue,
 L. 7 car il est en un très vaillant dieu, en un fils né de
 son père. Ce qui lui appartient, c'est d'être le Très-
 Vaillant d'Héliopolis. Je connais les âmes d'Héliop-
 olis, c'est Ra, et ce sont Shu et Tefnu. »

Le *Papyrus de Luynes*, qui mérite une attention spéciale
 à cause de son ancienneté, suit la même version que les
 autres, mais quelques changements dans les particules lui
 prêtent parfois des sens nouveaux :

- L. 1 J'ai grandi hier avec les grands et je suis né dans le lieu des naissances ; j'ai découvert la face pour l'œil de l'Unique,
- L. 2 et le cercle des ténèbres s'est ouvert : je suis l'un de vous ! Je connais les âmes d'Héliopolis : est-ce que le Très-Vaillant ne naît pas d'elle (), quand surgit le bras étendu de celui qui est avec moi ()
- L. 3 à dire aux dieux () : « Que ne soit pas anéanti l'enfant d'Héliopolis ! » Je sais pourquoi la chevelure du mâle a été faite. Ra parlait () avec Amhauf :
- L. 4 voilà qu'un fléau s'éleva contre lui () : c'est alors que le coup fut frappé le 2 du mois. Ra dit à Amhauf : « Prends la lance, fils de l'homme ! » — « Voici la lance »,
- L. 5 dit Amhuruf (). Les deux frères (cf. *Todtenbuch*, chap. xvii, l. 43, 44 et 45), c'est Ra passant dans la forme () de Sotem-anes (le maître de la robe, *d'après M. Goodwin, ou Celui au voile noir, car l'hiéroglyphique peut avoir été d'abord Kem-anes*) : son () bras ne se repose pas, voici qu'il a pris sa () forme
- L. 6 de femme chevelue : c'est la chevelue An. Dévoilé est le maître du temple : c'est () le dévoilé d'Héliopolis. Son () enfant, grande est sa vue (),
- L. 7 car il est en Très-Vaillant (prodigieux ? ), en fils né de son père. Ses choses () sont celles du Très-Vaillant d'Héliopolis. Je connais les âmes d'Héliopolis, Ra, Shu et Tefnu.

Le chapitre CXV se rapporterait donc, comme le groupe de textes dont il fait partie, à la guerre des dieux égyptiens, et la légende héliopolitaine qu'il raconte aurait eu pour type le triomphe de la clarté solaire et lunaire, qui chasse quotidiennement les ténèbres en renaissant du sein de l'étendue souterraine avec laquelle elle semblait s'être confondue. Le mythe auquel ce phénomène donna naissance en Égypte y avait pris une importance qui l'étendit au mois, à l'année, aux cycles astronomiques, à la vie extra-terrestre, à la cosmogonie, et sans doute ici à l'épopée. C'est la mise en action de l'idée qu'expriment les titres bien connus faisant du Soleil celui qui *s'enfante* ou qui *s'engendre lui-même*. Il y a une différence sensible entre la traduction d'après laquelle on peut conclure ainsi et celle qu'on doit à M. Goodwin, qui voit une épidémie dans , ou le coup frappé par le dieu, comme le prouvent les *Textes* publiés par M. Naville, et du bronze servant à la reproduction de l'espèce humaine dans , qui n'est autre chose que la lance divine. Les analogies permettent de rectifier pour ces mots l'interprétation du savant anglais, qui n'en est pas moins régulière au point de vue grammatical. Mais la mythologie égyptienne, ainsi que les autres branches de la civilisation, agriculture, commerce, comptabilité, arts, sciences, etc., avait ses expressions particulières qui formaient comme une langue dans la langue, et la science du déchiffrement se retrouve là, bien qu'elle se soit rendue presque entièrement maîtresse du langage ordinaire, en face d'une phraséologie nouvelle dont il lui faudra chercher la clef. Les premiers pas dans une voie semblable étant toujours hasardeux, ce serait déjà beaucoup, après M. Goodwin, qui s'est attaché à donner un texte correct, d'avoir pu indiquer les limites et entrevoir le sens du sujet.

LES

QUATRE RACES AU JUGEMENT DERNIER¹

M. Chabas a signalé² l'analogie remarquable qui existe entre les croyances chrétiennes et les idées égyptiennes au sujet du jugement dernier; des deux côtés, les justes sont placés à droite, et les méchants (condamnés au feu ou à a chaudière) à gauche. La même disposition se retrouve généralement dans les tombes royales, où le soleil nocturne traverse en barque des scènes de béatitude et de supplices. Le célèbre tableau des quatre races fait partie d'une de ces représentations, touchant laquelle on peut consulter les *Notices* de Champollion et les *Denkmäler*³. La traduction qui va suivre a été faite d'après le sarcophage de Sêti I^{er}, publié par MM. Sharpe et Bonomi⁴, et étudié par M. Pierret⁵. L'interprétation consciencieuse de M. Pierret eût rendu

1. Publié dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, vol. IV, part 1, 1875; tirage à part in-8° à 25 exemplaires. — Lefébure avait inscrit au crayon, dans les marges de son exemplaire, des corrections ou des observations assez nombreuses : on les trouvera en notes, au bas des pages, entre crochets []. La plupart d'entre elles contiennent des variantes relevées par lui dans le *Tombeau de Sêti I^{er}*, p. 770-775, qu'il publia une dizaine d'années après ce petit mémoire.

2. *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, t. II, p. 168-172.

3. *Denkmäler*, III, 136

4. Cf. Sharpe, *Egyptian Inscriptions*.

5. *Revue archéologique*, mai 1870.

eelle-ci inutile, s'il ne restait à mettre en lumière un point important, celui de la création des hommes, dont la légende ne paraît pas encore avoir été expliquée d'une manière satisfaisante, bien qu'elle ait attiré depuis longtemps l'attention des égyptologues¹.

La scène entière se divise en trois séries superposées, mais il n'y a là, comme dans les dessins chinois, qu'un artifice de perspective échelonnant le milieu, la droite et la gauche, qui ne pouvaient, en effet, figurer sur le même plan, puisque les tableaux égyptiens ne montrent les personnages que de profil. A la droite de Ra, on mesure des champs pour les élus, et à sa gauche on amène le troupeau des humains pour y choisir les âmes qui seront détruites. La création des quatre races composant l'espèce humaine est attribuée, sauf pour les Nègres, aux pleurs d'Horus et à la déesse Sekhet, une des personnifications de l'œil d'Horus, le soleil. Les textes disent que les hommes étaient nés de l'œil et les dieux de la bouche de Ra ou d'Horus, et l'on retrouvera un symbolisme analogue, faisant venir les plantes et les bêtes d'une émanation divine, dans un papyrus magique traduit par M. Bireh².

Au sarcophage de Sêti I^{er}³, en C, la barque solaire sort par la porte que garde le serpent Tek-her, ou *face étincelante*; le dieu est représenté sous la forme d'un criocéphale debout dans un naos qu'entoure de ses replis le serpent Mehen. Sau est à la proue, Hakau à la poupe, et quatre personnages nommés *les infernaux* remorquent la barque avec une corde vers la porte Neb-t-Hau, *les maîtresses de la durée*. Devant eux, neuf dieux en gaine tiennent un long serpent, *les porteurs du serpent Nenu*t*'i*, précédés par douze

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, 13^e lettre; E. de Rougé, *Mémoire sur les six premières dynasties*, p. 9; Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, p. 98, etc.

2. *Revue archéologique*, 1863.

3. Pl. 7, 6 et 5.

hommes, *les âmes humaines qui sont dans l'enfer*, en marche vers un dieu à sceptre qui leur fait face, *celui qui est sur son angle*.

A droite, en B, douze hommes, dans une posture d'adoration, *les adorateurs qui sont dans l'enfer*, et douze *porteurs de corde dans l'enfer*, se dirigent vers quatre personnages à sceptres, tournés en face d'eux.

On voit à gauche, en D, Horus hiéracocéphale, appuyé sur un long bâton, seize hommes, appelés *les Hommes, les Amu, les Nahesu, les Tamehu* (les Égyptiens, les Asiatiques, les Nègres et les Libyens), douze personnages portant comme une corde un long serpent (symbole probable de la marche du temps), que surmonte derrière chacun d'eux, sauf le dernier, l'hiéroglyphe de la durée, *les porteurs de l'emblème de la durée dans l'occident*, et enfin huit dieux, *les divins magistrats de l'enfer*.

B. Ils rendent hommage à Ra dans l'occident¹ et réconfortent² Har-Khuti; ils ont connu Ra sur la terre et ont fait des oblations pour lui; leurs offrandes sont à leurs places, et leurs honneurs dans le lieu saint de l'occident. Ils disent à Ra : « Viens, Ra ! Remonte l'enfer ! Hommage à toi ! Entre dans les chapelles (qui sont) dans le serpent Mehen³ ! » Ra leur dit : « Offrandes pour vous, Bienheureux ! J'ai été satisfait de ce que vous faites pour moi, (soit que) je brille à l'orient du ciel, (soit que) je me couche dans le sanctuaire de mon œil. » Leurs aliments sont faits des pains de Ra, et leurs breuvages de sa liqueur T'eser; leur rafraîchissement est de l'eau, il y a des oblations pour eux, à terre, à cause de l'hommage (qu'ils rendent) à Ra dans l'occident.

Les porteurs de corde, ceux qui préparent les champs des Élus, — « prenez la corde, tirez, mesurez les champs des

1. [L'Amenti.]

2. [Exaltent.]

3. [Entre parmi les choses saintes sous le serpent Mehen.]

Mânes, qui sont des élus dans vos demeures, des dieux en vos résidences, Élus divinisés dans la campagne de la Paix, Élus vérifiés pour être dans (l'enceinte) de la corde; la justification est pour ceux qui (y) sont¹, et il n'y a pas de justification pour ceux qui n'(y) sont pas². Ra leur dit : « C'est la justice, la corde dans l'occident. Ra est satisfait par le mesurage en coudées des possessions de ceux qui sont des dieux et des domaines de ceux qui sont des Élus³. Ra crée vos champs, et désigne pour vous vos aliments, qui sont avec vous⁴. »

« Oh ! navigue, Khuti ! Les dieux sont satisfaits de leurs possessions, les Élus sont satisfaits de leurs demeures. » Leurs aliments sont dans la campagne d'Aru et leurs offrandes sont (faites) de ce qu'elle produit. Il y a des oblations pour eux dans les champs de la campagne d'Aru. Ra leur dit : « Sainteté à vous, cultivateurs qui êtes les maîtres de la corde dans l'occident. »

C. Le dieu grand est remorqué par les dieux infernaux, qui le font circuler dans le lieu mystérieux. « Remorquez pour moi, infernaux ! Rendez-moi hommage, vous qui êtes dans les enfers ! Force à vos cordes, avec lesquelles vous me remorquez ! Fermeté à vos bras⁵, vitesse à vos jambes, protection à vos âmes, acclamation à vos cœurs ! Ouvrez le bon chemin vers les cavernes des choses mystérieuses ! »

Ceux qui sont dans ce tableau, porteurs de ce serpent, tirent et (le) font apparaître devant Ra et devant eux, pour qu'il (Ra) se place dans (la porte) Neb-t-Hau. Ce serpent

1. [Ceux qui existent.]

2. [Ceux qui n'existeront plus.]

3. [Ra est satisfait du mesurage. Vos possessions à vous, dieux, et vos domaines à vous Élus, sont à vous.]

4. [Vos aliments, mangez.]

5. [... hommage, vous qui êtes dans les *étoiles* pour que soient fortes vos cordes, avec lesquelles....., et fermes vos bras, etc. Les plafonds astronomiques des tombes royales représentent la barque divine traînée par des étoiles.]

s'élève vers elle, sans la dépasser. Ra leur dit : « Tirez Nenu'ti ! Ne lui laissez pas d'issue, afin que je m'élève au-dessus de vous ! Enveloppement à vos bras, destruction à ce que vous gardez, vous qui gardez ce que deviennent mes formes, vous qui emmaillotez ce que deviennent mes splendeurs. » Leur nourriture est d'entendre la parole de ce dieu ; c'est une oblation, pour eux, d'entendre la parole de Ra dans l'enfer.

Ceux qui ont dit la vérité sur la terre et ont magnifié les formes de Dieu. Ra leur dit : « Acclamation à vos âmes, souffles à vos narines, et végétaux pour vous de votre campagne d'Aru. Vous, vous êtes d'entre les justes. Vos demeures sont, pour vous, à l'angle où l'on examine ceux qui sont dans la flamme, en lui. » Leurs aliments sont faits de pain, et leurs breuvages de la liqueur T'eser ; leur rafraîchissement est de l'eau. Il y a des oblations à terre, pour eux, comme bienheureux, selon ce qui leur appartient.

Ra dit à ce dieu : « Que le grand qui est sur son angle appelle les âmes des justes et les fasse se placer dans leurs demeures, auprès de l'angle, ceux qui sont avec moi-même ! »

D. Horus dit aux troupeaux de Ra, qui sont dans l'enfer de l'Égypte et du désert : « Protection à vous, troupeaux de Ra nés du grand qui est dans le ciel, souffles à vos narines, renversement à vos cercueils ! Vous qui avez été pleurés par mon œil, en vos personnes d'hommes supérieurs, vous que j'ai créés en vos personnes d'Amu : Sekhet les a créés, et c'est elle qui défend leurs âmes. Vous, j'ai répandu ma semence¹ pour vous, et je me suis soulagé par une multitude sortie de moi en vos personnes de Nègres : Horus les a créés et c'est lui qui défend leurs âmes. (Vous),

1. Le mot propre est *manustuprare*. — [Lactance fait allusion à une croyance analogue : « Nunc Vulcanus in terram semen effudit et inde homo tanquam fungus enatus est » (*Építome*, p. 542).]

2. [*Net'* : M. Naville pense que ce mot signifie *créer*, *Litanie*, p. 23.]

j'ai cherché mon œil, et je vous ai créés en vos personnes de Tamehu : Sekhet les a créés, et c'est elle qui défend leurs âmes. »

Ceux qui installent l'emblème de la durée¹ font lever les jours des âmes qui sont dans l'occident, et désignent pour le lieu de la destruction. Ra leur dit : « Étant les dieux², habitants de l'enfer, qui portez la (corde-)Équité pour traîner l'emblème de la durée, tirez l'emblème de la durée, tirez la (corde-)Équité, traînez l'emblème de la durée par elle³, des âmes qui sont dans l'occident, et désignez pour le lieu de destruction ! Qu'ils ne voient pas la retraite mystérieuse ! » Ce sont les divins magistrats qui détruisent les ennemis. Leurs aliments sont faits de parole véridique. Il y a une oblation pour eux à terre, faite de parole véridique auprès d'eux⁴.

Ceux qui ordonnent⁵ la destruction et son enregistrement pour la durée des âmes dans l'occident, — « que vos destructions soient pour les ennemis et vos enregistrements pour le lieu de la destruction ! Je suis venu, (moi) le grand, Horus, pour examiner mon corps, et pour lancer des fléaux contre mes ennemis. » Leurs aliments sont (faits) de pain, leur breuvage est de liqueur T'eser, leur rafraichissement est de l'eau⁶.

1. [Ceux qui fixent la durée.]

2. [Q ô dieux (Séti I^{er}).]

3. [... Équité pour mesurer la durée, mesurez la durée, tirez la (corde-)Équité, mesurez la durée par elle....]

4. [Il leur est fait des offrandes sur terre, parce que la parole véridique est en eux.]

4. [Ils ordonnent....]

5. [De l'eau. Il leur est fait des offrandes sur terre (comme à qui) n'entre pas au lieu de la destruction.]

THE BOOK OF HADES

(FROM THE SARCOPHAGUS OF SETI I)¹

When Belzoni discovered, in 1819, the tomb of Seti I. at Biban-el-Molouk, he found there the empty sarcophagus of the king, with the cover broken². The figures and the hieroglyphics which adorn this sarcophagus, upon which they are carved and filled in with blue colour, have been published in 1864, with descriptions by Messrs. Bonomi and Sharpe³, under the title of *The Sarcophagus of Oime-neptah I.* In 1870, M. Pierret gave, in the *Revue archéologique*, an analysis of the pictures and the legends which cover the exterior of the coffin; and later Messrs. Goodwin⁴ and Le Page Renouf⁵ have examined the secret writings which are found on a part of the sarcophagus. These endeavours are only partial, and a study of the whole has not been made on the sarcophagus of Seti I. before the present translation, which is complete and comprises all the fragments. The principal subject of the inscriptions on the sarcophagus is the navigation of the sun nightly in the infernal regions. Twelve gates enclose there, successively, twelve sections of space, from which the god passes, having gene-

1. Publié dans les *Records of the Past*, 1st Series, 1878, t. X, p. 85-134, et 1881, t. XII, p. 3-35. — G. M.

2. The sarcophagus is of arragonite, and is now in the Soane Museum, London.

3. Cf. Sharpe, *Egyptian Inscriptions*, pl. 61-67.

4. *Zeitschrift*, 1873, p. 138.

5. *Zeitschrift*, 1874, p. 101.

rally at his right hand the blessed, and at his left the damned, who are represented, according to the Egyptian rule of perspective, above and below. The gates correspond probably to the hours of the night, as do the infernal pylons to the astronomical ceilings at Biban-el-Molouk¹. The order in which these gates follow one another has been pointed out by Champollion², and they again occur in the like manner in the tomb of Rameses VI. The same composition figures in effect in the royal tombs, and covers there, generally to the left, the sides of certain rooms and corridors. We see by the royal tombs that the Egyptian artist connected the nightly divisions to the gates which preceded; and Champollion himself is the authority for designating, by an abridged form, every division of Hades by the name of the serpent which guarded the gate. There is as a clue to its arrangement, the number, and the succession of these gates which comprise this species of the Book of Hades, itself a variant of the Book of the Lower Hemisphere :

1st division		without a gate
2nd	»	door of the serpent Saa-set
3rd	»	» Akebi
4th	»	» Tetbi
5th	»	» Tek-her
6th	»	» Set-m-ar-f
7th	»	» Akhen-ar
8th	»	» Set-her
9th	»	» Ab-ta
10th	»	» Stu
11th	»	» Am-netu-f
12th	»	doors of the serpents Sebi and Reri.

1. Champollion, *Notices*, t. II, p. 630-684; cf. *Todtenbuch*, ch. CXLV-CXLVI.

2. *Lettres*, new edition, p. 189-192.

It is noticeable that the first division has not a door, and that the last has two. Further, in the tombs of Seti I. and of Merenptah I. the pictures and the legends relating to the door of Set-m-ar-f differ entirely from those which are attached to the same gate in the other tombs, and on the sarcophagus of Seti I. According to Champollion¹ the tomb of Amenophis III., when it was complete, contained the book which he there describes, but only a few fragments of it now remain in the chief chamber. The *Notices* of the same scholar attribute the 8th, 9th, and 10th divisions to the tomb of Ta-user-t, these are found in the chief chamber; the 3rd and 4th are seen in the tomb of Rameses I.² in the chamber which follows the 2nd corridor; the 2nd and 3rd occur in the chamber having six pillars; the 4th, 5th, 6th in the chamber of the well, and 7th on the principal chamber having six pillars, in the tomb of Seti I.; the 4th, 5th, and 6th in the principal chamber of the tomb of Merenptah I.; the 5th (in the 3rd chamber), 6th (other chamber), 3rd, 8th, 9th and 11th (in the principal chamber) of the tomb of Rameses III.; the 2nd, 3rd, 4th, and 5th in the tomb of Rameses IV. in the principal chamber; the 1st and 2nd are found in the tomb of Rameses VII. on the first corridor. The tomb of Rameses VI. contains the composition entirely complete on the commencement of the first corridor. The other tombs are more or less damaged, or they would have been able otherwise to have restored for us wholly or in part those divisions which appear to be wanting from the sometimes incomplete notices of Champollion. On the sarcophagus of Seti I. the beginning of the text is found on the outside at the foot of the chest; the 2nd and 3rd divisions follow to the right; the 4th is at the head and on a part of the left side, at which the 5th joins the 1st.

1. *Lettres*, new edition, p. 202-203.

2. Cf. *Egyptian Museum*, Paris.

The 6th and the 7th divisions, of which only fragments remain, occupy the two exterior sides of the lid; the 6th at the right, the 7th at the left side of the head. In the interior and adjoining the head, at the left side the 8th and 9th divisions; the 10th commences at the foot; and the 11th, which extends to the right, finishes at the head, where is the 12th. There the great composition stops. Other texts, now incomplete, covered the interior part of the lid; these generally belong to the *Book of the Dead*. Finally, the bottom of the chest, which is intact, shows the goddess Nu surrounded with prayers and chapters from the *Book of the Dead*. The general sense of the great composition (the scenes of which have no other relation than to present the variants of a same idea) is that the sun and the gods, or the souls who accompany him, are swallowed up by the earth¹ in the West, and that they arise at the East. The earth is described in certain passages as a twoheaded bull², or a two-headed serpent³; and sometimes the Egyptians, to symbolize the resurrection, represented coming forth from the serpent the heads which he had swallowed⁴, and introduced his face⁵ to the sun to appoint the dawn. The nocturnal sun was a soul⁶ and had consequently the head of a male sheep; the earth, being more material, after the final scene formed the body of Osiris who surrounded Hades. The earth had been created by the sun or Ra, seeing that the legend of the two-headed bull said, that the god rested in that which he had created⁷. It must be remarked on the subject of the creation, that this act is represented in seven-

1. Pl. IV, f. 19, 18; Pl. III, C, 27.

2. Pl. II; III, C.

3. Pl. XII, cf. *The Book of the Lower Hemisphere*, 8th hour.

4. Pl. XII, A, et Champollion, *Notices*, t. II, p. 770-775.

5. Pl. XI, B.

6. Pl. III, C, 26-27.

7. Pl. III, C, 28; cf. pl. V, E, H.

ral places as an emanation : thus the gods go out from Ra¹ or from his eye²; the Egyptians are the tears of the eye of Horus³ and the eatable plants come from the divine mouth⁴. This pantheistic doctrine existed to the XVIIIth dynasty; indeed the composition, which contains it, is found in the tomb of Amenophis III. and of Ta-user-t; and M. Naville has shown that it is also the foundation of the *Litany of the Sun*⁵, with which the royal tombs begin. The Egyptian theology allowed, besides the responsibility of man, the immortality of the soul; and the subterranean world, on the sarcophagus of Seti I., is, therefore, represented in a moral, as well as a physical point of view. The underworld was the place of the chastisement of Apap, the symbol of evil, and the dwelling of the good as well as of the wicked, which were there judged to be recompensed by Ra or punished by Tum and by Horus.

EXTERIOR OF THE COFFIN

HORIZONTAL INSCRIPTION

This inscription runs in a single line along the five first plates of the *Book of Hades*; it is divided into two halves : the first (pl. II.-V.) comes from the door of Akebi to the commencement of the first scene; the second (pl. VIII.-V.) adjoins the first in going from the head, to the place where the fold of the door of T'etbi begins.

1. Pl. IV, F, G.
2. Pl. IV, III, E.
3. Pl. VII, VI, D.
4. Pl. XIII, C.
5. See *Records of the Past*[, 1st Series], vol. VI.

PLATE 2¹

« A. Words of MESTA : I am MESTA, I am thy son, OSIRIS, king, Lord of the Two Lands, RAMENMA, veracious, son of RA, SETI-MERENPTAH, veracious, I come, behold me to protect thee. I make to prosper thy dwelling, firmly, firmly, according to the order of PTAH, according to the order of RA himself. Words of ANUBIS, who is with the coffin : I am ANUBIS who is with the coffin. It is said : ² Descend my mother ISIS.....² »

PLATE 3

« ², on me, the OSIRIS, king, RAMENMA, veracious, (deliver the son of RA, SETI-MERENPTAH), veracious, from him who acts against me. Words of TUAUMATEF : I am TUAUMATEF, I am thy son, HORUS, I love thee, I come to defend OSIRIS from him who causes his evil, and I place him under thy feet for ever, OSIRIS, king, Lord of the Two Lands, RAMENMA,

PLATE 4

Son of RA, of his loins who loves him, Lord of Diadems, SETI-MERENPTAH, veracious, close to the great god. He says : Let the sun live, death to the tortoise ! Let them turn themselves in the tomb the flesh which KEBSENUF keeps³, (for) the OSIRIS, king, RAMENMA, veracious. Let the Sun live, death to the tortoise ! Let him be safe he who is in the tomb, the tomb of the son of RA, SETI-MERENPTAH. Words of NU the great

PLATE 5

and of SEB : OSIRIS, king, Lord of Two Lands, RAMENMA,

1. These references are to the plates in Bonomi's book, and the letters A, B, C, to the three horizontal sections into which each plate of text is divided, according to its position on the sarcophagus.

2. Lacunæ.

3. Cf. pl. XVII, 35.

veridical, who loves me, I give thee purity on earth, and power in heaven.

» I give thee thy head for ever. »

PLATE 8

« Words of NU who is on the dwelling of the bark HEN-NU : This my son the OSIRIS, king, RAMENMA, veridical, his father SHU loves him, and his mother NU loves him, the OSIRIS son of RA, SETI-MERENPTAH. Words of HAPI : I am HAPI, I come, (behold me) to protect thee, I bring thee thy head.....' »

PLATE 7

«' thy head, OSIRIS, king, RAMENMA, veridical, son of RA who art SETI-MERENPTAH, veridical. Words of ANUBIS who inhabits the Divine chapel : I am ANUBIS who inhabits the Divine chapel, OSIRIS, king, Lord of Two Lands, RAMENMA, veracious, son of RA, from his womb, Lord of Diadems, SETI-MERENPTAH. The great ones circulate behind (thee) and these members of thee are no more enfeebled, OSIRIS, king, RAMENMA,

PLATE 6

ever veracious. Words of KEBSENUF : I am thy son, I come, behold me to protect thee, I join together thy bones for thee, I revive thy members for thee, I bring thee thy heart, I put it into its place within thee, I make thy house to prosper, behind thee who lives for ever. It is said : Let the Sun live, death to the tortoise ! Let the bones of the OSIRIS, king, RAMENMA,

PLATE 5

veracious, of the son of RA, SETI-MERENPTAH, veracious, move, and let those move who are in their funereal foundations. Pure is the body which is in the earth, let be pure

the bones of the OSIRIS, king, who is RAMENMA, veracious as RA. »

THE BOOK OF HADES

FIRST DIVISION. — PLATES 5 AND 4

Pictures

E. 12 *gods of the Earth* marching towards a mountain represented turned upside down..

F. Two persons, turned upside down, kneeling before the head of a jacal on a stick which is the hieroglyphic of the word neck; they cast down the hands, that is, *striking the Earth*. Underneath is the boat of the solar disk, enclosing a scarabæus : the disk is itself surrounded by an uræus with long folds, who bites her tail. *Hu* is at the prow and *Hak* at the poop.

G. A head of a ram on a high stick surrounded by two persons kneeling, who cast down the hands, that is, again *striking the Earth*.

H. 12 *gods of the Earth of the Amenti* marching towards a mountain. This second mountain forms with the first a sort of gorge, defile, towards which the divine boat passes. This is the entrance of Hades.

Legends

« E. Those who are born of RA, of his substance, and which proceed from his eye. He places for them a hidden dwelling, the Earth, which sacrifices men and gods, all the quadrupeds, and all the reptiles created by this great god. The god prescribes the things when he rises in the Earth which he has created.

» F. RA says to the Earth : Let the Earth be bright, shine on what has swallowed me, the murderer of man, who

has been filled by the massacre of the gods. Breath to you, who are in the light, and dwellings for you. My benefits are for you. I have commanded that they should massacre, and they have massacred all beings. I have hidden you for those who are in the world¹ : let those who are in the Earth replace (my) crown ! The god says : Let this neck put forth the words of the great god who distinguishes his members. Come to us, thou from whom we go forth. Praise to him who is in his disk, the great god of numerous forms ! Their food is (made) of bread, and their beverage (of the liquor *t' eser*).

» G². By (the organ) which sends forth the words of the great god who distinguishes his members, RA said to the god : Let those who are in the Earth place my crown. I have hidden you for those who are in the world. I have commanded that they should massacre, and they have massacred the beings. My benefits are for you who are in the light. To you be a dwelling !

» The gods who are in the Earth say to RA : Oh ! thou who hast hidden us, come to us, RA, thou from whom we proceed ! Praise to him who is in his disk, the great god of numerous forms ! Their food is (made) of bread, their beverage of the liquor *t' eser*, their refreshment is of water. It is made offering to the Earth to give food to those who are in it, to every one of those who are in it.

» H. The hidden dwelling and those who have massacred men and gods, all the quadrupeds and all the reptiles created by this great god. The god prescribes to them the things when he rises in the Earth, which he has created, to the West which he has made. »

1. The world of the living. On the contrary, the earth, or « Set » is in the whole of this passage synonymous to the tomb, and Hades.

2. This text is the same as that which is registered F, but incomplete and disordered.

SECOND DIVISION. — TABLETS 4 AND 3

Door

One half of the door is open (on the side of the first division). On this half is a long serpent, *Saat-Set*, or the *Guardian of the Earth*, surrounded by this legend¹ :

« He who is upon this door opens to RA. SAU says to SAA-SET : open thy door to RA, throw aside the leaf of the door for KHUTI. The secret dwelling is in darkness, in order that the transformation of this god may take place. The door is closed after the entrance of this god, and the dwellers of the Earth cry out when they hear the door shut. »

Scenes

B. Twelve personages called *the blessed worshippers of Ra*; and twelve more, *the righteous who are in Hades*.

C. Ra's bark, with *Sau*, the god of the intellect, at the prow, and in the stern *Hakau*, who personifies the magic power of speech. Ra, represented with a ram's head, is in a chapel enveloped in the coils of the serpent *Mehen*; another serpent rears itself upright before him; four *infernal ones* are towing the bark, towards which advance seven gods, *Enpemah*, *Nenha*, *Ba*², *Horus*, *Ua-ab*, *Num*, and *Se-t'eti*; then six personages, *the gods who are at the entrance*; behind them comes a god carrying a stick.

D. Tum leaning upon a stick, and four men reversed, *the dead*; then twenty others walking with their hands tied behind them, *the criminals in Ra's great hall* (the world), *those who have insulted Ra on the earth*, *those*

1. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 776; vol. II, p. 491.

2. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 434; and *Denkmäler*, III, pl. 282.

who have cursed that which is in the Egg, those who have frustrated justice, those who have uttered blasphemies against Khuti¹.

Legends²

« B. These are they who worshipped RA on the earth, who fascinated APAP, who offered their oblations and presented incense to their gods, for them, after their oblations. They are masters of their refreshments, they take their meats, they seize their offerings in the porch of him, whose being is mysterious³. Their meats are near this porch, and their offerings near him who is within. RA says to them : Your offerings are yours, take your refreshment, your souls shall not be massacred, your meats shall not putrify, faithful ones, who have destroyed⁴ APAP for me.

» These are they who spoke the truth on earth, and did not rise to (prohibited) adorations⁵. They pray in this porch, live on justice, and bathe in their basin. RA says to them : Justice is for you, live on your food ! Ye are the righteous. They are the masters of these their own basins, the water in which is on fire against all crime and iniquity.

» The gods say to RA : Stability, RA, to thy⁶ disk ! Possession of the naos to him who is contained therein, under the guard of the serpent⁷ ! May the fires of KHUTI, which are in the porches of the retreat, increase⁸ ! They have received food as having taken their place in their cavern.

» C. The great god travels by the road of Hades. The

1. Cf. *Herodotus*, IV, 184, and *Diodorus*, III, 8.

2. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 433-435, 476, 792-796, 804.

3. Osiris.

4. *Rera*, a mistake for *ter*.

5. Viz. : « heresies ».

6. Lit. : « his ».

7. Mehen.

8. Cf. for this word, Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 93 ; it is read *ua* by M. Brugsch, *Zeitschrift*, 1872, p. 10.

god is drawn by the infernal gods to make the divisions which take place in the earth, to arrange the things that happen there, to examine the words in the Amenti, to exalt the great over the little amongst the gods who are in Hades, to put the elect in their places, and the dead¹ in their dwellings, and to destroy the bodies of the impious by suppression² of blood. RA says : Oh ! allow that I may replace the crown, that I may be master of the naos, which is in the earth, that SAU and HAKAU may join me for acting according to your interests, and making their forms and yours exist. For you Isis³ has calmed my⁴ breath, and offerings are there. I⁵ do not shut to you, and the dead do not enter after you. Your own particular office, gods⁶. The gods say to RA : Darkness envelops the road of Hades. Let the closed doors open ! Let the earth open ! He is drawn by the gods, he who has created them.

» Their food is composed of presents, their drink is made of their refreshment; nourishment is given to them, because they are perfect in Amenti.

» D. What Tum does for RA protecting the god, worshipping his soul, and injuring his enemies : true is the word of my father RA against you, true is my word against you. I am a son begotten of his father, I am a father begotten of his son. You are bound, you are tied by strong cords. I have ordained your detention. You will not free your arms again. Powerful is RA against you, his soul is fortified against you. My father prevails against you, his soul is invoked against you, your misdeeds are for you,

1. The condemned.

2. *Khen* (?).

3. *Se*, a shortened form of the name of Isis ; cf. *the name of Osiris*, VIII, C, 10[; cf. p. 80 du présent volume].

4. Lit. : « his ».

5. Lit. : « he ».

6. The sentence is not finished.

your purposes are against you, your outrages are upon you, your curses are judged against you before RA. Your contempt for justice is upon you, the wickedness of your blasphemies is upon you. Bad for you is the judgment of my father. You are those who have done evil, who have committed crimes in the great hall (of RA) : your bodies are destined to punishment and your souls to annihilation. You will not see RA any more in his forms as he passes into the retreat. O RA! praise be to RA! Thy enemies are in the place of destruction. »

THIRD DIVISION. — TABLETS 3 AND 2

Door

« The god arrives at this porch and enters this porch : the gods who are there magnify this great god. »

All the porches or doors are made on the same plan, and all contain a passage, horizontal above, that afterwards descends vertically, each side having a row of the objects named *Khaker-u*, or « ornaments », which often surmounts the doors. At the two angles of the place where the passage curves, rise two uræi turned towards the exit : they emit balls of fire, which form a single united track extending from one uræus to the other, and surrounding the exterior of the passage, which does not descend like the other to the bottom of the picture. It is said of each uræus, *its flame is for Ra*. At both entrance and exit, with his face towards the place where the bark passes, stands a personage enveloped, whose elbows project, and of whom it is said : *he opens his arms for Ra*.

Here the porch is called *Sapt-uaua-u*, meaning « enveloped in flames »; the guardian of the upper part, or the entrance, is *Am-ua-u*, and of the lower or exit *Sekhbesnefunen*. Behind the interior side of the passage nine mum-

mies are leaning against the wall, one above the other, *the second Ennead*; opposite them is written :

« May the porch open for KHUTI, may the door be thrown back for the inhabitant of heaven! Come! May he who travels in the Amenti arise! »

Door of the serpent *Akebi*¹ : the serpent is turned towards the preceding division, and the leaf of the door is open towards the division next following :

« He who is on this door opens to RA. SAU says to AKEBI: Open thy door to RA, throw aside the leaf of thy door for KHUTI. He shall illuminate the darkness of the night and he shall introduce the light into the hidden dwelling. The door is closed after the entrance of this god, and they who are in their porch ery out when they hear the door shut. »

*Scenes*²

B. Twelve mummies standing upright, each in a chapel with open doors, *the holy gods who are in Hades*; above stretches a long serpent. A basin from which rises the bust of twelve personages in sheaths, *the gods who are in the basin of fire*; before each of them an enormous ear of corn.

C. The bark of Ra drawn by the four *infernal ones* towards a kind of long, straight beam, with a bull's head at either end. This object, called *his bark*, is borne upon the shoulders of eight mummies standing upright, *the bearers*; upon the beam seven mummies are seated, *the gods who are within*, and a bull is near each bull's head. The cord of the solar bark is attached to each of these heads, and is further held baek by the four *infernal ones*, marching towards four opposite personages, whose elbows protrude under the garments in which they are enveloped.

1. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 798.

2. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 438; vol. II, p. 492,

D. Tum leaning upon a stick opposite to the serpent Apap, together with nine personages called *the divine chiefs who repulse Apap*. Tum in the same position, opposite nine gods with sceptres, *the masters of things*.

Legends¹

« B. Those who are in their chapels, the divine members whose chapels the serpent guards. RA says to them : Opening to your chapels ! My rays shall come in your darkness, you whom I found mourning, with your chapels closed upon you ! Breath is given to your nostrils : I decree your favours for you. They say to RA : O RA ! Come according to our wish. The great god, he does not perish who is in his presence or his train, and the great salute him. RA rejoices in getting back to the earth ; the great god rises into the retreat. Their food is (composed) of bread, their drink of liquor *t' eser*, their refreshment is water. The flame which is there is given to them that they may live. The leaf of their door shuts upon them when the god rises. They cry out when they hear their door close upon them.

» This is the basin which is in Hades. It is laden with these gods who are covered, and whose heads are bare. The basin is full of vegetables. The water of this basin is on fire. The birds fly away when they see its water and when they smell the water it emits. RA says to them : Concerning you, gods who are amongst the vegetables of your basin, is that your heads should be uncovered, that mystery should be to your members and breath to your nostrils. Your own particular food is (composed) of vegetables : there are meats for you from your basin, and its water is for you, without its fire being against you, or its flame being against your bodies. They say to RA : Come to us thou who traversest² the earth in thy bark.

1. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 796.

2. Lit. : « he who traverses »,

» C. The great god is drawn by the infernal gods; this great god reaches the terrestrial bark, the boat of the gods. RA says to them : O gods who bear the terrestrial bark, who carry the boat of Hades, uprightness to your forms, light to your bark. Holy is he who is in it, the terrestrial bark. I trample¹ down the boat of Hades which bears my forms : I rise into the retreat to arrange the things which take place there. NENERBESTA² says : Honour to the soul which was swallowed by the double bull ! The god rest in what he as created. The god says to RA : Praise be to RA ! his soul is provided for as well as the earth, the gods of which hail RA, who is resting. The boat of Hades rejoices, this bark. They cry out when RA rises above them. Their offerings (are composed of) vegetables : their offerings are given them because they obey the words again.

» The great god is drawn by the infernal ones of the bark. The holy one who is in the earth speaks to the Uta-u³, whose arms are hidden : Your particular office, Uta-u of the earth, is to roar in my father's dwelling⁴. Your heads are to be uncovered, and your arms hidden. Breath to your nostrils, overthrow to your coffins ! Be masters of your food, and unite yourselves to what I have created. Their food is (composed) of bread, their drink is of liquor *t'eser*, their refreshment is water. Food is given to them because of the light which envelops them in Hades⁵.

» D. Done⁶ by TUM for RA, which protects the god, and throws the criminal : Fall ! never rise again ! Be fascinated ! Thou shalt never be found again. Sure is the word

1. *Hem* ; cf. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 262.

2. The person who is at the entrance of the next porch.

3. The terrestrial ones (?).

4. *Men*.

5. They are clothed in white in the tomb of Rameses I.

6. Tum only acts by means of his word, but his word is infallible ; it had a sort of magical power,

of my father against thee, and sure my word against thee, destroyed by RA, punished by KHUTI! They say, the gods of RA's cycle who repulse APAP from RA : May thy head be cut, APAP! thy coils be cut! Thou shalt approach RA's bark no more, never again shalt thou descend towards the divine boat. Fire issues from the retreat against thee. We have judged thee : Perish! They live on RA's food and on the meats belonging to the inhabitant of the Amenti. Offerings are made to them upon the earth, and libations are poured out to them as Lords of the road near RA.

» TUM says to these gods : As you are the gods who bear life and sceptre, and who lean upon your sceptres, repulse APAP from KHUTI, direct blows at the serpent, the malefactor. They say, the gods who fascinate APAP : The earth is open to RA, the earth is closed to APAP! The infernal ones, the inhabitant of the Amenti, and those who are in the retreat worship RA, destroy his enemies and defend the great one against the noxious serpent. Ho! conquered by RA, enemy of RA! They live on RA's food and the meats belonging to the inhabitant of the Amenti. Offerings are made to them on earth, and libations are poured out to them as being veridical in the Amenti. Holy is that which they carry into the dwelling, where they are hidden. They cry to RA, they lament to the great god when he rises above them and passes. A shadow envelops them, and their cavern is shut upon them. »

FOURTH DIVISION. — TABLETS 2, 8 AND 7

Door

« The god reaches this porch and enters this porch. The gods who are there magnify this great god. »

1. *Tekennu* (?).

The porch or Door, *Neb-t-s-t'efa-u*, or *the mistress of copiousness*. The person placed at the entrance of the passage is *Nenerbesta*; he bears the uræus on his forehead. The person placed at the exit is *Sta-ta*. Inside, nine mummies as in the preceding porch, the *third Ennead of the terrestrial*¹ *great god*. Opposite them :

« Open the earth ! Traverse Hades and sky ! Dissipate our darkness ! O RA, come to us ! »

Door of the serpent *T'etbi* :

« He who is upon this door opens to RA. SAU says to T'ETBI : Open the door to RA, throw aside the leaf of thy door for KHUTI. He shall illuminate the darkness of the night, and he shall place light in the hidden dwelling. The door closes after the entrance of this great god, and those who are in this porch cry out when they hear this door shut. »

*Scenes*²

B. Twelve persons, called *the conductors of their essences*. Twelve figures with jackal's heads walking over *the basin of life*, called the *jackals which are in the basin of life*. Ten uræi upright in *the basin of the uræi*.

C. The bark of Ra, drawn by the four *infernal ones* towards a long low chapel, in which rest, each in his own compartment, nine mummies, *the good followers of Osiris, who are in their tombs*. Twelve women, *the hours that are in Hades*, divided into two groups of six, between which a serpent with long coils, *Herer-t*, of whom it is said : *the serpent begets twelve little ones to eat by the hours*. Each group of hours advances towards the serpent, walking over a mountain which ends in a basin under the three hours nearest to the reptile.

D. Horus leaning upon a stick, and eleven *gods* walking

1. Uta (?).

2. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 826.

towards Osiris, *the inhabitant of the Amenti*, upright upon a serpent, and shut into a naos with a cover. In the naos a mountain is pictured from which the god's head emerges. Before Osiris, an uræus, *the flame*, and behind him twelve gods who are behind the naos; four masters of their pits (or snares dug in the earth), turning towards a god with a sceptre, the *master of the destruction*.

Legends

« B. The conductors of their essences, who bathe in the deliciousness of the blood¹ of massacres with their duration²: they bring offerings to their dwelling³. RA says to them: Your particular duties, gods, amongst your offerings, are to bring your essences. Your offerings are yours; your enemies are destroyed, they no longer exist. Your spirits are in their dwellings, and (your) souls in the place of passage⁴. They say to RA: Glory to thee, RA-KHUTI! Glory to thee, soul enveloped by the earth! Glory to thee for ever, Lord of the years and of the eternity, which never ends⁵! Their food is (made) of offerings, their drink is water. They cry out, when they hear their doors shut upon them. Their food is given to them because they draw towards the porch Teser-t-ba-u.

» They are in the circuit of this basin, towards which the souls of the dead do not rise, on account of the holiness which is in it. RA says to them: Your particular duties,

1. *Uter*; cf. Naville, *Textes relatifs au mythe d'Horus*, v, and xviii, 2.

2. The « duration » was used to designate the « essence » or the human « genius »; cf. *Todtenbuch*, ch. cviii, 1.

3. Lit.: « his dwelling ».

4. Cf. « the retreat of the passage », *Todtenbuch*, ch. cxxv-cxxviii, and Maspero, *Mémoire sur quelques papyrus du Louvre*, p. 23; it is one of the names used to designate Hades.

5. Cf. Chabas, *Réponse à la critique*, p. 40.

gods, in this basin, are to keep your lives in your basin. Your offerings are under (your) care, jackals who place yourselves upon¹ your basin. They say to RA : Bathe, RA, in thy sacred basin, where the Master of the gods bathes, and towards which the souls of the dead do not rise; thou hast ordained it thyself, KNUTI. Their food is (composed) of bread, their drink of liquor *t'eser*, their refreshment is wine. They cry out when they hear their doors shut upon them. Their food is given to them as being masters of the dwelling of the passage, to them, in the circuit of this basin.

» They speak when RA comes towards them; the souls are repulsed, the shades are destroyed on hearing the word of the Uraei. RA says to them : Your partieular duties, Uraei, in this basin, are to keep your flames and your fires for my² enemies, and your braziers for wicked mouths. Glory be to you, ô Uraei ! They say to RA : Come to us ! Re-join TANEN³ !

» C. The great god is drawn by the infernal gods, he advances into the retreat and acts according to the things which are in it. Draw me, infernal ones ! Look at me ! I have created you. Heaviness to your arms by means of which you draw me ! Retreat⁴ towards the eastern heavens, towards the dwellings which support SAR⁵, that mysterious mountain, (where) that light spreads amongst the gods who receive me, when I go forth from amongst you and from the retreat. Draw me, I act according to your things, in the poreh which hides the infernal ones.

» RA says to them : Lo, behold me, gods ! I strike those

1. *Ter*, literally « by ». Cf. Chabas, *Papyrus magique Harris*, VIII, 13.

2. Lit. : « his ».

3. The earth personified.

4. This word generally has the sense of « causing to retreat ».

5. Osiris; cf. the name of Isis, Tablet IV, c[; cf. p. 72 du présent volume].

who are in their tombs. Rise, gods! I give you your instructions : you who are in your tombs, guard the souls, live on their filth, feed on their dirt¹, rise before my disk, comfort yourselves by my light! Your particular office in Hades is in accordance with what I ordained for you. Their food is (composed) of flesh, their drink of liquor *t' eser*, their refreshment is water. They cry out, when they hear their doors close upon them.

» They stand upon their basins to guide RA with their hands. RA says to them : Listen, hours! I call you, eat² your repast, and take your places in your porches, your faces in shadow, and your backs in the light. Rise! The snake³ lives on what comes forth from it. Your office in Hades is to eat what the snake brings forth, and to destroy what comes forth from it. Lead me! I have begotten you, and I have done it in order that homage may be rendered (to me). Rest, hours! Their food is (composed) of bread, their drink of liquor *t' eser*, their refreshment is water. Their food is given to them (made) of what appears amongst the elect.

» D. What HORUS does for his father OSIRIS, protecting him, and giving him back the crown : My heart returns⁴ to thee, my father, (thee whom) I vindicate against those who act in opposition to thee, and (who art) protected (by me) in thy things. Rule, OSIRIS! Culminate, inhabitant of the Amenti! Thy particular office is to rule Hades, sublime form in the retreat. The elect dread thee, the dead fear thee. I have replaced thy crown. I have examined here (thy) feebleness.

1. *Aua-u*; cf. the verb *aua* meaning « to decay », Pierret, *Études égyptologiques*, t. II, p. 126.

2. Lit. : « make ».

3. *Herer-t*, this word, which is feminine, has the general sense of « reptile »; cf. Planche V, E, and H.

4. Lit. : « remounts » (the river in a bark).

» The gods say to the inhabitant of the Amenti : Exaltation to the infernal one, acclamation to the inhabitant of Amenti ! Thy son Horus has replaced thy crown ; he protects thee, he massacres thy enemies, he brings for thee the joy in thy members, OSIRIS inhabitant of the Amenti.

» The inhabitant of the Amenti says : Come to me, my son HORUS ! Defend me from those who act in opposition to me : throw ' them to the Master of destruction who is the guardian of the pits.

» HORUS says to the gods who are behind the naos : Examine for me, gods, into what is behind the inhabitant of the Amenti. Rise ! do not retreat ! Be strong ! Come ! Feed² on the bread of HU and the drink of MA. Live on what my father lives on. (Your) office in the retreat is for you to be behind the naos, in accordance with RA's command. I call you, and behold I act according to your things. Their food is (composed) of bread, their drink of liquor *t'eser*, their refreshment is water. Their food is given to them as guardians of the things in the naos.

» HORUS says to these gods : Strike the enemies of my father, chastise in your pits³ for the evil they have done to the great one who has been found (to be) my father. Your particular duties in Hades are to keep the pits of fire, in accordance with RA's command, which I make known to you, behold, acting according to your things.

» This god stands opposite to the pits. »

FIFTH DIVISION. — TABLETS 7, 6 AND 5

Door

« The great god reaches this porch, and enters this porch, this great god is worshipped by the gods who are there. »

1. *Ut* (?).

2. *Terp*.

3. On this word, cf. Naville, *La Litanie du Soleil*, p. 78.

The porch *Arit*. The guardians of the passage have jackal's heads and are clothed in white : the one at the entrance is *Aau*¹, and the one at the exit *Tekemi*. Inside nine mummies, *the fourth Ennead*, and opposite them :

« Let our doors be thrown aside, let our porches open for RA-HAR-KHUTI. O RA, come to us, great god, mysterious image² ! »

Door of the serpent *Tek-her*.

« He who is on this door opens to RA. SAU says to TEK-HER : Open thy door to RA, throw aside the leaf of thy door for KHUTI. He shall illuminate the darkness of the night, and he shall bring light into the hidden dwelling. The door closes after the entrance of this great god, and those who are in this porch cry out, when they hear this door shut. »

Scenes

B. Twelve men in an attitude of adoration, *the worshippers who are in Hades*. Twelve bearers of cord in (the infernal regions)³. Opposite, four gods with sceptres.

C. The bark and the *infernal ones*. Nine persons enveloped with protruding elbows, holding a long serpent, *the bearers of Nenut-i*. Twelve men walking, *the human souls which are in Hades*. Opposite, a god with a sceptre, *he who is at his angle*.

D. Horus with a hawk's head, leaning upon a long stick, and sixteen men called *the Men, the Aamu, the Nahesu, the Tamehu*⁴. Twelve personages carrying a long serpent, above which and behind each of them except the last, is

1. *Anu*, after the tomb of Seti I., Champollion, *Notices*, vol. I, p. 770.

2. « Master of mysteries » ; *idem, ibid.*

3. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, Tomb of Seti I., p. 772.

4. The Egyptians, the Asiatics, the Negroes, and the Libyans[; cf. plus haut, p. 55 du présent volume, le mémoire intitulé *Les quatre races au jugement dernier*].

the hieroglyph of the duration, *the bearers of the duration in the Amenti*. Eight persons, *the divine chiefs of Hades*.

Legends ¹

« B. They do homage to RA in the Amenti, and exalt HAR-KHUTI; they have known RA on the earth, and have made oblations to him; their offerings are in their place, and their honours in the holy place of the Amenti. They say to RA : Come RA ! remount Hades ! Glory to thee ! Enter amongst the holy things under the serpent MEHEN ! RA says to them : Offerings² for you, blessed ones ! I am satisfied with what you did for me, whether I was shining in the Eastern heavens, or whether I was setting in the sanctuary of my Eye. Their food is (composed) of RA's bread, their drink of his liquor *t'eser*; their refreshment is water. Offering is made to them on earth, on account of the homage (which they render) to RA in the Amenti.

» The bearers of cord in the Amenti, those who prepare the fields of the elect. Take the cord, draw, measure³ the fields of the Manes, who are elect in your dwellings, gods in your residences, deified elect in order to rejoin the country, proved elect, in order to be within (the boundary of) the cord; justification is for those who are (there), and there is no justification for those who are not there. RA says to them : It is justice, the cord in the Amenti. RA is satisfied with the measurement. Your own possessions, gods, and your own domains, elect, are yours⁴. RA creates your fields and appoints you your food : eat.

1. In the *Notices* of Champollion[. t. I], this division is found entirely, after the tomb of Seti I. (p. 775 to 772), which allows some corrections and additions to text of the sarcophagus; cf. *Denkmäler*, III, 136.

2. In Ra's discourse, the text plays upon the different meanings of the word *hatap*.

3. *Sta*.

4. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 772.

» Oh! advance, KHUTI! the gods are satisfied with their possessions, the elect are satisfied with their dwellings. Their food is from the country of Aalu and their nourishment is (composed) of what it produces. Offerings are made to them on earth, for the fields of the country of Aalu.

» RA says to them : Holiness to you, cultivators, who are the Lords of the cord in the Amenti! (Oh! settle some fields, and give to the gods and the elect, all of them, what has been measured in the country of Aalu. They give field and meat to the gods and to the souls that are in Hades. Their nourishment is from the country of Aalu, and their food is (composed) of what it produces'.)

» C. The great god is drawn by the infernal gods and advances into the retreat. Draw for me, infernal ones! Do me homage, you who are in the stars², in order (to have) strength in your cords with which you draw me, firmness in your arms, swiftness in your legs, protection for your souls, praise for your hearts. Open the good way to the caverns of mysterious things!

» Those who are in this picture, bearers of this serpent, draw, and RA³ reaches them to place himself in the porch Neb-t-Hau⁴. The serpent goes towards it without passing beyond. RA says to them : Draw NENUT'I! Do not leave him any outlet that I may rise above you. Covering to your arms, destruction to what you guard, you who guard what my forms become, you who wrap up what my splendours become! Their food is to hear the word of this god. Offerings are made to them, because they hear the word of RA in Hades.

1. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 772.

2. The astronomical ceilings of the royal tombs represent the divine bark as drawn by stars personified in Hades.

3. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 770.

4. The next porch. This name means « the mistress of duration ».

» Those who have spoken the truth on earth, and magnified the forms of god. RA says to them : Praise be to your souls, breath to your nostrils, and vegetables for you from your country of Aalu ! You are from amongst the righteous. Your dwellings are for you, at the angle where those who are with me examine words' in it. Their food is (composed) of bread, and their drink of liquor *t' eser* ; their refreshment is water. Offerings are made to them on earth as blessed ones, according to what belongs to them. RA says to this god : Let the great one who is at his angle call the souls of the righteous and put them in their dwellings, near the angle of those who are with me myself.

» D. HORUS says to RA's flocks, which are in the Hades of Egypt and the Desert : Protection for you, flocks of RA, born of the great one who is in the heavens, breath to your nostrils, overthrow to your coffins ! You yourselves are tears of my Eye, in your persons of superior Men². You, I have created you in your persons of Aamu³ : SEKHET has created them, and she defends' their souls. You, I have shed abroad my seed for you, and I have comforted myself with a multitude come forth from me in your persons of Negroes : HORUS has created them, and he defends their souls. (You), I have sought my Eye and I have created you in your persons of Tahennu⁵ : SEKHET has created them, and she defends their souls. Those who settle the duration, make the days of the souls who are in the Amenti dawn, and appoint for the place of destruction. RA says to them : Being the gods, inhabitants of Hades, who carry METERUI⁶

1. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 772.

2. *Rut*, Egyptians.

3. Asiatics.

4. M. Naville thinks this word means here « to create » ; cf. *La Litanie du Soleil*, p. 23.

5. Libyans.

6. Name of the serpent that serves as a cord for these gods ; the name means « equity ».

to measure the duration, draw METERUI, measure the duration, by him, of the souls that are in the Amenti appointed for the place of destruction, destroy the souls of enemies, appoint them for the place of destruction! Let them not see the mysterious retreat! There are the divine magistrates who destroy the enemies. Their food is that of the veridical ones. Offerings are made to them on earth, because the true word is in them. They order destruction and its registering for the duration of the souls in the Amenti. Let your destructions be for the enemies, and your registry for the place of destruction! I am come, (I), the great one, HORUS, to examine my body and to send scourges upon my enemies. Their food is (composed) of bread, their drink of liquor *t'eser*, their refreshment is water. (Offerings are made to them on earth, (as being those who) do not enter the place of destruction'). »

SIXTH DIVISION. — PLATES 5, 18 AND 19

Door

» The god arrives at this pylon, and enters this pylon : this great god is glorified by those who are there. »

The pylon *Neb-t-hau*. At the entrance Ma-ab (the just heart), and at the outside *Sheta-ab* (the mysterious heart); in the interior, twelve mummies, the gods and the goddesses who are in this pylon. Opposite them :

» Come to us, thou who art on the horizon, great god, who openest the retreat! open the holy gates, draw back the mysterious doors. »

Between this portion of the pylon and the door occurs a scene which is accompanied by legends in secret writing.

1. Cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 772.

Scene

Overhead appears the inscription : *Ser her tuau set tenn*, (Osiris, master of Hades, Earth and Tanen). A sort of ceiling is then placed over the scene : it bears in the upper portion a row of ornaments like those of the alleys, and in the lower part four heads upside down, which Champollion¹ and Mr. Goodwin² have taken for heads of gazelles, and which are named *ha hi-u* (perhaps oxen).

Osiris, or *Ser*, is seated on a throne at the top of a staircase, the nine steps of which bear each a personage : the nine persons compose *the Ennead which accompanies Ser*. Before the god is a mummy supporting on its shoulder a pair of scales, in one of the scales of which is the bird of evil.

Behind the mummy a boat is moving away which contains a monkey which is driving a pig, *the devourer of the arm*, symbol of Typhon, as author of the eclipses or of the phases of the moon³. The sarcophagus of T'aho⁴ has further, on the same level as the boat, and behind the mummy, a person raising a hatchet towards Osiris.

In the upper part, and turned towards Osiris, is *Anubis, who has nourished his father* (Osiris). Below, under the throne, are *the enemies of Ser*.

Legends

Mr. Goodwin⁵ has translated a portion of the legends which accompany this scene, availing himself, with regard

1. *Notices*, t. II, p. 495.

2. *Zeitschrift*, 1873, p. 139.

3. Cf. *Todtenbuch*, ch. 112 ; Plutarch, *Isis and Osiris*, 8, 18, 42, 55, and Herodotus, II, 47, 48. Osiris was represented in one of his characters as a lunar god.

4. Museum of the Louvre.

5. *Zeitschrift*, 1873, p. 138.

to the enemies of Osiris, of the sarcophagus of T'aho, on which the same passage is written in ordinary hieroglyphics. Mr. Le Page Renouf¹ has modified the interpretations of Mr. Goodwin in some points, from the tomb of Rameses VI.², which furnishes some useful variants.

The two scholars could not understand the portion of the inscription which proceeds from Osiris to Anubis, because they have not remarked that it is divided into two parts, one of which refers to Osiris, and the other to the animals. The first appears to be blended with the second, which is placed over it without any separating space, on the sarcophagus of Seti I., although their columns do not correspond the one with the other; but the distinction of the two texts appears on the tomb of Rameses VI., in their general order, as well as in their interior arrangement. It would be easy to divide them on the version of the sarcophagus by drawing a horizontal line from the feet of Anubis.

The first text is written in the usual order, and the second in a retrograde order³. The texts of the tomb and of the sarcophagus are very incorrect here, but on comparing them their faults appear. Thus, the first two columns of the legend of animals ought to be read, according to the tomb, *au ntesen sheta nti-u Khu-u*, while on the sarcophagus the word *Khu-u* terminates the first line instead of terminating the second, and the *sh* of *sheta* has been carried back to the beginning of the third line where it is wrongly followed by the marks of the plural. In the legend of Osiris, the order of the first two lines is inverted on the sarcophagus, and the final groups of the two versions, which follow the words *neter kha-f* repeated in a confused man-

1. *Zeitschrift*, 1871, p. 101-105.

2. Champollion, *Notices*, t. II, p. 495-496.

3. The same order occurs in the two legends which are under the throne of Osiris,

ner, appear as if they ought to be read : *ar-f tua-u-f tennu.*

Now, the following is an interpretation of all the legends, an interpretation supported by several remarks made by Mr. Goodwin and Mr. Le Page Renouf, but necessarily remaining conjectural in certain parts.

Legend of the enemies :

« His enemies (are) beneath his feet ; the gods and the elect (are) before him ; enemy of the infernal dead, he keeps back the enemies, he destroys them, he accomplishes their massacre. »

Legend of the bearers of the hatchet and of the scales :

« The bearers of the hatchet and the bearer of the scales protect the inhabitant of the Amenti, (who) takes his repose in Hades, and traverses the darkness and the shadows. Happiness (is) above, and justice below. The god reposes, and sheds light produced by truth which he has produced. »

Legend of the monkey :

« The diver, (when) this god rises, he gives up (the pig) to the plagues. »

Legend of Anubis :

« O ye who bring the word just or false to me, he, THOTH, examines the words. »

Legend of the animals :

« They, they hide those which are in the state of the elect. They, the country (belonging) to them, is Ameh in the land. Behold, these are they whose heads issue. What a mystery is their appearance, (the appearance) of your images ! »

Legend of Osiris :

« The examination of the words takes place, and he strikes down wickedness, he who has a just heart, he who bears the words in the scales, in the divine place of the examination of the mystery of mysteries of the spirits. The

god who rises has made his infernal (companions) all'. »

Door of the serpent *Set-m-ar-f* (he who has fire in his eye) :

« He who is on this door opens to RA. SAU says to SET-M-AR-F : Open thy gate to RA, put back thy door for KHUTI. He will illuminate the darkness and the shades, and place light in the hidden abode. The door is closed after the entrance of this great god, and those who are in this pylon cry out, when they hear this door closing. »

EXTERIOR SIDES OF THE LID

Scenes

There remains only one fragment of the scenes and of the legends of this division, but Champollion has given an analysis of it after the tomb of Rameses VI.² and his *Notices* will fill up some gaps here.

A. Five persons bearing on their head a loaf, or a bread-basket according to Champollion. Six other persons bearing on their heads an ostrich feather. The first, (*the happy ones, bearers*) of food, ought to be twelve in number as well as the second, *the just ones (bearers of the emblem of justice*³).

B. Two of the four *infernal ones*. Tum and a series of six posts with the head of a jackal, to each of which are attached two prisoners, called, with the exception of the second and sixth posts, *the enemies*. By the side of the first post, *the post of Ra*, are two sacred eyes, called here *neter*, after what is in the tomb of Rameses III., quoted by Champollion; by the side of the second post, *Tum*, a person in a mummy shape and with prominent elbows, *Afat*; by

1. One of the infernal abodes.

2. *Notices*, t. II, p. 501-504.

3. *Idem*, t. I, p. 415, tomb of Rameses III.

the side of the third, which ought to be *Kheper*, according to the tomb of Rameses III., the person in a mummy shape is not *Ankh*, as in this tomb, but its name begins with a *t* and ends with an *a*; by the side of the fourth post, or *Shu*, a person in a mummy shape, *Sent-u*; by the side of the fifth, or *Seb*, a person in a mummy shape, *Aka-se*; from the tombs of Rameses III. and of Rameses VI., the sixth post ought to be *Ser*, who had as an attendant *Aaker*; a seventh post, which is wanting here, is *Shaf-her* (tomb of Rameses VI.) or *Her-shaf-her*¹ (tomb of Rameses III.). A god with a sceptre stood before this scene (tomb of Rameses VI.).

C. Five persons who bend towards an enormous ear of corn (*those who labour at the harvest in the infernal plains*). A bearer of a sickle with this inscription : *these (are the reapers)*. On the tomb of Rameses VI., the first persons are preceded by a god leaning on a staff, *the master of joy*; they are twelve in number, and there are seven reapers.

Legends

« A. (Those who have offered incense to their gods, the purifiers of their persons.....²)

» The just ones, their justice is verified, for them, in presence of the great god destroyer of wickedness. OSIRIS says to them : You are just, truly. Be happy, thanks to what you have done, in the (same) state as those who follow me, and who dwell in the abode of him whose spirits are holy. Live on your food and on theirs.....² be masters of the waters of your lake.....²

» B. (The great god is pulled along by the infernal gods, and those who pull RA along, say : Let the disk arise!).....² (The great god arrives at the posts of SEB, by which the

1. Surname of Horus, assimilated to Khons, Cf. *Denkmäler*, III, 274.

2. Lacunæ.

enemies are counted after the examination of the words in the Amenti. SAU says to this god arriving at the posts of SEB, place of reckoning¹ : RA, thou arrivest at the post of SEB. TUM says to the posts : Guard the enemies, punish the wicked ! Gods who are behind the posts and who are behind SEB, I grant you permission to strike the prisoners, and to guard the wicked. Let them not escape from your hands, let them not fly from your fingers, being enemies. Watch over the massacre, according to the orders you have received from the Founder.....² of his body who created Hades, by his limbs³. He has marked you out to strike, he examines you with regard to what you do.....²

» C. (They labour at the harvest, they collect the Corn⁴ and the nutritious grain. Their seeds are favoured in the land by the light of RA, when he appears, warms (them) again, and rises above them. The lord of joy says to them : May your seeds be favoured, that your shoots may grow green, that your offerings may be for RA).....², that the Corn may grow, that SER may become the nourisher of the infernal ones, at the sight of.....² It is he who is in the fields of Hades. They collect their harvest, and they say to RA : May prosperity be in the infernal fields ! That RA may shine on the limbs of SER ! When thou shinest forth, vegetation springs up, great god, creator of the grain ! Their food is (made of grain, their drink of the liquor *t'eser*, their refreshment is of water. Oblations are made to them for the harvests of the infernal fields.

» The bearers of sickles reap the grain in their fields. RA

1. *Heseb*, according to the tomb of Rameses VI.

2. *Lacunæ*.

3. *Sent-u*. Cf. on this word, Naville, *La Litanie du Soleil*, p. 34, 41 55.

4. This word has the divine determinative. The Corn-god is named in the « Instructions of Amenemha I. », *Records of the Past* [1st Series], vol. II, p. 9, second edition.

says to them : Take your sickles! (Reap your grain. It is granted you.....' your abodes that you may unite yourselves to me in the cavern of the most mysterious of forms. Honour to you, reapers! Their food is (made) of bread, their drink of the liquor *t'eser*, their refreshment is of water. Offerings are made to them, on earth, as bearers of sickles in the fields) of Hades. »

SEVENTH DIVISION. — PLATE 19

What remains of this division includes five fragments, the second of which wrongly occupies the third place on Plate 19². Champollion has given an account of the scenes and legends from the tomb of Rameses VI.³

Door

«' this god (is glorified) by the gods that are there. »

The guardian of the egress is *Shepi*; inside nine mummies, and opposite them :

«' god who openest the retreat, open the holy pylons, put back the mysterious door. »

Door of the serpent *Akhen-ar-ti* (closed eyes).

« He who is on this door opens to RA; SAU says :' He will drive away the darkness and the shades, and place light in the concealed abode. The door closes.....' The souls who are in this pylon cry out when they hear the door closing. »

Scenes

A. Three complete bearers of rope⁴, and seven others,

1. Lacunæ.

2. Cf. pl. I.

3. *Notices*, t. II, p. 504, 505.

4. These figures are entire, those on the other fragment are portions only.

the lower part of the body of which alone remains, *the bearers of the rope (who bring forth the mysteries, the bearers of the devourer, who bring forth the infernal ones)*. On the tomb of Rameses VI., the rope has the head of a serpent.

B. The solar bark. Seven gods carrying a sceptre in their hand, *the masters of the (things in the Amenti)*. Two mummies, *the male gods*. On the tomb of Rameses VI., there are twelve of the former and four of the latter.

C. A god leaning on a staff, *he who conceals the mysteries*. Six mummies stretched out flat, and their arms pushed forward on infernal couches, *the elect....¹ beneficent*. According to Champollion, they would have been named *the divine chiefs* on the tomb of Rameses VI.

Legends

« A. Those who hold the rope and carry it. RA rises, and the heads issue which are in the rope. They pull along RA towards their pylon, while they pull back towards the gate of NUN. They examine.....¹

» B. This great god is pulled along by the infernal gods. They say, those who pull along RA : Let those who are in Hades shout aloud to RA who is in the mysteries ! Let him examine your words, and destroy the enemy for you.....¹ Mystery to your forms, stability to your forms. Pay homage to him in your transformations.....¹ (masters) of the things in Amenti. Examine me in your examinations, order punishment for my enemies, as I have granted it to you (in) my justice, order.....¹ to defend his son. What belongs to thee in Tanen, is that thy sacred² body may have peace in Amenti ; what belongs to thee in Nu, it is

1. Lacunæ.

2. *Ter-t* instead of *Teser-t*. Cf., pl. VIII, A, and pl. IX:

that thy soul should govern heaven. Their food is (made) of bread, and their drink of the liquor *t' eser*.....¹

» C. He who conceals the mysteries says to them : Oh, elect ! Oh, infernal ones ! unveiling of your faces ! Disappearance of your darkness !.....¹ Proceed, come, seize the source, invoke the souls, be provided, seize the food, feed yourselves.....¹ draw up for yourselves fresh water in the lakes of the angles of Hades.....¹ »

INSIDE OF THE SARCOPHAGUS

EIGHTH DIVISION. — PLATES 15, 14, 13

Door

« The great god arrives at this pylon, and enters this pylon : this great god is adored by the gods who are there. »

The pylon *Bekheki*. At the entrance *Benen*, and at the inside *Hepti*. In the inner part, nine mummies, *the Ennead*. Opposite them :

« Come to us, thou who art on the horizon, great god, who openest the retreat ! open the holy pylons, draw back the mysterious door. »

Door of the serpent *Set-her* (face of fire) :

« He who is on this door opens to RA. SAU says to SET-HER : Open thy gate to RA, draw back thy door for KHUTI. He will illuminate the darkness and the shades, and place light in the concealed abode. The door closes after the entrance of this great god, and the souls who are in this pylon cry out, when they hear the door closing. »

1. Lacunæ.

Scenes¹

A. Twelve persons proceeding, *the divine chiefs who give bread and offer vegetables to the souls in the lake of flame*; nine birds, with a human head and two arms in adoration, *the souls who are in the lake of flame*; opposite, a god carrying a sceptre.

B. The boat and *the infernal ones*. A god leaning on a staff, *he who is in the Nun*; a long tank containing, in groups of four, according to the different positions of swimming, sixteen persons, *those who bathe, those who float, those who swim, and those who dive²*.

C. HORUS leaning on a staff and twelve men, *the burnt enemies of Osiris*, having their arms tied in different ways, in groups of four. Opposite the first and flinging fire in his face, the enormous serpent *Kheti*, or *fire*, the body of which forms seven folds, and supports between each fold a mummified god. *The gods who are upon Kheti* are seven in number.

Legends

« A. They lead the souls over the vegetables in the lake of flame. RA says to them : ³ Magistrates of the gods, great ones⁴ of the lake of flame, who place the souls over their vegetables, let them possess their bread for themselves! offer your loaves, bring your vegetables to the souls marked out for nourishment in the lake of flame. They say to RA : The loaves are given, the vegetables are brought to the souls whom thou hast marked out (for) nourishment in the lake of flame. Oh! the way is good! He invokes

1. For the scenes and legends, cf. Champollion, *Notices*, t. II, p. 516-519, tomb of Rameses VI.

2. Chabas, *Antiquité historique*, p. 75; cf. *Book of the Inferior Hemisphere*, 10th hour.

3. A word wanting.

4. *Shenn-u*.

thee, he who is in Amenti¹, and they invoke thee, who are in Tatnen². Their food is (made) of bread, their drink is of the liquor *t' eser*. Offerings are made to them on earth as called from among the divine magistrates.

» They are in the country of flame; they receive their bread and are in possession of this tank. They cry out to this great god. RA says to them : Eat your vegetables, feed on your bread. Repletion to your stomachs, glory to your hearts ! Your vegetables are from the tank³ of flame : inaccessible is your tank. Cry out to me, invoke me : I am the great one, the body of Hades⁴. They say to RA : Glory to thee, the greatest of masters. Praise to thee, greatness ! Hades is thine at thy will : thou hast made it secret for those who are in its caverns ; heaven is thine, at thy will : thou hast made it mysterious for those who are in it. The earth belongs to thy mummy, heaven belongs to thy soul ; place thyself, RA, in what thou hast created. Their food is (made) of bread, and their vegetables of annual plants⁵ ; their refreshment is of water. Offerings are made to them on earth as souls⁶ from the lake of flame.

» B. The great god is towed along by the infernal gods, and they, those who tow along RA, say : Praise in heaven to the soul of RA, adoration⁷ on earth to his body ! for heaven is renewed with his soul, for the earth is renewed with his body. Oh, we open to thee the retreat, we prepare for thee the ways of Aker-t. Unite thyself, RA, to what thou

1. Osiris.

2. The earth. Cf., pl. VII, B. The word is equivalent here to Amenti : elsewhere (pl. XIX, B), it is opposed to heaven.

3. Litteraly « *his tank* ».

4. Cf., pl. XVIII, B.

5. Cf. the word which M. Chabas has translated « *fresh vegetables* », *Mélanges égyptologiques*, 3rd series, vol. II, p. 128.

6. Cf. tomb of Rameses VI.

7. *Saa-u*. This word has the determinative of land, through confusion with another word.

hast made mysterious : the mysteries are adored in thy forms. Oh, we pull thee along, RA, we guide thee, great one who dwellest in heaven. Approach the submerged who are in the water, and advance over them.

» The dweller in Nun says to the submerged who are in (the water), to the swimmers who are in the water : See RA who rises in his boat, the greatest of mysteries ! He orders the things of the gods, he acts according to the things of the elect. Oh arise, Manes ! Come, RA orders your things. RA says to them : Lift up to your heads, bathers, movement to your arms, you who float, swiftness to your legs, swimmers, breath into your nostrils, divers ! Be masters of your waters, repose yourselves in your tank, walk into the Nun, move onwards in the water. Your souls are on land : they eat their food without being destroyed. Their food is (made) of offerings of the land. Oblations are made to them on earth as to him who is in possession of his offerings in the wide earth, and as to him whose soul is not in the earth. Their food is (made) of bread, their drink of the liquor *t'eser*, their refreshment is water.

» C. What HORUS does for his father OSIRIS. The enemies who are in this scene, HORUS adjudges to them their punishment. HORUS says to them : 'Ties' to your arms, enemies of my father, be deprived of power from your arms to your heads, powerless ! You are bound behind, wicked ones². RA³ will sacrifice you, you shall be no longer in existence, your souls shall be destroyed. They shall live no longer, on account of what you have done against my father OSIRIS⁴ : you have despised the mysteries, you have torn the image from the sanctuary. Powerful is the word of my father Osiris against you, powerful is my word

1. *Senchu*, cf. tomb of Rameses VI.

2. Cf. tomb of Rameses VI.

3. The word is not on the tomb of Rameses VI. .

4. *Ser*, on the tomb of Rameses VI.

against you. You have rejected the mysteries for the repose of the great one who has begotten me in Hades : Oh, be no longer in existence, destroyed !

» HORUS says : My KHETI, great fire, of which this flame which is in my Eye is the emission, and of which my children guard the folds, open thy mouth, draw wide thy jaws, launch thy flame against the enemies of my father, burn their bodies, consume their souls, by this fire from thy mouth, by this flame which is in thy belly. My children are against them : they destroy (their) souls¹ ; those who have issued from (me)², are against them : they exist no longer ! The fire which is in this serpent bursts forth, a scourge against the enemies, when HORUS calls him.

» He who can charm this serpent is as one who goes not to his fire, (and as one whose soul is not in the earth. Their food is made of bread, their drink of the liquor *t' eser*, their refreshment is of water³.) Offerings are made to those who are upon this great serpent. »

NINTH DIVISION. — PLATES 13 AND 12

Door

« The great god arrives at this pylon and enters this pylon; this great god is adored by the gods who are there. »

The pylon *Aa-t shefsheft-u*. At the entrance *Aneh-f-ta*, and at the inside *Ramen-ta*. In the interior nine mummies, the *Ennead*. Opposite them :

« Come to us, dweller on the horizon, great god, who ope-

1. *Ba-u*, on the tomb of Rameses VI.

2. Tomb of Rameses VI.

3. It seems as if there was some confusion between the end of this legend, and the end of the former legend.

nest the retreat! open the holy' pylons, draw back the mysterious door. »

Door of the serpent *Ab-ta* :

« He who is on this door opens to RA : SAU says to AB-TA : Open thy gate to RA, draw back thy door for KHUTI. He will illuminate the darkness and the shades in the concealed abode. This door closes after the entrance of this god, and the souls which are in this pylon cry out when they hear this door closing. »

Scenes¹

A. Four *gods of the south*, bearing instead of a head the crown of the south and the *uraeus*, pull a rope which appears to bring towards them a staff surmounted by a head bearing the crown of the south : the rope is held opposite them by a person named *the master of the prow*. This scene has a corresponding one, an analogous group, in which the crowns of the south are replaced by those of the north, and in which the person who is opposite the four gods of the north is *the master of the stern*. Between the two groups, a hawk-headed sphinx bearing the crown of the south, *Horus who is in the boat*, has on its back a human head, *Ana*, bearing here the crown of the south, and on the tomb of Rameses VI., the complete crown³; this head belongs to a second sphinx on the tomb of Rameses III⁴. On the hawk-headed sphinx, a god with the head of Horus and of Set, *double-headed*⁵, stretches its arms towards the two heads of the sphinx; the head of Horus is turned towards

1. *Ser*, this word is here in secret writing.

2. Cf. for the scenes and legends, Champollion, *Notices*, t. II, p. 519-522, tomb of Rameses VI.

3. That is, composed of that of the South and that of the North of Egypt.

4. Champollion, *Notices*, t. I, p. 420.

5. Cf. pl. X, B.

the hawk's head, and the gods of the south; the head of Set towards the human head and the gods of the north! Horus consequently appears to represent the god of the south, and Set the god of the north¹: here the human head which is on the side of Set has nevertheless the crown of the south, but this crown belongs also to Set². A double serpent having on each side four heads and four pairs of legs, *Shemti*: between it and in front, a person named *Apu*. Another double serpent, *Bata*, each head of which bears the crown of the south: over it is a sort of double reptile, *Tepi*³, having on each side four pairs of legs and four human heads, the first of which raises two arms in adoration: between it, *Abt*; opposite, two persons holding by the two ends a bent object, which on the tomb of Rameses VI. is a net.

B. The boat and the four *infernal ones*. Six persons holding the same object in the form of a wand, as the two persons of the former scene, *the masters of words which fascinate*; four monkeys, *the protectors of Ra*, also holding a net; three *pikemen*, holding in one hand a lance, and in the other a rope, which terminates in the hand of a person stretched out on the ground, *Aai* or *the Ass*⁴: he has on his head the solar disk, by the sides of which are the two ears of an ass, and he seems to raise himself by the means of the rope. Opposite him the serpent *Apap*, over which is the serpent *Shes-shes*, which forms the end of the tail of a crocodile.

C. Four persons with a human head, *the souls of*

1. Cf. the *Sallier Calendar*, 29th of Athyr.

2. Cf. *Tablet of 400 years*, in *Records of the Past* [, 1st Series], vol. IV, p. 33.

3. Cf. Champollion, *Notices*, t. II, p. 525, 612, 622, tomb of Rameses VI.

4. Cf. *Diodorus*, I, 97, Champollion, *Notices*, t. I, p. 428, 429, 755; Lepsius, *Denkmäler*, III, 303; Naville, *La Litanie du Soleil*, p. 49, 50, 55, 56, and *Todtenbuch*, ch. 125, l. 40.

Amenti, four with the head of the Ibis, *those who accompany Thoth*, four hawk-headed personages, *those who accompany Horus*, and four ram-headed, *those who accompany Ra*, holding a rope which terminates at the body of a double serpent, having two heads and two pairs of legs, *Khepri*. On a coil which appears to belong to this serpent, is perched a hawk with the *pschent* on its head, *Har-tuau-ti*, with an uræus on each side¹. Opposite, the rope issues from beneath the serpent and is carried by eight persons, *the masters*.

Legends

« A. Those who are in this scene rise for RA. RA says to them : Take your heads, gods ! Pull forward with your rope of the prow ! Oh, be born, gods ! Oh, shine forth, gods ! Be born, gods ! Shine forth, gods, at my birth in the retreat, at my shinings in the place of concealed things ! This god arises for RA ; the two headed, this double god, enters when RA rises above him. RA says to them : Let your heads be yours, gods ! Oh, take your crowns of the North, pull with the rope of the stern of the boat, of him who is born of me². It is Horus with the royal countenance.

» He who is in this scene traverses the refuge : he retreats towards *Ka-Temt*, the gate³ of Amenti. Those who are in it are the Eaten Heads : they breathe the odour of *Shemti*, of whom APU is the guardian.

» He who is in this scene rises for SER⁴. He has struck down⁵ the souls of the impious which are in Hades. He

1. Cf. *Book of the Inferior Hemisphere*, 10th hour.

2. Horus is considered here as the son of Ra, assimilated to Osiris.

3. *Ari-t*. In the *Todtenbuch* the *Ari-t* is determined and figured as the pylon, ch. 144.

4. Cf. tomb of Rameses VI ; it refers to Osiris assimilated to Ra.

5. *Asp* : cf. *aspu*, *Todtenbuch*, ch. 9, l. 3 ; 73, l. 2. Perhaps we ought to read here *sap*, « to count ».

traverses the refuge and retreats towards the pylon *Teser-t-ba-u*, towards the gate of Amenti. TEPI enters *Bata*. Those who are in it are the Eaten Heads. They breathe the odour of *Ba-ta*, of whom ABT is the guardian.

» These are the gods who charm for HAR-KHUTI in Amenti. They, the masters of their nets, charm those who are in the nets which are in their hands : (they are veridical in Hades').

» B. This great god is towed along by the infernal gods. They, those who tow along RA, say : The god comes to his body, the god is towed along towards his mummy². Comfort thy body, we tow thee³ along, safe in thy⁴ retreat. Come, RA, comfort thy body⁵, defended by the masters of the net.

» Those who are in this scene walk before RA : they charm for him APAP, and retreat towards the gate of the horizon. They rise with him towards heaven; they are, for him, in the two sanctuaries, and they make him rise in Nu. They, the charmers, say : Oh impious, cruel one, APAP who spreadest thy wickedness! Thy face shall be destroyed, APAP! Approach the place of torment. The *Nem-u* are against thee : thou shalt be struck down. The *Aai-u*⁶ are against thee : thou shalt be destroyed. The pikemen strike thee : thou art charmed by us through the

1. Cf. tomb of Rameses VI.

2. The hieroglyph is that of « shade » : the word « shade » and « soul » are often employed the one for the other, but the « shade » characterises also the mummy in the representations in which the deceased receives its heart, its essence, and its mummy. The analogy indicates here the meaning which must be selected.

3. Cf. tomb of Rameses VI.

4. Lit. : « his ».

5. This body appears to be god Aai, represented mummified on the tomb of Rameses VI.

6. Persons named *Nem-u* and *Aai-u*, appear on the last division but one; cf. pl. X, C, and Champollion, *Notices*, t. II, p. 539,

means of what is in our hands. Oh ! thou art destroyed, crushed, punished, (serpent) SESSI¹.

» Those who are in this scene with their spears, guard the rope of AAI, and do not allow this serpent to mount towards the boat of the great god. They rise behind this god to heaven. They say, those who fight for this god in Nu².

» C. Those who are in this scene hold in their hands the rope which is attached to the leg of KHEPRI, who retreats towards the gate of the horizon. They bear this rope near this god towards the horizon and tow him along in Nu. They live on things from the South, they feed on things from the North, on their issuing from the mouth of Ra. The outcry of this KHEPRI is borne into the retreat when RA enters heaven. They say to RA : Come, come, after thy transformations ! Come, RA, after thy transformations ! Come forth, come forth, after thy transformations, come forth, RA, after thy transformations, towards heaven, towards the great heaven ! Oh, we point thee out for thy abodes, by the virtue which is in our words, (thou who art) the greatest of forms in the retreat.

» He who is in this scene, the infernal HORUS raises his head from him, and the forms issue from (his) coils. RA calls this god which his two *uræi* join together. Now HORUS having entered KHEPRI hears when RA calls him.

» They hold in their hands the rope which is attached to the leg of KHEPRI; they say to RA : The paths of the retreat are cleared for thee, (the gates)³ which are in the earth are open for thee, for the soul which Nu⁴ loves. We guide thee in thy flight in the land. Oh ! enter the East. Come forth from the belly of thy mother. »

1. This serpent is doubtless the one who follows Apap in the scene, where he is named Shes-shes.

2. The words of these gods are wanting.

3. Cf. tomb of Rameses VI.

4. « For thy soul which is joined again to Nu », tomb of Rameses VI.

TENTH DIVISION. — PLATES 12, 11 AND 10

Door

« The great god arrives at this pylon, and enters this pylon; this great god is adored by the gods who are there. »

The pylon *Seri-t*, or the chapel. At the entrance *Nemi*, holding a knife, and at the inside *Kefi*, robed in white. In the interior, sixteen uræi. Opposite them :

« Come to us, dweller on the horizon, great god, who opened the refuge! Open the holy gates, draw back the mysterious door. »

Door of the serpent *Stu* :

« He who is on this door opens to RA. SAU says to STU : Open thy gate, draw back thy door. He will illuminate the darkness and the shades, and (will place) light in the concealed abode. This door closes after the entrance of this great god, and the uræi which are in this pylon cry out when they hear this door close. »

*Scenes*¹

A. Four persons, the *Anti-u*, or *those who fix*, holding with one hand a knife and with the other a kind of hook of rope or a club; four other persons armed with the same, but having each four uræi for a head, the *Hati-u*² or *bearers of the club*. Opposite, the serpent *Apap*, of which it is said : *His cry is wafted into hell*. He is tied by the neck with a chain on which the goddess *Ser'h*³, one of the forms of Isis, is drawn out. The chain is held by four men, *Stefi-u*, or

1. Cf., for the scenes and the legends, Champollion, *Notices*, t. II, p. 532 to 536, tomb of Rameses.

2. Cf. tomb of Rameses VI., and Chabas, *Egyptologie*, 1876, p. 20.

3. Cf. Sarcophagus of T'a-ho, Museum of the Louvre.

those who fire, placed opposite the *Anti-u* and the *Hati-u*. Twelve gods, *T'atiu with the strong arm*, holding also the chain and turning their back to the *Stefi-u*. An enormous hand, the concealed body drawing towards it the chain, which then rises over five serpents (the first of which is *Uammeti*) each attached by the means of a small chain to the larger one by Seb, Mesta, Hapi, Kebhsenuf and Tuau-matef, armed with hooks and clubs; these five gods issue by half from the great chain, and face the preceding gods. The chain ends at the feet of Osiris, Inhabitant of *Amenti*.

B. The boat of *Ra* and the infernal ones, a person, *Unti*, who with one hand raises a star and with the other hand raises another star. Four gods squatted, bearing on their head an uræus with a long tail. Horus (hawk-headed), Serek, Abesh, and Sekhet (lion-headed). Three persons, the stars, each raising a star with one hand, and with the other hand drawing by a rope towards the solar *bari* a small boat in which is, half-surrounded by an uræus, a human head, *the head of the disk*, a winged serpent which rises up, *Semi*; a person, *Besi*, pouring flame on the head of a bull placed at the end of a stick struck with a sword. An uræus standing up, *Ankhi*, with its head flanked by two human heads. Four women, *the Invocators*, in a posture of adoration. Two bows supporting each three uræi, *the diadem of the uræi*. In the middle, with one foot placed on each bow, *the Double-headed*, with the head of Set and of Horus, with four arms in adoration.

C. Twelve bearers of oars, the gods *Akhem-u Sek-u*¹. Twelve women holding a rope, *the hours which tow along*. Four gods with a sceptre : *Banti*, or the monkey, with an animal's head, *Seshesha*, who has a star over his head, the Bull of *Amenti*, with the head of a bull, and *Ile who names*

1. « The unknown who row », these are the circumpolar stars; the other stars, having a rising and setting, are the Akhem-u Urt-u, or « the unknown who repose themselves ».

the stars with a star over his head. Opposite, on a bracket, and over his head a star, a monkey named the god of *Ruten* (Syria). On another bracket a large sacred eye. A god with a sceptre, *the master of his house*, advancing towards the sacred eye.

Legends

« A. Those who are in this scene rise for RA, who arises¹ and approaches them. (They say to RA²) : Arise, RA; Rule, KHUTI. They beat down APAP in his bonds³. Do not ascend, RA, towards thy enemy; thy enemy does not ascend, RA. May thy holy things which have a place in *Mehen* be brought forth. APAP is stricken with his sword : he is sacrificed ! RA rises at the finishing hour : the great god ascends when his chain is fixed.

» The serpent which is in this scene, *Serek* flings away his chain. The boat of this great god advances towards the narrow pass of APAP. The great god comes when his chain is fixed.

» Those who are in this scene drag the chains of this evil-doer. They say to RA : Come RA; advance, KHUTI ! The chain is placed on *Neha-her*, and APAP is in his bonds.

» Those who are in this scene as *guardians of the Fomenters of trouble*, watch over the murderous chain which is in the hand of the *Concealed Body*, in the compass of which are placed the dead at the pylons of the Inhabitant of *Amenti*. The god says : Darkness to thy countenance, *Uammeti* ! Destruction to you, Fomenters of trouble, (by) the concealed hand, which causes (you) evil by the means of the deadly chain which is in it ! SEB guards your bonds, and the threads of the chain place the murderous chain on

1. *Autl-n*, M. Naville.

2. Tomb of Rameses VI,

3. The words « for Ra » are wrongly repeated here; cf. tomb of Rameses VI.

you. Watch under the inspection of the Inhabitant of Amenti.

» Those who are in this scene load the chains of the Forerunners of trouble, and the boat of the good god advances.

» B. The great god is towed along by the gods of Hell, and they say, those who tow along RA : Let us tow along towards heaven. Let us tow along towards heaven, Servants¹ of RA and of NU. Take possession, RA, of thy countenance, thy truth. Unite thyself, RA, to thy countenance, thy truth². Let the countenance of RA open, and let the eyes of *Khuti* enter ! Let him drive away the darkness of Amenti, let him shed light where he had sent shade.

» He rises for RA, placing³ himself over UNTI : this god guides him⁴, and the hour fulfils its duties.

» Those who are in this scene, the inhabitants of the earth⁵ guard them. They rise for RA. They are seated (on)¹ a large image which is under them, and they raise themselves behind RA with the mysterious image which is under them.

» Those who are in this scene invoke with their stars. They drag the rope, before this boat, and they enter NU.

» This countenance of RA glides along and advances in the land : those who are in hell invoke him.

» It rises for RA ; it guides the god through hell towards the eastern horizon.

» He rises for RA : he throws flame on the head, and the

1. Tomb of Rameses VI.

2. Tomb of Rameses VI : « Take possession, Ra, of thy countenance. Arise higher ! Unite thyself, Ra, to thy mysterious head ! » The meaning of this symbolism is that the sun, having become by night ram-headed (pl. 5, C), *i. e.*, « soul », as if he was dead, resumes in the morning a luminous countenance.

3. *Nahap*, tomb of Rameses VI.

4. *Su*, *idem*.

5. The serpents.

weapon (?)¹ which is in the hand of the warrior servant of this god appears.

» It risès for RA : the length of time marked out in years is established by this uræus, who makes it ascend with him towards heaven.

» They say those who call RA : Come, RA ! Oh ! come, son of hell ! Come, child² of heaven. Oh ! arise, RA.

» It is the diadem of the uræi ; he traverses³ hell.

» The bows⁴ bear the Double-headed in his mystery. They direct RA to the eastern horizon of the heavens, and they advance on high with him.

» C. Those who are in this scene rise for RA and take their oars in this cavern of *Unti*. Their appearance, to them, is for the births of Ra in Nu ; their appearances are for the births of RA : they issue from Nun with him. They navigate for this great god when he places himself on the eastern horizon of the heavens. RA says to them : Take your oars, unite yourselves to your stars⁵ ! Your manifestations are (my) manifestations, your births are my births. Oh, my pilots, you shall not perish, gods AKHEMU SEKU.

» Those who are in this scene take the rope to tow along RA⁵ in Nu : they tow along RA and prepare the pathways in Nu. These are the goddesses who guide this great god in Nu ; Ra says to them : take the rope, take your places, pull towards you, my followers to heaven, guide (me)⁵ in the pathways. My births are⁶ your births, my manifesta-

1. Or « the gift », *tu*, according to the tomb of Rameses VI. The gift, perhaps called thus through irony, is the blow of a knife. Is there any allusion here to the sacrifice of the bull ?

2. *Atu*, cf. Naville, *Litany of Sun*, p. 85.

3. *Mehen* is masculine, cf. *Book of the Lower Hemisphere*, 11th. hour.

4. The two bows of hell are mentioned on the tomb of Rameses III. ; cf. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 746.

5. Cf. tomb of Rameses VI.

6. *S*, and on the tomb of Rameses VI, *su* ; in the corresponding part

tions are your manifestations. Oh! establish the length of the years (for)¹ him who is with us.

» The god in this scene calls out that the gates of RA be opened : he rises with him.

» The god in this scene calls on the stars for the births of this great god : he rises with him.

» The god in this scene calls on the gods of the boat of RA, and rises with him².

» The god in this scene places the stars in their dwelling, and rises with him, this great god.

» It is the UT'A³ of RA : this god unites it to him, and it rejoices in its place in the boat.

» He opens the gate of this cavern : he remains in his place, and does not rise with RA'. »

ELEVENTH DIVISION. — PLATES 10 AND 9

*Door*⁴

« The god arrives at this pylon; this great god enters this pylon; this god is adored by the gods who are there. »

The pylon *Sheta-bes-u* or the *most mysterious of passages*. At the entrance, *Mates*, or *the executioner*; and inside, *Shetau*,— each holding an enormous knife. In the interior, two sceptres over which are two crowns of the South. By the side of one, Ser; by the side of the other, Horus, and between the two sceptres :

« They say⁵ to RA : (Come) in peace (twice), in peace

of the sentence there is *sut*, which varies in other texts with *tut-as*, an expression very frequent in the solar Litany.

1. Cf. tomb of Ramses VI.

2. *Kher-f*, tomb of Rameses VI.

3. The sacred eye.

4. Cf. Champollion, *Notices*, vol. II, p. 530, tomb of Rameses VI.

5. Tomb of Rameses VI.

(twice). Many-shaped ! thy soul is in heaven and thy body on the earth ; thou hast willed it, o great one ! thyself' . »

Gate of the serpent *Am-net-u-f*.

« He who is on this gate opens to RA. SAU says to *Am-net-u-f* : Open thy gate to RA, draw back thy door for KHUTI : he will illuminate the darkness and the shades, and will place light in the concealed abode. The door closes after the entrance of this great god, and the gods who are in this pylon cry out (when) they hear this door closing. »

*Scenes*²

A. Four persons each holding a disk, *the bearers of light*. Four *bearers of stars*. Four persons with a sceptre in their hands, *those who go out*. Four ram-headed persons with a sceptre, *Ba, Num, Penter, Tent*. Four hawk-headed persons with a sceptre, *Horus, Shenebt, Sapt*, and *he who is in his double boat*. Eight women seated on uræi, and each holding a star with one hand, *the protecting hours*. A crocodile-headed person with a sceptre (*Sebek-ra*)³, holding behind him a serpent in an erect position.

B. The boat and the infernal ones. Nine persons, four of which are wolf-headed, each holding a large staff with a hook, and a knife, *the nine who slay Apap*. *Apap* tied by chains attached to five objects like the hieroglyph *Senb*, the cord of Horus. Four monkeys, each holding an enormous hand. Two women wearing on their heads the diadems of Upper and Lower Egypt, *Amenti*. A person with a sceptre in his hand, *Sebekh-ti*.

C. Four men with the crown of the South, *the Royal*

1. Tomb of Rameses VI. The text of the sarcophagus would lead us to understand « the land united for thee ».

2. For the scenes and legends, cf. Champollion, *Notices*, vol. II, p. 536 to 539, tomb of Rameses VI.

3. Tomb of Rameses VI.

Heads. Four men bare-headed, *the Afflicted*. Four men with the crown of the North, the *Nem-u*. Four men bare-headed, the *Renniu*. Four women with the crown of the North (the *Nemtu*)¹. Four women without a crown (*the Afflicted*)². Four men half bent, the *Aaui-u*³. A cat-headed god, *Mati*³, holding behind him a serpent in an erect position.

Legends

« A. Those who are in this scene bear the disk of RA. They guide (in)² hell and in heaven by this⁴ shape which is in their hands. These are they who (?)⁵ speak to the pylon of AKER-T² that RA may place himself in the bosom of Nu.

» Those who are in this scene carry stars. When the arms of Nun receive RA, they shout with their stars, they raise themselves with him towards heaven, and they place themselves in the bosom of Nu.

» Those who are in this scene, their sceptres in their hands, settle the possessions of this god in heaven, and in return RA points out their abodes.

» Those who are in this scene, their sceptres in their hands, furnish (?) the food of the gods who are in heaven, and pass over (?)⁶ the water, RA not having (as yet) arrived at Nun.

» Those who are in this scene, their sceptres in their hands, place the naos, put their hands to the side of the double boat of the god, when he issues from the gate of Sam⁷,

1. Tomb of Rameses VI. Three of them have complete crown there.
2. Tomb of Rameses VI.
3. *Mauti*, on the tomb of Rameses VI.
4. *Pen* on the tomb of Rameses VI.
5. *Ari*; there is *ba*, or « the soul » on the tomb of Rameses VI.
6. *Nuti*. This word seems an alteration of *skat*.
7. Cf. tomb of Rameses VI. It is the country of the reunion, Hades.

and place the oars in Nu (when the present) hour is born in it, and (when the preceding) hour reposes in it.

» Those who are in this scene, their uræi under them and their hands holding stars, issue from the double sanctuary of this great god, four to the east and four to the west. They call the souls of the east, they invoke this god, and adore him on his going out (when) *Setti* issues in his shapes¹; they direct the navigation of the pilots of the boat of this great god.

» B. The gods of hell say : Issuing from Amenti, installation in the double extent of Nun, and accomplishment of the transformations in the arms of Nun ! The god does not enter heaven, he opens hell to heaven, in his shapes which are in Nun. What opens hell for Nu are the arms of *Amen-ran-f*²; he is in the black night, whence light issues from the shade.

» Those who are in this scene, their staves in their hands, take their weapons and strike *Apap* : they accomplish his sacrifice, and inflict blows on (his) coils, which are in heaven. The chains³ of this wicked one are in the hands of the children of HORUS : they raise themselves towards this god, their ropes in their fingers. The god counts² his members, when he whose arms are concealed opens to make a way for RA².

» The serpent who is in this scene, the sons of HORUS strike him. They are placed in Nu in this scene. They weigh down his chains, and if his coils are in heaven, his venom falls into Amenti.

» Those who are in this scene direct RA to the eastern horizon of heaven. They direct this god, their creator; with their hands, two to the east and two to the west, in

1. The going out refers to the scene of the Twelfth Division.

2. The « mysterious being », Osiris.

3. *Kha-u*; cf. tomb of Rameses VI., where this word has the determinative of rope.

the two sanctuaries of this god. They issue behind him, and give praise to his soul when it sees them.

» Those who are in this scene turn away SET¹ from this pylon (of *Tuau-ti*) : they open the cavern and fortify the mysterious (?) pylon. Their souls arise behind RA².

» C. Those who are in this scene place the white crown of the gods who follow RA. They remain in hell : their souls arise and remain in the pylon.

» Those who are in this scene in this pylon lament over OSIRIS³, when RA issues from Amenti : (their)² souls rise after him. They are behind OSIRIS².

» Those who are in this scene join RA, producing his births on earth. Their souls rise behind him, and their bodies remain in their places.

» Those who are in this scene name RA, and magnify the names of all his shapes. Their souls rise behind him, and their bodies remain in their places².

» Those who are in this scene raise Truth and place it in the *naos* of RA, when RA places himself in Nu. Their souls ascend behind him, and their bodies remain in their places.

» Those who are in this scene fix the length of time, and cause the existence of years for the guardians of the damned in hell and for the living in heaven. They follow this god.

» Those who are in the scene in (this) pylon² in their wailing lament over themselves in presence of the great god in Amenti. They drive away SET from this pylon, and do not enter² heaven.

» Those who are in this scene adore RA, and invoke him.

1. *Set*, as in the lines following this, has no determinative. The *Book of the Lower Hemisphere* places Set-Nehes to the east (10th. hour).

2. Tomb of Rameses VI.

3. *Ser* on the tomb of Rameses VI.

They give praise to the gods who are in hell, guardians of the gate of the refuge (they remain in their places)¹.

» The porter of the cavern remains in his place'. »

TWELFTH DIVISION. — PLATES 9 AND 15

*Gate*²

« This great god arrives at this pylon : this great god is adored by the gods who are in it. »

The pylon *Teser-t ba-u*, or *the most holy of souls*. At the entrance *Pi* or perhaps *Ba*, and in the inside *Akhekhi*. In the interior, two heads at the end of two long poles ; over one is the scarabæus, hieroglyph of the god *Khepra*, over the other the solar disk, and the word *Tum*. Between the two poles :

« They hold themselves on their heads, they are on their poles in this pylon. The heads rise in this pylon. »

Door of the serpent *Sebi* :

« He who is on this door opens to RA. SAU says to SEBI : Open thy gate to RA, draw back thy door for KHUTI : he will leave the refuge and will place himself in the bosom of *Nu*. The door closes, and the souls which are in Amenti cry out when they hear this door closing. »

Door of the serpent *Reri*, almost touching the former one.

« He who is on this door opens to RA. SAU says to RERI : Open thy gate to Ra, draw back thy door to KHUTI ; he will leave the refuge and will place himself in the bosom of *Nu*. This door closes, and the souls in Amenti cry out when they hear this door closing. »

By the side of this door two uræi, *Isis* and *Nephtys*, the first above and the second below.

1. Tomb of Rameses VI.

2. Cf. Champollion, *Notices*, t. II, p. 540, tomb of Rameses VI.

« They guard this mysterious door of Amenti, and raise themselves behind this god. »

Scenes and Legends¹

Above, OSIRIS forms a circle with his body : *it is Osiris who surrounds hell*. He raises his arms towards the goddess NU, standing on his head : *it is NU who receives this god places himself in the boat²*. Around the scarabæus are *the gods who are in it* (the boat). These are beginning at the side of the door and at the stern, *Sau, Hu, Hak, Shu, and Seb* : then ISIS and NEPHTHYS stretching out their hands under the scarabæus, then *Seba-u* (gates or door) going forward. The boat is supported by Nun, whose bust and arms only are to be seen : *these arms issue from the water and bear up this god*. The entire scene is surrounded by the waves of *Nun*, which shows that the Egyptians looked upon the earth (or Osiris), as a spherical body floating through the waves towards a spot where a disk is represented on a band. This band, studded with dots, indicates the earth³, from which the sun is about to issue, and it completely frames in the divisions of the *Book of Hades*, which is contained in the inside of the sarcophagus. The divisions of the outside of the sarcophagus were framed in the same way, and the dotted band appears also under the divisions of the cover.

1. Cf. Champollion, *Notices*, t. II, p. 541, tomb of Rameses VI.

2. *Aat*.

3. Cf. *Préface*, p. 64 [du présent volume].

END OF THE *BOOK OF HADES*

OUTER SIDE OF THE COVER

HORIZONTAL INSCRIPTIONS

Under the dotted band which surrounds the 6th. and 7th. divisions of the *Book of Hades*, on the outside of the cover, there are fragments of a horizontal inscription divided into two halves : the first is on the right side (pl. 18), the second begins at the edge and is continued on the left side (pl. 18 and 19). We must remark that the second fragment of pl. 19 ought to be the third.

PLATE 18

« D. NU the great says : I have made him great, I have made him a soul, I have made him powerful, I have made him master in the bosom of his mother *Tefnu*, I who never bring forth, I come, I unite myself to OSIRIS, King. »

PLATES 18 AND 19

« D. THOTH says : My son, Master of the Two Lands, RA(menma)..... OSIRIS, King, Master of the Two Lands, RA(menma), the son of RA, master in doing things, who is *Seti-merenptah*, truthful, his soul lives for ever.....

» The son of RA, Master of the Diadems, who is *Seti-Merenptah*..... in this name of mine from NU. I do not depart from (him). »

INNER SIDE OF THE COVER

RIGHT SIDE. — PLATE 18

F. Thoth between two fragments of wings, remains of

the general decoration of the inside cover, pulls with both his hands a rope attached to heaven, as in certain portions of chapter 161 of the *Todtenbuch*.

« of the gods by him. He is like..... with the great breath, the great one of heaven, the great SAHU, who is in the middle of the spirits of *Heliopolis*¹.

» H..... in *Memphis*. He has made the things of the altar (?) of the lord of *Sekhem*..... to breathe. He has led the men to *Nemti*..... to raise on the partition². »

Below, a horizontal line gives the beginning of the 72nd. chapter of the *Todtenbuch*.

« F. (Health) to you, lords of justice, who are free from iniquity, you who live for ever, for the double periods of eternity! Let pass the OSIRIS (King), RA(menma), truthful, towards earth; powerful in qualities, Master..... »

LEFT SIDE. — PLATE 19

L. Thoth and the hieroglyph of night as on the right side.

« in the tank of flame; he extinguishes the fire³. »

Below, a horizontal line, which is continued on the fragments N and M, contains the continuation of the text, which begins at the corresponding line of the right side.

« (do not close) the door against me, because..... (my) drinks are in *T'ep*. My arms are joined in the divine abode which (my father) has given me.

» (there is corn and) barley in them, no one knows how much. There is prepared for me, (there a festival)

» by the son of my body. Give me funeral offerings of incense, of oil..... »

In N, M, O and P, fragments of a text which accompanies

1. Chap. xxiii of the *Todtenbuch*.

2. Text foreign to the *Todtenbuch*.

3. Cf. *Todtenbuch*, ch. 22, l. 3.

the *Litany of the Sun*, in the royal tombs¹, and which also occurs in some Books of the Dead of the good period².

« N..... The master of the two Lands, who is RAMENMA, truthful, in hell, he..... he comes out of it. The arms of TATNEN receive (him)..... Stretch out your arms to me! I know the gates, lead (me)..... invoke, be ye glad for my sake..... he has (placed) food for you, be ye masters..... I am his son on earth. I have made the way.....

» M..... (let) him pass..... The headdress of *Amen-ran-f*..... (gods) who cross through hell, order that..... deliver the OSIRIS, King, Master of the Two Lands³.

» O..... with perishable shapes : open..... raise yourselves on your funeral couches ; order it so that he reposes himself in..... (draw back) for him your doors ; open for him (your) locks..... (it is the guide) of the souls, it is⁴ the conductor of the gods in their abodes..... the companion of the husbandmen..... I have made my offerings.....

» P..... friends of RA who follow his soul..... truthful, by your towing (it is the image) of RA ! Towers..... the OSIRIS, son of RA, Master of the Diadems, *Seti-(meren-)ptah*..... in Amenti. He says⁵ : Hail to thee..... thy splendour, in making transformations..... »

1. Cf. Naville, *Litany of the Sun*, p. 98, and pl. 15, 21, 31 and 40.

2. Cf. Pierret, *Études égyptologiques*, fasc. I., p. 89 to 92 and papyrus without a name from the Louvre n° 3073.

3. This arrangement of the text does not correspond with that of the royal tombs, but it is found in the papyrus without a name in the Louvre.

4. *Tut*, as in the papyrus without a name in the Louvre ; the royal tomb have *Sut*, which is a variant of *su* as may be seen in pl. II. c.

5. Beginning of a new text.

LOWER PORTION OF THE UPPER PART
OF THE COVER

PLATE 18

« E. Runners of the divine hall..... *Seti-meren(ptah)* truthful, in every place where he is..... to lead this soul to me..... (RA)MENMA, truthful. Thou wilt find the eye of HORUS taking part against thee..... the watchers : does he rest, those who rest in..... of cities in him. If he were carried away.....' »

BOTTOM OF THE SARCOPHAGUS

PLATES 16 AND 17

The goddess Nun, her arms hanging down, and her body wrapped round with folded wings, is surrounded with texts. She has over her head the hieroglyphs of her name, the last of which, that of heaven, is studded with stars.

« Words of OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who is RAMENMA, truthful, of the son of RA who is *Seti-merenptah*, truthful. He says : NU, support me ! I am thy son. Separate² my weakness from what makes it so.

» NU, inhabiting of the *Hennu*, says : (O) this son, the OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who is RAMENMA, truthful, the son of RA, of this loins, who loves him, Master of the Diadems, the OSIRIS who is *Seti-merenptah* !

» SEB says : This chosen one, who is RAMENMA, and who loves me, I have given him purity on earth, and power in heaven, to the OSIRIS, King, Master of the Two Lands,

1. Chap. LXXXIX of the *Todtenbuch* ; cf. pl. 17, where the same text occurs with some differences in the beginning.

2. Lit. : « destroy » ; i. e., destroy my weakness (by separating it) from what makes it so.

who is RA-MEN-MA, truthful, to the son of RA, who loves NU, and who is *Seti-merenptah*, truthful, in the presence of the lords of hell.

» Speech. (O) OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who art RAMENMA, son of RA, of his loins, who art *Seti-merenptah*, truthful! Thy mother Nu stretches for thee her arms over thee, OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who art RAMENMA truthful, son of RA, who loves him, Master of the Diadems, *Seti-merenptah*, truthful. Thy mother Nu has given thee the health which is in her for thy safety. Thou art in her arms. Thou shalt never die. Removed and discarded are the evils which remained for thee. That will come no more to thee, that will ascend no more to thee, Osiris, King, Master of the Two Lands, who art RAMENMA, truthful : HORUS stands behind thee, OSIRIS, son of RA, Master of the Diadems, *Seti-merenptah*, truthful, since thy mother Nu is come to thee : she purifies thee, she unites herself to thee, she renews¹ thee as a god, vivified, established among the god.

» Nu, the very great, says : I have made him a soul, I have made him powerful, I have made him master in the bosom of his mother *Tefnu*, I who never bring forth. I have united him, the OSIRIS, King, Master of the Two Lands, RAMENMA, truthful, son of RA, the Master of the Diadems, who is *Seti-merenptah*, truthful, with life, stability, and happiness. He shall no longer die. I am Nu with the powerful heart. I have placed a seed in the bosom of his mother *Tefnu*, in this name of mine, Nu, of the mother of whom no one is master. I have entirely fulfilled all my splendours : The entire earth, I have taken possession of it, I have taken possession of the south and of the north, and I have surrounded all things in my arms to restore the life, the life of the OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who

1, Lit. : « destroys ».

is RAMENMA, the son of RA, of his loins, loving SAKAR, the Master of the Diadems, the Sovereign with joyous heart, *Seti-merenptah*, truthful. His soul will live for ever.

» NU, says the OSIRIS, King, who is *Seti-merenptah*, truthful, support me ! I am thy son. Separate my weakness from what made it exist.

» The sovereign of the two parts of Egypt, who is RAMENMA, truthful, the son of RA, who is *Seti-merenptah*, truthful. »

Chapter to bring out the day and to pass through *Ammah*'.

« Speech of OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who is RAMENMA, truthful, of the son of RA, of his loins, who loves him, Master of Diadems, who is *Seti-merenptah*, truthful. He says : Health to you, lords of justice, who are free from iniquity, and who are living for ever, for the double period of eternity ! (The OSIRIS, King, Master of the Two Lands) who is RAMENMA, truthful, the son of RA, of his loins, who loves him, the Master of the Diadems, who is *Seti-merenptah*, he comes to us ; he is powerful by his qualities ; he is master of his (magical) virtues, he is endowed with protective (formulæ). Deliver the OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who is RAMENMA, truthful, the son of RA, Master of the Diadems, who is *Seti-merenptah*, from the crocodile of this tank of the just. His mouth is his, he speaks by it. Let him be granted liberty to act in your presence, because I know you : I know your names ; I know this great god to whose nostrils you present exquisite things, *Rekem* is his name ; he passes to the eastern horizon of heaven ; *Rekem*, he departs, I depart ; he is safe, I am safe. May I not be destroyed on the *Mesak* ! May the impious not take possession of me ! Do not drive me from your doors, do not elose your arms for the OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who is RAMENMA, truthful, for

the son of Ra, of his loins, who loves him, the Master of the Diadems, who is *Seti-merenptah*, truthful, because (my) bread is in *Pa*, and my drink is in *Tep*. My arms are united in the divine house which my father has given me. He has established for me a dwelling above the earth; there are corn and barley in it, the quantity of which no one knows. A festival is celebrated there for me by my son, of my body. Give me funeral offerings, incense, oil, and all good and pure things, upon which the god feeds. The OSIRIS, King, RAMENMA, truthful, the son of RA, of his loins, who loves him, the Master of the Diadems, the Sovereign with the joyous heart, *Seti-merenptah*, truthful, exists for ever in all shapes which please him, he navigates in ascending and in descending the plain of *Aaru*, he is united to life for ever in the plains of offerings. It is I, the double lion.

» Said by OSIRIS, King, Master of the Two Lands, RAMENMA, truthful, by the son of RA, who loves him, *Seti-merenptah*, truthful : Oh ! keep that destroyer of my father for me, the OSIRIS, King, Master of the Two Lands, RAMENMA, truthful, for he is my father, who is under my legs which rise, OSIRIS, son of RA, Master of the Diadems. *Seti-merenptah*, truthful, strike him with thy hand ! Search him, for he is taken by thy hand ! OSIRIS, King, Master of the Two Lands, RAMENMA, truthful, thou shalt not grow weak ! Nu comes to thee, she protects thy weakness, she collects thy limbs, she unites thy heart to thy bowels, she has placed thee among living essences. OSIRIS, King, Master of the Two Lands, RAMENMA, truthful, before the good god, Lord of *Taser-t*.

» Said by OSIRIS, King, Master of the Two Lands, RAMENMA, truthful, son of RA, of his loins, and who loves him, the Master of the Diadems, *Seti-merenptah*, truthful' : O

ravishers ! (O) runners ! Oh ! do not seize me¹, great god ; grant that this soul of mine may come to me in every place where I shall be. If thou delayest in leading this soul to me in every place where I shall be, thou wilt find the eye of HORUS placing itself against thee in the same way as the watchers. Is it that he lies down of those who lie down in Heliopolis, a country where there are thousands of towns ? If my soul, with which is my state of elect², is brought to me in every place where I shall be, thou shalt have laboured, guardian of heaven and earth, for this soul of mine ; (yet) if thou delayest in making my body see its soul, thou wilt find the eye of HORUS placing itself against thee in the same way (as the watchers). O (you), these gods who tow the boat of the Lord of Multitudes, who lead heaven to hell, who clear (the path)³ of NU, who make the soul approach the mummy, its hands full of bonds, seize and grasp with chains, destroy the enemy. The boat rejoices, the great god passes in peace ; behold, you have granted that this soul may issue from OSIRIS, King RA-MEN-MA, truthful, with his legs, on the eastern horizon of heaven, for ever, for ever.

» Words of OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who is RA-MEN-MA-~~AT~~-RA, truthful, of the son of RA, loving PTAH-SAKAR, of the Master of Diadems, who is *Seti-merenptah*, truthful. He says : Let the great ones pass behind me. May these limbs of mine never grow weak !

The OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who is RA-MEN-MA-RA, truthful, the son of RA, of his loins, who loves him, the Master of Diadems who is *Seti-merenptah*, truthful, says : NU, support me ! I am thy son. Separate (my)

1. Lit. : « him ».

2. *Khu*.

3. Cf. *Todtenbuch*, chap. LXXXIX, 5.

weakness from what makes it exist. OSIRIS, King, Master of the Two Lands, who art RA-MEN-MA-RA, truthful, son of RA, of his loins, and who loves him, Master of the Diadems, who art *Seti-merenptah*, truthful, I have given thee thy head of thy body, there shall not grow weak any of those limbs of the Master of Diadems, who is *Seti-merenptah*, truthful. »

END OF THE SARCOPHAGUS OF SETI I.

Appendix

It has been said that the tombs of Seti I.¹ and Merenptah I.² give a different version of the *Book of Hades*, completely different from that which the other tombs and the sarcophagus of Seti I. present. The following is the version from the tomb of Seti I.

Gate

« The god arrives at this pylon, and enters this pylon : this great god is adored by the gods who are there³. »

The pylon Neb-hau⁴, the lower part of which is injured.

« At the entrance Ma-ab, in the interior six male mummies, the gods and goddesses also are in..... opposite them.

» Come to us, Inhabitant of the Horizon, great god, who opened the refuge! Open. »

In Champollion's copy the representation of the pylon is accompanied by a large scene which, perhaps, takes the place of the Psychostasis, and which is described thus :

« The god HORUS presenting the *Pharaoh-Osiris* to his father OSIRIS, assisted by the goddess of Amenti. »

1. Champollion, *Notices*, t. I, p. 432 and 770 to 775.

2. *Id.*, p. 827 and 829.

3. *Id.*, p. 772.

4. *Id.*, p. 773.

Door of the serpent *Set-m-ar-f*¹.

« He who is on this door opens to RA. SAU says to *Set-m-ar-f*: Open thy gate to RA; draw back thy door for *Khuti*. He will illuminate the darkness and the shades and will place light in the concealed dwelling. The door closes after the entrance of this great god, and those who are in this pylon cry out when they hear this door closing. »

Scenes

FIRST LINE

A. Twelve *bearers of forked sticks*. Twelve *bearers of the Devourer of the coils from which heads issue*. Twelve *bearers of the rope from which the hours issue*. The Devourer is a serpent which has twelve human heads on his back. The rope is double, and over it twelve stars; it terminates at a standing mummy, *Kena*, which is opposite the other persons.

SECOND LINE

B. The boat and *the infernal ones*. Two persons, standing, their arms wrapped up in yellow, blue or red mantles, *concealed arms, bearers of mysteries*. Eight *gods of the the temples*. Four *gods who dwell there*.

THIRD LINE

C. *Tuauti*, the Infernal *Horus*, standing, and leaning on a staff, before a funeral couch made of the serpent *Nehap*, which supports twelve mummies, *those who accompany Osiris, the sleepers who are in repose*. Four persons, between whom is written the word *Khasit*, lowering their arms in sign of adoration.

1. Champollion, *Notices*.

Legends

FIRST LINE

« A. RA says to them : Take your staves and strike. Go, o you, against the Devourer ! Oh ! strike on him. Let the heads come out of him, and let him draw back. They say to RA : Our staves are for RA. We strike the evildoing serpent, o RA, because he has eaten the heads. They issue from his coils ; he draws back. These are the gods who are in the boat. They drive *Apap* from Nu, and they raise themselves in hell. They drive away *Apap*, far from RA, in Amenti, (where) the Infernal guide this god. Their food is (made) of bread, their drink of the liquor *t' eser*, their refreshment is of water. Offerings are made to them on earth, because they drive away the impious far from RA in Amenti.

» These are the gods who sacrifice the evil-doers to overthrow the enemies of RA. They strike the wicked one and make the heads which were in him come forth. (RA) says to them : Make the wicked one retreat ; make *Apap* draw back. Let the heads which were in him come forth. Let him perish. He calls them : He is destroyed, oh eaten heads ; you that were eaten, you that were devoured, come out of him. (RA) calls them and they come out of him, whose coils had absorbed them to raise himself over them. Now the heads had entered their coils, because this serpent does not see, does not feel, does not hear ; he feeds on their cries, he lives on calling on himself. Their food is of offerings (made) on earth, when RA issues from hell. Oblations are made to them as they remain under trees. (RA says) : Pull the rope, tear (it) from the mouth of *Ken* ! Make your hours come forth. Take your opportunity for yourselves, by them, and place yourselves in your dwellings. (When) the rope which has entered *AKEN* comes out, the

hour is not (yet) born : RA calls it, and it puts itself in its place, for AKN swallows the rope¹. They say to RA : The rope is with AK, and the hours are with thy divine (soul ?), RA, when thou shinest, thou whose body is the most mysterious of things. Their food is (made) of bread, and their drink of liquor *l'esper*, their refreshment is of water. Offerings are made to them on earth, because they make (?) the rope rise (?) out of him. »

SECOND LINE

« B. The great god is towed by the Infernal. They say to RA : Towing for thee, great god, the Master of the Hours, acting according to what is in the earth : The gods live by his powers, and the elect (by) the sight of his shapes. RA says to them : Power to you, towers ; holiness to you, towers ! I come for the things of hell. Tow me towards the dwelling of stable things. Free yourselves on this mysterious mountain of the horizon.

» They possess the mystery of the great god, the dangerous (?), (when) those who are in hell see him, and (when) the dead who burn in *Ha-ben-ben*² see him, on the spot where the body of this god is. RA says to them : Let us take, o you, my image, embrace your mysteries in *Ha-ben-ben*, in the place where my body is, which is with me. Mystery to what is in thee ! The mystery of hell is what your arms conceal. They say to RA : That your soul may be in heaven, Inhabitant of the Horizon, let thy shadow ascend to the refuge. May thy body be on earth, thou who dwellest in heaven ; we give him RA in him. RA (?), feed thyself and unite thyself to thy body, which is in hell. Their food is (made) of the nutriment of *Temet*³, in

1. Cf. the *Oknos* of the Greeks (Pausanias, X, 24) and the Festival of the Ass at Acanthopolis (Diodorus, I, 97).

2. *Ha-ben-ben* was the name of the great temple of Heliopolis.

3. Form of Ra ; cf. the *Litany of the Sun*.

which the souls repose. Offerings are made to them on earth because they see the light in hell.

» They are at the gate of *Ha-ben-ben*; they see what RA sees, enter with his mysterious image and examine what the great ones bring. RA says to them : My food is your food, my nutriment is your nutriment. You are those who are with my mysteries. Here I am to protect my mysteries which are in *Ha-ben-ben*. Glory to you ! that your souls may live. Their nutriment is the nutriment of *Khuti*.

» *Tuauti* says to them¹ : O gods, who dwell in hell, who are with us and the sovereign of Amenti, you who cheer yourselves in your places and who recline on your beds, raise up your flesh, unite your bones, close together your limbs, collect together your flesh, that the agreeable breath be wafted to (your nostrils). »

THIRD LINE

« C. *Tuauti* says to them : O gods who dwell in hell, who are with the sovereign of Amenti, who cheer yourselves in your places and who are reposing on your beds, raise up your flesh, unite your bones, close together your limbs, bring together your flesh, that the agreeable breath be wafted to your nostrils. Overturning to your coffins, carrying off to your headdresses² that your divine eyes may glisten. See the light by them. Arouse yourselves from your swoon ! Receive for yourselves your fields in the plain *Neb-hatap-u*. Fields are yours of this plain, and its water is yours. Unite, thanks to me, fields in *Neb-hatap-u*. Their refreshment is of water. NEHAP is he who places their bodies ; their souls arise there towards the plain of *Aaru*, which is given (to them) to refresh themselves there. This land produces

1. This end is the beginning — out of its place — of the following line.

2. *Ant*, instead of *Afent*.

their food and their meat, their refreshment is of water. Offerings have been made to them on earth as to the mummy which reposes on its bed.

» They are in the circuit of this *Khaset*, there is an uræus erect in this *Khaset*. The water of this *Khaset* is of fire. The gods of the earth and the souls of the land do not descend towards this *Khaset*, on account of the flame of this uræus. This great god who is in hell lives on the water of this *Khaset*. Ra says to them: Oh! return to gods and souls of the holy *Khaset* given for the water which is in *Auker*! The water of this *Khaset* is Osiris¹, and this tank the inhabitant of hell. Thy fire being burning, be devouring for the mouth of the souls, which rise towards thee. O OSIRIS, thou dost not perish! O *Khaset*, thou dost not perish. The gods do not take possession of it and take care of his water. Their food is (made) of bread, and their drink of the liquor *t' eser*, their refreshment is of water. Offerings are made to them on earth as to the destroyer in Amenti. *Neb-hatap-u*², there are fields of this plain for you, and its water is yours. Return thanks to me, to fields in *Neb-hatap-u*. Their refreshment is of water, NEHAP is he who places their bodies. Their souls rise towards the plains of *Aaru* to take possession of (their tanks). »

1. The assimilation of Osiris to water is known by other texts.

2. These last sentences, which have already been given, are wrongly repeated here.

NOTE

D'après des notes que l'auteur ajouta à son exemplaire, les divisions du *Book of Hades* doivent être remaniées de la façon suivante :

1 ^{re} Division, qui comprendrait les			1 ^{re} et 2 ^e Div. du texte publié.		
2 ^e	—	—	la	3 ^e Division	—
3 ^e	—	—	la	4 ^e	—
4 ^e	—	—	la	5 ^e	—
5 ^e	—	—	la	6 ^e	—
6 ^e	—	—	« Exterior side of the lid », non numéroté dans le texte publié.		
7 ^e	—	—	la	7 ^e Division du texte publié.	
8 ^e	—	—	la	8 ^e	—
9 ^e	—	—	la	9 ^e	—
10 ^e	—	—	la	10 ^e	—
11 ^e	—	—	la	11 ^e	—

La version donnée à l'*Appendix*, d'après le tombeau de Sêti I^{er}, serait à rapprocher de la 5^e division (6^e du texte publié), *Osiris et le porc*.

Nous avons introduit dans le texte publié aux *Records of the Past* les corrections notées par Lefébure en marge de son exemplaire.

DISCOURS

Prononcé à l'ouverture des

CONFÉRENCES D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

Le 26 avril 1879

MESSIEURS,

L'étude de l'Égypte ancienne sollicite votre intérêt à plusieurs titres, et ce sont ces titres qu'il faut avant tout vous soumettre, afin d'expliquer, s'il est nécessaire, la portée de l'enseignement qui vous est proposé. La meilleure manière d'y réussir sera sans doute d'exposer simplement à votre bienveillante attention l'origine, le développement et les résultats de la science égyptologique. Ce résumé va être tenté d'une façon bien insuffisante : puisse la cause triompher de son défenseur ! Il n'y a pas de fausse modestie à vous mettre en garde contre lui, Messieurs, et à vous demander une indulgence trop nécessaire, en présence des maîtres qui représentent ici l'éclat de la parole et l'honneur des lettres.

1. Publié en brochure séparée, aux frais de la Faculté des Lettres de Lyon, sous forme de brochure in-8°, Lyon, Pitrat, 1879, 22 pages.
— G. M.

Un esprit d'analyse et de critique, correspondant au besoin de précision qui caractérise les sciences, renouvelle depuis près d'un siècle l'étude de l'antiquité. A côté de l'histoire des historiens, souvent défigurée par la passion et l'ignorance, on a reconnu d'autres témoignages, moins liés mais plus authentiques, qui subsistent épars dans les inscriptions, les temples, les tombeaux, les armes, les instruments, bref, dans tous les débris matériels des peuples morts ou des siècles écoulés. C'est au milieu de semblables documents, sans cesse augmentés par les trouvailles ou les fouilles, que grandit l'archéologie, qui reconstruit le passé avec ses propres ruines, et qui recule parfois les bornes de nos connaissances jusqu'aux questions d'origine. Unie et parfois confondue avec la linguistique, elle suit les traces des Phéniciens et des Celtes, jette un jour nouveau sur l'Italie comme sur la Grèce, et pénètre au cœur du monde assyrien, pour ne citer que quelques exemples de ses progrès. Mais nulle part elle ne trouve un champ plus fécond et plus vaste que dans la civilisation pharaonique, où l'abondance des matériaux ne le cède point à la nouveauté du sujet.

L'Égypte est le pays des ruines : on peut dire que l'histoire de plusieurs milliers d'années s'y lit sur des pierres sans nombre. Ses anciens habitants se flattaient d'élever des temples et de creuser des tombeaux pour l'éternité, prétention vraiment à demi justifiée, car les pyramides de Gizéh et la *forêt de tours* de Karnak subsisteront peut-être aussi longtemps que la terre même qui les porte : les ressources de la mécanique moderne s'épuiseront à les détruire. D'autres monuments sont moins durables, mais leur nombre compense leur fragilité relative. La haine des Pasteurs, la folie de Cambyse, la barbarie des Turcs et l'avidité des fellahs ont promené en vain leurs ravages aux bords du Nil : elles n'ont pu appauvrir cette prodigieuse mine historique dont les couches successives s'enfoncent au delà des âges connus.

Les membres de la Commission d'Égypte commencèrent à exploiter ces richesses, que depuis Champollion les savants européens n'ont pas cessé de recueillir, et pourtant les fouilles heureuses de M. Mariette continuent d'arracher des monuments nouveaux aux sables et à l'oubli.

Une telle abondance de documents est d'autant plus précieuse que l'Égypte resta peu ou mal connue des anciens, qui ne s'éloignaient guère par l'esprit des centres grec et romain. Plusieurs ont visité le pays des Pharaons, comme Hérodote, Diodore, Strabon, et peut-être Solon, Pythagore et Platon, d'autres l'ont habité, comme Théocrite et Juvénal, d'autres y sont nés, comme Plotin. La civilisation grecque s'y est même transportée presque tout entière avec les Ptolémées; Rome y a emprunté des cultes qui ne demandaient qu'à se produire, *nosci volentes*, suivant l'expression de Lucain : aucun écrivain de l'antiquité n'a compris et utilisé de première main, cependant, la langue et la littérature d'une nation regardée alors comme l'institutrice des autres. Les touristes et les fonctionnaires se bornaient de leur côté à voir les Pyramides, à écouter Memnon, à dissenter sur les sources du Nil, et ils semblent avoir mis les vins du Delta au-dessus de cette vieille sagesse égyptienne qu'ils admiraient sur parole.

Les récits d'un voyageur souvent crédule, Hérodote, d'un compilateur sans beaucoup de critique peut-être, Diodore, d'un géographe consciencieux, mais ici trop bref, Strabon, les renseignements plus directs sur les dynasties, le cycle osirien et quelques symboles, recueillis principalement par Eusèbe, Plutarque et Horapollon, nombre de détails épars dans les poètes, les philosophes, les polygraphes et les Pères de l'Église, tout cela formait encore, à la fin du XVIII^e siècle, un amas confus de vérités et d'erreurs sur lequel la critique moderne avait à peine prise, et d'où elle n'avait su tirer qu'une compilation estimable, le *Panthéon* de Jablonski. Seule, entre les mains de quelques savants,

l'étude du copte préparait dans sa mesure la découverte qui allait, grâce à notre expédition en Égypte, percer comme un trait de lumière le secret du vieux sphinx.

Le général Bonaparte ne se doutait guère, quand il fit décréter l'expédition d'Égypte par le Directoire, que le résultat le plus réel du vaste déploiement de forces provoqué par lui serait la lecture des hiéroglyphes. C'est pourtant ce qui arriva. La guerre aboutit véritablement à la conquête, non de l'Égypte moderne, mais de l'Égypte ancienne, victoire qui vaut celle des Pyramides, et à laquelle le patriotisme trouve son compte aussi bien que la science, car un Français la remporta avec des armes françaises, c'est-à-dire avec l'aide des matériaux réunis par les savants de l'expédition.

On a raconté bien des fois comment la découverte d'un texte bilingue, la *Pierre de Rosette*, permit à Champollion de comparer quelques noms royaux écrits en caractères grecs et égyptiens, puis comment les signes alphabétiques lus ainsi l'amènèrent à retrouver dans les hiéroglyphes une langue analogue au copte, que parlait l'Égypte chrétienne. Telle fut, en effet, la marche de la découverte, mécanisme fort simple quand on le connaît, et que plusieurs érudits avaient d'ailleurs soupçonné comme Champollion ; mais là n'est pas le mérite du maître. Son mérite consiste dans le parti qu'il sut tirer de ces premières données, c'est-à-dire, en somme, dans l'étendue du savoir et la sagacité de l'esprit portées au point où leur réunion devient du génie. Il ne fallut rien moins que du génie, en effet, pour pénétrer dans le dédale des écritures égyptiennes, et en tirer cette admirable *Grammaire* que Champollion nommait sa *carte de visite à la postérité*. Si l'on en juge par les lents débuts du déchiffrement des cunéiformes, aucun savant n'aurait osé rêver un pareil résultat : de même qu'il fallait Ulysse pour tendre l'arc d'Ulysse, Champollion seul pouvait peut-être accomplir l'œuvre de Champollion. C'est donc justice

de commencer par son éloge, quand on parle de la science qu'il a créée : ses successeurs eurent assurément beaucoup à faire, mais ils ne l'ont dépassé qu'en l'imitant, et c'est en définitive à lui, se survivant dans sa méthode, qu'on doit toutes les découvertes accomplies jusqu'à ce jour.

Le principe de ces découvertes a été l'explication du système graphique, et l'on peut apprécier ici la grandeur de l'effort qui a conduit Champollion à la tombe et à la gloire. Il est souvent difficile, parfois même impossible, de lire une dépêche habilement chiffrée dont on n'a pas la clef, et cependant les clefs diplomatiques ne comportent guère d'autres éléments que des chiffres et des lettres exprimant quelque langue connue par des combinaisons restreintes. Mais que dire d'un immense cryptogramme à milliers de signes, où un seul caractère pourrait être une lettre, une syllabe, un polyphone, un mot et un déterminatif, où le même son se rendrait souvent et successivement de plusieurs manières, où les textes recevraient presque toutes les directions possibles, où les voyelles seraient tantôt écrites, tantôt supprimées, dont chaque élément se déformerait au point que le tracé le plus cursif ne rappellerait pas plus son type que notre *a* ne rappelle un aigle, et dont enfin la langue même resterait à reconstruire, car l'égyptien ne ressemble guère plus au copte que l'espagnol au latin ! Maintenant que toutes les difficultés sont aplanies, le chaos hiéroglyphique ne nous offre plus, au lieu d'un tel aspect, qu'un tout harmonieux, dans lequel l'alphabet se joue, avec une sorte de grâce, autour de signes syllabiques rappelant le son ou le sens d'une foule de mots, tandis que les mots eux-mêmes sont distribués en catégories ingénieuses par des caractères qui les déterminent, et que chaque anomalie est une élégance qui s'explique par son contexte. De plus, on se trouve en présence d'une langue claire et logique, aussi simple que sa représentation est compliquée.

Une barrière, qu'on s'étonne de ne plus trouver insurmon-

table, se dressait devant les recherches : un seul homme l'a renversée, et dès lors il a suffi d'une génération de savants pour porter la connaissance des hiéroglyphes à un tel point, qu'au bout de quarante ans la découverte du décret bilingue de Canope n'a pu rien apporter à la science, si ce n'est une éclatante justification de la méthode suivie. D'illustres savants, qui n'ont pas tous dit leur dernier mot, MM. de Rougé et Chabas, en France, Lepsius et Brugsch, en Allemagne, Bireh et Goodwin, en Angleterre, ont avancé à la fois l'étude de la grammaire, du dictionnaire, de la chronologie, de la géographie et de l'histoire, facilitant, par leurs admirables ouvrages, la tâche des travailleurs qui se multiplient dans toute l'Europe. Ceux-ci, parmi lesquels il serait difficile de choisir sans injustice quelques noms, perfectionnent à leur tour l'œuvre collective qu'ils ne termineront sans doute pas. Les grandes publications du British Museum, de la Commission prussienne, du Musée de Leyde et du vice-roi d'Égypte, sans parler des recueils à venir, accumulent trop de ressources pour que l'égyptologie ne reste pas longtemps encore une science progressive, c'est-à-dire inachevée, mais certaine, et digne d'attention par les problèmes qu'elle résout comme par les questions qu'elle pose.

Telle qu'elle existe ainsi, l'archéologie égyptienne présente une physionomie toute spéciale. Jeune encore, elle n'apporte pas lentement des résultats secondaires, mais elle découvre rapidement les faits capitaux de l'histoire qu'elle recompose : elle est, dans sa sphère, maîtresse et non servante, c'est-à-dire qu'elle est aidée et non dominée par les documents classiques, qui n'ont de valeur que s'ils confirment les siens. De plus, elle trouve sans cesse à s'exercer sur des matériaux inexplorés, qui presque tous offrent des gages de certitude. Beaucoup de monuments, en effet, portent soit une date de règne, soit un nom de roi, circonstance qui a permis de discerner d'après des règles fixes

les caractères appartenant, selon les époques, aux différentes œuvres d'art ou de littérature. Enfin, les traits les plus généraux, comme les détails les plus ténus, ne sauraient échapper longtemps à la connaissance de la langue, due à un système d'analyse qui a fait ses preuves, et qui ne demande le sens des mots qu'à la comparaison des textes. Ici, la fécondité du sujet, l'appât des déouvertes et l'ingéniosité de l'écriture peuvent attirer l'esprit sans grand péril : les faux systèmes sont vite renversés, et il n'y a plus place pour les hypothèses qui viennent troubler les sciences à leur début.

Il existe sans doute bon nombre de lacunes dans les connaissances acquises, et, sur beaucoup de points, on ne saurait porter encore un jugement général. Certaines nuances de l'épigraphie ptolémaïque nous échappent, le fil de la chronologie reste brisé en maints endroits, l'économie politique, l'organisation administrative, la géographie, le calendrier et le vocabulaire présentent plus d'une incertitude, la mythologie garde presque tout son mystère, mais ces difficultés sont le charme et non l'écueil d'une science qui a trop de solidité, maintenant, pour attendre d'un obstacle autre chose que le plaisir de le vaincre.

D'ailleurs, bien des résultats importants sont déjà obtenus. D'un côté, les liens qui unissaient plus ou moins directement l'Égypte aux autres peuples se révèlent ou se confirment ; d'un autre côté, l'aspect individuel de la race se dégage assez nettement pour qu'on puisse le suivre dans ses grandes lignes. C'est en se plaçant à ce double point de vue qu'on appréciera le mieux les fruits d'une méthode qui, dès à présent, permet de marquer la place de l'Égypte dans l'histoire du monde.

Et d'abord, les documents élucidés intéressent l'histoire classique comme l'histoire juive, pour ne parler que de celles qui nous touchent de plus près : ils se rattachent par là aux annales des peuples qui ont fait l'Europe ce qu'elle

est aujourd'hui. Objet d'une lointaine admiration pour les contemporains d'Homère, but de voyage pour Abraham et Jacob, tantôt alliée et tantôt ennemie des rois hébreux ou des confédérations helléniques, l'Égypte fut mêlée aux deux races par l'invasion des Pasteurs sémitiques et l'introduction des mercenaires grecs, jusqu'à ce qu'enfin, réunissant après sa conquête par Alexandre les doctrines platoniciennes et les croyances juives avec les siennes propres, elle devint le centre du singulier mouvement d'exaltation religieuse qu'on nomme le gnosticisme. Les monuments qu'elle a élevés pendant une aussi longue suite de siècles ne peuvent manquer de jeter sur ses voisins quelques lumières nouvelles. Tout en prouvant qu'il faut recevoir parfois avec défiance le témoignage de l'antiquité classique, souvent rectifié par eux, ces monuments montrent encore, dans les Grecs, un peuple plus ancien qu'il ne le croyait lui-même. Bien avant l'époque assignée à la guerre de Troie, et vers le temps de Moïse, certaines populations ioniennes et italo-grecques, faisant déjà le métier de pirates, se coalisaient pour attaquer l'Égypte par mer. C'est ce que nous apprennent, avec de curieux détails sur les armes, les costumes et les mœurs, quelques inscriptions de Karnak et de Médinet-Habou, confirmées par le grand papyrus Harris. Les Sardiniens étaient dès lors à la solde des Pharaons, et les Celtes eux-mêmes paraissent avoir laissé leur trace, antérieurement à Moïse, dans l'hypogée de Sêti I^{er} où les *hommes du Nord* figurent, avec la barbe blonde et les yeux bleus, parmi les quatre divisions de l'espèce humaine.

Mais les Égyptiens connaissaient mieux les races sémitiques que les races indo-européennes, séparées d'eux par la Méditerranée. Au temps de leurs conquêtes, alors qu'ils occupaient militairement la Syrie et la Palestine, ils poussaient la manie du sémitisme jusqu'à emprunter des mots ou des noms à leurs voisins immédiats, dont ils visitaient les villes dans des voyages spéciaux : il reste encore les notes d'un

scribe sur ce dernier sujet. De leur côté, les populations limitrophes affluaient souvent vers la Basse Égypte, et une scène d'un hypogée de Béni-Hassan figure, avant Joseph, l'arrivée d'une troupe d'Asiatiques accompagnés de leurs ânes. Les papyrus nous ont même conservé le nom des Hébreux, qu'ils représentent comme traînant la pierre pour les constructions de Ramsès. L'histoire de Moïse et celle de Joseph, toutes deux d'une couleur locale si vraie, s'encadrent parfaitement dans les données égyptiennes. On admet que Moïse naquit sous Ramsès II, pharaon dont les filles sont représentées sur des monuments où se trouve ainsi, sans doute, le portrait de la princesse qui recueillit l'enfant sauvé des eaux. Il existait encore entre les Égyptiens et les Hébreux d'autres rapports plus intimes, que les monuments font ressortir, et qui consistent en une certaine communauté d'idées ou de coutumes religieuses, telles que la pratique de la circoncision, l'emploi du lin pour les vêtements sacerdotaux, l'horreur du pore, la croyance à une ancienne destruction de l'humanité corrompue, et une conception parfois analogue de Dieu comme auteur et maître du monde.

On trouve là l'indice d'une parenté à l'appui de laquelle viennent en outre d'incontestables analogies linguistiques, surtout dans les procédés grammaticaux. D'autres ressemblances ont été signalées entre le vocabulaire égyptien et celui des racines aryennes, de sorte que les études égyptologiques apportent leur part de renseignements sur une question encore obscure, celle de savoir si les langues caractérisant les deux grandes divisions de la race blanche ont ou n'ont pas une souche commune.

Bien que pressée de différents côtés, comme on vient de le voir, par des populations sémitiques ou aryennes, et malgré des relations nombreuses avec la race noire, l'Égypte a su pourtant rester elle-même jusqu'à la naissance du christianisme, c'est-à-dire pendant toute la première moitié de l'histoire du monde. Sous plusieurs dominations étrangères,

elle a vécu pendant des siècles de sa vie propre, en maintenant son organisation, sa religion, son art et sa littérature, toutes choses qui sont nées de son caractère ou qui l'expriment. Ce sera terminer le tableau des conquêtes de la science que de retracer autant que possible, dans son principe et ses manifestations, ce caractère profondément original.

Les Égyptiens sont, d'après leur type et leur langue, un peuple de la race blanche établi depuis un temps immémorial dans la longue vallée étroite qui suit le Nil jusqu'aux cataractes. Isolés sur cette mince bande de terre que deux déserts bornent, ils durent, pour vivre, s'y livrer à des travaux d'agriculture qu'heureusement la fertilité du sol favorisait. Ils furent avant tout des laboureurs, mais, comme on s'adonne volontiers à ce qui réussit, des laboureurs industriels et riches. Dès les premières dynasties, les peintures de leurs tombeaux montrent que la culture du blé, du lin, de la vigne et des jardins, l'arrosage, l'élevage des bestiaux, le soin de la basse-cour, du cellier et du ménage, en un mot, que la maison rustique égyptienne valait la maison rustique européenne, avant du moins l'invention des machines qui renouvellent celle-ci. De plus, les métiers et les arts d'utilité et de luxe en usage chez les anciens apportaient déjà leur concours au bien-être commun.

Mais cette prospérité tenait au Nil, père et nourricier du sol, qui, après l'avoir formé de son limon, le fertilisait ou le stérilisait suivant la hauteur de sa crue périodique. Visités tour à tour par l'abondance et la disette, les premiers Égyptiens songèrent à assurer l'une en prévenant l'autre, et s'associèrent pour gouverner leur fleuve. Leurs petites peuplades primitives, dont quelques traces paraissent dans la persistance des religions et des querelles locales, se groupèrent peu à peu sous un pouvoir unique, maître de toutes les forces de la société par le sacrifice qu'on lui fit de l'indépendance ou de la propriété personnelles. Une direction forte, active, vigilante, éleva partout des terrassements et

des chaussées pour placer et relier les villes, couvrit le pays de canaux, de digues et de réservoirs destinés à recevoir ou à distribuer l'eau selon l'année, et occupa à mouvoir ce vaste système de prévoyance toute une aristocratie hiérarchisée d'administrateurs.

Ainsi le besoin d'agir en masse, centralisant une population agricole, devint le support où s'appuya l'énorme puissance des Pharaons. Une autre cause, en même temps, contribuait à fonder et à fortifier cette puissance. Certaines inscriptions sépulcrales, l'invasion des Hycsos et l'histoire de Joseph prouvent que la vallée du Nil offrait, par sa position, un lieu de refuge ou un but de conquête aux Asiatiques, guidés par l'isthme de Péluse comme par un chemin. Il fallut prévenir l'encombrement ou le danger de ces arrivées, et entourer les paisibles travaux champêtres d'un cercle de soldats, placés sous les ordres immédiats des rois pour la promptitude et l'unité de l'action. Aussi, les titres sculptés dans les tombeaux voisins et contemporains des pyramides indiquent-ils, déjà, la complication savante des rouages par lesquels le Pharaon dirigeait l'administration militaire et civile, l'entretien du fleuve et le service de sa maison.

En s'organisant dans le monde pour vivre, les Égyptiens avaient songé à expliquer le monde ainsi qu'à recommencer la vie, et leur religion s'était développée à travers leur société suivant ce besoin, naturel à l'homme, de demander au Dieu qu'il devine dans l'univers l'achèvement du bonheur pour lequel il se sent né. Au contraire des Bouddhistes, pour qui l'action est vaine puisqu'elle passe, les Égyptiens, heureux d'un travail prospère, d'un climat sain et d'une constitution vigoureuse, fondèrent leur foi sur leur tendance à agir et leur amour de vivre.

Ils crurent à la persistance de l'énergie vitale chez l'homme, et ils adorèrent la bienfaisance de la force créatrice dans la nature. Cette force se manifestait, aux bords du

Nil, d'une façon trop éclatante sous les formes de l'humidité et de la chaleur, pour que le soleil et l'eau n'y fussent pas surtout divinisés. Assimilée au ciel qui lui ressemble, l'eau fut généralement prise, à cause de sa passivité, pour la mère et l'épouse du soleil. De son côté, le soleil, ce roi de la vie qui s'engendre lui-même au firmament par son activité propre, devint une sorte de pharaon céleste adoré partout, et en conséquence le Dieu suprême, âme de l'univers, dont les autres dieux, ciel, air, terre, lune ou étoiles, n'étaient que les dérivations, ou, pour employer une expression égyptienne, les personnes.

Toutes ces divinités, qui peuplèrent le panthéon égyptien par triades de pères, de mères et de fils, veillaient sur les vivants, mais surtout protégeaient les morts. La croyance à l'immortalité de l'homme, regardé comme une image du soleil nocturne ou Osiris, forma en effet la partie vive, le cœur de la religion nationale, dans ce pays où le jeu des phénomènes naturels imite si bien une résurrection incessante par sa régularité nue et fixe. Au milieu du prompt renouvellement des choses, qui jamais ne s'y lasse, ne s'y arrête ou ne s'y varie d'un accident qui le voile, il était difficile de croire que l'homme, cette puissance aussi active que les autres, perdrait seul, en un instant et pour toujours, le bonheur d'être.

Il est vrai qu'après la mort l'âme quitte le corps qui se dissout, mais cette dissolution fut combattue et ce départ expliqué. On regarda la putréfaction comme l'œuvre d'une force ennemie, d'un Dieu malfaisant qui cherchait, comme Typhon dans la légende d'Osiris, à disperser le corps pour le détruire, et on immobilisa la fuite de la forme humaine par des aromates, des bandelettes, des cercueils triples ou des tombeaux murés. Quant à l'âme, puisque le sentiment du bien et du mal enseigne qu'il faut mériter pour obtenir, on pensa qu'un jugement du tribunal divin la réunissait au corps, ou bien la condamnait à une mort nouvelle, suivant

la somme et le poids de ses vertus et de ses vices. Un tel soin de la momie exagéra certainement le pouvoir des prêtres, mais une telle sanction de la justice contient peut-être le despotisme des Pharaons, tout en valant à l'Égypte des lois que l'antiquité admira.

De même que la société, la religion était constituée d'une manière définitive dès les premiers rois : c'est sous cette forme ancienne qu'elles ont laissé leur empreinte dans la littérature qui, à travers les changements partiels qu'une race ne saurait éviter, exprime dans son ensemble un état d'esprit antérieur à Ménès, ou tout au moins contemporain des pyramides.

Si l'on est loin de posséder tous les livres qui devaient remplir la bibliothèque d'un lettré ou d'un prêtre, on a du moins retrouvé et interprété bien des textes et bien des papyrus contenant des traités de morale, de mathématiques ou de médecine, des lettres familières, des pièces de comptabilité, des dossiers judiciaires, des compositions mythologiques, des exercices littéraires, des hymnes, des poèmes, des contes et des récits historiques : pourtant, dans cet ensemble qui embrasse à peu près tous les objets de la pensée, rien ne révèle des tendances spéculatives ou progressives. Vers le début de la période historique, lorsque toutes les inventions nécessaires au bien-être furent connues, l'esprit égyptien semble s'être fermé à toute réflexion et à toute impression nouvelles, pour s'appuyer sur les données, les axiomes et les procédés acquis. La composition ou la révélation des textes les plus vénérés de la religion, de la morale ou de la médecine, étaient rapportées aux règnes des premières dynasties.

En conséquence de tels principes, la partie utile des sciences connues, assez avancée d'abord et fondée sur quelques découvertes empiriques, ne progressa point : la partie théorique resta dans l'enfance. L'astronomie, par exemple, malgré de bonnes observations, ne présente jamais dans les

textes ptolémaïques comme dans les hiéroglyphes anciens, d'autre système que celui-ci : sur une mer sans fin que l'air soutient au-dessus du globe terrestre, le soleil tourne le jour autour de la terre qu'il traverse la nuit, tiré dans son cours par le mouvement des étoiles agissant à la façon d'une sorte de contre-poids. En toutes choses on regardait la civilisation, établie au temps où les dieux régnaient ici-bas, comme une œuvre plus qu'humaine à laquelle il ne fallait rien changer, et dont il restait simplement à tirer le meilleur parti possible.

C'est ce qu'indiquent bien les livres de maximes, qui recommandent l'obéissance aux dieux, aux rois et aux parents, le respect de la hiérarchie, l'esprit de famille, l'affabilité et la prudence dans les rapports sociaux, en un mot, tout ce qui peut rendre la vie agréable dans un État constitué : il n'y a point là de déductions philosophiques, mais, outre une morale pure et une vraie bonté, le fonds d'expérience nécessaire pour devenir habile en restant honnête. Quelques exercices épistolaires décèlent aussi, dans la comparaison des différents métiers, ce sens pratique qui n'a jamais fait défaut aux Égyptiens, et qui se rencontre là même où on le soupçonnerait le moins : les textes funéraires et religieux, comme les recettes médicales, contiennent en effet un très grand nombre de prières ou d'hymnes ayant pour seul but de mettre les fidèles, les défunts ou les malades, hors de toute atteinte malfaisante sous la protection des dieux invoqués. La grande compilation qu'on nomme le *Livre des Morts* n'est, entre autres, qu'un recueil de formules magiques destinées à procurer des avantages spéciaux.

Le sens pratique est le contraire du génie poétique ; néanmoins, comme aucun sentiment naturel ne peut manquer totalement à l'âme d'une race, l'esprit positif n'exclut pas la poésie, mais il la limite, et, en l'enfermant dans la sphère où il se complaît lui-même, il lui ôte à la fois les ailes et l'horizon, c'est-à-dire l'élan qui l'emporte vers les objets

qu'elle préfère. La poésie se rencontre donc peu dans la littérature de l'Égypte, et moins qu'ailleurs peut-être dans les œuvres d'apparat faites à la louange des rois ou des dieux, malgré le rythme des versets et le cliquetis des assonances, contrastant avec l'allure si simple des récits ou des contes. Ce genre officiel, où les épithètes banales comme les titres connus tiennent trop de place et où l'emphase ne corrige pas la froideur, a pour type une composition très admirée sous Ramsès II qu'elle célébrait : c'est le poème de Pentaour, dont le principal mérite est de marquer le niveau littéraire du peuple qui, à son plus beau siècle, l'a jugé un chef-d'œuvre. La verve n'anime guère que les sujets anacréontiques, comme le montrent certains papyrus récemment étudiés : dans ces *chants de la rose et de l'œillet qui se disaient à table avec accompagnement de cithare*, et dans quelques épîtres satiriques qui pour nous les commentent, la crudité des détails compose une peinture grossière mais vivante, qui révèle la nature de talent propre aux Égyptiens, et qui présente l'aspect de la réalité, mais n'éveille pas l'idée de la beauté.

Si, quittant le domaine de l'archéologie pour celui de l'esthétique, on cherchait le beau égyptien, c'est à l'art et non à la littérature qu'il le faudrait demander. Là, bien que le manque habituel d'initiative ait conservé d'anciennes imperfections et changé les renaissances en retour vers le passé, la recherche du réel fit produire au moins à la sculpture des œuvres dignes de tout éloge : l'architecture surtout, alliant le simple au grand, grâce au défaut d'imagination et à l'appui du despotisme, parvint à une incomparable puissance d'effet. Mais l'égyptologie n'a pas à juger un art qui peut être apprécié en dehors d'elle, qui l'a été, et à qui elle demande, pour sa part, des renseignements plutôt que des impressions : il n'y a donc pas à insister sur ce point.

Ainsi, l'étude des hiéroglyphes révèle avec certitude dans

les Égyptiens un peuple arrivé, dès le début de sa vie historique, à une civilisation avancée qu'il a maintenue sans la dépasser ou la changer, et dont la partie matérielle l'emportait sur le côté intellectuel. Plus apte aux jouissances du bien-être qu'aux spéculations de l'esprit, l'Égypte s'est longuement immobilisée, sous le despotisme protecteur de ses rois, dans un profond attachement à la vie, présente et future. Pendant toute la période de l'antiquité qui précéda le christianisme, elle a subsisté de même, utilitaire et stationnaire à la fois, avec la solidité grandiose des monuments qu'elle élevait, soit que la nécessité du travail et de la règle ait fait d'elle le peuple pratique et docile que montrent son manque de poésie et son attachement aux vieilles coutumes, soit qu'une réelle infériorité de race l'ait retenue dans le culte d'un passé dont elle ne pouvait renouveler l'effort, soit que, dans un sens plus large, son état représente une des haltes nécessaires de l'humanité sur la route du progrès, halte prolongée ici par la plus heureuse situation géographique de la terre.

Quelle que soit sa cause, cet arrêt tant de fois séculaire nous a légué des bienfaits dont les sciences dites préhistoriques nous enseigneront peut-être toute l'étendue. Si nous ne connaissons pas entièrement la part de l'Égypte dans l'invention ou la transmission des industries et des arts, au moins savons-nous déjà que sa longue durée mit les races voisines à même de lui emprunter, à leurs heures, des découvertes qui lui sont propres : on lui doit ainsi non seulement le papier, mais encore l'alphabet, c'est-à-dire en somme le livre, qui a doté l'esprit d'un si puissant moyen de progrès, et qui a aidé à la mémoire autant que l'imprimerie supplée à l'écriture ou la vapeur à la marche.

Mais l'Égypte a fait plus que nous laisser l'outillage matériel de la pensée, puisque, en retraçant par lui toute la partie du passé qu'elle a reflété ou vécu, elle nous donne ou nous promet (et c'est ici le grand intérêt de son étude) les

plus anciens renseignements qu'on possède et qu'on puisse espérer peut-être sur l'état de la flore et de la faune antiques, comme sur celui des races humaines aux débuts de la civilisation. Par là, l'Égypte a permis de la placer elle-même au seuil de l'histoire, et maintenant sa figure imposante, mais incomplète encore, apparaît au premier rang dans cette famille de types, ressuscités par l'étude, auxquels l'humanité présente demande la conscience de son passé comme l'intuition de son avenir.

C'est à la génération actuelle qu'il appartient, Messieurs, de mettre dans une lumière de plus en plus éclatante une race vénérable entre toutes, puisqu'elle se montre à nous comme l'aïeule des nations civilisées. Peut-être même le siècle qui s'achève saura-t-il déjà rétablir dans ses parties essentielles et comme redresser sur sa base ce grand monolithe de l'histoire. La France, pour sa part, n'a point failli jusqu'à ce jour à la tâche que lui impose l'honneur des premières découvertes. La chaire de Champollion, par exemple, a trouvé des successeurs dignes du maître en M. de Rougé, qui a laissé partout l'empreinte définitive d'une critique presque infaillible, et en M. Maspero, pour qui les nuances les plus délicates de la langue n'ont plus de secrets. D'un autre côté, la région même de notre pays dont Lyon est le centre a contribué, dans une large mesure, aux progrès de l'archéologie égyptienne. N'est-ce pas à Grenoble que les entretiens de Fourier ont déterminé la vocation de Champollion, et n'est-ce pas à Chalon-sur-Saône que M. Chabas a pris rang parmi les égyptologues les plus éminents de l'Europe ? N'est-ce pas enfin dans Lyon même que l'un des habitants de cette ville, avec une magnificence éclairée digne des grands citoyens de l'Italie au temps de la Renaissance, vient d'offrir une place à l'Égypte ancienne dans le palais qu'il destine aux arts de l'Orient ? Rien n'empêche d'espérer que d'aussi nobles exemples seront suivis dans les limites du possible, car, il ne faut pas l'oublier, si l'archéologie égypt-

tienne exige dans tous les détails qu'elle comporte les précautions patientes d'une analyse minutieuse, la découverte y est parfois plus grande que la peine : *in tenui labor, at tenuis non gloria.*

LES

RACES CONNUES DES ÉGYPTIENS¹

Aucune nation ne remonte aussi loin que l'Égypte dans le passé : nous ne saurions, par conséquent, attacher trop d'importance à ce qu'elle nous apprend sur nous-mêmes, c'est-à-dire sur l'ancienneté, la filiation ou la parenté des grandes races historiques. Jusqu'à l'avènement de l'Assyrie et de la Grèce, elle a été comme le centre involontaire du monde civilisé, attirant toutes les curiosités et toutes les cupidités qui venaient lui ravir, chez elle, la jouissance de ses richesses ou la connaissance de ses secrets. Presque toujours murée, comme une Chine africaine, elle n'a cédé que conquise son alphabet aux Sémites, et, pour la rendre à l'histoire avec ses innombrables monuments, il a fallu toute la science des temps modernes. Mais la grande découverte de Champollion a été heureusement aussi fructueuse qu'éclatante; nous pouvons enfin interroger l'Égypte, et, dans des documents qui datent presque tous de la grande époque du Nouvel Empire, c'est-à-dire au moins du temps de Moïse, elle nous a déjà révélé sa durée, ses affinités ethnographiques, ses différentes conceptions de l'espèce humaine, et une grande partie de ce qu'elle savait sur les

1. Publié dans les *Annales du Musée Guimet*, 1880, t. I, p. 61-76; tirage à part de cinquante exemplaires, grand in-8°, chez Pitrat, 1880, 20 pages. — G. M.

peuples qui furent ses contemporains. Ce sont là des renseignements qui méritent d'être analysés.

I

La chronologie égyptienne fournit peu de dates, mais le calcul approximatif et le calcul rigoureux s'accordent, d'après des éléments divers, pour donner à la monarchie fondée par Ménès une durée d'au moins 4.000 ans avant l'ère chrétienne. On sait même, par la mention d'un lever de Sirius, que l'an 3010 avant Jésus-Christ coïncide avec l'an 9 du règne de Menkhérès, quatrième pharaon de la IV^e dynastie, et auteur de la plus petite des grandes pyramides.

Il serait impossible de dater avec la même précision les faits concernant les races, mais il est utile néanmoins de rappeler ici les grandes divisions chronologiques de l'histoire égyptienne, c'est-à-dire l'Ancien Empire, comprenant les six premières dynasties, le Moyen Empire allant jusqu'à la fin de la XVII^e dynastie, au moment de l'expulsion des Pasteurs, et le Nouvel Empire allant jusqu'à la fin de la XXXI^e dynastie, que remplacèrent les souverains grecs.

La plus brillante époque de cette histoire est celle des XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties, les premières du Nouvel Empire : c'est aux tableaux dont les Pharaons d'alors ont couvert les murs immenses des hypogées et des sanctuaires thébains que sont empruntés surtout les documents qui vont être utilisés. Les rois dont les hauts faits revivent dans ces antiques peintures sont les Thotmès et les Aménophis de la XVIII^e dynastie, avec les Ramsès de la XIX^e et de la XX^e : les plus illustres sont Thotmès III, Sêti I^{er}, père de Ramsès II, Ramsès II, le Sésostris des Grecs, sous lequel vécut Moïse comme nous l'indiquent les textes égyptiens, Méneptah I^{er}, fils de Ramsès II, et enfin Ramsès III, le deuxième pharaon de la XX^e dynastie.

II

L'Égypte est appelée Mitsraïm dans la Bible, et Mudraya dans les cunéiformes, désignation qui ne se retrouve malheureusement pas dans les hiéroglyphes, où le pays est dit simplement Kémi, la terre noire, tandis que le désert environnant est Tesher, la terre rouge. Le nom de la contrée ne nous apprend donc rien sur l'origine de ses habitants; mais leur religion, comme leur langue, montre qu'ils sont venus de l'Asie et non de l'Afrique.

L'antiquité classique les croyait descendus des Éthiopiens, sur la foi des Éthiopiens eux-mêmes. On en donnait pour preuve, et la civilisation commune aux deux peuples, et la formation du Delta, sans songer, ou plutôt sans savoir que l'Éthiopie s'était modelée sur l'Égypte à une époque peu ancienne, tandis que l'âge du Delta comportait au contraire des siècles nombreux. Du reste, les plus anciens monuments apparaissent dans la Basse Égypte, vers la pointe du Delta, et le premier des Pharaons passait pour avoir bâti Memphis. Les prêtres disaient même encore du temps d'Hérodote, et conformément à leur opinion constante, que le Nil sortait de deux grottes situées dans le voisinage d'Éléphantine, idée qui n'a pu naître que chez des riverains du bas Nil, et qui ne serait pas venue à des voisins de la Nubie, puisque l'inondation commence plus haut que la Nubie. Enfin, à en croire les Égyptiens eux-mêmes, leurs divinités seraient originaires d'une contrée orientale comprenant, sous les noms de Terre sainte et de Pays des dieux, l'Arabie à l'est et la Phénicie au nord.

La valeur de cette tradition pourrait être confirmée par des faits nombreux, reliant les croyances et les rites des Égyptiens à ceux des Sémites. Il suffira d'indiquer la pratique de la mutilation ou de la circoncision, et l'impureté du pourceau.

Un monument contemporain de Ramsès II, et par conséquent de Moïse, figure la cérémonie de la circoncision. Le héros du *Conte des Deux Frères*, sorte de mythe analogue à ceux qui se rattachaient à la déesse syrienne et à l'Adonis phénicien, se mutile lui-même. Le Soleil avait voulu s'émasculer, d'après un chapitre du *Livre des Morts*. De plus, un roi de la XVIII^e dynastie, Khounaten, qui essaya d'imposer à l'Égypte le culte unique du globe solaire, était d'après ses portraits devenu eunuque, après avoir eu d'ailleurs un certain nombre d'enfants. On a remarqué, en étudiant les cérémonies de la nouvelle religion, que la reine mère prit alors une grande importance, que les princesses eurent le pas sur les princes, et que les courtisans imitèrent le pharaon, particularités qui font de Khounaten, ou *la splendeur du disque*, un véritable Héliogabale égyptien.

Quant à l'impureté du pourceau, elle est attestée par les écrivains grecs, et surtout par une légende mythologique du *Livre des Morts*. Horus avait été attaqué par Typhon qui, changé en un pourceau noir, cherchait à dévorer l'œil d'Horus, c'est-à-dire le soleil ou la lune. Horus brûla son ennemi, emblème des ténèbres ou des éclipses, et institua en commémoration de sa victoire le sacrifice du porc.

L'ancienneté de cette légende se trouve contestée, d'une manière indirecte, par l'opinion très répandue aujourd'hui que le pourceau aurait été introduit en Égypte vers le temps des Pasteurs. Il n'existe en effet de cet animal qu'une seule représentation, si confuse qu'elle est douteuse, dans les textes publiés de l'Ancien Empire, mais la question est tranchée par une peinture de la magnifique collection appartenant à M. Guimet. Cette peinture fait partie d'une série de tableaux qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1878 et qui ont été copiés dans la tombe d'un haut fonctionnaire de la V^e dynastie, nommé Ti : on y voit les domaines du mort, personnifiés par des femmes, apportant diverses offrandes

funéraires parmi lesquelles se trouve un petit cochon de lait dans une cage.

L'Égypte se rapprochait du groupe sémitique non seulement par sa religion, mais encore par sa langue, et c'est là un fait sur lequel il est inutile d'insister, puisque tous les savants l'admettent. Un autre indice reporterait même au delà des pays sémitiques le point de départ des Égyptiens, car leur vocabulaire paraît renfermer un certain nombre de racines aryennes appartenant aux catégories d'idées les plus importantes et les plus usuelles.

Au point de vue linguistique, les riverains du Nil, considérés comme chamites par certains savants, et comme proto-sémites par d'autres, seraient donc de la race blanche; l'anatomie confirme cette donnée, mais montre en eux, néanmoins, des caractères assez tranchés pour qu'on ait pu y voir les indices d'un véritable type, que personne du reste ne songe à séparer de la race blanche.

Aux particularités de structure révélées par les momies, s'ajoute encore la couleur rouge que les Égyptiens s'attribuaient sur les monuments, mais cette couleur rouge, qui n'existait plus du temps d'Hérodote, n'avait rien d'absolu, car on l'attribuait rarement aux femmes, soustraites par leur genre de vie à l'action prolongée du soleil. Les femmes étaient caractérisées, dans les peintures, par la nuance jaune clair, ce qui trahit sans doute une sorte de retour vers l'état primitif du teint.

III

Si l'on interroge maintenant les Égyptiens eux-mêmes sur ce qu'ils savaient ou pensaient de l'espèce humaine, on trouvera qu'ils la divisaient tantôt arbitrairement d'après les quatre points cardinaux, tantôt logiquement d'après ses différentes variétés.

La première classification, qui place l'Égypte au centre

du monde, se rencontre dans des textes de toutes les époques, et particulièrement dans une inscription religieuse du temple ptolémaïque d'Edfou. Les peuples étrangers sont représentés là comme produits par les alliés du mauvais principe, qui se dispersèrent après leur défaite, de sorte qu'il en alla au sud, ce fut la race éthiopienne, au nord, ce furent les Sémites, à l'occident, ce furent les Européens, et à l'orient, ce furent les Bédouins. Les Égyptiens, au contraire, avaient été les *serviteurs de Dieu*, et, si une légende du tombeau de Sêti I^{er} leur attribue une antique rébellion contre l'autorité du roi divin Ra ou le Soleil, on voit dans le même texte qu'ils redevinrent promptement les alliés du dieu.

La seconde énumération, plus scientifique, existait au temps de la XVIII^e dynastie : elle faisait partie d'un ensemble de textes décrivant les douze divisions de l'enfer que parcourait le Soleil pendant les douze heures de la nuit. A la cinquième division, Horus conduit les Égyptiens, les Asiatiques, les Nègres et les Septentrionaux, vers le dieu Osiris, qui va les juger. Le texte est ainsi conçu :

« Horus dit aux troupeaux du Soleil, qui sont dans l'enfer de l'Égypte et du désert : Honneur à vous, troupeaux du Soleil, nés du grand qui est dans le ciel ! Air à vos narines, renversement à vos cereueils ! Vous, vous êtes les pleurs de mon Œil (le Soleil), en vos personnes d'hommes supérieurs (c'est-à-dire d'Égyptiens). Vous, je vous ai créés en vos personnes d'Asiatiques ; Sekhet (la couronne ou la radiation solaire) les a créés ; elle a produit leurs âmes. Vous, j'ai répandu ma semence pour vous, et je me suis soulagé par une multitude sortie de moi en vos personnes de Nègres ; Horus les a créés ; il a produit leurs âmes. Vous, j'ai cherché mon Œil et je vous ai créés en vos personnes de Septentrionaux : Sekhet les a créés, et c'est elle qui a produit leurs âmes. »

Ces paroles décrivent la création panthéistique de l'humain.

nité, dont trois types sur quatre émanent de la lumière. Le type nègre sort d'une forme spéciale d'Horus représenté dans son rôle nocturne de Khem (sans doute le Cham biblique), ce qui expliquait la nuance sombre des Nègres : par une antithèse facile à comprendre, la naissance des blancs purs était opposée à celle des vrais noirs, et le dieu cherchant son œil produisait les uns aussitôt après les autres.

On voit que les Égyptiens distinguaient nettement la race noire, née de la nuit, de la race blanche, issue de la lumière, et qu'ils avaient aussi une idée juste de la différence comme de l'unité des trois types les plus importants pour eux de la race blanche, c'est-à-dire des Sémites, qu'ils peignaient en jaune, des Européens, auxquels ils donnaient une teinte rosée, et d'eux-mêmes, qu'ils représentaient comme rouges.

Dans une autre scène des tombes royales, on retrouve une classification analogue de l'espèce humaine, mais l'intolérance de la légende ptolémaïque y apparaît dans un détail significatif où se trahit l'orgueil de race : c'est que les Égyptiens sont debout, avec les bras libres, tandis que les autres hommes sont à genoux, dans la posture des captifs.

Du reste, les Égyptiens considérèrent d'abord leurs voisins comme des ennemis, car ils les désignèrent par plusieurs mots qui signifient *les archers* : le nom de Neuf-Arcs s'appliquant à l'ensemble des barbares, celui de Terre de l'Arc à la Nubie, celui de Sagittaires (ou Sati) aux Asiatiques, et celui d'Archers (ou An, peut-être les Anamim de la Bible), à une population qui habita d'abord l'Égypte, puis les environs du pays, la Libye, le Sinaï et la Nubie, et qui comprenait des tribus noires.

IV

L'examen des textes et des monuments nous révèle, avec assez de détails, ce qu'étaient les races connues de l'Égypte

depuis les premières dynasties jusqu'à la fin de la grande époque pharaonique.

Pour les Égyptiens, un type rouge ayant quelque ressemblance avec le leur existait au pays des Somalis, qui faisait partie alors d'une vaste zone géographique comprenant les côtes de l'Arabie et de l'Afrique situées au nord, à l'est et au midi de l'Égypte. Les Égyptiens, qui appelaient cette région Poun et Terre sainte, en tiraient surtout des aromates pour les besoins du culte : ils en regardaient l'orient comme le pays des dieux. Les Pharaons envoyèrent des troupes à Poun pour l'achat des parfums, au moins de la XI^e dynastie à la XX^e.

L'expédition la plus connue remonte au temps d'une reine de la XVIII^e dynastie, qui fit partir cinq vaisseaux à trente rames, montés chacun par une quarantaine de marins, afin d'échanger pour les gommés odoriférantes des bracelets, des colliers, des poignards et des haches. Les produits et les arbres du pays où ils abordèrent le placent sur la côte africaine : les Égyptiens y achetèrent de l'ébène, de l'ivoire, de l'or, du cosmétique pour les yeux, des lévriers, des bois précieux, des ouvriers du pays, des bœufs, des singes, des peaux de panthères du Midi, une panthère vivante, une girafe, et trente et un arbres à parfums, ainsi que des gommés dont la reine se fit un cosmétique, but peut-être de l'expédition, qui lui rendit la peau *brillante comme les étoiles*.

Les naturels habitaient des cabanes rondes dans lesquelles on montait au moyen d'échelles, et leur bétail se reposait sous des dattiers ; ils avaient le profil des Sémites, avec la peau rouge des Égyptiens, et la femme d'un chef, qui vint sur son âne au devant des envoyés, semble atteinte de cette difformité qui existe chez les Hottentots comme chez les Somalis, et qu'on nomme stéatopygie.

D'autres habitants de Poun, qui visitèrent l'Égypte sous le dernier Pharaon de la XVIII^e dynastie, se rapprochent

plutôt du type nègre. Il y avait en effet des Nègres à Poun ; mais le type rouge y dominait, s'il faut admettre la réalité d'un semblable type, que plusieurs indices signalent. Les Phéniciens venus, suivant Hérodote, des bords de la mer Rouge, portaient un nom qui paraît signifier rouge ; il en était de même des Himyarites, qui rappellent les El-Akhmar des plaines du Sennaar. La nuance qui caractérisait, d'après les Égyptiens, les habitants de Poun, persiste en Afrique, où on la retrouve de la mer Rouge au Sénégal, en passant par le Soudan, chez les Barabras du haut Nil, les nègres Danakils, les nègres Tibbous, les Touaregs méridionaux, et surtout chez les Foulahs, qui, venus de l'Orient, ont répandu l'islamisme dans la plus grande partie du Soudan.

V

Les Nègres habitaient surtout la Nubie et l'Éthiopie, mêlés à une population sémitique et rouge. Ils fournissaient, sous la VI^e dynastie, des soldats aux Pharaons. Les nombreuses tribus de la Nubie et de l'Éthiopie faisaient aussi de fréquentes incursions en Égypte, de sorte qu'on voit les Pharaons de la XII^e dynastie veiller avec soin à leur frontière méridionale, et ceux du Nouvel Empire installer en Éthiopie une sorte de gouverneur militaire et civil appelé le fils royal d'Éthiopie. La civilisation égyptienne s'introduisit ainsi parmi les noirs, comme le montre une curieuse ambassade représentée sur un monument thébain de la XVIII^e dynastie.

On recrutait parmi les Nègres des esclaves et des domestiques, tels que des cochers, des écuyers et des porte-ombrelles. Leur aptitude à servir était connue, ainsi que la facilité avec laquelle ils apprenaient « les langues des Égyptiens, des Syriens et de toutes les nations étrangères ».

Les Nègres amenaient de plus en Égypte du bétail, bœufs, chèvres et moutons, du bois, des pierres, des gemmes, de l'or, de l'ivoire, de l'ébène, des peaux, et des animaux rares.

VI

Les Nègres sont représentés avec le nez épaté, les grosses lèvres et la chevelure crépue qui les caractérisent ; les Sémites ont de leur côté le profil fin, le nez arqué, la barbe en pointe et la chair peinte en jaune. Sous les noms généraux d'Archers et de Peuples, ils se divisaient principalement en Shasou, Kharou, Routen, et Khétas, c'est-à-dire en Bédouins, Syriens, Lydiens (d'après Champollion) et Héthiens.

Les Shasou, comparables aux Bédouins d'Arabie et de Syrie, habitaient depuis les confins de l'Égypte jusqu'au nord du Liban, et leurs bandes pillardes, cachées dans les bois ou les défilés, infestaient la Palestine ; elles fournirent des espions aux Khétas dans une guerre contre Ramsès II, près d'Alep.

Le nom général de Shasou n'apparaît qu'au début du Nouvel Empire ; un roi de la VI^e dynastie envoya cependant contre la tribu des Herousha, ou *maîtres des sables*, une expédition qui détruisit leurs récoltes, coupa leurs arbres et ramena de nombreux captifs. Au Moyen Empire, un pharaon bâtit une grande muraille pour arrêter les nomades. Les Bédouins étaient donc bien connus à ces époques reculées. La première année de son règne, Sétî I^{er} les poursuivit de la frontière de l'Égypte au haut Liban. Les Shasou conduisaient leur bétail avec eux jusque sur les domaines des Pharaons, et l'on a cru retrouver dans leur nom celui des Pasteurs, ou Hycsos, *hikshasou*, les dominateurs Shasou. Ils durent dans tous les cas faire partie de ces derniers, dont les traits ajoutent, d'après certaines représentations, une rudesse singulière au type sémitique.

Les Kharou, ou Syriens, occupaient le même territoire que les Shasou, c'est-à-dire la Syrie, la Phénicie et la Palestine. Ils en formaient la population stable, plus spécialement désignée sous l'Ancien Empire par le nom de Menti ou Sédentaires, au moins pour les Sémites du Sinaï. Sêti I^{er}, qui battit les Syriens avec les Bédouins, reçut de l'une de leurs villes un tribut d'or et de vases. Parmi les objets de toute nature qu'ils exportaient par mer en Égypte, on remarque le bois, par exemple les bâtons pour les esclaves, les fouets pour les chars, et surtout le cèdre pour les constructions.

Le mot de Khar, d'où vient celui de Syrie, n'est qu'un terme général qui n'exclut pas les désignations particulières.

Kefat, habituellement associée à l'île de Chypre ou Masi, est la Phénicie, dont les habitants, soumis par Aménophis II, trafiquaient avec les peuples du Nord dès le début du Nouvel Empire : dans un tableau d'un hypogée thébain, ils se présentent ensemble devant Thotmès III, à qui ils apportent des pierreries, des vases élégants et riches, des monnaies d'or en forme d'anneaux, des colliers, des parfums, des liqueurs et même une dent d'éléphant. Sidon et Tyr dans la mer existaient au temps de Ramsès II, ainsi que plusieurs autres villes célèbres de la Syrie et de la Palestine, comme Alep, Damas, Ascalon, Beyrouth, Gaza et Joppé : c'est à Mageddo que se concentrèrent les Routen coalisés contre Thotmès III, et c'est à Qodesh sur l'Oronte que se groupa contre Ramsès II une confédération dirigée par les Khétas.

Il reste à étudier ce qu'étaient ces deux derniers peuples, les Routen et les Khétas.

Les Routen habitaient un pays ordinairement divisé en supérieur et en inférieur ; il comprenait la Syrie, la Mésopotamie et l'Assyrie.

Les peuples de Routen furent battus par Thotmès I^{er}, en Mésopotamie ; par Aménophis I^{er}, qui fit pendre au retour

sept de leurs chefs à Thèbes et à Napata ; par Aménophis II, qui soumit Ninive et Accad ; par Thotmès III, qui, vainqueur à Mageddo en Palestine, poussa jusqu'à Ninive, où il prit à la chasse cent vingt éléphants ; enfin par Séli I^{er}, qui s'empara des princes du Routen inférieur, et dont les inscriptions assimilent les chefs de Routen à ceux de Remenen, peut-être l'Arménie. On voit par là que les Routen occupaient de vastes contrées qui indiquent l'étendue de leurs conquêtes et de leurs alliances à l'époque la plus brillante de leur histoire. C'est grâce à eux que l'Assyrie fut connue de l'Égypte sous les XVIII^e et XIX^e dynasties, époque où ils entraînaient dans leur ligue les princes de Babylone et d'Assur ; l'un de ces derniers était resté célèbre en Palestine au temps de Ramsès II.

Les tributs qu'Assur remit à Thotmès III consistaient en vases et en lapis-lazuli. Les tributs des Routen consistaient surtout en bois, en métaux, en gemmes, en bétail, en grains, en liqueurs et en fruits, ainsi qu'en différents ouvrages de luxe, tels que chars, vases, harnais et cuirasses, incrustés d'or et de pierreries.

Vers le commencement de la XIX^e dynastie, la puissance des Routen passa aux Khétas, dont le pays était situé vers la haute Syrie, au voisinage d'Alep, et où l'on pouvait aller par mer. Battus, mais non pas écrasés, par Séli I^{er} et par Ramsès II, les Khétas conclurent avec ce dernier un traité d'alliance défensive qui montre en eux les égaux des Égyptiens ; mais ils déclinent dès le règne du successeur de Ramsès II. Ce Pharaon les secourut dans une disette, et leur fit conduire des vaisseaux chargés de blé par un peuple voisin du Sinaï. Sous Ramsès III, ils furent dispersés et déracinés, ainsi que les populations de la Palestine, par une grande invasion, et le même pharaon, qui les vainquit aussi, ne fait mention de ce triomphe sans gloire que dans un tableau où il a rassemblé les chefs de presque tous ses ennemis.

L'ensemble des documents montre que la civilisation des Sémites ne le cédait guère à celle des Égyptiens : les trente-sept Asiatiques du Sinaï représentés émigrant en Égypte, dans une tombe du Moyen Empire, c'est-à-dire vers le temps d'Abraham, révèlent par leur costume, leurs armes et leur équipement, des industries et des arts parvenus à un état voisin de la perfection. Plus tard, les Pasteurs adoptèrent les coutumes égyptiennes, adorèrent un dieu égyptien et connurent l'écriture hiéroglyphique, à laquelle ils empruntèrent (si l'emprunt n'avait pas encore été fait) l'alphabet que les Phéniciens répandirent sur tout le littoral de la Méditerranée ; les rois Khétas étaient accompagnés de scribes. La coiffure habituelle des Sémites (Ascaloniens, Amorites, Routen, etc.) était une sorte de bonnet rond ressemblant à celui des Égyptiens, mais, en temps de guerre au moins, les Khétas, les Bédouins et les Syriens, portaient aussi un bonnet pointu ou à aigrette. Le progrès de l'art militaire, et, par suite, de la centralisation administrative, chez différentes nations de l'Asie occidentale, se reconnaît à l'emploi constant de la cavalerie. Les chevaux et les chars de la Mésopotamie sont mentionnés sous Thotmès I^{er} ; Thotmès III prit à Mageddo plus de deux mille chevaux et neuf cent vingt-quatre chars de guerre. Un autre Pharaon recevait des chevaux blancs du pays de Routen, d'où l'on tirait aussi des chars ; les cavaliers khétas figurent souvent sur les monuments.

Les religions syro-phéniciennes existaient dans leurs traits essentiels aux mêmes époques. Les principaux dieux de leur panthéon, Baal, Baalis, Astarté, Anaïtis, etc., se rencontrent après l'invasion des Pasteurs : Baal est même nommé avant. Le culte spécial des déesses se révèle en différents endroits, et le *Conte des Deux Frères*, roman qui ne peut être postérieur à la XIX^e dynastie, place dans la vallée du Cèdre, c'est-à-dire en Phénicie, un personnage qui n'est pas sans ressemblance avec Adonis.

VII

Si les Pasteurs sémitiques firent une fois la conquête de l'Égypte, les pirates aryens la tentèrent souvent : ils guerroyaient avec les Pharaons dès la XI^e dynastie, et ils formèrent en tout ou en partie quatre grandes coalitions au moins contre le Nouvel Empire. Au nord, les habitants d'Ilion, les Dardaniens, les Mysiens et les Lyciens, prirent part à la ligue des Khétas contre Ramsès II ; les Pélestras, les Troyens, les Sicules, les Dauniens, les Osques, et sans doute les Étrusques, attaquèrent l'Égypte par la Syrie au temps de Ramsès III ; à l'occident, les Libyens et les Mashouashas, avec les Sardiniens, les Sicules, les Achéens, et les Étrusques sous Méneptah I^{er}, ainsi que les Mashouashas joints à d'autres peuplades libyennes sous Ramsès III, assaillirent deux fois l'Égypte par mer.

Tous ces peuples forment quatre divisions importantes. Les habitants d'Ilion, les Dardaniens, les Mysiens, les Lyciens, les Pélestras et les Teucriens appartiennent à l'Asie Mineure, comme les Achéens à la Grèce ; les Sardiniens, les Sicules, les Dauniens, les Étrusques et les Osques se rattachent à l'Italie, et les Libyens avec les Mashouashas à la côte septentrionale de l'Afrique.

Les Pélestras et les Teucriens portaient des toques rayées. Les Dauniens et les Osques avaient les mêmes toques, mais la coiffure des Étrusques était un bonnet pointu ; celle des Sicules un casque ayant deux cornes, et celle des Sardiniens auxiliaires de l'armée égyptienne un casque semblable, surmonté en outre d'une boule. Tous, sauf peut-être les derniers, sont caractérisés par une courte tunique à franges et quadrillée ; ils ont en général le profil aquilin ou le nez droit. Les vaisseaux des alliés rappellent les navires égyptiens, mais leur carène se relève à angle droit et se termine aux deux bouts en tête de eygne. Les armes sont une

courte épée à deux tranchants, avec un bouelier, et en outre une pique pour les Sicules et les Sardiniens auxiliaires. Les confédérés, qui n'avaient ni arcs ni flèches, possédaient des chars de guerre; ils étaient suivis aussi par des chariots de transport en osier ou en bois, à roues pleines, attelés de bœufs et renfermant les enfants et les femmes. On a signalé la ressemblance des chariots, des épées et des vaisseaux, avec les chariots germains de la colonne Antonine, avec les épées gauloises d'avant Jules César, et avec les barques de certaines monnaies celtiques.

Il vient d'être dit que des Sardiniens servaient dans l'armée de Ramsès III, où ils étaient même accompagnés d'Étrusques; Ramsès II avait déjà gardé à sa solde des Sardiniens prisonniers. Ces auxiliaires sont quelquefois appelés Sardiniens de la mer.

Le peuple qui a laissé son nom au groupe du Nord de l'Afrique, les Libyens, est nommé pour la première fois sous Ramsès II; il tint, sous la conduite d'un roi, la tête de la vaste confédération dirigée contre Méneptah I^{er}. Ils avaient des chevaux, des arcs, des monnaies d'argent et d'or, des vases, et du bétail composé de bœufs, de chèvres et d'ânes. La tribu des Mashouashas domine dans l'armée libyenne qui envahit l'Égypte sous Ramsès III. Entraînés par leurs voisins contre l'Égypte, ils avaient emmené leurs femmes; on leur prit des épées de trois et de cinq coudées, des arcs, des chars, des carquois, des piques, des chevaux et des ânes. Ils n'en continuèrent pas moins à fournir des auxiliaires à l'Égypte, avec une autre peuplade libyenne qui servait surtout de corps de police.

Les peuples d'Asie Mineure, de Grèce, d'Italie et d'Afrique énumérés jusqu'à présent appartiennent en général au type brun de la race blanche; le type blond apparaît chez les Libyens. Ceux-ci comptaient parmi les Tahennou, ou hommes blancs d'Afrique, et les Tamehou, ou hommes blonds du Nord. Il est facile de voir que ces deux appella-

tions, sans doute identiques au fond, sont des noms approximatifs donnés par les Égyptiens à une population qui, pendant un certain temps, leur apparut comme blanche ou blonde. On ne saurait conclure de là que tous les Libyens étaient blancs ou blonds, mais seulement qu'une invasion, venue du Nord, s'était répandue sur la côte africaine qui fait face à l'Europe.

Le costume des émigrants se distinguait par une riche tunique, ainsi que par une coiffure propre aux Tahennou, aux Tamehou et aux Libyens : c'est une coupe en rond des cheveux avec deux longues tresses pendantes en avant, ou bien une imitation du même arrangement au moyen d'un couvre-chef particulier.

La date de l'arrivée des Tamehou, ou Septentrionaux, est fort ancienne. La division de l'humanité en quatre branches dont ils forment la dernière existait à la XVIII^e dynastie. Sous Thotmès III, les habitants des îles du milieu de la mer, qui viennent avec les Phéniciens offrir des tributs au roi, ont avec la tunique des Italo-Grecs la coiffure des Septentrionaux. On a signalé certaines représentations d'hommes blonds à yeux bleus dans les tombes de la XII^e dynastie. Enfin, un Pharaon du Moyen Empire, Sankhara, avait battu les peuples du Nord ou Hanebou, et ce dernier nom, qui désigne les nations européennes en général, se rencontre dans un texte, malheureusement fragmenté, appartenant aux premières dynasties. On voit qu'il est possible que l'arrivée des Septentrionaux remonte aux débuts de l'empire pharaonique. Ils ont laissé des traces de leur passage dans les constructions mégalithiques de l'Algérie, encore en usage chez les Kabyles du Djurjura, et dans la persistance du type blond sur toute la ligne de l'Atlas, parmi les Berbers, qui touchent d'un côté à l'Europe par ce type, d'un autre côté à l'Égypte par leur langue.

VIII

Si l'on cherche maintenant à tirer la conclusion de ce qui précède, on remarquera que les documents égyptiens, si loin qu'ils remontent dans le passé, nous mettent partout en présence de races dont le type n'a pas varié. Sous l'Ancien et le Moyen Empire, l'Égypte connaissait peu ses voisins, mais plus tard, quand se produisit le grand mouvement assyrien qui jeta les Pasteurs sur elle, et quand une suite de ce mouvement ramena vers le Nil les Routen, puis les peuples de l'Asie Mineure, puis les habitants de la Méditerranée, l'Égypte ne put ignorer alors ce qu'étaient tous ces Arhéers, qu'elle attirait comme Rome attira les Barbares : si elle fut vaincue par eux, elle les battit à son tour, et c'est grâce à leurs défaites qu'elle nous a conservé leurs noms, leurs figures et leurs costumes, leur physionomie enfin, avec une précision et une authenticité incontestables. Le Sémite d'Asie, le blanc d'Europe et le Nègre d'Afrique, ressuscités pour nous sur les murs des temples et des hypogées thébains, diffèrent peu de leurs descendants qui foulent aujourd'hui le même sol qu'eux. Les grandes cités de l'Asie, énumérées dans les récits de conquêtes, sont bien aussi celles qui existent encore ou que l'antiquité classique a connues : leurs noms subsistaient dans la réalité ou dans le souvenir, quand on les a déchiffrés dans des hiéroglyphes antérieurs à Moïse. Les peuples durent moins que les villes ; mais leur persistance, plus grande qu'il n'eût semblé avant la découverte de Champollion, est démontrée par les textes, qui reculent l'existence de certaines nations indo-européennes jusqu'à une date qu'on ne soupçonnait même pas.

Et ce n'est point seulement l'ancienneté des types, des villes et des peuples, qui ressort pour nous des monuments pharaoniques : c'est encore l'ancienneté de la civilisation elle-même,

Si l'on rencontre quelques vestiges de la fusion des deux grandes provinces de la Thébàide et du Delta, sous les premières dynasties, ou quelques traces d'emprunt à l'Égypte chez les Pasteurs, ce genre d'indices est loin d'attester l'enfance des industries et des arts : sauf pour l'écriture, l'Égypte ne nous en montre l'origine ni chez elle ni chez ses voisins. Elle et eux nous apparaissent munis, dès le début, de toutes les ressources dont l'homme a disposé jusqu'aux grandes découvertes modernes : la domestication des espèces animales, la culture des espèces végétales, le travail des métaux, la connaissance des outils, la confection des ustensiles, le tissage des étoffes, l'usage des armes et la construction des demeures, rien de tout cela ne manquait à l'Égypte ou à son entourage de Sémites, de Nègres et d'Européens. En outre, partout où les documents sont assez explicites pour jeter quelque jour sur la vie intime ou collective des différents peuples, on voit ceux-ci en possession de certains arts raffinés, comme l'orfèvrerie, qui suppose l'élégance, et la musique, qui suppose la poésie; on reconnaît aussi l'existence de véritables institutions militaires, politiques et religieuses, ou même littéraires comme chez les Khétas. Est-ce à dire pourtant que tout était fait, et que le cercle de la civilisation antique avait été parcouru? Assurément non : après la conquête du bien-être, il restait à accomplir cet entier développement de la pensée humaine qui s'acheva en Grèce et qui avorta en Égypte. Homère sans doute pouvait naître, mais le monde n'était mûr ni pour Aristote ni pour Platon.

NOTE

SUR

LES CHARS DE GUERRE¹

La question que vous soulevez au sujet de la courroie destinée à retenir le combattant est difficile. Je viens de l'examiner et voici ce que j'y vois, sauf erreur :

1^o « *Quand la courroie est représentée, les rênes ne le sont pas* ». Le char des *Denkmäler* est dégradé, et le char de la *Description de l'Égypte* est confus : mais, si mauvaise que soit cette dernière copie, il est certain pour moi, néanmoins, que l'ennemi ne saisit pas les rênes du pharaon, mais lève en l'air son arc ou son fouet, et peut-être même encore une corde symbolique liant un groupe d'ennemis (comme aux *Denkm.*, III, 128 et 130).

2^o Le point d'appui de la courroie n'est pas la grosse

1. Publiée dans le *Bulletin du Congrès provincial des Orientalistes français, Session de St-Étienne*, t. II, 1880, p. 471-472. Elle est insérée dans le *Bulletin* à la suite de l'*Étude sur les chars de guerre égyptiens*, par le baron Textor de Ravisi, et précédée de ces quelques lignes : « M. E. Lefébure, ayant pris connaissance de ce mémoire lorsqu'il était sous presse, a bien voulu nous adresser des observations sur un point de détail sur lequel il lui semble qu'on peut faire des réserves. Nous nous empressons de publier les notes critiques de ce savant égyptologue, comme complément utile de notre *Étude sur les chars de guerre égyptiens*. »

boule qui figure à peu près toujours au-dessus de la croupe du cheval pour les chars royaux, et quelquefois pour les chars princiers, ou même pour les chars des chefs ennemis (*Denkm.*, III, 130). La courroie passe tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la boule, tantôt même dessus, indifféremment, mais plutôt au-dessous.

Je vois dans la boule soit un objet d'ornement, soit un point de mire séparant pour l'œil la place des deux chevaux et ayant son utilité au moment d'atteler, par exemple, ou dans les cas de confusion. Cette boule ne figure ni au char de Florence, ni au char du temps de Thotmès III, qui ne sont pas royaux.

Je ne la trouve bien expliquée que par un char africain de la XVIII^e dynastie (*Denkm.*, III, 117 et 118).

Les deux *maines* du joug, qui s'évasent de chaque côté en se recourbant pour retenir les harnais de la tête et du cou, forment une disposition que Wilkinson a mal comprise, car son dessin place la boule et les deux branches sur le dos d'un seul cheval (II, 10), tandis que la boule devait être entre les deux chevaux, dont chacun portait une des moitiés du joug.

3^o Si les rênes ne sont pas représentées quand la courroie l'est, et si la courroie ne s'appuie pas sur la boule, *il y a chance pour que rênes et courroie soient une même chose*. En effet, la courroie se continue toujours jusqu'au mors des chevaux, sauf dans le dessin tiré des *Denkmäler* que vous avez publié et où le tracé est interrompu par une lacune. Pour le grand attelage de la planche II, figure 9, il y a deux courroies; celle de droite aboutit visiblement au mors, mais celle de gauche disparaît derrière le corps du cheval. Ce sont bien là deux rênes.

Les ennemis combattaient, quelquefois, avec la courroie liée au corps de l'archer par un nœud d'attache visible (*Denkm.*, III, 130). La courroie se bifurque, et l'homme y porte la main comme pour conduire. Quand il n'y a dans le

char qu'un porteur de bouclier et qu'un porteur d'arc, c'est ce dernier qui a la courroie.

L'exemple que je connais d'une disposition du même genre sur les chars égyptiens n'est pas concluant, car le porteur du bouclier paraît tenir les rênes avec celle de ses mains qui est cachée : ce serait autour de lui, et non autour de l'autre combattant, que la courroie serait passée, dans le cas où elle aurait été attachée (*Denkm.*, III, 160).

LE

PUITS DE DEIR-EL-BAHARI¹

Depuis quelque temps les découvertes se multiplient en Égypte et inaugurent ainsi, d'une manière brillante, la nouvelle administration de M. Maspero, le digne successeur de Mariette. La trouvaille du puits de Deir-el-Bahari, en particulier, fera véritablement époque pour l'égyptologie.

M. Maspero, dont l'attention était éveillée par un certain nombre d'objets funéraires mis en vente, soupçonnait les Arabes d'avoir fait main basse sur un tombeau qu'on jugeait être celui du roi Pinedjem, d'après quelques indices. Lors de son premier voyage dans la Haute Égypte, en mars et avril 1881, il fit saisir et emprisonner un des délinquants, afin d'obtenir quelques révélations, et se livra en outre à des recherches qui, pour le moment, restèrent infructueuses. C'est seulement à la fin du mois de juin suivant, qu'un autre, mécontent de ses complices, se décida à parler, et révéla l'existence, non d'un simple hypogée, mais de tout un puits de Pharaons, découverte inattendue et merveilleuse, qui rappelle celles du Sérapéum et du tombeau de Sêti I^{er}.

1. Publié dans les *Annales du Musée Guimet*, 1881, t. IV, p. 3-17; tirage à part de cinquante exemplaires, grand in-8°, chez Pitrat, Lyon, 1881, 15 pages. — G. M.

I

La cachette de Deir-el-Bahari, sorte de souterrain creusé en pente douce dans la montagne, non loin de Biban-el-Moulouk, à Thèbes, contenait, entassées pêle-mêle, vingt-cinq momies royales ou princières (sans compter cinq momies de grands personnages) et une partie du matériel funéraire (coffrets, offrandes, statuettes innombrables) ayant accompagné ceux des cercueils de la XXI^e dynastie qui se trouvaient là.

Le tout avait appartenu, en effet, aux grands prêtres de la XXI^e dynastie, qui furent obligés, à une certaine époque, de s'exiler en Éthiopie, et qui, peut-être au moment de leur départ, cachèrent à Deir-el-Bahari ce qu'ils ne pouvaient emporter, en scellant le puits de sceaux aux titres de leur dieu, dont les empreintes subsistent encore dans l'argile.

Il est difficile de savoir pourquoi et comment les grands prêtres d'Ammon, qui remplacèrent à Thèbes les Ramesides, s'étaient approprié les momies des plus grands Pharaons de l'Égypte : peut-être, à l'époque de troubles où ils vécurent, s'en faisaient-ils des titres à la légitimité.

Quoi qu'il en soit, la saisie et le transfert des cercueils royaux n'allaient pas sans de certaines formalités légales, et plusieurs sarcophages portent des inscriptions hiéroglyphiques mentionnant les grands prêtres qui ordonnèrent leur enlèvement, ainsi que les fonctionnaires qui l'accomplirent. Les plus anciennes inscriptions révèlent même une sorte de crainte religieuse, par une attestation, faite à la face du ciel personnifié, qu'il n'y a aucune mauvaise intention contre la momie dans son transport.

Les momies déplacées ne séjournaient pas toujours dans le même endroit : la tombe de Sétî I^{er} et la pyramide

d'une reine, dont on a le corps, avaient, entre autres, servi d'entrepôts, d'après les textes qui viennent d'être mentionnés.

La cachette contenait, en outre, sur une assez grande planche et sur un beau papyrus, un autre texte hiéroglyphique, reproduisant un décret du dieu Ammon qui permettait d'ensevelir, avec les honneurs divins, une princesse du temps de la XXI^e dynastie, Nesi-Khonsu, dont la momie s'est trouvée dans le puits. Cette princesse est dite avoir vécu en bonne intelligence avec Pinedjem III, le dernier grand prêtre de la dynastie, et l'espèce de certificat qui lui est délivré ainsi montre quelle inquisition exerçait alors le parti sacerdotal.

II

En laissant de côté les menus objets, parmi lesquels on remarque un coffret au nom de la célèbre reine Hatasu, de la XVIII^e dynastie, et un autre coffret au nom de Ramsès IX, de la XX^e, voici, dans l'ordre chronologique et en trois groupes, la liste des momies de famille royale trouvées dans le puits de Deir-el-Bahari, d'après un catalogue général dressé par les soins de M. Emile Brugsch, conservateur-adjoint au Musée de Boulaq, et de l'École française d'archéologie au Caire, pour être transmis à M. Maspero.

Au premier groupe, qui est du commencement de la XVIII^e dynastie, se rattachent :

1^o Le roi SEKEN-EN-RA-TAATEN, nouveau Pharaon, qui prend place après Taa II vers la fin de la XVII^e dynastie;

2^o Le roi AHMÈS ou AMOSIS, qui chassa les Pasteurs et fonda la XVIII^e dynastie;

3^o La reine AHMÈS-NEFERTARI, femme d'Ahmès, qu'on croit depuis longtemps, d'après certains indices, avoir été de race noire;

4° La reine AH-HOTEP, fille des deux précédents, et femme de son frère Aménophis I^{er};

5° AMÉNOPHIS I^{er};

6° THOTMÈS II;

7° THOTMÈS III, le plus grand Pharaon de la XVIII^e dynastie;

Puis un prince et plusieurs princesses ou reines, encore mal classées ou inconnues, de la même époque. Ce sont :

8° Le prince SE-AMEN, qui mourut très jeune, et qu'on peut dire fils d'Ahmès, tant son cercueil est semblable à celui du roi;

9° La princesse SE-T-AMEN;

10° La princesse MERI-T-AMEN;

11° La reine HEN-T-TAMÉHU, peut-être fille d'Aménophis I^{er};

12° La reine SE-T-KA, qui est dite clairement avoir épousé son frère, car ses titres sont : « la fille royale, la sœur du roi et sa principale épouse »;

13° Enfin, la reine inconnue dont la pyramide reçut pendant quelque temps les Pharaons arrachés à leurs tombes. Cette reine, dont le nom rappelle celui des *Antef* de la XI^e dynastie, était d'une taille remarquable, 1^m 85, si l'on peut s'en rapporter à un premier mesurage.

Le second groupe de la XIX^e dynastie se compose des deux plus illustres Pharaons de l'Égypte :

1° SÉTI I^{er};

2° RAMSÈS II.

Le dernier groupe de la XXI^e dynastie thébaine des grands prêtres d'Ammon, dont il permet de retrouver la série, comprend :

1° La reine NEDJEM-T, femme du grand prêtre HER-HOR, chef de la dynastie;

2° Le grand prêtre PINEDJEM I^{er}, petit-fils de Her-hor;

3° et 4° Une reine contemporaine de Pinedjem I^{er}, RA-MA-KA, qui mourut sans doute en couches, car elle a

dans son cercueil la petite momie de sa fille MAU-T-EM-HA-T;

5° Le roi PINEDJEM II, qui s'était approprié le cercueil de Thotmès I^{er}, de la XVIII^e dynastie;

6° Une reine contemporaine de Pinedjem II, TUA-T-HAT-HOR-HEN-T-TA-UI;

7° Le fils de Pinedjem II, le grand prêtre MASA HAROTA, personnage au nom d'apparence sémitique, qu'on ne connaissait pas encore, et qui mourut vers l'an 24 ou 25 du règne de son père;

8° La fille de Masaharota, qui fut la femme du grand prêtre Ra-men-Kheper, frère de Masaharota, la reine AS-T-EM-KHEB;

9° Une princesse nouvelle, NESI-KHONSU, fille d'un roi ou d'un prétendant qui n'est pas nommé;

10° Un prince de la famille des Ramessides, qui n'était pas éteinte sous la domination des grands prêtres, et qui conservait des prétentions à la royauté, DJET-PTAH-AU-F-ANKH.

En résumé, il y a là vingt-cinq momies de différentes époques, sur lesquelles, si on les déroule, on pourra faire des observations de toutes sortes qui ne manqueront point d'intérêt.

La reine Ahmès-Nefertari, à qui son cercueil donne le teint jaune des Égyptiennes et le profil aquilin des Sémites, était-elle ou non de race noire? Sèti I^{er} et Ramsès II étaient-ils d'origine syrienne? Le maximum de la taille avait-il baissé après les grandes guerres dans les familles royales qui ne s'alliaient qu'entre elles?

Il n'est permis, pour le moment, de fournir des indications que sur ce dernier point, et encore d'après des mesures prises à la hâte, en petit nombre, et sur des corps enveloppés de bandelettes, avec la supposition arbitraire que l'agrandissement causé par les bandelettes est compensé par le rétrécissement qu'a produit la momification.

L'ancienne reine dont il a déjà été parlé avait....	1 ^m 85
Ahmès.....	1 ^m 80
La reine Se-t-Ka.....	1 ^m 70
Thotmès III.....	1 ^m 55
Séti I ^{er}	1 ^m 75
Ramsès II.....	1 ^m 80
La reine Nedjem-t.....	1 ^m 65
Pinedjem I ^{er}	1 ^m 75
Pinedjem II.....	1 ^m 60

III

On sait depuis longtemps que les momies étaient maintes fois accompagnées de papyrus funéraires (ou *Livre des Morts*) à leur nom, renfermés dans des statuettes d'Osiris, et destinés à fournir au défunt, dans l'autre monde, les formules de prières ou d'imprécations dont la magie toute-puissante soumettait jusqu'aux dieux. On n'a cependant retrouvé ici, grâce aux vols antérieurs des Arabes, que trois papyrus de ce genre, qui ne sont pas encore déroulés : un au nom de la princesse Nesi-Khonsu, un autre au nom de la reine As-t-em-Kheb, et un dernier, dont le début frappe par la beauté des couleurs et la netteté des hiéroglyphes, au double nom de Ra-ma-ka et de Maut-em-ha-t, sa fille. Exceptionnellement, un *Livre des Morts*, appartenant à Thotmès III, était écrit sur des morceaux de toile qui ont été retrouvés parmi les bandelettes de la momie.

Si presque tous les papyrus sur lesquels on pouvait compter manquent, il a été découvert, par contre, tassé dans un coin, un objet remarquable, qu'on ne s'attendait guère à voir au milieu de l'attirail funèbre contenu dans le puits : c'est une belle tente, en cuir de différentes nuances, au dais semé d'étoiles roses, jaunes ou blanches, sur un ciel lilas clair, et aux quatre pans décorés de scarabées, d'uræus

ou de cartouches au nom de Pinedjem II, le tout bordé d'inscriptions finement découpées dans un fond vert cousu sur un fond jaune. Cette tente, d'après les hiéroglyphes qui l'ornent, appartenait à la princesse As-t-em-Kheb, fille du grand prêtre Masaharota, petite-fille du roi Pinedjem II, et plus tard femme de son oncle, le grand prêtre Ra-men-kheper.

Par une liaison d'idées assez naturelle en Égypte, le repos qu'As-t-em-Kheb pouvait goûter sous sa tente avait rappelé celui de la tombe, et, en conséquence, une des inscriptions souhaite à la jeune princesse la paix dans les bras des dieux, aux jours des cérémonies funèbres :

« Qu'elle repose doucement en son asile suprême, enveloppé de parfums et d'encens, rayonnant de fleurs de toute espèce et embaumé comme l'Arabie ! »

« Qu'elle repose doucement dans les bras de Khons : c'est lui qui est le maître de la Thébaine ! Il sauve ceux qu'il aime, fussent-ils en enfer, et il livre les autres à la géhenne. »

IV

Les cercueils trouvés à Deir-el-Bahari sont tous en bois, à figure humaine et en forme de momie : on les classera suffisamment, au moins d'une manière générale, en disant que les plus anciens sont recouverts d'un entoilage peint en blanc, et que les plus récents, ceux de la XXI^e dynastie, sont enduits d'un vernis jaune.

Pourtant cette distinction ne doit pas être acceptée sans réserve, quant à l'âge de la momie renfermée dans un sarcophage, car ici apparaissent des fraudes nombreuses. On s'emparait souvent des plus riches cercueils, et on exilait leurs possesseurs dans des caisses moins belles. Huit momies au moins, sur vingt-cinq, c'est-à-dire le tiers, reposent dans d'autres cercueils que les leurs, et on ne les reconnaît

qu'à leur nom écrit en hiératique sur leur poitrine, ou peint en surcharge sur leur caisse.

L'ancienne reine, dont la taille était si élevée, a été mise dans le cercueil de Raa, nourrice d'Ahmès-Nefertari. La princesse Méri-t-Amen, dans le cercueil d'un scribe nommé Sennu, et la reine Se-t-Ka, dans un mauvais cercueil de la XXI^e dynastie. Le roi Ramsès I^{er}, dont la momie manque, avait eu le même sort, car les débris d'un cercueil à enduit jaune portent son nom en surcharge. Le roi Pinedjem II avait, pour sa part, usurpé le cercueil de Thotmès I^{er}, qu'il fit sans doute orner à nouveau et dont la cuve fut couverte de prières à son nom. Enfin, la princesse Nesi-Khonsu et le prince Djet-Ptah-au-f-anekh avaient aussi usurpé leurs cercueils.

Une princesse de la XVIII^e dynastie, Mes-hen-t-Taméhu, probablement fille de la reine Hen-t-Taméhu, car son nom a justement ce sens, fut dépossédée comme bien d'autres, mais son sarcophage a révélé de plus une tromperie d'un autre genre et tout à fait inattendue : il contient une fausse momie, sorte de poupée faite de chiffons qui entourent un morceau de cercueil destiné à imiter le corps et datant de la XXI^e dynastie, ou à peu près, car il est à enduit jaune. L'extérieur d'une momie est parfaitement imité, et même un manche de miroir s'est trouvé, comme d'habitude, sous les premières toiles. On songe involontairement à ces princesses des *Mille et une Nuits* qui se faisaient passer pour mortes et se sauvaient du harem, pendant qu'on enterrait un morceau de bois à leur place.

V

Ces réserves faites au sujet des erreurs que peut suggérer à première vue l'extérieur d'un sarcophage, il faut remarquer encore qu'il n'y a pas conformité absolue de couleur

ou de facture dans chacune des séries de cercueils qui ont été distinguées tout à l'heure. Chaque série offre des variétés intéressantes, et, en dehors des grandes lignes au moins, l'uniformité apparente se résout en différences réelles.

Le sarcophage de Taaten est blanc, comme ceux de son groupe; mais il garde, particulièrement sur le contour de la poitrine, des traces de dorure prouvant qu'il avait été doré partout, comme les cercueils des rois Antef, de la XI^e dynastie. Les hiéroglyphes, qui s'étendent des pieds à la tête en une bande verticale, ont été peints en brun sur l'entoilage et repassés à la pointe sur la dorure.

Le cercueil est d'une grande taille, et, à côté, les caisses d'Ahmès et de son fils paraissent exiguës. Celle d'Ahmès est pour ainsi dire collante, au point que le corps y semble à l'étroit. Toutes deux sont peintes en jaune, contrairement à l'habitude, et sans ornements. Il est possible, du reste, que ces petits cercueils aient été mis dans de plus grands, comme c'est le cas pour la reine Ahmès-Nefertari, qui a deux sarcophages, l'un de taille ordinaire, peint en brun, et renfermant la momie, l'autre énorme, dont le buste s'ouvre comme un coffre, et qui contient le premier. La reine Ah-hotep a un grand sarcophage tout à fait semblable à celui de sa mère. Dressés, les deux monuments feraient deux colosses, surtout avec la couronne ronde et les plumes droites, qui surmontaient primitivement leur tête, et dont il subsiste quelques parties. Leurs figures, peintes en jaune et un peu communes d'expression, ont une bonhomie de géantes qui ne leur messied pas.

Les autres cercueils de la même dynastie sont de dimensions moindres, quoique raisonnables. L'enduit blanc qui les couvre est coupé de bandes jaunes croisées, sur lesquelles les noms et de courtes prières sont peints en noir. Le dedans de la cuve est souvent noir, la figure est jaune et la coiffure noire ou bleue.

La coiffure de Thotmès III paraît néanmoins avoir été do-

rée; mais le coffre est tellement gratté et tailladé partout, qu'on ne peut guère se figurer ce qu'il a pu être. Celui de Thotmès I^{er}, qui présente des traces de dorure et d'émaux, peut avoir été orné ainsi par son usurpateur, Pinedjem II, à l'époque duquel ce genre de décoration était usité.

Le cercueil de Sêti I^{er} est blanc, assez long, sans autres inscriptions que les noms du roi, écrits à l'encre au-dessus de deux textes hiératiques de la XXI^e dynastie, et il ne présente rien d'original ou de frappant, tandis que celui de Ramsès II, fils de Sêti I^{er}, n'a pas son pareil dans la trouvaille (pl. I et II).

C'est un simple coffre en bois de grandeur ordinaire, en forme de momie, c'est-à-dire de corps enveloppé, et n'ayant guère quelques linéaments de peinture qu'à la tête et aux mains. La sévérité inattendue de ce bois nu ne fait que mieux ressortir l'apparence humaine et vivante de la sculpture. Le héros semble couché dans son manteau de guerre, prêt à se lever au premier coup de clairon. L'effet serait autre, mais plus grand peut-être, si, acceptant l'idée de résurrection que suggère le monument, on redressait cette simple statue de bois qui contient Sésostris sur un haut piédestal où il apparaîtrait comme le génie de l'Égypte guerrière.

Les doubles et triples coffres de la XXI^e dynastie, aux masques dorés ou bronzés, sont tout l'opposé de ce chef-d'œuvre, et l'ornementation les surcharge. Là, au dedans et au dehors, sur un vernis jaune qui sert de fond, papillotent toutes les couleurs de la palette égyptienne, en hiéroglyphes et en divinités innombrables. Seuls, quelques cercueils à incrustations et à émaux, comme celui de la reine Nedjem-t, varient l'impression par l'espèce de miroitement glacé qui les revêt.

VI

Aucun peuple n'a embelli ou du moins paré la mort comme les Égyptiens, et par suite on se sent presque tou-



COUVERCLE DU SARCOPHAGE DE RAMSÈS II

D'après une photographie du Musée de Boulaq.





CERCUEIL COMPLET DE RAMSÈS II, SÉSOSTRIS

D'après une photographie du Musée de Boulaq.

jours tenté, en présence d'un sarcophage, de voir à nu la momie qui est dedans.

C'est un désir qu'il faut perdre. Les têtes de la reine Nedjem-t et du roi Pinedjem II, ainsi que le corps tout entier de Thotmès III, déroulés par M. E. Brugsch en présence de l'école française, sont maintenant visibles, et montrent que la mort est toujours la mort, quoi qu'on fasse. Le vieux conquérant surtout, cassé en trois morceaux noirâtres, apparaît dans ses langes, comme un cadavre défiguré par quelque horrible maladie.

Mariette a beau dire : il n'y a pas de belles momies, ou, en d'autres termes, plus une momie est belle dans son genre, plus elle est laide en réalité. Le mauvais embaumement ne donne qu'un bloc informe, tandis que l'embaumement parfait accentue des détails repoussants. Le nez ouvre deux trous sans fond, la bouche tire la langue de travers, les yeux sont crevés, les mains noires semblent des pattes, et l'ensemble a une apparence misérable, diminuée, desséchée, qui n'est ni d'un corps ni d'un squelette, mais qui représente quelque chose de hideusement intermédiaire, un corps ou un squelette contre nature, et, si l'on veut, une variété de l'un et de l'autre, le corps sans la chair et le squelette avec la peau. Ce qu'il y a de touchant dans la lutte inutile tentée contre la mort en Égypte ne saurait pallier l'horreur définitive du résultat.

La science, qui dissèque les cadavres, ouvrira les momies. C'est son droit de rechercher, dans le passé aussi bien que dans le présent, tout ce que l'hérédité, les passions et les circonstances font du corps humain; mais, pour qui ne déroule pas les Pharaons, il y a quelque chose de plus agréable à voir que leur dépouille, c'est leur *toilette*.

Rien de joli comme cette enveloppe faite d'une toile un peu jaunie (de la nuance nommée aujourd'hui couleur crème), sous un entrecroisement coquet de bandelettes roses. L'ensemble rappelle, si l'on peut dire, ces boîtes de bonbons

nouées de rubans qui s'offrent après un baptême, ou mieux, ces fiancées arabes que l'on promène encore dans les rues du Caire, et que l'on conduit à leurs fiancés entièrement voilées et masquées.

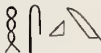
Presque toutes les momies ainsi parées sont couvertes de guirlandes sèches et de lotus fanés qui ont traversé intacts des milliers d'années, et nulle part la suspension du temps, l'arrêt de la destruction ne sauraient se comprendre mieux qu'à la vue de ces fleurs immortelles sur ces corps éternisés. C'est bien là l'image d'un sommeil sans fin. Une momie pourtant, celle d'Aménophis I^{er}, dont un masque jaune aux yeux d'émail moule la figure adolescente, semble, comme lasse du repos, s'éveiller en souriant dans son lit de fleurs.

Ce gracieux tableau résume l'impression que laisse, au fond, la trouvaille de Deir-el-Bahari. A part quelques documents précieux pour l'histoire de la XXI^e dynastie et quelques prières sur toile qu'on a chance de trouver avec les momies de la XVIII^e, il n'y a peut-être là matière ni à de longues recherches ni à de grands résultats. L'intérêt de la découverte est ailleurs. Il est dans le coup de théâtre qui ramène subitement à la lumière une assemblée de rois et qui nous fait toucher de si près des choses que l'on croyait si loin. Il est aussi dans l'apparition de ce poétique entourage que l'Égypte savait donner à la mort, et dans lequel s'encadrent encore, sous nos yeux, quelques-unes des traces ou des reliques les plus fugitives de la vie, depuis le chasse-mouches de Thotmès, trouvé dans son cercueil, jusqu'au sourire d'Aménophis.

Le Caire, 6 août 1881.

SUR

DIFFÉRENTES FORMES DES MOTS DÉRIVÉS¹

Les textes thébains des tombes royales présentent certaines particularités, entre autres l'habitude de mentionner souvent deux fois, et avec variantes, les noms ou les surnoms des personnages divins. En réunissant à ces exemples d'autres variantes moins directes que fournissent les mêmes textes, on peut grouper des renseignements assez nombreux sur les suffixes qui servent à tirer des substantifs ou des verbes, des noms d'agent, des ethniques ou des adjectifs, et qui n'ont le sens passif qu'en des cas assez rares, comme dans ², variante de ³ et ⁴, masculin, ⁵, féminin, avec la signification de « l'immolé, le supplicié, la suppliée ».

Quelques-uns des noms ou surnoms, dont il s'agit, sont figurés en écriture secrète :  y a la valeur —,  la valeur ,  la valeur , et  ainsi que  la valeur . Ces valeurs ont déjà été signalées par MM. Goodwin, Le Page Renouf et Maspero. En dehors de l'écriture

1. Publié dans le *Recueil de Travaux*, 1883, t. IV, p. 5-11. — G. M.

2. Champollion, *Notices*, t. II, p. 510,

3. *Id.*, p. 593.

4. *Id.*, p. 593.

5. *Id.*, p. 510.

secrète, il sera encore utile de noter les variantes $\equiv$ pour $\triangle$, comme dans  $\equiv$ pour  $\equiv$ ¹, et  pour $\triangle$ ou $\equiv$, comme dans  $\equiv$ ² pour $\equiv$ ou $\equiv$ et  $\equiv$ ³ pour  $\equiv$  $\equiv$. L'équivalence de  et de $\triangle$ ou $\equiv$ se retrouve dans des textes analogues à ceux des tombes royales, ainsi le mot  $\equiv$, du tombeau de Sêti I^{er}⁴, est écrit  $\equiv$  dans le passage correspondant, au papyrus publié par M. Lanzone.

Il y a quatre divisions à faire parmi les variantes des noms dérivés que fournissent les textes des tombes royales :

Où le suffixe est supprimé,

Où il est exprimé par la lettre *t*,

Où il est exprimé par la lettre *i* pouvant se réunir au *t*,

Où il est exprimé par diverses combinaisons que caractérise la présence de la voyelle *u*.

SUPPRESSION DU SUFFIXE

Quelquefois le suffixe ne s'écrit pas, comme dans  $\equiv$ pour  $\equiv$  $\equiv$, dans  $\equiv$ pour  $\equiv$, dans  $\equiv$ pour  $\equiv$  $\equiv$, dans  $\equiv$ pour  $\equiv$  $\equiv$ ¹⁰, mot

1. Champollion, *Notices*, t. I, p. 767.

2. *Id.*, t. II, p. 526 et 597.

3. *Id.*, p. 594.

4. *Id.*, t. I, p. 782.

5. Lanzone, *Le Domicile des Esprits*, pl. II, 2^e registre.

6. Champollion, *Notices*, t. I, p. 782.

7. *Denkmäler*, III, 203, b, l. 23.

8. Champollion, *Notices*, t. I, p. 754.

9. *Id.*, t. II, p. 585.

10. *Denkmäler*, III, p. 79.

analogue à  , et dans   pour  , analogue à  , etc. On remarquera dans les deux derniers exemples le redoublement de la consonne finale et l'on rencontrera encore d'autres exemples du même genre, reconnaissables malgré l'absence de variantes immédiates comme  , le frappeur, au féminin  .

Ces cas de redoublement ne sont ni assez nombreux, ni assez concluants pour qu'on puisse y voir avec certitude une manière d'exprimer le suffixe qui serait propre surtout aux mots en *n*, et qui se rapprocherait ainsi d'une terminaison *n* entrevue par M. Maspero pour le suffixe des participes. On trouve au tombeau de Ramsès IV le mot      , ceux du pays de Mafek (l'Orient), pour      , et, au sarcophage de Sétî I^{er},      , les contempteurs, ceux qui mettent derrière eux (   , d'après une phrase du contexte) : malheureusement le passage qui parle des Orientaux est bien incorrect, et, sur le sarcophage de Sétî I^{er}, le  doit être une erreur pour , variante de  et de , qui détermine dans le même texte les noms donnés aux ennemis ou aux mânes, comme    ,     (sic),

1. Champollion, *Notices*, t. II, p. 428.

2. *Id.*, t. I, p. 760.

3. *Id.*, t. II, p. 600.

4. *Id.*, t. I, p. 785.

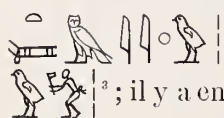
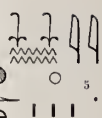
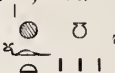
5. *Id.*, p. 789.

6. *Id.*, t. II, p. 641.

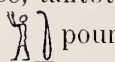
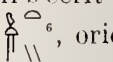
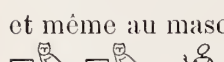
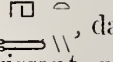
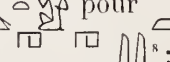
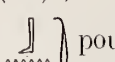
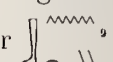
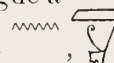
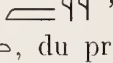
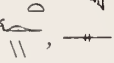
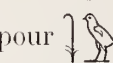
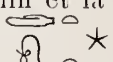
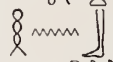
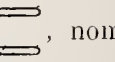
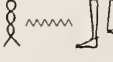
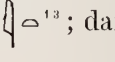
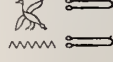
7. *Id.*, p. 639.

8. Sharpe et Bonomi, *Le Sarcophage de Sétî I^{er}*, 14, c.

9. Champollion, *Notices*, t. II, p. 518.

¹, et ², variante de ³; il y a encore là la variante ⁴ pour ⁵.

EMPLOI DU T

Quand le suffixe n'est pas vocalisé, tantôt il s'écrit par un simple *t*, au féminin, comme dans  pour ⁶, orientale, et même au masculin, comme dans  pour ⁷, le rugissant, mot analogue à ⁸; et dans :  pour ⁹ (cf. la forme , , du pronom relatif, au pluriel¹⁰, et  pour ¹¹, — pour , etc.); tantôt les deux *t* remplacent la terminaison *it* pour le féminin et la terminaison *ti* pour les deux genres comme dans  ★, l'adoratrice¹¹, mot écrit ailleurs ★ ¹²; dans  , nom d'un dieu dont la forme féminine est  ¹³; dans ¹⁴,

1. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 14, c.2. *Id.*, B.3. Champollion, *Notices*, t. II, p. 518.4. *Id.*, *ibid.*5. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 15, c.6. Champollion, *Notices*, t. II, p. 428.7. *Id.*, t. I, p. 440.8. *Id.*, t. II, p. 600.9. *Denkmäler*, III, 113; cf. *Notices*, t. I, p. 438, et *Sarcophage de Taho*.10. Champollion, *Notices*, t. II, p. 645, 653 et 657; Lepsius, *Denkmäler*, VI, 115, b, l. 1 à 4.11. Champollion, *Notices*, t. II, p. 568.12. *Id.*, p. 588.13. *Id.*, p. 574 et 575.14. *Id.*, p. 540.

□  ¹, au sarcophage de T'aho  ², le divin; et dans   ³, qui est la transcription en écriture secrète du nom féminin   ⁴, *nesu-t*, écrit ailleurs  ⁵  ⁶, l'ignée; on trouve aussi le nom de déesse   ⁷  ⁸, qui équivaut à   ⁹.

EMPLOI DE L'I

Tantôt le suffixe se présente dans ce cas sous sa forme la plus simple  ¹⁰, par exemple dans   ¹¹, variantes   ¹² et   ¹³, au sarcophage de T'aho   ¹⁴; dans   ¹⁵, celui de la flèche, mot qui équivaut pour le sens à   ¹⁶ ou   ¹⁷, l'archer, le sagittaire, etc.

Tantôt *i* varie avec *it* au féminin, et avec *iti*, comme dans :   ¹⁸, nom de criocéphale, écrit ailleurs   ¹⁹ dans   ²⁰ pour   ²¹,   ²² pour   ²³,

1. *Denkmäler*, III, 113.

2. Champollion, *Notices*, t. II, p. 529.

3. *Id.*, p. 591.

4. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 9, A.

5. Champollion, *Notices*, t. I, p. 828.

6. *Id.*, p. 438.

7. *Denkmäler*, III, 113.

8. Champollion, *Notices*, t. I, p. 784; cf. Brugsch, *Zeitschrift*, 1880, p. 3.

9. Champollion, *Notices*, t. I, p. 786.

10. *Id.*, t. II, p. 542.

11. *Id.*, p. 506.

12. *Id.*, p. 527.

13. *Id.*, t. I, p. 799.

 pour ¹ et  pour ²,
noms féminins; dans ³ pour ⁴,
et dans ⁵ pour ⁶, le pleu-
reur, mot dans lequel, comme dans ⁷, apparaît une forme en *iti*, née sans doute du
besoin de distinguer le suffixe en *i* des terminaisons qui,
féminines ou non, ont persisté dans certaines finales en *e* ou
en *i* du copte.

Tantôt, dans les noms pouvant s'écrire par un seul sylla-
bique, la reduplication du signe remplace la finale *ti*⁸,
comme dans  pour ⁹, celui qui parle, plutôt que la
double parole; dans  pour ¹⁰, celui du vête-
ment, plutôt que le double vêtement,  au sarcophage
de Taho; dans  pour ¹¹, le dominant, plutôt que le
double maître; dans  et ¹², pour  et
¹², celui du séjour du dieu ou des dieux plutôt que
le double séjour du dieu ou des dieux (on remarquera que
le déterminatif  n'est pas redoublé); dans  pour

1. Champollion, *Notices*, t. I, p. 800.

2. *Id.*, p. 800.

3. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 14, c.

4. Champollion, *Notices*, t. II, p. 518.

5. *Id.*, t. I, p. 754.

6. *Denkmäler*, III, 203, b, l. 29.

7. *Id.*, III, 204, l. 72.

8. Cf. K. Piehl, *Zeitschrift*, 1879, p. 145, et Naville, *id.*, 1880, p. 24 et 25.

9. Champollion, *Notices*, t. I, p. 439.

10. *Id.*, p. 777.

11. *Id.*, *ibid.*

12. *Id.*, p. 777 et 778.

  (avec un seul déterminatif aussi), celui de la campagne plutôt que la double campagne, et dans  , le guide, plutôt que le double guide² : (dans  pour   ou  ³, MM. Naville et Piehl voient de même le dieu local et non le dieu des deux régions). Le redoublement du déterminatif paraît avoir eu, au moins quelquefois, la même valeur que le redoublement du syllabique, comme dans    pour   , le vipérin, plutôt que la double vipère⁴.

Tantôt enfin, *it* varie avec *ti*, au féminin, comme dans    pour ⁵; et *ti* varie avec *iti*, comme dans    pour      ⁶, ou bien avec *ti-i*, comme dans :    pour  ⁷ qui équivaut à  ⁸. La forme *meriti-i* au masculin n'a rien d'in vraisemblable, car il existe un féminin qui pourrait lui correspondre,   ⁹, l'Infernale, si l'on veut lire ce mot *ament-i-it*. On remarquera toutefois que, dans ces deux derniers cas,  pouvait n'être aussi qu'un simple redoublement graphique, analogue à d'autres phénomènes de redoublement signalés par M. de Rougé. En ce qui concerne la combinaison , M. de Rougé lit *hai* et non *hai-i*¹¹ le groupe

1. Champollion, *Notices*, t. I, p. 779.

2. *Id.*, p. 788.

3. *Zeitschrift*, 1880, p. 25-26 et 65; cf. Champollion, *Notices*, t. I, p. 440.

4. Champollion, *Notices*, t. II, p. 527.

5. *Id.*, p. 529.

6. *Id.*, t. I, p. 406.

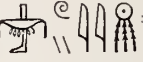
7. *Id.*, t. II, p. 628.

8. *Id.*, p. 614.

9. *Id.*, p. 629.

10. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, pl. 9, B, et Champollion, *Not.*, t. II, p. 537.

11. *Chrestomathie*, 3^e fascicule, p. 84.

, *ai* et non *aii* le groupe , etc., et de même  ou , variantes de  ou de , suggèrent les lectures *semui* et *nebui*, plutôt que les lectures *semuii* et *nebuui*. D'un autre côté, quand le syllabique  ou , *ti*, intervient comme marque du suffixe, il peut être accompagné soit par l'un de ses compléments phonétiques, le *t* ou l'*i*, soit par tous les deux; on trouve en conséquence le *t* complémentaire dans , ceux qui sont, , les justes, variante , les Orientaux, et , les Occidentaux, mot analogue à . On trouve l'*i* complémentaire, par contre, des , ou , et enfin on trouve les deux lettres dans , l'habitant¹⁶, pour ,

1. *Chrestomathie*, 2^e fascicule, p. 109.

2. Champollion, *Notices*, t. II, p. 583.

3. *Id.*, p. 628.

4. *Id.*, p. 583.

5. *Id.*, p. 614.

6. *Sarcophage de Sèti I^{er}*, 14, A.

7. *Id.*, 6, c.

8. *Id.*, *ibid.*

9. Champollion, *Notices*, t. II, p. 538.

10. *Sarcophage de Sèti I^{er}*, 9, A.

11. *Id.*, 6, B.

12. Champollion, *Notices*, t. II, p. 641.

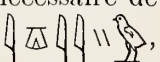
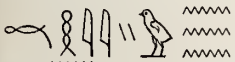
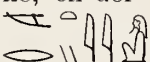
13. *Id.*, p. 499.

14. *Id.*, p. 500.

15. *Denkmäler*, III, 303, b, l. 5.

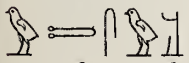
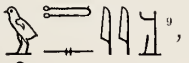
16. Champollion, *Notices*, t. I, p. 784.

17. *Id.*, p. 657, etc.

¹, les ennemis, etc. Dans le *Papyrus de Turin* qui reproduit l'un des textes des tombes royales, le nom de l'Amenti est écrit ³, et ⁴. Ces observations montrent qu'il faut lire *ti* et non *ai* le suffixe  signalé par M. de Rougé⁵, et qu'il n'est pas nécessaire de chercher une distinction entre des mots, comme , , par exemple, et leurs variantes :   et ⁶. L'on conclura donc, en dernier lieu, qu'il y a beaucoup de chances pour que  soit *mer-ti*, et  *Amen-tit*.

EMPLOI DE L'U

Quand les noms d'agent prennent la finale *u* dans laquelle M. de Rougé⁷ a déjà vu un véritable suffixe du participe, d'après un exemple à la vérité peu concluant, il se présente des cas assez variés.

Tantôt l'*u* est seul, comme dans le nom d'un ibiocéphale, ⁸, mot analogue à ⁹, le porteur, dans , le lanceur, ¹⁰, le repousseur, etc., noms qui, au nombre de six, en accompagnent six autres du

1. Champollion, *Notices*, t. I, p. 592.

2. *Id.*, p. 787.

3. Lanzone, *Le Domicile des Esprits*, pl. 9, l. 52.

4. *Id.*, pl. 10, l. 68.

5. *Chrestomathie*, 2^e fascicule, p. 35.

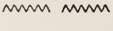
6. Lanzone, *Le Domicile des Esprits*, pl. 2, 3^e registre.

7. *Chrestomathie*, 2^e fascicule, p. 83.

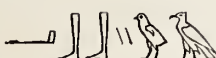
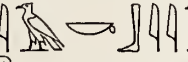
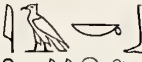
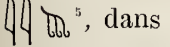
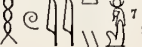
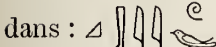
8. Champollion, *Notices*, t. I, p. 767.

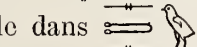
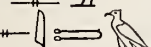
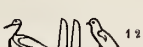
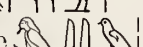
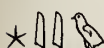
9. *Id.*, t. II, p. 621.

10. *Id.*, t. I, p. 784 et 785.

même genre, dont un sans suffixe, deux avec suffixe en *a*, deux avec suffixe en *ti*, et un avec redoublement de la dernière consonne radicale,  , le frappeur¹. Une série analogue², composée de treize noms, en a deux sans suffixe, un avec suffixe en *a*, un avec suffixe en *ti*, rendu par le redoublement du syllabique, un avec suffixe en *ti* (au moins à ce qu'il semble), rendu par l'hiéroglyphe , un avec redoublement du *σ* final, et quatre avec finale en , parmi lesquels  , le preneur (cf.  , l'éclaireur³).

Tantôt le suffixe *i* ou *ti* est précédé par la lettre *u*, comme dans    ,⁴ celui du sceptre, mot dont la forme féminine paraît être    ,⁵ et dont la racine est *djam-t*, au pluriel               

les morts, dans : ¹, variante 
², de la racine *abeb-t*, pique, au pluriel 
³, dans : ⁴ pour 
⁵, dans : ⁶, variante probable de ⁷,
 dans : ⁸, pluriel ⁹, etc.

On remarquera l'analogie des désinences *u*, *ui* et *iu*, qui sont masculines, avec les désinences plurielles du masculin, lesquelles ne sont pas toujours accompagnées du déterminatif , par exemple dans  du papyrus publié par M. Lanzzone¹⁰, variante de  du tombeau de Sêti I^{er}¹¹, dans ¹², variante de ¹³, et dans ¹⁴, variante de ¹⁵, pour le pluriel en *u* et en *iu*; enfin dans ¹⁶, les guides, dans ¹⁷, habitants, (accompagnant, il est vrai, un substantif), mot écrit aussi

1. Champollion, *Notices*, t. II, p. 521.

2. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 12, B.

3. *Id.*, 12, B, et Champollion, *Notices*, t. II, p. 522.

4. *Id.*, t. I, p. 755.

5. *Id.*, p. 428.

6. *Id.*, p. 428.

7. *Denkmäler*, III, 203, b, 74.

8. Champollion, *Notices*, t. II, p. 515.

9. *Id.*, p. 515.

10. Pl. 2, 3^e registre.

11. Champollion, *Notices*, t. I, p. 785.

12. *Id.*, t. II, p. 517.

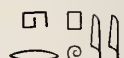
13. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 14, A.

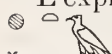
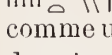
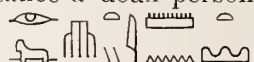
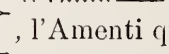
14. Champollion, *Notices*, t. II, p. 534.

15. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 11, B.

16. Champollion, *Notices*, t. II, p. 583.

17. *Id.*, p. 513.

 pour  et dans , variante de , pour le pluriel en *ui* correspondant aux pluriels coptes en *oui* et *ore*.

L'expression du pluriel est moins visible encore dans ⁴, les ennemis, dans ⁵, ceux qui sont, et dans ⁶, les Occidentaux, ce qui pourrait expliquer pourquoi le surnom de Khen-ament d'Osiris, sous sa forme habituelle de Khent-amenti ou Khenti-amenti, est écrit tantôt avec la marque du pluriel   ⁷,   ⁸ pour ⁹, et   ¹⁰, tantôt sans la marque du pluriel    ¹¹,   ¹², etc. Comprise comme un singulier, l'expression Khenti-Amenti paraît avoir donné naissance à deux personnages divins du tombeau de Ramsès VI, , Osiris qui est dans l'Ament, et    ¹³, l'Amenti qui est avec Osiris¹³.

L'absence assez fréquente de la marque déterminative du pluriel fera reconnaître des pluriels véritables dans certains singuliers des tombes royales. Ainsi, dans la Litanie du

1. Lanzone, *Le Domicile des Esprits*, pl. 1, 3^e registre.

2. Champollion, *Notices*, t. I, p. 779.

3. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 14, B.

4. Champollion, *Notices*, t. II, p. 499 et 545; cf. Grébaut, *Hymne à Ammon-Ra*, p. 26.

5. Champollion, *Notices*, t. II, p. 500.

6. *Id.*, p. 646.

7. *Id.*, p. 601.

8. *Id.*, p. 533.

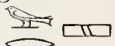
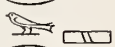
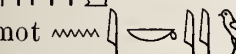
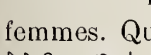
9. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 11, A.

10. Papyrus sans nom du Louvre, 1^{er} texte.

11. Champollion, *Notices*, t. II, p. 493.

12. *Id.*, 500; cf. *Denkmäler*, II, 81, 98, etc.

13. Champollion, *Notices*, t. II, p. 514.

Soleil, où soixante-quinze formes de Ra sont successivement adorées, quelques-unes d'entre elles représentent des groupes de personnages réunis sous une seule dénomination, laquelle correspond à l'un des aspects du dieu : trois momies, par exemple, les Aat, sont appelées  ¹ dans le tableau, et dans la légende     ² ou   ³. Dans le dernier exemple, le nom des Aat-u n'éveille plus que l'idée d'un personnage unique et la voyelle *u* y est le seul reste du pluriel primitif. On remarquera encore l'unification des Veilleurs, trois momies allongées dont les pieds touchent à un disque, et dont le nom est  dans le tableau ⁴ : le texte en fait l'*urshi-u*   ⁵. On retrouvera de même les suppliciés dans le mot     ⁶, et les pleureurs dans le mot     ⁷. Les *urshi-u* et les *aakebi-u* sont représentés par groupes de quatre personnages isolés au tombeau de Ramsès VI⁸ : il y a même là quatre *aakebi-u*, hommes, et quatre *aakebi-t-u*, femmes. Quant aux *neki-u*, leur séjour,     ⁹ est mentionné sur un texte appartenant aux tombes royales. En dehors des Litanies solaires, un des noms cités plus haut, *Kebi-u*, accompagne un groupe de

1. Champollion, *Notices*, t. I, p. 428.

2. *Id.*, p. 754.

3. *Denkmäler*, III, 203, b, l. 23.

4. Champollion, *Notices*, t. I, p. 779.

5. *Denkmäler*, III, 203, b, l. 67.

6. Champollion, *Notices*, t. I, p. 429.

7. *Id.*, p. 755.

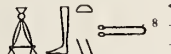
8. *Id.*, t. II, p. 623 et 629; cf. *Sarcophage de Sèti I^{er}*, 10, c, et 9, c.

9. Cf. Papyrus sans nom du Louvre, premier chapitre, l. 22.

quatre hommes renversés, le                 

(celles) qui sont dans, etc. Dans le mot féminin , remorqueuses, le signe @ est un déterminatif et non la lettre *u*. Quant aux mots *sem-u* et *sem-ui*², qui ont été cités plus haut et qui désignent des déesses, leur apparence masculine paraît avoir sa raison d'être dans ce fait, que les personnages indiqués sont appelés Akhemu-Seku par un papyrus du Louvre qui reproduit la même série³ : les Akhemu-Seku, qui, partout ailleurs, sont des dieux, auront été remplacés par des déesses sans qu'on ait songé à modifier complètement, dans ce sens, la légende explicative. Au féminin pluriel, le mot *guide* est en égyptien ⁴ et au féminin singulier .

RÉCAPITULATION

En ajoutant à ces exemples les formes pour lesquelles il n'existe pas de variantes, comme ⁶ (cf. ⁷) pour le masculin, et ⁸ pour le féminin, on obtiendra le tableau suivant, dont la composition montre que les différentes expressions du suffixe n'ont aucune répugnance à s'échanger entre elles, puisqu'on a, pour le mot *pleureur*, par exemple, (*rem*), *rem-i*, *rem-i-ti*, *rem-u-i-ti*, etc.

1. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 11, c.

2. Champollion, *Notices*, t. II, p. 583.

3. Déveria, *Catalogue des mss. égyptiens du Musée du Louvre*, p. 41.

4. *Sarcophage de Sêti I^{er}*, 11, c.

5. *Id.*, 11, b, et Champollion, *Notices*, t. II, p. 578.

6. Champollion, *Notices*, t. II, p. 578 et 587.

7. *Id.*, t. I, p. 429.

8. *Id.*, t. II, p. 595.

MASCULIN	FÉMININ
<i>t</i>	<i>t</i>
<i>tt</i>	<i>tt</i>
<i>a</i>	»
<i>i</i>	<i>i</i>
<i>u</i>	<i>u</i>
<i>u-i</i>	<i>u-i-i</i>
<i>i-u</i>	»
<i>ti</i>	{ <i>ti</i> <i>tit</i>
<i>i-ti</i>	»
<i>ti-i</i>	<i>ti-it</i>
<i>u-i-ti</i>	»
<i>i-u-ti</i>	»

Dans ce tableau, le *t* simple ou double du masculin est une abréviation évidente pour *ti*, comme l'indiquent les variantes, ce qui montre que *it* masculin équivaut à *iti*; le *t* et l'*i* du féminin sont de même des expressions régulièrement incomplètes de la syllabe *it*; enfin les formes *ti-i* pour le masculin et *ti-it*, *u*, *ui-i* pour le féminin sont douteuses. Si l'on considère, de plus, le rôle de l'*u* comme n'ayant pas été analysé encore d'une manière suffisante, il restera seulement :

MASCULIN	FÉMININ
<i>a, i</i>	<i>it</i>
<i>ti</i>	{ <i>ti</i> <i>tt</i> <i>tit.</i>
<i>iti</i>	

Et maintenant, puisque plusieurs variantes sont purement graphiques, il reste encore à savoir si, dans le tableau final, les formes *ti* et *tit* ne sont pas de ce genre, l'une avec la valeur *it* que lui attribue M. Piehl¹, l'autre avec la valeur

1. *Zeitschrift*, 1879, p. 143.

tit que M. Maspero¹ penche à lui donner. De plus, le rôle du *t* dans *ti* n'étant pas précisé, et la fonction de l'*i* dans *i-ti* ne paraissant pas mieux déterminée que celle de l'*u* en général (car *i* et *u* peuvent ne figurer, dans certains cas du moins, que comme allongement du radical ou comme voyelle de liaison), on se retrouve ainsi, au point de vue de la certitude, en présence des deux suffixes fondamentaux, *i* pour le masculin et *it* pour le féminin, tandis que les autres suffixes offrent des problèmes qui demeurent difficiles à résoudre, dans l'état actuel de la science. Pour difficiles que soient ces problèmes, il ne faut pas moins chercher à en réunir les éléments d'après les différents groupes de textes, car c'est là le point de départ d'une solution, et ceci justifiera jusqu'à un certain point la méthode employée dans le présent travail, qui a pour but de décrire, plutôt que d'expliquer.

Le Caire, mai 1881.

1. *Zeitschrift*, 1880, p. 44.

UN

CHAPITRE DE LA CHRONIQUE SOLAIRE¹

I

La légende dont la traduction suit occupe une partie de l'un des papyrus de Turin fac-similés par M. Rossi, et publiés par M. Pleyte, à Leide, de 1869 à 1876 (pl. 31, 77 et 131-138.)

L'écriture du papyrus présente le type de la bonne époque, et M. Pleyte le croit de la XX^e dynastie. L'écriture du verso semble d'un autre scribe que celle du recto : de plus, le commencement et la fin du recto manquent, tandis que le verso, qui n'a pas son commencement non plus, a conservé sa fin, comme l'indique la formule, *c'est bien fini, heureusement*. Les deux côtés contiennent chacun quatre pages entières et une moitié de page : c'est leur dernière page qui est fragmentée.

Le papyrus est une collection de formules magiques, ayant pour but de conjurer l'effet de la morsure des serpents. La légende étudiée ici en forme de beaucoup la partie la plus considérable, car elle occupe tout le recto, depuis la 12^e ligne de la 1^{re} page jusqu'à la 5^e ligne de la 4^e page : elle ne présente pas de lacunes réelles.

1. Publié dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1883, p. 27-33.

Le fac-similé paraît suffisamment exact, bien que quelques mots soient peut-être moins distincts dans la publication qu'ils ne l'étaient sur la copie de M. Rossi, suivant M. Pleyte (p. 180). Il y a lieu d'accorder, pour les passages difficiles, une certaine confiance aux lectures de M. Pleyte, qui avait sous les yeux la copie de M. Rossi, et dont la sagacité de déchiffrement a été d'ailleurs remarquée par M. Chabas.

M. Pleyte a transcrit et traduit les textes publiés par lui, mais, pour être mené à bonne fin, ce travail ne pouvait être que sommaire, eu égard au nombre et à l'état des papyrus. L'essai de M. Pleyte donne à peu près l'impression que produit une première lecture, et, sous ce rapport, son utilité est grande; il épargne bien des tâtonnements qui seraient inévitables en présence de textes hiératiques, pour la plupart fragmentés, dont il faudrait déterminer la nature et le sens.

Telle qu'elle est, néanmoins, cette sorte d'ébauche ne saurait dispenser d'études plus complètes, ce que l'on comprendra sans peine si l'on compare, pour le *Conte du Jardin des Fleurs*, par exemple, la traduction de M. Chabas à celle de M. Pleyte.

La légende du papyrus magique demandait aussi à être interprétée de nouveau, car le vrai sens en avait échappé au savant éditeur.

II

Pl. CXXXI

- L. 12-13 Chapitre du dieu divin, existant par lui-même,
 auteur du ciel, de la terre, de l'air vital, du feu,
 des dieux, des hommes, des fauves, des troupeaux,
 des reptiles, des oiseaux et des poissons,
 le roi des hommes et des dieux réunis,
 L. 14 dont les siècles sont les années,
 aux nombreux noms, qui ne sont pas connus
 et que ne connaissent pas les dieux.

- Or, Isis était une femme
PI. CXXXII habile (en) paroles, son cœur était dégoûté
L. 1 du monde des hommes, elle préférait le monde des
[dieux,
elle estimait (mieux) le monde des esprits.
Ne pouvait-elle pas, au ciel et sur la terre, de
même que Ra,
posséder la terre et (être) déesse,
pensait-elle en son cœur,
L. 2 par le moyen du nom du dieu auguste ?
Or, Ra venait chaque jour
à la tête de ses nochers,
installé sur le trône du double horizon.
Le dieu avait vieilli ; la bouche lui gouttait,
L. 3 la salive lui coulait vers la terre,
et ce qu'il bavait tombait sur le sol.
Isis pétrit cela de sa main :
avec de la terre et ce qui était dessus,
L. 4 elle en composa un serpent sacré ;
elle le fit en forme de dard.
Il ne marcha pas dressé devant elle :
elle le laissa couché sur la route
par laquelle le dieu grand passait,
L. 5 suivant le désir de son cœur, dans son double
[royaume.
Le dieu auguste parut au dehors
Les dieux compagnons de (ce) pharaon, V. S. F.,
[à sa suite :
il se trainait comme chaque jour.
Le serpent sacré le mordit :
la flamme de vie sortie de lui-même
L. 6 dompta celui qui réside dans la (forêt de) cèdres.
Le dieu divin ouvrit la bouche,
et le cri de sa Majesté, V. S. F., monta jusqu'au
[ciel.

Son cycle divin de (dire) : « Qu'est-ce que c'est ? »
 et ses dieux de (dire) : « Quoi donc ? »

- L. 7 Il ne trouva pas (la possibilité) de répondre sur cela.
 Ses mâchoires claquaient,
 tous ses membres frissonnaient ;
 le venin s'emparait de sa chair
- L. 8 comme le Nil s'empare de son domaine.
 Le dieu grand raffermir son cœur,
 il cria à ses compagnons :
 « Allons, à moi ! enfants de mes membres,
 dieux sortis de moi !
 Expliquez cela à Khepra.
- L. 9 Quelque chose de douloureux m'a transpercé ;
 mon cœur a perçu cela, et mes yeux ne l'ont pas vu,
 ma main ne l'a pas causé ;
 je n'ai connaissance de personne qui me l'a fait.
 Je n'ai pas senti de douleur comme celle-là :
- L. 10 il n'y a pas de mal au-dessus.
 Je suis le chef, fils du chef,
 l'émanation issue de Dieu ;
 je suis le grand, fils du grand,
 mon père a médité mon nom ;
 je suis le myrionyme,
 le multiforme,
- L. 11 mon être existe en chaque dieu.
 Acclamé par Tum et Horus les Nomenclateurs,
 mon nom a été dit par mon père et par ma mère,
 (puis) il a été caché dans mon sein par qui m'a en-
 [gendré ;
- L. 12 afin de ne pas laisser être le maître l'enchanteur
 [qui m'enchanterait.
 J'étais sorti dehors pour voir ce que j'ai créé,
 j'allais par les deux royaumes que j'ai faits,
- L. 13 quand quelque chose (m')a piqué que je ne con-
 [nais pas :

Est-ce du feu ?

Est-ce de l'eau ?

Mon cœur est un brasier,

Mes chairs tremblent,

- L. 14 tous mes membres éprouvent les effets d'un frisson
[terrible.

Qu'on m'amène les fils des dieux,

aux paroles bienfaisantes,

qui connaissent leur bouche,

et dont l'influence atteint le ciel. »

PL. CXXXIII

- L. 1 Chaque fils divin vint à lui en se lamentant ;

Isis vint avec ses sortilèges,

sa bouche (pleine) de souffles de vie,

ses formules pour détruire les maux,

- L. 2 et ses paroles vivifiant les gosiers morts.

Elle dit : « Qu'est-ce que c'est, père divin ?

Quoi donc ? Un serpent a répandu les maux en toi,

un que tu as créé a dressé sa tête contre toi ?

- L. 3 Oh ! il sera renversé par des charmes efficaces,
je le ferai reculer à la vue de tes rayons. »

Le dieu saint ouvrit la bouche :

« Moi, je passais sur le chemin,

j'allais par les deux royaumes de ma terre,

- L. 4 selon le désir de mon cœur, pour voir ce que j'ai
[créé :

je fus piqué par un serpent, sans l'avoir vu.

Est-ce du feu ?

Est-ce de l'eau ?

Je suis plus froid que l'eau,

Je suis plus brûlant que le feu.

- L. 5 Tous mes membres sont en sueur,
je suis tremblant, mon œil est sans force,
je ne distingue plus le ciel,

l'eau monte à ma face comme dans la saison de l'été. »

L. 6

Isis dit à Ra :

« Oh ! dis-moi ton nom, père divin.

Celui-là vivra qui sera délivré par son nom. »

« J'ai fait le ciel et la terre, arrangé les montagnes,
et créé les êtres qui sont dessus ;

L. 7

j'ai fait l'eau, créé le grand abîme,

et fait le Taureau-de-sa-mère,

auteur de la jouissance ;

j'ai fait le ciel, et voilé les deux horizons,

L. 8

j'ai placé l'âme des dieux dedans ;

je suis celui qui, s'il ouvre les yeux, produit la lu-
[mière,

et qui, s'il ferme les yeux, produit les ténèbres ;

l'eau du Nil monte quand il l'ordonne,

L. 9

et les dieux ne connaissent pas son nom ;

je fais les heures et produis les jours,

j'envoie les fêtes de l'année et crée les inondations,

je produis le feu vivant

L. 10

pour purifier les maisons.

Je suis Khepra le matin, Ra à midi,

et Tum le soir. »

Le venin n'était pas chassé, il progressait,

L. 11

et le dieu grand ne marchait plus.

Isis dit à Ra :

« Ce n'est pas ton nom, l'énumération que tu m'as
[faite ;

oh ! dis-le-moi, et le venin sortira.

Celui-là vivra dont le nom sera révélé. »

L. 12

Le venin brûlait comme du feu :

il était plus fort que flamme et que fournaise.

La Majesté de Ra dit :

« Je consens à être fouillé par Isis,

(et à ce que) mon nom passe de mon sein dans son
[sein. »

- L. 13 Le dieu se cacha pour les dieux :
large était la place dans la barque des millions
[d'années.

Quand vint le moment de la sortie du cœur,
elle dit à (son) fils Horus :

- « Qu'il s'engage par un serment divin
L. 14 (à) livrer ses deux yeux ».
Le dieu grand son nom lui fut enlevé,
et Isis, la grande magicienne, (dit) :
« Coulez, poisons, sortez de Ra !

Pl. XXI, LXXVII

- L. 1 Œil d'Horus, sors du dieu ! Resplendis hors de sa
[bouche !

Moi, j'agis,

Moi, j'envoie tomber sur la terre le venin dompté,
car le nom du dieu grand lui a été enlevé.

Ra, qu'il vive !

Que le venin meure, au contraire !

- L. 2 Un tel, fils d'une telle, qu'il vive !
Que le venin meure, au contraire ! »
(C'est) ce qu'a dit Isis, la grande, la régente des
[dieux,
Celle qui connaît Ra (par) son propre nom.

Paroles à dire sur

- L. 3 une image de Tum et d'Horus les Nomenclateurs,
sur une représentation d'Isis
et sur une image d'Horus.

- L. 4 Écrit à mettre dans (une dissolution) avalée par la
personne. On le fait pareillement sur un morceau
de vrai lin mis à son cou. C'est un remède efficace.

- On fait une potion avec de la bière ou du vin (pour
être) bue par la personne que le mal (tient). C'est

- L. 5 la destruction du venin, parfaitement, et pour tou-
jours.

III

Cette légende reflète avec une fidélité remarquable les différents aspects du développement religieux, indiquant ainsi, dans sa mesure, que les mythes égyptiens ont obéi aux mêmes lois que ceux des autres peuples.

Le vieux fond naturaliste s'accuse dans le nom et le rôle de la divinité principale, Ra, c'est-à-dire le soleil. De plus, les titres de Ra révèlent une tendance prononcée à établir l'unité dans le polythéisme, puisque le dieu est représenté comme le créateur des choses et même des dieux, mais cette unité est panthéistique : Ra *existe en chaque dieu* et crée par voie d'émanation, comme le montre la naissance du serpent tiré de sa salive par Isis. Ce dernier épisode repose sur une allégorie symbolisant l'effet pernicieux de la chaleur solaire, preuve que les phénomènes physiques avaient conservé en partie leur signification, au dernier temps de la croissance des mythes.

C'est bien à une période de ce genre que nous reporte l'idée toute évhémériste de la légende, qui change en une simple femme Isis, l'une des principales figures du Panthéon. Tandis qu'Horus, au moins dans son rôle et sa forme de Nomenclateur, reste encore dieu, Isis n'est plus qu'une sorte d'Ève, qui cherche, avec l'aide du serpent, à obtenir la divinisation en s'emparant de la science suprême.

IV

Les monuments et les papyrus ne nous ont conservé qu'un petit nombre de légendes. Le *Livre des Morts* en contient deux ou trois, qui sont plutôt effleurées que racontées. Les textes du mythe d'Horus et de la destruction des hommes,

publiés par M. Naville, sont plus précis. Les recueils de magie, comme le *Papyrus Harris*, prennent quelquefois aussi une allure narrative, mais on peut dire qu'en général les compositions religieuses sont plus riches d'allusions que de faits, ce qui les rend fort obscures : on ne réussira bien à les comprendre que si l'on parvient à connaître suffisamment le vaste cycle des fables qui leur servait de support. Plutarque a donné jusqu'à un certain point la clef de ce qui concerne Osiris, mais l'existence d'une histoire de Ra n'était même pas soupçonnée quand le récit de la destruction des hommes a divulgué, il y a quelques années, un des épisodes de la chronique solaire.

La légende qu'on vient de lire est un morceau du même genre, à peu près du même temps, tiré peut-être du même livre, et se rapportant, par un heureux hasard, à une même période de la vie du dieu suprême, c'est-à-dire à la fin de son règne terrestre.

Les deux incidents se relient d'autant plus étroitement qu'ils ont trait aux causes qui déterminent le dieu à quitter la terre. La destruction des hommes décide entièrement Ra, que le repentir ronge et qui reconnaît que son mal vient d'avoir été avec eux, car leur massacre, dit-il, est la cause de ma faiblesse ; mais au moment de son départ il n'oublie pas l'aventure du serpent, il admoneste sévèrement le dieu de la terre, Seb, l'engage à veiller sur ses reptiles et l'avertit que des psyllés le charmeront à son tour. Voici le passage (pl. e, l. 56 à 62) :

- L. 56 La majesté de ce dieu dit à Thoth : « Crie un : viens à moi ! à la Majesté de Seb, en disant : Viens vite, sur-le-champ. » La Majesté de Seb vint, et la Majesté de ce dieu lui dit : « Sois réprimandé
L. 57 pour tes serpents qui sont en toi, car ils m'ont fait craindre pour mon existence. Connais donc leur

- bien : va-t-en vers le lieu où est mon père Nun, et dis lui : Garde
- L. 58 les reptiles de la terre et de l'eau. » Fais aussi un écriteau pour chacun des trous où sont les serpents, savoir : « défense absolue de nuire ». Qu'ils sachent que je m'éloigne,
- L. 59 mais que je luiurai sur eux. Or, leur soin concerne leur père, car tu es un père pour cette terre, à jamais. Qu'on prenne donc garde à cela.
- L. 60 Des enchanteurs les charmeront, avec mon propre charme magique. Je m'en dépouillerai, mais ce ne sera pas pour ceux que j'en aurai privés, par la grandeur de
- L. 61 l'Ancien ! Je les désignerai à ton fils Osiris : leurs enfants périront, et le cœur de leurs chefs sera découragé. Ceux-là (seuls) prospéreront qui feront ce
- L. 62 qu'ils voudront sur la terre entière, en charmant les reptiles. »

Ce souci des reptiles n'est pas justifié par le récit du massacre de l'humanité, et il ne trouve son explication que dans un fait antérieur, c'est-à-dire dans l'événement que rapporte le papyrus magique de Turin.

On remarquera que les deux textes, avec une irrévérence qui les date, en quelque sorte, font du soleil une espèce de vieux roi de comédie, bafoué par les hommes et trompé par une femme. Les aventures sont complaisamment détaillées, surtout dans la dernière légende, qui confine ainsi au conte, en laissant voir par quelle dégradation de nuances les mythes primitifs ont passé pour devenir des romans, comme ceux de Bata, du prince prédestiné, de Setna, et de Rampsinit.

On peut espérer que de nouvelles recherches révéleront, parmi les textes publiés ou inédits, d'autres documents de

même nature : il y a dans ces écrits une source d'informations qui n'est pas à dédaigner, car ils font suivre la marche totale des mythes, de leur point de départ à leur point d'arrivée. L'histoire des religions en tirera certainement profit.

L'ART ÉGYPTIEN¹

Si l'on réfléchit que les arts, malgré des décadences partielles, bénéficient pourtant dans leur ensemble de l'expérience si lentement et si péniblement acquise par l'humanité, on éprouvera plus de gratitude que de dédain pour les essais, d'abord inhabiles, qui dégrossirent peu à peu le bloc informe d'où la beauté est enfin sortie : on comprendra, en outre, que l'analyse de l'un de ces débuts a par elle-même son intérêt, puisqu'elle met forcément en lumière la grandeur des difficultés qu'il a fallu vaincre d'âge en âge, depuis le moment où cette âme collective qui apparaît dans l'histoire s'éveilla non plus à la vie, mais à l'idée.

L'art égyptien est, en effet, l'un des plus antiques de la terre, et ce n'est pas sans étonnement que l'on contemple aujourd'hui, dans les musées, ces formes plusieurs fois millénaires par lesquelles la pensée primitive s'exprima si énergiquement, que le temps n'a pas toujours dépoli l'épiderme granitique des sphinx, ni parfois défraîchi les peintures des hypogées.

Par quel prodige de durée, et quel effort vers l'éternel cet art nous est-il parvenu ? Quelles causes aussi l'ont fait ce qu'il fut, puissant et minutieux, mais emprisonné comme une momie dans une gaine étroite de conventions ou d'ha-

1. Publié dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 2^e série, t. IV, 1883, p. 90-99. Tirage à part à cinquante exemplaires in-8°, Caire, 1883, vingt pages. — G. M.

bitudes qui maintenaient la raideur jusque dans la grâce, et déparaient les plus belles œuvres par des miracles de ma-ladresse ? Un coup d'œil jeté sur ce qu'il en reste révélera le secret de ces surprenantes antithèses en montrant les tendances et les limites du génie égyptien, qui, dénué d'ima-gination, s'exprima d'une manière évidente par la pauvreté dans l'invention comme par la patience dans le faire.

Cette forme d'esprit paraît dans le peu d'efforts que fit l'art pharaonique pour se dégager d'une circonstance qui lui donna son aspect particulier, et qui fut l'abondance des pierres dans les montagnes voisines du Nil. La conquête facile des blocs granitiques ou calcaires inclina d'abord les Égyptiens vers l'architecture et la sculpture, et ils n'en sortirent point. Chez eux les bas-reliefs abrègent avec quelques variantes de convention les statues coloriées, les peintures abrègent les bas-reliefs et les dessins abrègent les peintures : toutes les vignettes du *Livre des Morts* semblent des copies de tableaux sculptés. Les innombrables signes, simplifiés peu à peu, de l'écriture sur papyrus, réduisent les hiéroglyphes monumentaux, et une partie de ces derniers reparaissent d'une manière exacte dans les œuvres purement artistiques. C'est ainsi que le petit signe qui suit en démo-tique les noms des statues se trouve la minuscule des plus gigantesques colosses. L'art égyptien n'est au fond que de la pierre travaillée, et l'habitude de ce travail forma des ouvriers et des maîtres d'une habileté surprenante dans le maniement ou la taille des blocs.

Soutenus par les immenses ressources que leur prodi-guaient les Pharaons, ils ont élevé ainsi en architecture des œuvres, temples, obélisques et pyramides, véritablement saisissantes, et qui laissent à l'esprit une impression aussi nette que celle de leurs lignes sur le ciel. Mais la beauté architecturale n'est pas toujours pure : elle dépend, en quelques parties, de la qualité des matériaux, et de la des-tination ou de l'étendue des édifices, choses auxquelles le

génie d'un architecte ou d'un peuple peut ajouter son empreinte. L'Inde, entassant par piles innombrables et sans raison apparente les étages de ses pagodes, a symbolisé la richesse d'une imagination remplie par le foisonnement des formes. L'Europe chrétienne, à qui la flèche des cathédrales fut imposée, paraît-il, par l'impossibilité où l'on était d'abord, d'employer d'autres matériaux que le bois, sut faire de ce premier type l'expression magnifique ou tourmentée de son élan vers le ciel. L'Égypte au contraire, n'ajouta aux nécessités architecturales que la sûreté pratique de ses constructeurs. La forme légèrement pyramidale du temple égyptien, qui lui prête une sorte de grâce, a pour but unique de le mieux asseoir. Le temple lui-même, profond couché sur des colonnes, est resté dans son ensemble la maison plate d'un pays sans pluie : l'obélisque est une pierre commémorative bien taillée, et la pyramide, un tumulus régularisé par des architectes. Ces travaux nous étonnent jusqu'à l'admiration, mais seulement par la simplicité et par la masse. Leur énormité me rend d'un seul coup et comme d'un bloe, sans surecharges, la puissance exagérée qui les a faits. Réduits, ils perdent, comme les lacs ou les rochers, la moitié de leur beauté d'emprunt, la grandeur. Les petites pyramides en brique que l'on voit encore en Nubie, les obélisques d'un quart de mètre que l'industrie fabrique aujourd'hui, et les naos, qui sont des temples diminués, ne nous frappent guère à côté des obélisques de cent pieds de haut, des montagnes évidées en tombeaux ou en temples, des énormes sanctuaires de Karnak et des pyramides de Gizéh, subites apparitions du despotisme.

La statuaire n'est pas plus variée que l'architecture, parce que des artistes qui ne sentent pas vivre dans leur esprit la forme mobile, c'est-à-dire l'homme ou l'animal, se contentent de la figurer sous son aspect le plus ordinaire et le plus simple. Au commencement il fallut prendre modèle sur la nature, et l'on tira ainsi de la pierre, avec la scrupuleuse

persévérance égyptienne, des copies parfaitement exactes, telles que la statue de Khafra, celle de l'hiérogammate qui est au Louvre et quelques autres, en sorte que les plus belles œuvres se rencontrent, dès les premières dynasties, à côté d'essais grossiers qui semblent marquer l'enfance de l'art par la rudesse du ciseau et la grosseur des têtes. Mais, peu à peu, lorsqu'on fut parvenu à des représentations satisfaisantes, on se borna à copier ces copies, et à y choisir les deux ou trois poses les plus faciles à rendre de l'homme assis ou debout, pour les conserver toujours les mêmes, avec des jambes et des bras raides.

Cette docilité d'une imagination paresseuse eut dans les bas-reliefs, où la vie s'exprime avec plus de variété que dans les statues, l'inconvénient de perpétuer une attitude impossible du corps humain, représenté de profil avec le buste de face. La cause d'une pareille faute, qu'on retrouve en Assyrie et ailleurs, tient à une sorte de convention particulière aux époques primitives de l'art. On admet alors pour les bas-reliefs le profil qui est aisé à imiter, qui supprime la perspective et qui pose également bien les personnages vis-à-vis les uns des autres. Mais, comme le profil exactement rendu masque l'un des bras dans les poses calmes qu'on préfère, on tache d'y remédier en ramenant de face l'épaule cachée. On arrive ainsi à une sorte de vérité relative, car l'être vivant, avec la gesticulation habituelle dont il s'entoure, ne semble pas manchot comme le paraîtrait un bas-relief fixant le profil réel d'un homme en marche. On est encore amené à supprimer l'opposition des deux mains qu'on place dans le même sens et non en sens contraire, ce qui donnerait trop au personnage l'air de quelqu'un de face qui détournerait la tête. En Égypte, on alla plus loin, et, par une sorte de logique, on négligea presque toujours l'opposition des deux pieds. On fit aussi l'œil de face, comme en Assyrie, afin de ne pas dissimuler l'organe qui résume le mieux la vie, et l'on donna de même aux bœufs passants des cornes de face,

petites ruses qui ne déplaisent pas parce qu'on les remarque peu. Rien ne choque plus, au contraire, que les autres subterfuges. Un peuple comme les Grecs s'en dégage vite par des attitudes et des gestes variés : au moyen âge, même, par un artifice assez ingénieux, les faces sont souvent tournées vers le spectateur, dans les bas-reliefs, comme celles d'acteurs en scène. Les Égyptiens, peu artistes, ne sentirent pas le besoin du mieux et s'en tinrent à la gaucherie primitive, sans y être obligés, comme on le dit souvent, par des lois sacerdotales. Rien ne prouve en effet que de telles règles aient existé : elles n'eussent pas alors été violées dans certaines œuvres de choix, où des Égyptiens mieux doués que les autres sont sortis de l'ordinaire, comme dans le groupe connu des deux prêtres harpistes, qui touchent leurs instruments avec des mains vraisemblables. L'obligation hiératique ne fut autre chose, à ce qu'il semble, qu'une habitude prise. Les scribes finirent certainement par avoir des cahiers complets de modèles tout faits, qui leur épargnaient la peine d'observer ou de réfléchir, et les images, apprises dès l'enfance, leur venaient aux doigts d'instinct, avec une aisance qu'égale la dextérité du ciseau qui suivait leurs esquisses dans la pierre. Ainsi s'explique l'uniformité qui, à travers les siècles, perpétua les mêmes images dans les scènes les plus diverses, et remplit l'art de signes graphiques. Tel oiseau qui marche dans une basse-cour est une lettre, tel quadrupède une syllabe, le sphinx de Gizéh lui-même est un mot. Les tableaux religieux sont littéralement envahis par des hiéroglyphes, dont quelques-uns, animés, reçoivent des yeux, des bras ou des jambes. Pareils aux signes de l'écriture figurative, les personnages sont presque toujours des calques abstraits, qui montrent l'aspect d'une race et non le caractère d'un homme, en marquant seulement la différence des époques : ils sont même précieux pour ce motif, parce qu'ils donnent de fidèles tableaux ethnographiques, où l'on aperçoit nettement les têtes sévères et lourdes du premier Empire,

la grâce élancée du temps des Ramessides, et la bonhomie souriante de l'époque Saïte, ainsi que le profil sérieux et fin des peuples sémitiques, et la démarche dégingandée des nègres. La beauté un peu grêle de la femme égyptienne est aussi parfaitement rendue, parfois même avec un soin ou des détails, comme celui des danseuses vues de dos, où l'on reconnaît des artistes qui n'étaient pas toujours insensibles à la grâce des poses. Mais tous ces types, découpés avec une sûreté qui arriva à l'élégance, ne changent pas pendant des siècles, et figurent presque toujours les mêmes personnages, sans différence d'âge ou de traits, dans des scènes identiques. A plus forte raison, la figure, quel que soit l'acte accompli, reste-t-elle étrangère à tout sentiment ; c'est à peine si l'on remarque parfois, dans ces masques immobiles, l'ouverture d'une bouche qui chante, ou la rondeur d'une joue qui souffle dans une flûte. On sent des artistes qui fuyaient l'inconnu pour se borner à ce qu'ils savaient, c'est-à-dire aux offrandes faites ou reçues par les défunts ou les rois, et à la marche des personnages divins au ciel ou dans la nuit. Ils ont vite quitté pour les représentations funéraires et religieuses la vie agricole et la vie guerrière tentées, les unes sous les premières dynasties memphites, les autres au temps glorieux des Thotmès et des Ramsès. Ces essais, intéressants pour la connaissance des mœurs, trahissent l'embarras des habitudes quittées. Lorsqu'il s'agit de gestes inusités, les corps se contournent disgracieusement, les bras et les jambes se cassent plutôt qu'ils ne se plient. La composition des groupes, par exemple dans les combats de terre et de mer, est d'une gaucherie enfantine. Les animaux sont manqués comme les hommes, dans les mouvements brusques ou un peu extraordinaires. Mais les types des races animales ressortent avec une clarté d'autant plus grande néanmoins, que l'âme peu compliquée des bêtes s'exprime souvent tout entière et d'une façon toute spéciale dans la saillie de certains membres. Ici, l'exactitude générale des Égyptiens

suffit, et leurs animaux, dont la marche dégage naturellement les quatre membres, et que ne défigure aucune convention voyante, ne dépareraient pas un traité de zoologie. Le bec gourmand des canards, le museau des chiens qui les tire en avant, *odora canum vis*, la marche rampante et douce des félins, le cou patiemment enfoncé dans les plumes des palmipèdes qui attendent la proie, la légèreté au vol et au poser des petits oiseaux, tous ces traits sont frappants.

Quant aux couleurs appliquées sur les bas-reliefs et sur les esquisses de bas-reliefs qu'on appelle peintures égyptiennes, elles sont uniformes, toujours blanches, noires, vertes, bleues, rouges ou jaunes, à peu près sans mélanges ni nuances. Sauf de rares essais vagues, par exemple le sol imité au moyen de bandes brunes croisées sur un fond rose, ou les feuilles vertes de quelques arbres reliées entre elles par une teinte plus pâle, le reste appartient moins à la peinture qu'à l'ornementation qui réussit, en Égypte, par la même raison que l'architecture; pour orner, comme pour bâtir, il n'est pas nécessaire d'inventer. Trois ou quatre formes naturelles ou géométriques, comme la ligne droite ou brisée, le lotus, le scarabée, et d'autres emblèmes, suffisent par leur agencement et leur répétition, la vivacité de leurs couleurs, le choix de la matière et la régularité du travail, pour donner le fini de la perfection à des vases, à des plafonds, à des bijoux. Les meubles ou les ustensiles, dont chaque forme est moulée sur un besoin et sur l'objet naturel qui, d'abord, y correspondit le mieux, comme la calabasse pour la coupe, les instruments, qui ne sont d'ordinaire que des mains, des doigts ou des bras supplémentaires, présentent comme autant de sujets tout trouvés qu'un peu de légèreté et de richesse doue aisément de la beauté qui leur convient, l'élégance. Depuis les colonnes des temples, les murs des tombeaux et les coffres des momies qu'il bariola d'hiéroglyphes, jusqu'aux gemmes les plus fines qu'il émiettait en petites merveilles, le génie égyptien développa surtout cette

branche inférieure de l'art, ainsi qu'il est généralement arrivé aux races encore voisines de l'état sauvage.

Les races dites primitives, en effet, lorsqu'elles profitèrent de leur groupement en sociétés plus ou moins unies ou nombreuses pour tendre à une existence facile et agréable, ne durent avoir pour première tâche qu'un perfectionnement de l'outillage nécessaire aux progrès futurs, et leurs constructions comme leurs bijoux montrent que les produits artistiques de ces essais n'atteignirent d'abord que le gigantesque et le joli. Le développement de chacune d'elles ayant de plus ses limites, comme toutes choses, leur invention put s'user à la découverte des arts, et celles qui s'arrêtèrent ainsi dès les premiers pas continuèrent à mettre, par une contradiction apparente, des procédés déjà supérieurs au service d'idées encore grossières. Il eût fallu, pour s'élever plus haut, une sorte de génie natif ou une certaine culture reçue que ne paraît pas avoir eues l'Égypte, d'ailleurs tout entière, lors de son début et dans son isolement, au travail que lui coûtèrent le fleuve et le sol dont elle vécut. Peu douée ou mal préparée, elle fit peut-être plus d'efforts qu'elle n'obtint de résultats, et on peut dire qu'elle représente, avec la Chine et le Mexique, les premières civilisations barbares. Son goût pour l'architecture colossale et la décoration minutieuse, œuvres de force et de patience où excellent les peuples à demi-policés, marque, avec son impuissance à donner la flamme de vie aux contours humains, le point d'arrêt où elle se fixa dans une perfection relative. L'emblème le plus exact de son art qui cherche toujours le simple et le facile, et n'a guère qu'un caractère graphique, est l'*hiéroglyphe*, copie soignée qui sculpte l'écriture, mais écrit la sculpture, et qui suffit à dire, mais non à exprimer les choses.

SUR
L'ANCIENNETÉ DU CHEVAL
EN ÉGYPTE¹

I

M. Guimet a fait récemment l'acquisition, pour son Musée, d'un petit cylindre gravé dont il veut bien autoriser et faciliter la publication dans l'un des prochains numéros de ce Recueil, au cours d'une étude sur quelques monuments du Musée Guimet.

C'est une sorte d'amulette en terre cuite, percée dans le sens de sa longueur, et couverte de petites figures semées un peu au hasard, comme dans certaines imitations assyriennes. On y remarque l'obélisque, le signe de l'or, le sphinx ailé, les deux déesses ailées et affrontées comme les Chéroubim, le cartouche de Thotmès III, et surtout un roi en char poussant ses chevaux empanachés vers des Asiatiques.

Ce sont bien là les images qui devaient hanter l'esprit des scribes et des artistes, au temps des dynasties conquérantes, alors que s'élevaient les grands temples aux longues avenues, et que la maison militaire des Thotmès ou des Ramsès passait au galop dans les villes syriennes. Au-

¹. Publié dans l'*Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, 2^e année, n° 1, 1884, p. 1-11; tirage à part de cinquante exemplaires.
— G. M.

jourd'hui encore, quiconque a feuilleté les atlas égyptologiques, ne se représente guère un pharaon autrement que debout sur son char, dans l'attitude de la lutte ou du triomphe, et on aurait quelque peine à se figurer les grands rois de l'Ancien Empire, Chéops, par exemple, partant en guerre à pied ou sur le dos d'un âne.

Il faut pourtant reconnaître, à ce propos, qu'on n'a pas encore signalé sur les monuments de l'Ancien Empire, c'est-à-dire dans les nombreux tombeaux de Gizéh et de Saqqarah, quelque tableau ou quelque titre permettant d'admettre l'existence ou de la cavalerie dans l'armée égyptienne, ou du cheval en Égypte, sous les premières dynasties.

On a même l'habitude de dire que le cheval n'a pas été connu en Égypte avant l'invasion des Hyskos, parce qu'on ne le trouve pas représenté aux époques antérieures, tandis que la mention des chars et des chevaux est fréquente à partir d'Ahmès I^{er}, qui chassa les Pasteurs.

M. Lenormant a appuyé cette opinion de son autorité¹, et il a induit, du double fait qui la motive, que le cheval est arrivé en Égypte avec les Pasteurs. Depuis, M. Piétrement, qui a étudié particulièrement l'histoire du cheval, est allé plus loin, en affirmant que ce sont des « chevaux du type » dongolâwi ou mieux touranien, à front bombé, que les « Hyksos conduisirent incontestablement en Égypte, et » sans doute dans les états barbaresques² ».

Ces assertions sont trop précises pour ne pas mettre en défiance. Quand d'ailleurs M. Lenormant nie l'existence du porc en Égypte dans la haute antiquité, malgré une représentation des *Denkmäler*³, où il veut voir une erreur de

1. *Compte rendu de l'Académie des Sciences*, t. LXX, 1870, p. 165; et *Les premières civilisations*, 1874, t. I, ch. 2, *Le cheval dans le Nouvel Empire égyptien*.

2. *Ethnographie des Tamahu*, dans la *Revue archéologique*, 1875, p. 321.

3. III, pl. 5.

copie¹, et qui est corroborée par un texte du Moyen Empire², ou bien quand M. Piétrement affirme que les Aryens avaient domestiqué le cheval « à une époque antérieure à l'an 1937 » avant Jésus-Christ³ », on ne peut s'empêcher de faire la remarque que ces deux savants ont cédé parfois trop vite au désir de conclure.

Tout autre a été la réserve de M. Chabas, qui s'est occupé aussi du cheval dans son ouvrage sur l'*Antiquité historique*. Si les monuments et les textes, dit-il au sujet des animaux domestiques en Égypte, sont restés muets « sur un fait quelconque, ce n'est point une preuve suffisante que ce fait n'a point existé. Cette règle doit être observée dans tous les ordres de recherches, mais elle est surtout indispensable quand il s'agit des choses de l'Égypte, parce que le nombre des monuments inexpliqués, inaccessibles ou restant encore à découvrir est extrêmement considérable, et qu'il faut s'attendre à des révélations nouvelles⁴. »

Il y aurait même lieu d'ajouter ici que les monuments ou les textes peuvent parler sans qu'on les entende, et que des renseignements publiés peuvent passer inaperçus, ce qui n'a rien d'extraordinaire, en présence de la quantité de faits qui restent à cataloguer.

Ainsi, dans la page même de M. Chabas qui vient d'être citée, et dans celle qui la précède, il est dit que ni le chat, ni la poule ne se rencontrent dans les scènes des monuments égyptiens; pourtant, il y a longtemps que Champollion avait signalé deux poules dans un tombeau du Moyen Empire, celui de Nehera-si-Numhotep à Béni-Hassan⁵, et une

1. *Les premières civilisations*, t. I, 1874, p. 331.

2. Cf. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 52.

3. Trutat et Cartailhac, *Matériaux pour servir à l'histoire positive de l'homme*, 1870, p. 280.

4. P. 407.

5. *Notices*, t. II, p. 387.

chatte guettant un rat dans un tombeau voisin, celui de Menhotep¹.

Le genre d'omission dont il s'agit a eu lieu justement au sujet du cheval. Antérieurement à la plupart des travaux de MM. Lenormant, Piétrement et Chabas, M. Lieblein avait publié en 1871 son *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques*, où l'on aurait pu trouver nombre de renseignements sur la question. M. Chabas s'en aperçut sans doute par la suite, car il signala le premier, dans son journal *l'Égyptologie*² l'existence du cheval sous les anciennes dynasties. M. Pierret fit de son côté la même constatation, d'après un des monuments utilisés par M. Lieblein³ : « la stèle de Boulaq, datée de l'an XXX d'Amenemha I^{er} et de l'an X d'Ousertesén I^{er}, porte un nom propre formé par le nom du cheval, *hedjer*, variante de *heter* (J. de Rougé, *Inscript.*, pl. VIII)⁴. » La variante *hedjer* pour *heter* a été notée par M. Mariette, d'après un texte du Ramesséum⁵.

M. Chabas n'a pas cité d'exemples, et M. Pierret n'en a cité qu'un, ce qui ne suffit pas pour asseoir une preuve, car, d'un côté, une assertion ne vaut pas un fait, et, d'un autre côté, un fait isolé n'a pas la valeur d'un groupe de faits : on peut même toujours, en matière hiéroglyphique, supposer une erreur de copie dans une citation unique, comme l'a fait M. Lenormant au sujet du porc. Il sera donc permis de revenir sur la question, et d'extraire du Recueil de M. Lieblein les exemples suivants, qui appartiennent tous à des monuments du Moyen Empire :

Hedjer-t, n° 112, stèle du British Museum, datant d'Usertesén I^{er}.
Heter, n° 146, stèle de Florence n° 2506, datant d'Amenemha III.

1. *Notices*, t. II, p. 481 ; cf. Lepsius, *Denkmäler*, II, pl. 130.

2. 1877, p. 191.

3. *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques*, n° 99.

4. *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, 1879, p. 136.

5. *Revue archéologique*, 1867, p. 291.

Hedjer, n° 218, stèle de Boulaq, famille d'un Mentuhotep.

Hedjera, n° 300, stèle de Boulaq, nom de femme.

Heter, n° 380, stèle du British Museum n° 248.

Heter, n° 433, stèle du Musée de Turin, nom de femme, famille d'un Amen.

Heter, n° 533, bas-relief du Musée de Turin ; même personnage qu'au n° 433.

Hetera, n° 500, stèle de Boulaq n° 86.

Heter, n° 549, stèle du Musée du Louvre C 39, nom de femme¹.

Ainsi, voilà huit personnages du Moyen Empire, hommes et femmes, qui s'appellent *le cheval* ou *la cavale*.

Deux observations incidentes s'offrent ici d'elles-mêmes, l'une, que le signe des pays étrangers (si, à la vérité, il ne figure pas abusivement aux n°s 433 et 533 pour le syllabique *ter*) aurait pu terminer le mot *cheval*, l'autre que le nom de *Cheval* ou de *Cavale* aurait, d'après l'*Onomasticon* de M. Lieblein, été porté par des Égyptiens seulement sous le Moyen Empire. Ces deux ordres de faits semblent indiquer que le commerce et l'usage du cheval eurent alors une certaine importance.

II

D'autres documents, moins précis mais significatifs à leur manière, s'ajoutent à ceux-ci, et font au moins entrevoir un des emplois du cheval sous le Moyen Empire.

M. Chabas a déjà cité² une tradition rapportée par Plutarque³, d'après laquelle Horus aurait déclaré à Osiris que l'animal le plus utile à la guerre est le cheval, parce qu'avec son aide *on disperse et on détruit l'ennemi* : c'est évidemment en souvenir de cette tradition qu'a été sculpté le mo-

1. Cf. Stèle du Louvre C 197 ; E. de Rougé, *Notices*, 3^e édit., p. 150 ; et Pierret, *Études égyptologiques*, 8^e livraison, p. 67.

2. *Études sur l'antiquité historique*, p. 423.

3. *Traité d'Isis et d'Osiris*, 19.

nument de basse époque qui représente Horus, en cavalier romain, perçant un crocodile de sa lance¹.

Plutarque était donc bien renseigné sur le rôle mythique du cheval, au moins aux derniers temps ; mais ce rôle datait de plus loin. Une inscription monumentale de Karnak dit Sêti I^{er} *cavalier comme le fils d'Isis (Horus) et archer au bras fort comme Mentu*².

Le texte dit proprement que le roi *monte à cavale*, « le » mot *cavale* étant une des dénominations poétiques du » cheval³ ».

On voit qu'il s'agit du roi partant en guerre comme Horus, et comme le Mars égyptien Mentu : cet indice nous permettra de faire un nouveau pas. Si le cheval d'Horus symbolisait l'attaque et la poursuite de l'ennemi, il en était de même d'un monstre mythologique souvent cité à la bonne époque, et composé avec certaines parties des animaux réels dont les qualités correspondaient à ses attributions. Cet animal, dans lequel on reconnaît sans peine une des personifications de l'orage, comme dans les Harpies et les Centaures, était le griffon, sorte de quadrupède ailé, à queue typhonienne, à tête d'aile (cf. l'aigle) et quelquefois à pieds faits comme ceux du cheval : c'est ainsi qu'on l'avait sculpté à Karnak⁴, dans l'attitude fringante du cheval qui se ramasse⁵.

Son nom égyptien, *akhekh*, est en rapport étymologique visible avec le mot *akhekh*, signifiant *planer* et *voler*. Ramsès II, dans le poème de Pentaour, poursuit les Khétas sur son char comme un griffon⁶, et les Tamelu vaincus disent de Ramsès III, dans le grand texte de Médinet-Abou :

1. Clermont-Ganneau, *Revue archéologique*, 1876.

2. Champollion, *Notices*, t. II, p. 76.

3. Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 438.

4. Champollion, *Notices*, II, p. 124.

5. Cf. *Denkmäler*, III, 93.

6. *Id.*; cf. E. de Rougé, *Recueil de Travaux*, vol. I, liv. 1, p. 5.

comme un griffon il nous poursuit pour nous égorger¹.

Or, une variante au moins très probable du griffon est le *Seka* (cf. le mot *seka*, aller). Le *Seka* avait les mamelles de la truie, la queue de l'animal typhonien, la tête et l'aile de l'épervier, les pattes de devant comme celles du lion, et les jambes de derrière comme celles du cheval.

On sait que le porc, symbole très répandu et parfois ailé des fléaux atmosphériques (cf. le sanglier d'Adonis, la laie de Crommyon, etc.), était une des formes du Typhon égyptien, l'orage par excellence, puisque les Grecs lui ont donné le nom qui, dans leur langue, désignait l'orage. On sait, de plus, que l'épervier comme le lion² étaient des emblèmes d'Horus, et que l'épervier comme le lion se comparaient au cheval, dans les textes hiéroglyphiques, par exemple dans l'inscription déjà citée de Médinet-Abou, l. 24-25.

On retrouve ainsi dans le *Seka* le caractère belliqueux et turbulent qui convient au griffon comme au cheval, mais il reste à décider si l'on doit bien assimiler aux sabots du cheval les pieds toujours représentés d'une façon trop sommaire de ces monstres à demi typhoniens et à demi divins, comme le personnage mythique qui a la tête d'Horus et la tête de Set sur les épaules. L'allure du griffon ne convient ni au bœuf, ni à l'âne, mais seulement à la gazelle et au cheval; quant au *Seka*, ses jambes sont trop massives pour appartenir à la gazelle, et ne rappellent que celles du bœuf, de l'âne, ou du cheval.

Toutefois, la gazelle n'éveillant point l'idée de férocité, et ni le bœuf ni l'âne celle d'agilité, il demeure au moins vraisemblable que les pieds du griffon et du *Seka* sont plutôt ceux du quadrupède de guerre et de course choisi par

1. L. 46; cf. Dümichen, *Historische Inschriften*, pl. 47.

2. Cf. Naville, *Textes relatifs au mythe d'Horus*, XVIII, 2; J. de Rougé, *Monnaies des nomes d'Égypte*, p. 47-48; E. de Rougé, *Notices*, 3^e édition, p. 192, etc.

Horus, le cheval *plus prompt que le vent*¹ et *flairant les batailles*². La férocité et l'agilité sont aussi les caractères distinctifs des autres monstres du même genre que le *Seka* et le griffon, c'est-à-dire du *sedja* « à tête et cou de serpent, » corps tigré fauve », du *sefer*, « espèce de griffon ailé blanc » ou d'oiseau Roch³, du *sha* ou lévrier du Typhon, portant ici l'un des noms ordinaires du chien⁴, et de l'once ayant une tête humaine ailée sur le dos⁵. Sur les coupes phéniciennes, ces animaux sont résumés dans le lion ailé, à tête d'homme ou d'épervier⁶.

On remarquera, maintenant, que le *Seka* est figuré sous la forme qui vient d'être décrite, dans un tombeau du Moyen Empire à Béni-Hassan, celui de Menhotep⁷, parmi les autres bêtes mythologiques que le défunt rencontrait dans l'autre monde, quand il se livrait au plaisir de la chasse, comme l'Orion d'Homère⁸ ou comme les personnages des coupes phéniciennes, visiblement inspirées par quelques tableaux égyptiens. Cette ancienne peinture d'une sorte de griffon à pieds de cheval, qui nous ramène toujours au cavalier Horus poursuivant ses ennemis, nous permettra, non pas assurément de conclure, mais au moins d'induire qu'avant l'invasion des Pasteurs, le cheval pouvait fort bien être utilisé pour la guerre au bord du Nil, où il était déjà connu.

1. *Zeitschrift*, 1876, p. 89.

2. *Job*, 39, 25.

3. Cf. Revillout, *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, vol. VIII, part I, p. 14.

4. Champollion, *Notices*, t. II, p. 360 et 337.

5. *Denkmäler*, II, pl. 128.

6. *Journal asiatique*, 1880, n° 2, f. 2, 3, 4 et 6.

7. Champollion, *Monuments*, t. IV, pl. 382.

8. *Odyssée*, chant XI.

III

Si le cheval était connu sous le Moyen Empire, l'était-il sous l'Ancien ?

Les renseignements qui précèdent, depuis le récit de Plutarque jusqu'à la représentation du *Seka*, conduisent à le conjecturer, parce qu'ils peuvent se rattacher, comme c'est généralement le cas pour les mythes, à des conceptions préhistoriques, mais il faut reconnaître qu'il n'y a plus là qu'une vraisemblance.

Cette vraisemblance, qui se rapporte à des époques si éloignées de nous, pourra être fortifiée par un fait qui a sa valeur si on le prend pour ce qu'il vaut, c'est-à-dire à titre d'indice et non de preuve. Il consiste dans une forme fautive¹, *hedjer-t* (la cavale), du nom de l'hyène *het-t*², qui existe dans un des tombeaux de l'Ancien Empire : l'un des domaines destinés alors à fournir les offrandes funéraires s'appelait parfois du nom de l'hyène, peut-être parce qu'il désignait les fermes situées dans le voisinage du désert.

Dans le cas où l'erreur signalée ici ne serait pas imputable au copiste moderne, il deviendrait clair que le scribe égyptien a confondu, en la commettant, deux noms d'animaux qui lui étaient familiers.

Enfin, une considération générale, mise en avant par M. Chabas, ne doit pas être omise parce qu'elle a son poids : c'est que le cheval existait en Palestine à l'âge de pierre, d'après une observation de l'abbé Morétain, recueillie par M. Arcelin³. « Le cheval syrien, fait observer M. Chabas, » n'a pas dû abandonner la Palestine depuis l'âge dit de

1. Lepsius, *Denkmäler*, II, pl. 28.

2. Cf. *Id.*, pl. 15 et 21.

3. *L'Industrie primitive en Égypte et en Syrie*.

» pierre¹. » D'après M. de Mortillet, l'aire d'habitation du cheval quaternaire traversait l'Europe et l'Asie².

S'il en a été ainsi, l'Égypte a pu d'autant mieux connaître le cheval syrien, sous l'Ancien Empire, que son horizon géographique était déjà assez vaste. Les plus anciens monuments historiques nous montrent, sur les rochers de la péninsule Sinaïtique, quatre rois des III^e, IV^e, V^e et VI^e dynasties terrassant les Asiatiques. La grande stèle d'Una, datée de la VI^e dynastie, mentionne une guerre avec certains peuples sémitiques, qui eut assez d'importance pour nécessiter, outre l'enrôlement d'auxiliaires nègres, une levée en masse depuis la frontière de la Nubie jusqu'à celle du Delta³. Les îles mêmes de la Grèce, et peut-être les pays situés au delà, n'étaient pas non plus ignorés de l'Égypte : dès la IV^e dynastie, un texte religieux parle du circuit de la Méditerranée sous le nom de *cercle* des Hanebu⁴, peuples assimilés plus tard aux Grecs dans les hiéroglyphes.

Il serait étonnant que, dans ses relations ou ses échanges avec toutes ces nations voisines, l'Égypte n'ait pas songé à s'approprier le cheval, qui vivait depuis si longtemps en Europe et en Asie, s'il n'habitait pas déjà en Égypte.

Mais il est temps de quitter ce terrain, où les hypothèses tiendraient trop de place, pour récapituler les résultats obtenus, ce qui peut se faire en deux mots, de la manière suivante. Sous le Moyen Empire, le cheval existait certainement en Égypte, où on l'employait probablement à la guerre, et il en était peut-être de même dans l'Ancien Empire.

Voilà ce que l'on doit conclure des documents aujourd'hui connus.

1. *Études sur l'antiquité historique*, p. 449.

2. *Sur l'origine des animaux domestiques*, extrait du *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1879, p. 5.

3. E. de Rougé, *Mémoires sur les six premières dynasties*, p. 122 à 124.

4. *Denkmäler*, II, pl. 99, a.

Ceci admis, il reste certain qu'en tout cas la cavalerie égyptienne ne prit un véritable développement qu'à partir de la XVIII^e dynastie. Jusque-là, les titres militaires mentionnés dans les tombeaux n'ont trait qu'à l'infanterie, dont le nom sous l'Ancien Empire est significatif, le fantassin s'appelant *masha*, c'est-à-dire *marcheur*. Assurément l'art militaire existait déjà, puisque l'armée ou le régiment portait alors le nom de *tes*, qui veut dire *ordre de bataille*, comme le mot grec *τάξις*, et qu'elle avait des recrues, des coureurs, des chefs, des intendants, et même des ministres de la guerre.

Mais si l'armée avait une certaine consistance, elle était loin de la perfection. On ne voit pas, dans les textes ou sur les monuments, qu'elle ait possédé une existence régulière, en dehors peut-être de quelques réserves plus ou moins locales et d'un noyau d'instructeurs. L'instruction d'Una, qui nous fait assister à l'enrôlement, à l'instruction, et aux razzias des troupes, sous la VI^e dynastie, prouve qu'on ne rassemblait les soldats qu'en cas de guerre déclarée, ce qui est assurément l'enfance de l'art¹. Le même texte est assez développé pour qu'on puisse conclure de son silence au sujet de la cavalerie que cette arme n'était pas encore utilisée sérieusement.

Elle n'apparaît ainsi qu'au Nouvel Empire; lorsque la continuité des guerres de défense ou de conquête imposa la création d'armées permanentes, la cavalerie devint le nerf de la guerre, et sa rapidité lui donna une importance égale à celle qu'a maintenant l'artillerie.

Auparavant, les Égyptiens ne songèrent sans doute pas à tirer du cheval tous les services qu'il pouvait rendre, et on voit dans la Bible que les choses se passèrent à peu près de même pour les Juifs. Ceux-ci, dans le principe, ne voulaient point faire usage de chevaux, pour ne pas favoriser

1. Cf. La Fontaine, *L'Armée romaine*, p. 14 et 15.

l'établissement de la tyrannie chez eux, et ils brûlaient les chars ou coupaient le jarret des chevaux pris à l'ennemi. Mais cette politique ne put tenir devant la nécessité. Les Juifs allèrent bientôt jusqu'en Égypte chercher des chevaux et des chars, trop heureux de posséder aussi, contre l'étranger, cette arme jugée par eux si terrible qu'on entend retentir encore, dans les livres de leurs prophètes, le galop redouté des escadrons de Chaldée et d'Assour.

SUR QUELQUES
FOUILLES ET DÉBLAYEMENTS
À FAIRE DANS LA
VALLÉE DES ROIS À THÈBES¹

I

Le site thébain de la Vallée des Rois, exploré surtout par Champollion, le Dr Lepsius et M. Naville, n'est pas plus épuisé que les autres groupes de ruines qui existent en Égypte : là, comme ailleurs, différents points restent à fouiller, et partout où l'on peut fouiller, on peut trouver.

Les obstacles qui s'opposent à la connaissance complète des monuments de Bab-el-Molouk sont de quatre sortes : la présence de pierres laissées dans les tombes au moment de leur fermeture définitive, les engorgements produits par l'action des eaux, les éboulements survenus dans certaines parties des excavations, et les amas de décombres entassés jadis à l'entrée ou plutôt sur l'entrée des sépultures, pour les cacher.

Le premier obstacle se rencontre aux tombes nos 6, 9, 11, 15 et 19, sans parler du n° 14 (Taoser et Setnekht), dans

1. Publié dans les *Actes du sixième Congrès international des Orientalistes tenu en 1883 à Leyde*, 1884, p. 183-196; tirage à part de cinquante exemplaires. — G. M.

lequel les éelats de roc qui encombrant les grandes salles funéraires et quelques chambres ne gênent pas d'une manière absolue l'examen des scènes ou des textes.

Au n° 6 (Ramsès IX), il y aurait à débayer le premier et le deuxième corridor, où sont en partie masqués, et les deux scènes initiales de droite et de gauche, et le début de la composition que plusieurs égyptologues nomment le *Livre noir*, et la *Litanie du Soleil*, et les chapitres 125 et 139 du *Livre des Morts*. La salle du sarcophage, au n° 6, est aussi remplie de pierres, mais tout le stuc qui se trouvait derrière ces pierres est tombé, et leur enlèvement n'aurait pas d'intérêt.

Au n° 9 (Ramsès VI), plusieurs passages d'un précieux exemplaire du *Livre de l'Hémisphère inférieur* restent à débayer dans les cinquième et sixième couloirs à droite et à gauche.

Aux n°s 11 et 15 (Ramsès III et Sétî II), le bas des lignes de la *Litanie solaire* qui se trouvent dans le premier corridor est caché : de plus, au n° 15, divers fragments sculptés, comme il en existe près de la porte, en dehors, gisent sans doute dans l'amas qui encombre le corridor.

Au n° 19 (le prince Ramsès Mentouherkhepeshef), un énorme tas de pierres, déplacé depuis Champollion, obstrue au milieu et à la fin du couloir plusieurs scènes, ainsi que le bas des jambages de la porte, où sont les titres et les éloges du prince.

L'ensablement produit par les eaux a plus d'inconvénients que l'embaras causé par les pierres. En effet, sauf au n° 17 (Sétî I^{er}) et au début des n°s 7 (Ramsès II) et 8 (Ménep-tah I^{er}), ainsi que de quelques autres tombes, l'ornementation des parois est creusée dans un stuc que l'eau détériore quand elle l'atteint. La sculpture ne résiste guère que dans les endroits où, par hasard, le ciseau a laissé dans le roc, à travers le stuc, des traces en qui persiste, si faibles ou si isolées qu'elles soient, comme une sorte d'ébauche des dé-

corations endommagées. On pourrait mettre en doute les ravages de l'eau, si l'on s'en rapportait au dire des voyageurs affirmant, d'Hérodote à la Commission d'Égypte, qu'il ne pleut jamais dans la Thébaïde; mais la vérité est qu'il tombe à Bab-el-Molouk, une ou deux fois par an, des pluies d'orages que le roc calcaire dont la vallée est faite ne saurait absorber, et qui forment ainsi de vrais torrents coulant sur une pente rapide et entraînant tout ce qu'ils rencontrent dans la montagne, c'est-à-dire des pierres, des graviers et du sable : ces matières, poussées dans les creux où l'eau pénètre, s'y déposent en lits plus ou moins réguliers, et détruisent presque toujours les sculptures qu'elles effleurent ou qu'elles masquent. L'effet de l'eau seule est presque le même, comme on peut le voir au n° 8 (Ménéptah I^{er}), où il y avait encore, en mars dernier, des traces d'humidité très apparentes : là, l'ancien niveau de l'eau est marqué sur les murs de la salle à quatre piliers, au-dessus des lits de sable, par une ligne nettement horizontale.

Les tombes plus ou moins obstruées par l'action des eaux sont les n°s 5, 7, 8, 10, 12, 13, 20 et 21, ainsi que diverses excavations, sans sculptures apparentes, qui n'ont pas été numérotées par Wilkinson; aux n°s 5, 7, 12, 13 et 20, d'anciens trous de fouilleurs serpentent encore visiblement, mais à demi obstrués, à travers les couches de sable.

Le n° 5 (anonyme) est comblé jusqu'à l'entrée. C'était sans doute une tombe royale, car on y distingue, au jambage gauche de la porte, les traces de la déesse ailée qui figure au même endroit dans les autres tombeaux des rois, surtout jusqu'à Ramsès III inclusivement.

Le n° 7 (Ramsès II) qui était comme fermé quand la Commission d'Égypte visita Thèbes en 1799, n'a encore de vraiment accessible que le côté gauche du premier corridor, déblayé en 1829 par Champollion.

Les n°s 8 et 10 (Ménéptah I^{er} et Amenmésès) sont ensablés d'une manière plus ou moins incomplète avant leur

deuxième salle, et d'une manière complète après cette salle.

Le n° 12, sépulture anonyme, dont le plan ne rappelle en aucune façon celui des tombes royales, est à peu près obstrué à partir de l'escalier qui suit la salle d'entrée.

Le n° 13, découvert par Belmore et Corry, est la tombe d'un grand chancelier dans lequel on peut voir, avec une quasi-certitude, le grand chancelier Baï, qui se vante sur quelques monuments d'avoir fait régner Siptah : cette tombe, inachevée et ensablée, touche presque, en effet, à celle de Taoser, où Siptah (dont la sépulture manque) figure comme pharaon et sans doute comme époux de la reine.

Le n° 20 (anonyme) est une succession de couloirs qui décrivent en plongeant une sorte de grand demi-cercle dans la montagne. Il a été vu par la Commission d'Égypte, et le Dr Lepsius en a relevé le plan dans sa partie la plus accessible, sur une longueur d'environ soixante-dix-sept mètres ; il serait difficile aujourd'hui d'en franchir le second couloir.

Le n° 21 (anonyme) reste enfoui même à l'entrée, et les pierres amenées par les eaux occupent encore la moitié de la porte.

Quant aux autres excavations plus ou moins ensablées et non numérotées, elles se composent de cinq puits et de trois hypogées dans lesquels, comme aux n°s 20 et 21, on ne remarque aucune trace de décoration.

Le troisième obstacle, ou l'éboulement, n'existe qu'au commencement du n° 16 (Ramsès I^{er}) et à la fin du n° 17 (Séti I^{er}) : l'entrée du n° 16 est depuis peu recouverte par suite d'un accident de ce genre, tandis que l'espèce de sous-terrain creusé, sans doute en vue du sarcophage, dans la grande salle de Séti I^{er}, est interrompu de la même façon depuis un temps immémorial.

La dernière des difficultés à vaincre, et assurément la plus grande, est celle qui résulte de l'enfouissement des tombes par les Égyptiens eux-mêmes.

On n'a pas encore exploré complètement la partie du site

que les Arabes appellent l'Ouadi-ên, c'est-à-dire l'embranchement qui contient deux tombes de la XVIII^e dynastie, celles d'Aménophis III et d'Aï, avec deux autres petites tombes anonymes et nues. L'opinion générale est que la plupart des Pharaons de la XVIII^e dynastie avaient là leurs sépultures, et, en effet, le nombre de graffiti hiératiques, d'enceintes en pierre ayant abrité les ouvriers, et de tas de décombres qu'on y remarque en différents endroits, indique un travail plus considérable que celui de quatre tombes dont une seule a de l'importance. Dès maintenant, on peut remarquer, dans l'espèce de cirque où s'ouvre la tombe d'Aménophis III, à droite, une grande cavité, soit naturelle, soit artificielle comme celle qui a déjà trompé Rhind : elle est imparfaitement bouchée par de grosses pierres que quelques hommes écarteraient sans beaucoup de peine.

Une autre excavation facile à retrouver existe de l'autre côté de la montagne. C'est une tombe composée de deux corridors et de quatre chambres, qui a rencontré le plafond du quatrième corridor au n° 9 (Ramsès VI), et dont les travaux ont été interrompus pour ce motif : les murs en sont nus, au moins dans leur partie visible, mais la porte d'entrée demeure enfouie tout entière.

II

Telle est, en peu de mots, la liste des fouilles ou déblayements à entreprendre dans la Vallée des Rois : il convient d'examiner maintenant dans quelle mesure ces travaux seraient utiles et possibles.

On ne saurait se dissimuler que certaines opérations pourraient être dangereuses, ou du moins qu'il ne faudrait toucher sans précautions ni au souterrain du n° 17, ni aux couloirs du n° 20, à cause des éboulements à craindre dans des excavations aussi profondes et aussi étroites. Dans ces

deux numéros, il serait intéressant de vérifier l'état des lieux, en recherchant si le souterrain du n° 17 s'arrête avec la couche de calcaire, comme le pensait Mariette, et si le n° 20, contrairement à l'idée exprimée dans le *Guide Murray*, est bien une tombe analogue aux autres, avec des différences qui tiendraient à son ancienneté.

Quoi qu'il en soit, deux détails montrent que ces deux excavations étaient bien destinées au transport des sarcophages : d'une part les parois du n° 20 ont de place en place des encoches ou entailles comme il en existe dans presque toutes les tombes, et, d'autre part, le souterrain du n° 17 commence par un escalier dont le milieu se compose d'un plan incliné lisse, dispositions qui s'expliquent, si on les suppose destinées à faciliter un travail de traction.

Ce sont les fouilles de pure recherche qui promettent le plus de résultats, et qui présentent le plus de difficultés, surtout dans l'Ouadi-ên.

Les deux bifurcations de l'Ouadi-ên, encombrées d'énormes rocs, se prêtent peu aux investigations ; y creuser un fossé continu au long de la montagne, comme on l'a proposé, serait impraticable. Avant de travailler là, il serait bon de s'éclairer, par tous les moyens possibles, aussi bien en se livrant à de patientes observations personnelles qu'en utilisant le flair et l'expérience des fouilleurs arabes qui habitent dans le voisinage à Gournah. Ils savent depuis longtemps que la Vallée des Rois ne contient ni momies, ni trésors, de sorte qu'ils verraient sans trop de jalousie des fouilles dirigées de ce côté : ils les aideraient même, s'ils en bénéficiaient. L'un des plus intelligents et des plus relativement honnêtes affirmait, cet hiver, connaître une dizaine de tombes nouvelles à Bab-el-Molouk et dans l'Ouadi-ên : c'est là une parole d'Arabe, mais peut-être, au lieu de dix tombes, en connaît-il une.

L'hypogée, qui a rejoint celui de Ramsès VI et dont l'entrée est inconnue, aurait ici, à ce qu'il semble, l'avantage

de renseigner exactement sur la manière dont on fermait et cachait les sépultures : de plus, il est extrêmement probable qu'on trouverait là le nom d'un des derniers Ramesides, car il n'y a point à Bab-el-Molouk un seul hypogée, taillé sur le plan royal, qui n'ait eu sa porte sculptée aux noms et aux titres d'un pharaon.

L'enlèvement ou le déplacement des éclats de pierres oubliés dans les tombes serait plus aisé que le reste, s'il était moins fructueux.

En ce qui concerne la *Litanie du Soleil*, bien connue depuis la belle publication de M. Naville, on ne pourrait retrouver que des variantes; il en serait de même pour les scènes du *Livre noir*, mais non pour un de ses textes, presque entièrement inédit, qui occupe les vingt-trois colonnes terminant la paroi droite du premier corridor au n° 6 (Ramsès IX). Une partie, inédite aussi, du *Livre de l'Hémisphère inférieur* reste cachée au cinquième corridor du n° 9 (Ramsès VI).

Les décombres du premier couloir, au n° 15 (Séti II), recèlent, à ce qu'il semble, des documents d'un autre genre, qui pourraient renseigner sur le roi Amenmésès, dont la tombe (n° 10) est cependant assez éloignée de celle-ci. Un morceau de beau calcaire blanc, qui se trouve à quelques pas de ces débris, en dehors, a l'un des cartouches d'Amenmésès, et deux lignes fragmentées d'hieroglyphes, peints en bleu : la disposition de ces lignes sur deux parties de la pierre qui se rejoignent à angle droit indique là quelque chose comme un couvercle de sarcophage. Les autres morceaux du monument, quel qu'il soit, ne sauraient se trouver bien loin, et leur réunion aurait sans doute un intérêt historique d'autant plus grand, que la place d'Amenmésès dans la XIX^e dynastie est encore peu connue.

Les dernières opérations, c'est-à-dire les déblayements à faire dans les cavités remplies par le sable, seraient moins longues et moins pénibles qu'il ne semblerait au premier

abord. Les matières poussées par l'eau s'entassent surtout dans les parties étroites et engorgent ainsi les portes plutôt que les salles. Si l'on tient compte de cette remarque, on verra que la dépense de temps et d'argent serait relativement minime aux n^{os} 5, 7, 8 et 10 : mais, — quoique minime, — serait-elle productive ? Il est permis de l'espérer.

On courrait d'abord la chance de trouver quelque sarcophage, en mauvais état à la vérité, tous les sarcophages royaux ayant été endommagés, notamment celui du n^o 8, dont quelques fragments en granit rose se voient sur le chemin même du tombeau. Au n^o 10, creusé pour Amenmésès et attribué successivement à deux reines, à Takhat dans la première salle et à Baktournour dans la seconde, la fin du tombeau pourrait révéler en outre quel fut en réalité le dernier occupant ou la dernière occupante.

A un autre point de vue, la connaissance complète des n^{os} 8 et 10 fixerait le moment précis d'une modification capitale dans le plan des hypogées royaux, c'est-à-dire le moment où leur axe ne varie plus.

A la fin de la XVIII^e dynastie et au commencement de la XIX^e, les tombes complètes (celles d'Aménophis III, de Sêti I^{er} et de Ramsès II) ne suivent pas la même direction dans toute leur longueur. La tombe d'Aménophis III dévie deux fois, à ses deux grandes salles, c'est-à-dire à la salle qui précède les corridors de l'*Ap-ro*, et à la salle du sarcophage. La tombe de Sêti I^{er} dévie à la salle qui précède les corridors de l'*Ap-ro*, et celle de Ramsès II à la salle du sarcophage, chacune de ces deux dernières sépultures retenant et perdant ainsi quelque chose du plan antérieur.

Depuis Ramsès II, au contraire, toutes les parties connues des tombes royales de Bab-el-Molouk s'enfoncent en ligne droite dans la montagne, excepté au tombeau de Ramsès III qui fait un coude entre ses deuxième et troisième corridors, mais pour un motif accidentel, la rencontre du tombeau d'Amenmésès.

C'est seulement au n° 14 (Taoser) que s'observe pour la première fois la véritable rectification du plan, qui devient dès lors définitive. Les tombes des souverains compris entre Taoser et Ramsès II, celles de Ménéptah I^{er} (n° 8), de Sêti II (n° 15) et d'Amenmésès (n° 10), s'arrêtent, soit en réalité, soit en apparence, à l'endroit où pourrait commencer leur première déviation, c'est-à-dire aux corridors de l'*Ap-ro*, lesquels manquent certainement au n° 15 : manquent-ils aux n°s 8 et 10 ? C'est là ce qu'il importerait de savoir et ce qu'un déblayement nous apprendrait ; les deux hypogées, enfouis au point précis où leurs corridors de l'*Ap-ro* devaient s'ouvrir, semblent se prolonger à partir de là d'une manière rectiligne et ne pourraient, s'il en est ainsi, ressembler au n° 17 (Sêti I^{er}), mais ils pourraient ressembler au n° 7 (Ramsès II), dont la grande salle dévie, en admettant toutefois qu'ils aient une grande salle, fait douteux pour la tombe d'Amenmésès, roi peu important, et possible pour celle de Ménéptah I^{er}, l'un des derniers grands pharaons. Quoi qu'il en soit, on saurait d'une manière certaine, en explorant ces deux hypogées, à quelle époque remonte l'abandon de tradition qu'il s'agit de dater.

Le roi Siptah n'a pas été mis ici en ligne de compte, bien qu'il ait perdu la couronne ou la vie avant Taoser : c'est que sa tombe, encore inconnue, ne saurait avoir été considérable, vu le peu de durée de son règne, dont la date la plus élevée est l'an III. Siptah accompagne Taoser dans le premier corridor du tombeau de cette reine (n° 14) avec ses cartouches surchargeant ceux de Sêti II, puis il disparaît complètement, et Taoser cesse d'être traitée comme une reine pour tenir le rôle d'un véritable roi dans le tombeau, décoré dès lors comme celui d'un roi et non plus comme celui d'une reine. Siptah n'a donc participé au long règne de Taoser que juste le temps de faire remplacer dans un corridor les cartouches du premier associé de la reine par les siens, et cela est assurément l'indice d'une domination

éphémère. On pourrait à la rigueur lui attribuer le n° 5, qui est enfoui, ou le n° 18, qui est surchargé, parce que ces deux petites tombes ont à leur porte une déesse ailée qui ne figure plus guère dans la décoration après Ramsès III, mais ce seraient là des conjectures qu'il n'est pas besoin d'émettre pour montrer le peu de place que Siptah doit tenir dans l'histoire.

Il ne reste plus qu'à mettre en relief l'importance d'un dernier déblayement, celui du n° 7 (Ramsès II). Fort peu connu encore, sauf dans son plan général publié par le Dr Lepsius, le n° 7 ne semble guère ensablé qu'à l'entrée ou dans sa première moitié, et il serait vite mis à la disposition de la science, qui y trouverait un profit certain. Si endommagé qu'on le suppose, en effet, il est difficile de le croire entièrement dénué de scènes et de textes : or, les moindres indices, comme un reste de figure ou d'hiéroglyphe, suffiraient pour jalonner les recherches à faire sur les compositions, nouvelles ou non, qui pouvaient orner l'hypogée du conquérant.

On peut bien restituer, *a priori*, par analogie, plus de la moitié de ce tombeau. Ainsi, le premier corridor devait être consacré, comme le second, à la *Litanie du Soleil*, le troisième, à deux heures du *Livre de l'Hémisphère inférieur*, la première salle à la réception du roi par différents dieux infernaux, les trois salles suivantes à deux divisions du *Livre de l'Enfer*, à trois heures du *Livre de l'Hémisphère inférieur* et au culte de Sêti I^{er}, les quatrième et cinquième corridors au *Livre de l'Ap-ro* (l'ouverture de la bouche des statues royales), et enfin la salle où aboutissent ces deux corridors à une nouvelle réception du roi par certaines divinités.

Mais la grande salle sépulcrale vient ensuite, et différentes questions se posent, auxquelles, pour le moment, on ne saurait répondre.

En premier lieu, la grande salle de Ramsès II étant plus

conforme, par la disposition de ses huit colonnes et de ses quatre chambres annexes, aux grandes salles de Taoser et de Ramsès III qu'à celles de Sêti I^{er} et d'Aménophis III, faut-il en conclure qu'on avait adopté là une décoration semblable à celle des n^{os} 14 et 11 (Taoser et Ramsès III), et qu'ainsi le *Livre noir*, qui rend si confuses par son manque de cohérence les parties des tombes où il domine, aurait fait sa première apparition sous le règne de Ramsès II ? Si, au contraire, la ressemblance avec les tombes plus récentes devait se borner au plan, la grande salle de Ramsès II était-elle ornée comme les monuments plus anciens, et avait-elle comme le n^o 17 un souterrain ? Enfin, où était placé le sarcophage ?

En second lieu, cette salle a une chambre annexe de plus que la grande salle d'Aménophis III, laquelle en a deux de plus que la grande salle de Sêti I^{er}, preuve qu'on pouvait alors ajouter indéfiniment de nouvelles chambres à un tombeau dont le développement régulier était accompli, ce qui n'a plus lieu dès le règne de Taoser, époque à laquelle le plan des tombeaux est systématisé. Inférerons-nous de là que l'excavation ajoutée ainsi à la grande salle, en dehors de l'analogie, avait sa décoration particulière, et quelle pouvait être ici cette décoration ? Y entraient-il des textes nouveaux, et lesquels ?

Voilà une série de problèmes qui ne seront résolus que sur les lieux, et dont l'énoncé montrera, peut-être, que rien n'est à négliger en matière de documents, surtout lorsqu'il s'agit de ce qu'on faisait, ou pensait, au plus beau siècle et sous le plus grand roi d'un pays.

Que les considérations qui précèdent atteignent ou non leur but, et reportent ou non l'attention soit sur toute la Vallée des Rois, soit sur l'un de ses hypogées les plus importants, il n'en est pas moins légitime de les présenter. Thèbes est trop riche en ruines pour que le grand nombre n'en

fasse pas négliger quelques-unes : l'imagination se fatigue ou se blase parmi tant de souvenirs, et c'est ainsi qu'il est devenu nécessaire de rappeler la tombe oubliée d'un Sésotris. Laisserait-on ailleurs les sépultures d'Alexandre ou de César, si elles existaient encore, accessibles seulement aux vipères et aux chauves-souris, quand il suffirait de quelques centaines de francs, à peine, pour les rendre à l'examen des savants et à la curiosité des voyageurs ?

UNE SCÈNE DE HAREM

SOUS

L'ANCIEN EMPIRE ÉGYPTIEN¹

Les représentations de l'Ancien Empire ne nous montrent guère que des scènes, soit de funérailles, soit d'offrandes ou de préparations d'offrandes, qui se passent dans la tombe, sur le fleuve, ou dans la campagne. Un des tombeaux de Saqqarah, le n° 31 de Lepsius, nous introduit par exception dans l'intérieur d'un harem : c'est le tombeau, publié en partie dans les *Denkmäler*², du scribe en chef Ptahhotep.

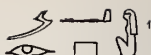
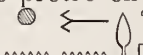
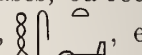
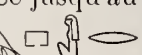
Là, le harem reçoit le nom assez rare de  (la maison des femmes, le gynécée), mot caractérisé par l'absence de la marque du pluriel, assez souvent omise sous l'Ancien Empire³, et par une pose des jambes du personnage assis qui appartenait plus particulièrement à l'homme , mais qu'on donnait aussi à la femme⁴ : l'hieroglyphe manque au type de Berlin. D'autres recueils nous fourniraient sans doute d'autres exemples du même mot à la même époque, mais on ne le retrouve aux *Denkmäler*, pour l'Ancien Empire, qu'au tombeau n° 24 de Gizéh, où sont représentés plusieurs

1. Publiée dans les *Études dédiées à M. le Dr C. Leemans*, p. 69-72; tirage à part à vingt-cinq exemplaires in-4°. — G. M.

2. Mariette, *Description du parc égyptien*, 1867, p. 29-34.

3. Cf. *Denkmäler*, II, 3, 13, 43, 4, 148; etc.

4. *Id.*, II, 47 et 143, 2; cf. Prisse d'Avennes, *L'Art égyptien*, texte, p. 82.

hommes devant le défunt avec la mention ¹, vue de l'administration du gynécée. A une époque plus récente, l'expression reparait sous la forme ² et ³ : elle ne doit pas être confondue avec ⁴, femme de maison. Le tombeau n° 31 occupe les planches 101-104 des *Denkmäler*, II. A la planche 101, on voit s'éloigner du gynécée⁵, dont un homme ferme la porte, le cortège funèbre de Ptahhotep, c'est-à-dire la vache trainant ou précédant la momie, le prêtre en costume, les danseuses, ou recluses du kiosque ⁶, les chanteuses⁶, ⁷, et les personnages de marque. Vient ensuite la navigation de la momie et du matériel funéraire en deux pavillons clos que supportent deux barques remorquées⁷ : c'est le dernier voyage, la traversée d'Orient en Occident, le passage du fleuve, l'acheminement depuis le gynécée jusqu'au (bon) cimetière vers le dieu grand, ⁸ et ⁹ entre le point de départ et le point d'arrivée prouve bien que le ¹⁰ est le contraire de la tombe, ¹¹, ou bien ¹², ¹³, et même, d'après M. Goodwin, ¹⁴.

1. *Denkmäler*, II, 20.

2. *Stèle de Piankhi*, I, 31.

3. *Stèle Metternich*, Brugsch, *Zeitschrift*, 1879, p. 2.

4. Mariette, *Abydos*, t. I, pl. 6, l. 47.

5. Cf. *Denkmäler*, II, 43.

6. Trémaux, *Égypte et Éthiopie*, p. 190, et Cailliaud, *Voyage à l'Oasis de Thèbes*, p. 103, 1.

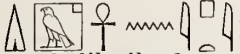
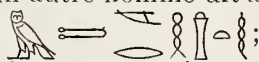
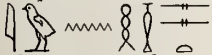
7. Cf. Champollion, *Notices*, I, p. 836.

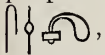
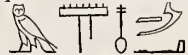
8. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 40, a.

9. *Denkmäler*, II, 50, a.

10. *Zeitschrift*, 1872, p. 31.

La planche 102 montre une arrivée de bœufs et de gazelles devant le défunt, sous la conduite d'un préposé de l'étable, tandis que la planche 103 nous ramène au gynécée, où se passent, sous la présidence en quelque sorte idéale du défunt, assis avec sa femme accroupie devant lui, deux genres de scènes connexes, figurant la livraison des objets de toilette, par le gynécée ou les gynécées, pour le défunt¹. Les détails de ces scènes s'entremêlent dans les trois registres qui subsistent du tableau.

Au registre supérieur, devant les jambes du défunt, deux hommes reçoivent deux colliers, qui paraissent offerts par deux femmes, dont l'une dit : « Qu'Hathor octroie la vie à mon surveillant » ; un autre homme dit à une femme : « Donne de l'huile douce » ; une autre femme dit en remettant à un homme un objet coquille, sans doute un gâteau : « (En) voici à souhait », . Le verbe  s'employait assez souvent alors avec le sens de *voici*, ou *c'est*, comme dans  « c'est pour ton génie », phrase adressée à la *Suten rekh-t* Nephers, dont la tombe est à Gizéh².

Au deuxième registre, deux préposés du coffre et un préposé de sac se tiennent debout entre un chancelier , et un scribe du don du coffre,  : ils attendent les offrandes, dont plusieurs petites scènes figurent l'apport d'une manière en quelque sorte anecdotique. « Donne une étoffe vraiment bonne », , dit un homme à un préposé du gynécée, ; « donne une étoffe parfaite » , dit un autre collecteur à une femme qui répond : « Qu'Hathor octroie la vie à mon sur-

1. Cf. *Denkmäler*, III, pl. 21.

2. *Denkmäler*, II, 90.

3. Cf. *Denkmäler*, II, 96.

veillant, le maître ». Une nouvelle transmission du même genre se fait en silence, mais les conversations recommencent avec deux femmes portant des paquets; l'une d'elles se retourne vers l'autre : « charmante, la vue de ton étoffe »,



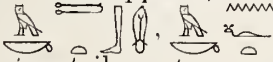
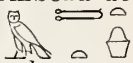
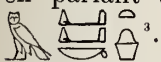
Un préposé et un directeur du gynécée, et , portent chacun un paquet et une bande d'étoffe, de même qu'un personnage marchant devant eux, qui arrive auprès d'un tas de figes qu'on mesure au boisseau : « Allons, maître des figes », dit-il à un scribe du gynécée qui tient une fige, « voici un vêtement (que) je livre » .

Au troisième registre, on mesure devant des greniers deux tas de grains extraits d'épis et de gousses (du blé et des pois); ces grains proviennent des gynécées, du don de quantité (grande) des gynécées .
« Ferme, cache le grenier », crie un surveillant à l'homme qui tient le boisseau pour le blé¹. Après les greniers figurent les pains, comptés par un scribe du pain : « donne du pain », dit un homme à une femme avec laquelle il échange un paquet, , « voici de l'or, livre », ou : « voici de l'or (que je) livre ». Le dernier verbe n'a malheureusement pas de pronom, ce qui empêche de savoir si la livraison des pains se fait sur paiement, en échange de quelques objets en or, ou bien si, d'après l'analogie du deuxième registre, l'on a voulu dire simplement : « Je donne de l'or, tu peux bien donner du pain. »

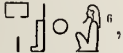
Dans tous ces petits discours, équivaut à , forme ordinaire du mot *donner*, *livrer*. Cette valeur est suffisamment indiquée par le contexte, ainsi que par les pronoms et . L'espèce de marché public reproduit aux *Denk-*

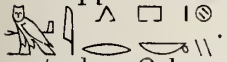
1. Cf. Lieblein, *Dictionnaire des noms propres*, n° 124.

2. Cf. Champollion, *Notices*, II, p. 317, 8°.

*mäler*¹, d'après la tombe n° 1 de Saqqarah, fournit plusieurs exemples du même genre : , « donne une sandale, donne un éventail », etc. ; au tombeau de Ptahhotep, la phrase : « Donne du pain », est écrite  en parlant à une femme² et, en parlant à un homme, .

Le dernier tombeau, pour l'ensemble duquel on peut consulter une notice de M. Mariette⁴, se termine aux *Denkmäler* par le transport à la nécropole des meubles et des comestibles, en dix-huit barques, dont quelques-unes ont une femme au gouvernail. Le Dr Lepsius a ajouté à cette scène trois petits tableaux détachés, qui montrent une statue de Ptahhotep qu'on traîne à la corde, ainsi que des bœufs et des gazelles qu'on amène⁵.

En ce qui concerne la vie intime d'un grand seigneur égyptien, les scènes du tombeau de Ptahhotep rappellent assez les curieuses *Lamentations d'Isis et de Nephtys*, les invocations efficaces faites par les deux sœurs de la maison d'Osiris , pour ramener à la vie et au gynécée Osiris mort, qualifié là de taureau fécondant, ami du harem⁷, . Voici le début des deux discours d'Isis et de Nephtys.

« Appel d'Isis. Elle dit : « Viens à ta maison ! » (*bis*) . Ani, viens à ta maison ! Tes ennemis ne sont plus. O beau lévite, viens à ta maison ! Regarde-moi, je suis ta sœur qui t'aime. Ne te détourne pas de moi.

1. *Denkmäler*, II, 96.

2. *Id.*, 103.

3. *Id.*, 104, b.

4. *Description du parc égyptien*, 1867, p. 29-34.

5. *Denkmäler*, II, 104.

6. J. de Horrack, *Les Lamentations d'Isis et de Nephtys*, p. 1, l. 2.

7. *Id.*, p. 5, l. 4.

moins les recluses¹, chanteuses et danseuses (les *nefer-t-u* ou « jeunes belles » des époques postérieures), et tout un personnel administratif, préposés ou intendants, scribes et directeur, sans parler des domestiques mâles et femelles. Les dépendances comprenaient des fruitiers, des greniers, des boulangeries et des parterres ou parcs avec pavillons de plaisance, qu'égayaient les danseuses. La grande quantité d'étoffes fournies par les femmes suggère l'idée qu'on fabriquait du linge à domicile : la confection complète des habits de la famille était, en effet, un des travaux d'intérieur les plus habituels dans les temps anciens. Il est inutile d'ajouter que, malgré cette abondance de ressources, le harem ne pouvait pas toujours se suffire à lui-même, comme le prouvent les scènes d'achat en place publique dont il a été parlé plus haut. Enfin on remarquera que la même famille se divisait ici en plusieurs gynécées, prenant part au deuil, d'après le tableau où sont mentionnés les dons en grains des harems, soit qu'il s'agisse de la mère, des filles ou des sœurs du défunt, qui pouvaient avoir leurs maisons particulières, surtout en qualité de femmes mariées², soit que le défunt lui-même, comme ce roi de Sparte qui avait deux maisons parce qu'il avait deux femmes³, possédât plusieurs gynécées, rattachés plus ou moins directement à une maison principale.

1. Cf. Déveria, *Le Papyrus judiciaire de Turin*, col. 4, pl. 2, l. 2, et col. 5, pl. 3, l. 1.

2. Cf. Mariette, *Abydos*, t. III, p. 281, n° 844.

3. Hérodote, V, 40.

LETTRE A M. DE MILLOUÉ

SUR UN

MONUMENT DE THOTMÈS III¹

Monplaisir, le 3 juillet 1883.

CHER MONSIEUR,

Le sens de la petite inscription gravée sur le *Nou*  de Dêir-el-Bahari est : *le dieu bon Ra-men-kheper* (c'est le prénom de Thotmès III), *fondation pour Amenserkhou*, c'est-à-dire *souvenir de Thotmès III et de la fondation du temple Amenserkhou*. C'est un objet commémorant la construction d'un édifice religieux, édifiée déjà identifiée, mais sur lequel je ne pourrais vous renseigner en ce moment plus au long, n'ayant pas sous la main le *Dictionnaire géographique* de Brugsch. Ce n'est pas là d'ailleurs un point essentiel. Ce qu'il importe, c'est de déterminer le sens de l'inscription, qui se retrouve sur différents objets funéraires trouvés à l'Assasif, comme on peut le voir au catalogue du Musée de Boulaq, que je vous envoie (cf. p. 202-3). Malgré l'embarras de Mariette devant ce texte, je le erois d'un sens assez clair. La fondation de l'*Amenserkhou* ayant été une œuvre pie,

1. Inédit. Cette lettre a été communiquée par M. de Milloué, conservateur du Musée Guimet, à M. Virey, qui a bien voulu me la communiquer à son tour. — G. M.

les objets consacrés en cette circonstance avaient bénéficié de la bénédiction générale répandue sur l'œuvre par le dieu et le roi. On les avait donc placés dans les tombes comme amulettes douées d'une efficacité spéciale, de sorte qu'ils rappellent à la fois nos médailles commémoratives et nos chapelets bénis.

Le *Nou* avait pour but d'ouvrir magiquement la bouche et les yeux des momies comme des statues divines et humaines, afin de permettre à l'esprit qui devait les animer de s'y introduire. C'est le pendant exact de l'idée qui a inspiré la cérémonie japonaise que M. Guimet a eu l'obligeance de me signaler. Trois tombes royales à Bab-el-Molouk contiennent, avec variantes, le *Livre de l'ouverture de la bouche*, publié par Schiaparelli d'après l'hypogée de Sêti I^{er}. Le livre montre que l'on consacrait une statue du mort en la touchant aux yeux et à la bouche avec différents instruments, et qu'ensuite l'ombre du mort revenait habiter la statue, croyait-on. L'ombre était préalablement reprise *en rêve* dans la tombe par un prêtre représentant le fils; il la ressaisissait dans un filet sous la forme d'un insecte, scarabée, mante religieuse, ou guêpe. Schiaparelli n'a pas compris cette partie infiniment curieuse du *Livre*, faute de comparaisons faites par lui avec les croyances des peuples peu civilisés ou très anciens.

En résumé, le *Nou* de Thotmès III était un bon *Nou*, dûment béni dans une circonstance solennelle. Il ne se trouvait certainement pas dans le sarcophage du Pharaon, car il aurait été imprégné en ce cas de l'odeur de momie qu'exhalent les petits objets ci-joints, que je prends la liberté d'offrir à M. Guimet¹. Ils viennent de la momie même de Thotmès III,

1. Les objets auxquels il est fait allusion se trouvent au Musée Guimet, dans la vitrine royale de la Salle égyptienne, sauf le morceau de chasse-mouches, qui a dû être égaré, ou peut-être déplacé sans indication, lors du transfert du Musée de Lyon à Paris. — Note de M. Virey, d'après des indications fournies par M. de Milloué.

au déroulement de laquelle j'ai assisté, et se composent de deux moreaux de la toile entourant le cadavre, de quelques parties de guirlandes composées d'une petite fleur qui semble être celle du *Sant* ou acacia égyptien, analogue, sauf l'odeur, à la fleur de cassier, puis d'un fragment de chassemouches posé sur la momie avec les guirlandes, et d'un morceau d'une des trois petites rames qui flanquaient le corps, sans doute pour aider à la navigation d'outre-tombe.....

Ma femme est heureusement accouchée d'un garçon le 23 juin. Sans être malade elle est encore souffrante, ce qui m'empêche de venir vous apporter moi-même les renseignements sur le *Nou*, comme j'aurais désiré le faire, afin de pouvoir présenter à M. Guimet l'expression de ma reconnaissance la plus vive pour le précieux concours qu'il veut bien apporter à l'École du Caire.....'

1. Ce passage fait allusion aux négociations alors engagées par M. Lefébure pour publier, dans les *Annales du Musée Guimet*, les inscriptions des hypogées royaux thébains, qu'il avait copiées l'hiver précédent. — G. M.

LE CONTE¹

Personne n'ignore qu'il a existé dans l'antiquité et qu'il existe encore aujourd'hui une littérature enfantine et populaire, celle des contes, qui durant de longs siècles n'a jamais eu rien à souffrir ni à craindre des révolutions du goût, des différentes conceptions de l'art, et même des grands déplacements d'idées qui ont bouleversé la face du monde. L'humanité a passé de l'antiquité au moyen âge, et du moyen âge à l'ère moderne, les civilisations grecque et romaine, le paganisme, la féodalité et bien d'autres choses ont vécu, mais ni le Petit Poucet ni le Petit Chaperon rouge ne sont morts, et ils sont pourtant plus vieux que tout cela.

Quelle est, au fond, cette littérature d'une vitalité assez puissante pour assurer à des récits de nourrice l'immortalité qu'obtiennent si difficilement les chefs-d'œuvre ? Peut-on, malgré son ancienneté et son étendue, l'apprécier avec connaissance de cause ? Peut-on déterminer ses caractères, ses origines et ses limites ?

Il ne paraît pas que ce soit impossible.

1. Conférence municipale du 29 février 1884. Le texte en fut publié dès 1885, à Lyon, chez Pitrat, en une brochure in-8° de 18 pages. — G. M.

I. — CARACTÈRES

Un des principaux caractères du conte est assurément celui qui vient d'être signalé, sa durée, et sa durée tient à son public, les enfants grands et petits dont l'humanité est en partie composée.

Voici à peu près comment et pourquoi.

Un conte, comme on le verra tout à l'heure, est généralement un ancien mythe, et un exemple suffira pour montrer ce qu'est un mythe. Quand on disait, en Grèce, Persée est le libérateur d'Andromède, c'est-à-dire le Ravageur délivre la Bienfaitrice, c'est-à-dire les luttes atmosphériques de l'aurore et du printemps ramènent la lumière et la chaleur, les Grecs personnifiaient ainsi des phénomènes naturels en leur donnant une apparence humaine : ils créaient un mythe.

On voit que le mythe, possibilité future du conte, est une fable tirant ses héros des phénomènes. A ce titre, il ne peut manquer d'attribuer aux personnages qu'il met en jeu des facilités particulières de locomotion et de transformation ; c'est ce qu'on appelle le merveilleux. Les scènes du merveilleux ressemblent parfaitement à celles du rêve, et l'on sait que l'enfant est un rêveur éveillé, toujours en train, dans ses jeux, d'animer les choses d'une vie factice, momentanée et changeante. Un besoin en quelque sorte prophétique le pousse à prendre possession, grâce à la mimique plus ou moins habile et au décor plus ou moins ressemblant qu'il crée, des rôles d'homme ou de femme auxquels il se sent prédestiné. Il est le dramaturge et l'acteur par excellence, puisqu'il passe son temps à jouer lui-même et à faire jouer aux choses le drame ou la comédie aux cent actes de la vie. C'est cette aptitude à l'illusion plus ou moins clairvoyante, lui faisant prendre pour autant de temps qu'il le veut un bâton pour un

cheval, par exemple, qui le rend éminemment propre à goûter le conte, image exacte de son esprit : le conte est une féerie dramatique et l'enfant est un auteur dramatique, il y a donc de l'un à l'autre une convenance et une adaptation parfaites.

Mais il n'y a pas en ce monde d'enfants que les enfants. Sans parler du bon La Fontaine, le plus grand enfant qui ait jamais existé, il y a toujours eu, dans les classes populaires surtout, des hommes et des femmes à l'imagination neuve et jeune. Il y a eu chez les anciens des peuples et il y a chez les sauvages des tribus d'une tournure d'esprit analogue ; il y a au désert les Arabes, il y a partout les nourrices, tous gens qui font d'une manière imaginative ce que l'enfant fait d'une manière scénique, c'est-à-dire qui aiment à déplacer le possible et à supprimer l'impossible, pour voir eux et les choses autres qu'ils ne sont en réalité, par un besoin de déguisement et de renouvellement analogue à celui qui fait encore aujourd'hui la fortune du Mardi gras. Ce sont là autant d'auditeurs ou de narrateurs composant le public habituel des contes.

On remarquera maintenant que, pour l'enfant, la nourrice, le sauvage, l'Oriental, etc., ce monde-ci n'a pas d'histoire, ou plutôt n'en a qu'une, variée d'incidents et de fond identique, le cercle de la vie. Pour eux, le développement de l'humanité, qui modifie sans cesse les événements comme les croyances, n'existe pas : ils l'ignorent. Ils voient les choses rouler sans fin dans la carrière bornée de l'existence pour l'homme et de l'année pour la nature. La marche de la civilisation passe au-dessus ou à côté de ces esprits naïfs, dont l'activité intellectuelle se dépense dans le même rêve d'une vie métamorphosée, et métamorphosée à peu près de la même manière pour tous, parce qu'ici toute variation historique est absente. La même littérature leur suffit donc éternellement, en offrant à des besoins toujours semblables des satisfactions toujours les mêmes.

Ainsi, l'une des particularités du conte est la durée.

A côté de cette caractéristique il en existe une autre, qui est, si l'on peut dire, l'universalité.

Dans la naïve littérature dont le recueil de Perrault ne nous représente qu'une bien faible partie, la même donnée se retrouve souvent presque sous les mêmes formes chez un grand nombre de peuples, et de peuples très éloignés ou très différents les uns des autres. Quand on ne sort pas d'une même famille de peuples, ou tout au moins de langues, le fait s'explique : dans l'intérieur du groupe indo-européen, par exemple, dont la langue s'est développée et ramifiée d'une façon régulière et connue depuis la période qui a précédé la civilisation hindoue, les contes ont pu et ont dû se transmettre de peuple à peuple, avec la langue et avec tout un bagage commun de croyances, d'idées et de coutumes. Il n'y a par suite rien d'étonnant si l'on rencontre la même fable dans l'Inde, la Grèce, l'Allemagne, etc.

Mais les contes ne sont pas seulement manifestés de cette manière relativement simple : ils semblent encore, au moins à première vue, avoir passé d'une race à une autre, sans qu'on aperçoive aujourd'hui quels chemins ils auraient pu prendre, et de quels intermédiaires ils auraient pu se servir. Ainsi, la fable des Sirènes était commune à la Grèce, à l'Irlande et à l'Allemagne, ce qui n'est pas surprenant ; mais que dire quand on constate que la ballade où Goethe dépeint, si poétiquement, le pouvoir fatal de l'Ondine, n'aurait rien appris aux indigènes de Madagascar ? Que dire quand on voit l'histoire de Cendrillon aussi familière aux Égyptiens qu'aux Hindous ? Faut-il simplement reconnaître son ignorance et l'impossibilité actuelle où l'on est d'adapter une explication plausible à des singularités de ce genre ? Car il semble vraiment que la littérature des contes ait eu sa Tour de Babel et sa dispersion miraculeuse sur toute la surface du globe.

Il y a là sans doute une difficulté, mais elle n'est point insoluble, et l'on a déjà mis en avant plusieurs causes pour

le fait à éclaircir, par exemple, l'existence possible de traductions littéraires, servant de véhicules à certains contes, ou bien l'esclavage transportant un peu partout, grâce aux femmes, les récits enfantins des différentes races ; toutefois, de semblables explications, valables en certains cas, n'ont point l'ampleur nécessaire pour rendre compte d'un remarquable phénomène dont il s'agit, l'ubiquité des contes, et elles laissent subsister une interprétation plus compréhensive, fondée sur l'analogie.

Dans le domaine des mythes, très voisin de celui des contes, on a déjà remarqué chez différents peuples des coïncidences singulières au premier abord, mais explicables à la réflexion par le motif que voici : le fond d'un mythe est généralement une métaphore suscitée par un fait, et le fait générateur du mythe suggérera plutôt, chez les spectateurs, la même image que des images différentes.

C'est ainsi que, presque partout, les nuages et les ténèbres ont été considérés comme des monstres engloutissant la lumière ; que, par suite de cette idée, les éclipses de lune ou de soleil ont passé presque partout pour être produites par un monstre en train d'avaler l'astre, et que, presque partout aussi, on a cherché à effrayer ce monstre en lui faisant un charivari. Ces conceptions sont assez naturelles pour qu'on n'ait pas besoin de supposer une entente entre les peuples qui les possèdent. L'exemple ici n'a rien d'embarrassant, mais en voici un autre où la rencontre est plus singulière.

La constellation de la Grande Ourse, que nous appelons aussi le Chariot ou le Chariot de David, a été souvent regardée par les anciens comme un attelage de bœufs, conduit par un personnage stellaire nommé Bootès ou le Bouvier par les Grecs, tandis que la constellation elle-même a été appelée par les Latins le Septentrion, c'est-à-dire les sept bœufs, du mot *triones*, qui désignait les bœufs dans la langue des paysans du Latium. En Égypte, la Grande Ourse est aussi un bœuf, et, si l'on demande d'où viennent de semblables

assimilations, on reconnaîtra que la Grande Ourse tournant très visiblement autour du pôle Nord, c'est-à-dire autour de l'axe du ciel, elle semble par suite le faire tourner, d'où son nom d'Hélice en grec. Or, l'animal que les anciens employaient d'habitude pour faire tourner l'axe des pressoirs ou des machines à eau était le bœuf; c'est donc le bœuf qu'on a choisi instinctivement pour représenter le moteur supposé de l'axe céleste, c'est-à-dire la Grande Ourse.

Un troisième exemple révélera une nouvelle coïncidence plus difficile peut-être à comprendre, mais encore possible à éclaircir. En Égypte, en Grèce et à Sumatra, dans la Malaisie, le Temps a eu pour emblème une corde tressée par un homme et mangée par un animal. Pourquoi? C'est que le Temps, avec son alternance de jours et de nuits, éveille aisément l'idée d'une trame toujours faite et toujours dé faite, comme la toile de Pénélope. L'auteur du Temps est un dieu bon, représenté comme tel sous la forme humaine; le destructeur du Temps est un dieu mauvais représenté comme tel sous la forme bestiale, et nous retrouvons ainsi, sans trop d'efforts, tous les éléments du mythe, conçu de la même manière en Égypte, en Grèce et à Sumatra.

Il serait facile de multiplier les comparaisons de ce genre; mais les trois exemples cités montrent assez que ce qui a eu lieu pour les mythes a pu et a dû avoir lieu aussi pour les contes, qui ne sont à l'origine que la mise en œuvre, par le narrateur ou l'aède, de mythes déjà combinés par le sorcier ou le prêtre. Voici, en conséquence, le critérium à adopter : lorsqu'un sujet de conte se retrouve chez les peuples d'une même race, il peut dériver, par emprunt, d'une souche commune ; lorsqu'un sujet de conte se retrouve chez des peuples de race différente, il peut provenir, sans emprunt, d'une conception identique.

II. — ORIGINES

Nous venons de constater deux traits importants de la littérature des contes, c'est-à-dire son extension et sa vitalité ; en négligeant ses attributs littéraires, tels que la simplicité, la candeur, l'enfantillage, attributs qui sont trop connus pour qu'on les rappelle et qui tiennent à l'état d'esprit déjà analysé de son public, il reste à déterminer son origine et à présenter sa définition.

Si le conte est très souvent un ancien mythe, comme il a été dit plus haut, en quoi est-il un mythe, et comme quoi est-il un ancien mythe ? La réponse à ces deux questions ne saurait être douteuse aujourd'hui.

En premier lieu, la littérature dont nous parlons doit être regardée comme mythique par la raison fort simple qu'on ne pourrait expliquer autrement ni sa naissance, ni sa nature. Rien ne vient de rien, et comme c'est dans la mythologie seule qu'on trouve l'analogie de l'absurde et du merveilleux qui sont le propre du conte, il est naturel et nécessaire d'expliquer le conte par la mythologie. Voici un exemple qui fera comprendre la corrélation signalée.

Il n'est personne qui ne connaisse, de nom bien entendu, le chapeau de Fortunatus, qui a la propriété de rendre invisible d'après nos contes européens. Ce chapeau a-t-il été inventé de but en blanc, par un pur caprice d'imagination, qui en aurait fait une sorte de création *ex nihilo* ? Il n'y a guère apparence : tout a sa cause en ce monde, le caprice comme le reste et le chapeau de Fortunatus comme le caprice. Cette merveilleuse coiffure n'a pas tellement de pouvoir qu'elle rende invisible jusqu'à son origine, qui n'a rien d'extraordinaire. Il existait en effet, dans la mythologie grecque, un certain casque de Pluton qui rendait invisible : Pluton peut se traduire par riche, et c'est ainsi l'équivalent exact de

Fortunatus. Son casque rendait invisible pour une raison bien simple ; c'est qu'il symbolisait ce voile de plomb qui s'étend sur la vue et la pensée quand on meurt et qu'on va disparaître de ce monde, ou, en d'autres termes, devenir invisible pour les vivants. Le casque de Pluton a donc sa raison d'être dans une métaphore très naturelle, que nous employons aussi dans notre langue quand nous disons un voile de mort ou le voile du trépas. Peut-être se rappellera-t-on ici un poème de V. Hugo, *le Voile*, dans lequel une femme arabe qui a levé son voile est tuée par ses frères pour ce motif. Elle dit en mourant :

Sur mes regards qui s'éteignent
S'étend un voile de trépas,

et ses frères lui répondent :

C'en est un que du moins tu ne lèveras pas.

Voilà, sous la forme la plus simple, le casque de Pluton des mythes et le chapeau de Fortunatus des contes.

La jolie nouvelle allemande de l'Homme qui a perdu son ombre trouve de même son explication dans une croyance ancienne. Cette croyance était qu'un homme mort n'a plus d'ombre, et, en effet, un corps couché et immobile ne projette plus, comme le fait un corps debout et en marche, ce simulacre animé de lui-même que les hommes primitifs confondaient avec l'âme. D'après les Grecs, tout homme ou tout animal qui entraît dans le temple du Jupiter arcadien, sur le mont Lycée, perdait son ombre et mourait dans l'année, ce qui veut dire, sans doute, qu'à une certaine époque on sacrifiait là tout être vivant qui pénétrait dans l'enceinte du temple : pour qui connaît le sens de la croyance, en effet, ce n'est pas la perte de l'ombre qui causait la mort, mais c'est la mort qui entraînait la perte de l'ombre. Voilà sur quels

fondements, peut-être inconnus de lui, Adalbert de Chamisso a composé une des œuvres les plus agréables de la littérature allemande.

Nous venons de remonter jusqu'aux temps homériques pour expliquer une nouvelle du commencement de ce siècle. Il faut aller encore plus loin et recourir au plus ancien livre de l'Inde, le Rig-Véda, si l'on veut savoir ce que signifie le Petit Chaperon rouge.

L'héroïne du conte est une petite fille à coiffure rouge, qui s'attarde à cueillir des fleurs dans les bois et qui est mangée par un loup. Les hymnes du Rig-Véda parlent aussi d'une jeune fille mangée par un loup et personnifiant l'Aurore. Le Petit Chaperon rouge est donc quelque chose comme l'aube du jour, ou si l'on veut la lumière du jour, à chapeau d'aurore, que le loup, c'est-à-dire la nuit, mange comme sa grand'mère, la vieille aurore de la veille.

Ainsi le conte a été un mythe à l'origine, mais à quel signe reconnaît-on qu'il n'est plus un mythe ?

Simplement à ceci qu'il n'est plus religieux, c'est-à-dire à ce qu'il s'est détaché de l'ensemble mythologique pour descendre dans une région inférieure, où s'atténuent de plus en plus ses anciennes relations avec les grands phénomènes naturels. C'est dès lors un mythe déchu, qui se souvient des cieux sans doute, mais qui en est tombé, et qui a par là même conquis une liberté d'allure favorable et indispensable à sa transformation ou à sa déformation, si l'on veut, dans le sens du roman : il est le roman primitif et rudimentaire.

Il ne devient pas le roman proprement dit, sans doute, car il est trop alourdi par ses origines pour rejeter l'absurde et le merveilleux qui le caractérisent ; mais il cesse clairement d'être le mythe, puisqu'il oublie dans ses héros le phénomène pour l'homme, et qu'il est entraîné ainsi à refondre ses éléments constitutifs pour donner à leur combinaison une apparence plus humaine et plus romanesque, mieux appropriée, en un mot, à un désir bien naturel, celui de tirer d'une

situation dramatique toute la somme d'émotions agréables qu'elle peut donner.

Il suit de là un fait nouveau et remarquable; c'est qu'il se forme, pour les besoins de ces nouveaux arrangements, une réserve d'incidents, de personnages ou même d'instruments, séparés désormais de tout support, et servant simplement de lieux communs à la littérature populaire ou enfantine dont ils font partie.

Ainsi, les coiffures qui rendent invisible, et les bottes de sept lieues, composent, avec bien d'autres objets, l'outillage des contes. Quant au personnel, si l'on peut employer ce mot, il comprend principalement, en Europe, d'abord les jeunes princesses ou endormies comme la Belle au bois dormant, ou persécutées comme la princesse Aurore, ou déguisées comme Peau-d'Ane, toutes héroïnes qui sont les images de la lumière ou de l'aurore cachées sous le nuage, sous l'horizon ou dans la nuit; viennent ensuite les princes libérateurs, reflets des héros atmosphériques ou solaires qui chassent tous les monstres et lèvent tous les voiles de l'obscurité; les petits héros habiles et industriels qui se glissent partout comme le Petit Poucet, et comme le vent dont il semble l'image, s'il est, ainsi qu'on l'a dit, analogue au Mercure grec, une des formes du vent; l'Ogre, toujours affamé comme l'enfer qu'il personnifiait jadis en Italie sous le nom presque identique d'Orcus; enfin les fées bonnes ou mauvaises qui président aux incidents et aux métamorphoses, parce qu'elles représentent à la fois et les Parques, auteurs de la destinée humaine, et les sorcières d'origine plus ancienne encore que les Parques, car elles remontent elles et leurs baguettes jusqu'à la période du fétichisme. Tous ces personnages à noms européens se retrouvent ailleurs sous des qualifications diverses, bien entendu, par exemple dans le magicien, le djinn, la ghoule, l'Avisé, le sultan et la favorite des contes arabes.

Un épisode emprunté au *Roland furieux* de l'Arioste, et

comparé à quelques mythes grecs, montrera avec netteté quelle est la part d'indépendance conquise par le conte.

L'Arioste, érudit comme l'étaient les poètes de la Renaissance, avait puisé beaucoup plus aux sources de l'antiquité classique qu'à celles du moyen âge, tout en choisissant ses emprunts avec un tact que bien d'autres poètes n'ont pas eu. Il s'est approprié de la sorte une foule d'éléments mythiques qui font de son poème un conte ancien autant qu'un roman de chevalerie.

C'est aux 8^e, 9^e et 10^e chants du *Roland furieux* que se trouve l'épisode dont il s'agit. L'Arioste y représente une de ses héroïnes préférées, Angélique, prisonnière dans une île du Nord, où existait la coutume d'offrir tous les jours une jeune fille en pâture à un monstre marin. Angélique est enchaînée au bord de la mer et le monstre s'avance pour la dévorer quand survient un paladin, Roger, monté sur un hippogriffe et armé d'un bouclier magique dont la splendeur aveugle et stupéfie. Grâce à son bouclier et à sa monture, le chevalier délivre la jeune fille. Nous n'avons pas de peine à retrouver ici le mythe grec de Persée et d'Andromède, introduit dans le poème comme hors-d'œuvre ou comme simple incident; mais que de changements apportés à l'ancien fond! Roger a une monture ailée et Persée n'en a pas : c'est Bellérophon, héros de Corinthe analogue au Persée d'Argos, qui monte Pégase pour combattre la Chimère, mais Pégase est un cheval, tandis que l'hippogriffe tel que le conçoit l'Arioste n'a du cheval que le fait de servir de monture, et appartient à la race des griffons septentrionaux à tête d'aigle, qui représentaient les vents du Nord, les aquilons.

Roger a un bouclier à l'éclat magique, tandis que Persée porte simplement la tête de la Gorgone, de Méduse, image de l'éclair qui aveugle et de la foudre qui pétrifie. La tête de la Gorgone ne se fixe sur un bouclier qu'avec la Pallas athénienne, déesse qui a parmi ses attributs celui de personnifier aussi la foudre et l'éclair. Enfin, Andromède est exposée à

Joppé, c'est-à-dire au midi, tandis qu'Angélique est exposée au nord, à l'imitation d'une autre héroïne des mythes grecs, l'Hésione troyenne, et la cause de la condamnation est empruntée aussi, non à la légende d'Andromède, mais à celle d'Hésione, avec des différences qui tiennent, d'une part au caractère un peu léger donné par l'Arioste à son poème, d'autre part, à la nécessité de relier l'aventure d'Angélique aux aventures environnantes, et notamment aux récits concernant la cour de Charlemagne.

Si nous examinions de même la propre légende de Persée, nous verrions qu'elle avait commencé aussi à se rapprocher du conte chez les Grecs, dès le temps d'Hésiode, et qu'elle s'était grossie d'éléments disparates étrangers à la conception primitive. Persée avait par exemple le casque de Pluton, qui le rendait invisible, et les talonnières d'Hermès, qui lui permettaient de voler. Ces talonnières, analogues à nos bottes de sept lieues, symbolisaient la course rapide du vent. Ni les talonnières ni le casque n'appartenaient à Persée : on les lui avait donnés sans qu'il en eût besoin, lui qui était un des demi-dieux de l'ouragan, pour expliquer ou pour s'expliquer comment un homme avait pu se soutenir dans l'air, puis aborder Méduse sans être aperçu par le regard du monstre, qui l'eût pétrifié.

On avait commencé à retoucher le mythe, signe qu'il était entré en dégénérescence.

Si le mythe de Persée tourne au conte et le conte de l'Arioste au roman, on vient de voir que, dans l'Arioste, le conte tourne aussi à l'histoire, ou du moins qu'il comporte une donnée vaguement historique, ayant le nom de Charlemagne pour centre.

Le caractère mixte du conte lui permet en effet de confiner à l'histoire, mais il ne le fait naturellement que dans sa mesure ; comme il ignore profondément les faits réels, il ne leur prend que ce qu'ils lui imposent, c'est-à-dire quelques situations assez éclatantes pour pénétrer jusque dans son

domaine et assez romanesques pour s'identifier avec les siennes, comme celle de la chevalerie. Quant aux rois ou aux empereurs dont il finit par adopter, non pas les exploits, mais les noms, il faut aussi que ces personnages, Salomon, Alexandre, Charlemagne ou Barberousse, soient assez illustres pour se confondre, dans l'imagination populaire, avec les héros ou avec les dieux.

Ainsi, pour résumer ce qui précède, le conte, cher aux enfants de tous les âges et aussi ancien que répandu, est d'ordinaire un mythe humanisé, ou une combinaison de mythes humanisés. En d'autres termes, c'est une donnée romanesque extraite d'éléments mythiques dont le sens est perdu et dont la forme est restée.

III. — LIMITES

Au fond, et en définitive, la véritable place du conte est entre le mythe et le roman. Presque aussi merveilleux que le premier, presque aussi humain que le second, il tire sa forme et son charme de cet état intermédiaire, entre ciel et terre, si l'on peut dire, qui le relie à deux de nos sentiments les plus puissants, la religion et la sympathie, et qui lui permet de toucher à la fois à presque tous les genres, sans s'attacher à aucun.

Dès qu'il admet un nouveau degré de développement, il perd son mobile équilibre et se transforme, ce qui lui arrive souvent, en vertu de sa nature un peu flottante. Mais cette facilité de transformation va nous révéler toute la puissance du conte, qui a par là donné naissance aux œuvres les plus diverses dans les littératures de tous les temps.

Renfermé en lui-même, il s'est montré, tour à tour, simple et naïf dans les différents patois populaires, plus raffiné dans les vastes recueils de l'Orient, comme les *Mille et une Nuits*, digne de La Fontaine dans le livre immortel de Perrault, et

aussi précieux pour les enfants que pour les archéologues dans le recueil des frères Grimm.

Dosé de façons différentes, il a produit ou abordé presque tous les genres littéraires qui relèvent de l'imagination. Avec l'addition de l'élément poétique, il est devenu une épopée sur la lyre d'Homère, l'*Odyssée*, et il s'est transformé en fantaisies exquises dans *La Tempête* de Shakespeare, par exemple, l'*Obéron* de Wieland, le *Lalla Rookh* de Moore et la *Fée aux Miettes* de Nodier. Avec l'addition de l'élément poétique et de l'élément superstitieux, il est devenu un cauchemar dramatique ou grandiose sous la plume d'Hoffmann et d'Edgar Poe. Avec l'addition de l'élément historique et héroïque, il est devenu le roman de chevalerie, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à l'*Amadis de Gaule*. Avec l'élément licencieux, il est devenu l'*Ane d'or* d'Apulée et toutes les œuvres plus ou moins avouables qui s'en inspirent. Avec l'élément moral, il est devenu la fable hindoue, grecque, latine et française, qui a immortalisé Ésope et La Fontaine. Avec l'élément satirique, si cher à notre caractère gaulois, il est devenu le fabliau des vieux trouvères. Avec l'élément satirique assaisonné d'érudition, il est devenu le *Gargantua* et le *Pantagruel*, ces débauches de savoir et de génie, où la Renaissance a donné la mesure du dévergondage de ses mœurs et de la profondeur de ses vues. Avec l'élément satirique et philosophique, il est devenu le conte du dix-huitième siècle, qui a mis en circulation tant d'idées puissantes sous des dehors frivoles. Aujourd'hui, enfin, où l'élément scientifique le pénètre, le conte subit encore une nouvelle transformation, qui indique à la vérité l'arrêt définitif de son développement, parce que le point de vue scientifique s'impose de plus en plus et que la science, n'admettant pas le merveilleux, ne peut le remplacer que par l'extraordinaire, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Dans ces conditions, le véritable conte, enfantin et primitif, ne sera bientôt plus qu'un objet d'étude, une partie de l'ar-

chéologie scrutée avec d'autant plus d'intérêt qu'elle reste dès maintenant le seul témoin et le seul dépositaire de choses à jamais disparues.

En effet, les différentes rédactions d'un même conte renferment, suivant les temps ou les lieux, et nonobstant l'immutabilité du fond, des détails très variés, très curieux, très intimes, très locaux et souvent uniques, sur les mœurs, les caractères, les croyances et les superstitions, tous détails dont la vérité naïve était comme exigée par l'auditoire spécial du conte. La chevillette et la bobinette fermant la porte de la mère grand, dans le Chaperon rouge, offrent un bon exemple des humbles particularités que l'on recueille dans le conte et que l'on ne trouve pas dans l'histoire. C'est grâce à cette richesse de détritrus qu'il roule dans son scin que le conte fournit maintenant à l'étude un sujet fécond et vaste, dont les principales lignes seulement sont arrêtées, mais qui attire de plus en plus l'attention et les recherches. L'exemple des frères Grimm a été suivi dans toutes les directions et surtout dans le champ indo-européen, qui nous est plus accessible que les autres. Sous le nom spécial de *Folk-lore*, ou tradition populaire, le conte en est arrivé à former le centre d'un véritable mouvement archéologique, ayant ses recueils et ses journaux, par exemple, en France, la *Mélusine*.

Cette curiosité empressée est assurément de mauvais augure pour le conte. On se hâte, parce qu'il va disparaître; mais du moins, avant de céder ainsi aux envahissements de la science partout où pénétrera la civilisation européenne, il nous aura laissé le meilleur de lui-même, qu'il contenait en germe dès le principe. Ce meilleur de lui-même est le roman, qui, dans le livre ou sur le théâtre, représente depuis longtemps l'élément humain du conte purifié de tout alliage, et qui est capable d'exprimer dans tous leurs détails toutes les possibilités de la vie, sans plus les faire, malheureusement peut-être, autres qu'elles ne sont. Si l'on peut et si l'on doit dire tout le mal possible du roman quand il est

mauvais, il a du moins le rare mérite, quand il est bon, de relever un peu notre âme trop souvent écrasée ou rabaissée sous les exigences et les compromis de tous les jours. N'est-ce pas en effet le roman qui sait, mieux que toute autre œuvre, ramasser et éclairer, en quelques types saisissants et en quelques situations dramatiques, les traits épars ou cachés de vertu, de grandeur et d'héroïsme, dont nos sociétés modernes sont moins dépourvues qu'on ne pourrait le croire ?

REMARQUES

SUR

DIFFÉRENTES QUESTIONS HISTORIQUES¹

M. le docteur Eisenlohr consacre aux tombes royales de Thèbes, dans l'avant-dernier fascicule de la *Zeitschrift*, une page du récit de son récent voyage en Égypte².

Il a visité le puits de Deir-el-Bahari, et il le croit en communication avec le n° 20 de la Vallée des Rois. Il a vu les Arabes mettre en vente différents objets qui lui semblent provenir d'une tombe royale, entre autres le portrait d'un prince Mentuzopešef, et il se refuse à voir dans cette tombe, qu'il croit nouvelle, le n° 19, regardé par lui comme l'hypogée du sixième fils de Ramsès III, le prince Mentuzopešef. Enfin, il a cherché au tombeau de Tauser le cartouche de Sėti II, que Champollion y a copié, mais, ne l'ayant pas vu, il conclut que Champollion a pris pour le prénom de Sėti II celui de l'usurpateur du tombeau, Setnext. M. Eisenlohr soulève ainsi des questions qui ont leur intérêt, et qui peuvent être ou résolues, ou tout au moins traitées dès maintenant : leur examen fait l'objet du présent mémoire.

1. Publié dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Alterthumskunde*, 1885, t. XXIII, p. 121-127. — G. M.

2. *Zeitschrift*, 1885, t. XXIII, p. 54-55. — G. M.

I

Séti II était-il contemporain de Tauser ?

M. Eisenlohr a passé ici à côté de la solution qu'il cherchait. Le cartouche-prénom de Séti II, Rāuserẖeperumeramen, ne se trouve pas, ou ne se trouve plus, au tombeau de Tauser, mais on voit encore là quelques traces du cartouche-nom de Séti II, Sétimerenptah.

A la troisième scène de la paroi gauche du premier corridor, le roi Siptah offre Ma-t à Isis, et dans son cartouche-nom propre, écrit Ptahmerensiptah, on distingue en outre les signes  et  disposés ainsi :



Le docteur Lepsius¹ a même vu, à la suite du signe , un second  presque confondu avec le déterminatif du premier nom de Ptah appartenant au cartouche de Siptah. Le même savant a noté sur la paroi d'en face (2^e scène), une lettre  engagée dans les dernières lettres du cartouche-nom propre de Siptah². Or, à la fin de la XIX^e dynastie, c'est dans le nom de Setimerenptah seul que figurent, à la même place, les lettres dont il s'agit. On ne peut donc voir là que Séti II.

Cette constatation et celle de Champollion se confirment et se fortifient mutuellement. Si l'un des cartouches de Séti II se trouvait deux fois au premier corridor de Tauser, à côté des deux seules représentations de Siptah qui existent dans le tombeau, il n'y a rien d'étonnant à ce que Champollion ait copié l'autre cartouche de Séti II au second corridor³. Il est inutile de supposer ici, comme l'a fait M. Chabas dans ses *Recherches sur la XIX^e dynastie*, une erreur de

1. *Denkmäler*, III, 206.

2. *Denkmäler*, III, 201 bis.

3. Champollion, *Notices*, t. I, p. 451.

gravure remplaçant *za-u* du cartouche-prénom de Setnext par *xeper-u* du cartouche-prénom de Sêti II. Le cartouche-prénom de Setnext est partout écrit dans le tombeau Rauser~~za~~usetepenrameramen, tandis que le prénom relevé par Champollion est beaucoup plus court : Rauser~~ze~~perumeramen.

La destruction va vite aux tombes royales, et il est impossible qu'un corridor presque entièrement dégradé du temps de Champollion¹ ne soit pas en plus mauvais état au bout de 55 ans. Dans ce corridor, aujourd'hui ruiné, figuraient le roi adorant Anubis, et les gardiens des 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e et 6^e portes du chapitre 145 du *Todtenbuch*. Chacune des portes était accompagnée d'un texte où entraient le nom du roi : c'est là sans doute, au début de la paroi de droite, que Champollion a lu le cartouche qu'il donne.

Si l'on veut savoir maintenant qui a régné le premier de Sêti II ou de Siptah, il n'y a qu'à examiner sur place quel est le cartouche qui a été surchargé à la troisième scène du premier corridor (paroi gauche). La vérification à faire et la conclusion à tirer sont aussi simples l'une que l'autre.

Le groupe d'hypogées auquel appartient la tombe de Tauser, c'est-à-dire les nos 13, 14 et 15, est véritablement très curieux au point de vue historique. Le n° 13, qui n'a pas été poussé loin, appartenait sans aucun doute au grand chancelier Baï, un Ramesside, protecteur de Siptah. Le n° 14, usurpé postérieurement par Setnext et creusé pour Tauser, porte au début les cartouches de Siptah et de Sêti II, comme on vient de le voir, tandis qu'à la fin Tauser, régnant seule, prend le titre royal complet, et ajoute à son premier cartouche celui que Lepsius a découvert sur la paroi gauche de la première salle à huit piliers, avant la voûte². Enfin, le n° 14, qui appartenait à Sêti II, Sétimerenptah, présente

1. Champollion, *Notices*, t. I, p. 450.

2. *Denkmäler*, III, 206, b.

au début des traces incontestables de surcharge dans les cartouches du Pharaon, qui sont superposés à d'autres cartouches où se lisait aussi le nom de Ptah.

II

Le quartier des Memnonia était-il en communication souterraine avec la Vallée des Rois ?

L'hypothèse de M. Eisenlohr relative à une jonction entre le puits de Deir-el-Bahari et le n° 20 de Bab-el-Molouk est très vraisemblable. Le prolongement en souterrain du tombeau de Sêti I^{er} et le long développement en demi-cercle des corridors du n° 20 ne s'expliquent guère que si l'on suppose aux anciens Égyptiens l'intention, plus ou moins bien réalisée, de mettre le quartier des Memnonia en rapport direct avec la Vallée des Rois.

On sait de bonne source que plusieurs tombes royales avaient des souterrains, entre autres les quatre pyramides qui communiquaient ainsi, d'après Hérodote¹, avec les quatre angles du Labyrinthe, monument dans lequel se trouvaient sans doute les temples funéraires des rois de la XII^e dynastie.

Le témoignage du *Papyrus Abbott*, au sujet de la tombe d'Aménophis I^{er} est aussi précis que celui d'Hérodote au sujet des pyramides du Fayoum :

« L'horizon éternel du roi Sorka, fils du Soleil, Amen-hotep, qui a 120 coudées de profondeur à sa chambre principale ; le long corridor qui en dépend est au nord de l'Aménophium du vignoble² » :



1. Hérodote, II, 148.

2. Traduction de M. Chabas, *Troisièmes Mélanges*, t. II, p. 60 ; cf. Maspero, *Une Enquête judiciaire*, p. 13.



Le fait que le couloir du tombeau d'Aménophis débouchait vers un Aménophium conduit à penser que cet Aménophium n'était autre chose que le temple funéraire du tombeau, tous les grands édifices de la rive gauche, à Thèbes, étant des temples funéraires. L'hypogée d'Aménophis I^{er}, creusé dans la montagne puisque sa grande salle avait 120 coudées de *profondeur*, n'était donc pas trop éloigné du quartier des temples, et il n'y aurait pas grande hardiesse à induire de là qu'il pourrait bien ne pas différer du n° 20 : il avait servi pour un temps de cachette aux principales momies royales de Deir-el-Bahari, ce qui conviendrait bien à un endroit situé entre la Vallée des Rois et le puits de Deir-el-Bahari, comme le n° 20.

L'excavation numérotée ainsi est creusée en effet d'après le plan des tombes royales, qui se divisent, lorsqu'elles sont un peu développées, en deux parties bien distinctes, formant comme un tombeau faux et un tombeau vrai. La première partie se compose de corridors qui aboutissent à une chambre originairement à puits (Aménophis III et Sêti I^{er}), et assez souvent accompagnée d'une ou de plusieurs salles à colonnes ; la deuxième partie s'ajuste à la première avec une déviation de l'axe du tombeau dans les anciennes tombes (Aménophis III et Sêti I^{er}), et se compose aussi de couloirs aboutissant à une ou à plusieurs salles.

Dans ce qu'il a de connu, le n° 20 reproduit cette disposition. Il comprend deux couloirs de début, une salle à puits,

et un nouveau couloir s'embranchant à droite d'après le plan de Lepsius¹ : la suite reste enfouie.

On remarquera que l'excavation présente, comme les autres tombes, dans les murs de son premier corridor, des trous carrés faits évidemment pour aider au transport du sarcophage ; si elle n'a pas d'inscriptions, la tombe d'Aménophis III, jadis décorée sur stuc, n'en a pas non plus, aujourd'hui, dans sa partie correspondante.

Enfin, les différences qu'on peut remarquer entre le n° 20 et les autres tombes, plus développées en largeur qu'en longueur, s'expliqueraient bien par le fait que la tombe d'Aménophis I^{er} est sinon la première, au moins l'une des premières qui aient été creusées dans la montagne par les Pharaons : de là des tâtonnements, avant d'arriver à la conception complète d'un plan, qui fut d'ailleurs aussitôt modifié qu'obtenu.

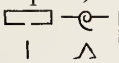
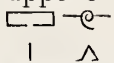
La preuve qu'avant Aménophis I^{er} les rois n'étaient pas ensevelis dans des grottes se poursuit jusqu'à la XII^e dynastie, avec la longue chaîne de pyramides qui va de Memphis au Fayoum, tandis que, de la XIII^e à la XVII^e dynastie, toutes les tombes royales mentionnées au *Papyrus Abbott* sont aussi dites pyramidales, ². L'hypogée d'Aménophis I^{er}, bien que compris dans le total de ces tombes, y reçoit seul le nom de Montagne de l'horizon éternel, l'une des désignations de Bab-el-Molouk d'après les graffiti de la vallée. Le changement dans le mode de sépulture remonterait donc au règne de ce Pharaon ou tout au plus au règne de son père, le fondateur de la XVIII^e dynastie, car les Taa et Kamès, qui terminèrent la XVII^e dynastie, avaient des pyramides, construites sans aucun doute

1. *Denkmäler*, I, 96.

2. *Papyrus Abbott*, p. 2, l. 1.

dans le quartier des Memnonia au milieu des tombeaux des particuliers, comme celles de la XIII^e dynastie¹.

Quand Aménophis I^{er}, par une conception hardie, prit la montagne elle-même pour pyramide, il ne voulut sans doute pas séparer son hypogée de son temple, la tombe égyptienne se composant essentiellement d'un puits et d'une chapelle, de sorte qu'il unit par un long souterrain le temple à l'hypogée, ce qui pourrait être aussi le cas pour l'édifice funéraire d'Hatšepsu, reine dont la tombe ne serait alors que le prolongement du temple de Deir-el-Bahari.

L'extension en longueur qu'Aménophis I^{er} dut donner à son tombeau concorde bien avec l'idée qu'on se faisait de l'hypogée royal, conçu comme un passage. Le *Papyrus Mayer A* du Musée de Liverpool, étudié par M. Goodwin², donne le nom général de , *the corridor-houses*, aux tombes de Ramsès II et de Sêti I^{er}, tout en désignant la dernière d'après son nom particulier de *tombe Quarante*, d'après M. Goodwin, à peu près comme on l'appelle aujourd'hui le n^o 17. M. Goodwin rapproche le  du , *couloir sacré*, et, en effet, un des graffiti hiératiques du tombeau de Ramsès IX donne, pour désigner l'extraction hors de la tombe, l'expression de *mise hors du sacré couloir*, .

En somme, que le n^o 20 soit ou non l'hypogée d'Aménophis I^{er}, il n'en est pas moins vrai que cet hypogée très profond, et prolongé en souterrain vers les temples de la rive gauche du Nil, ressemblait fort au n^o 20, ce qui appuie l'opinion de M. Eisenlohr qu'une communication cachée existait entre la montagne et la plaine.

1. *Papyrus Abbott*, p. 3.

2. *Zeitschrift*, 1873, p. 39, et 1874, p. 61-65.

III

*Le prince Ramsès Mentuherxepesef était-il fils
de Ramsès III ?*

M. Eisenlohr pense que les Arabes exploitent en ce moment une nouvelle tombe royale appartenant à l'un des Ramessides. Il n'y a là rien d'impossible. On ne connaît pas tous les hypogées royaux de la XX^e dynastie, et, de plus, quelques exeavations de Bab-el-Molouk restent inexplorées, entre autres les n^{os} 5, 12 et 21 ; à la place de cette dernière, dont la porte même est ensablée aujourd'hui, Belzoni indique sur son plan et dans son livre une exeavation étendue et décorée¹.

On remarquera toutefois, au sujet de la figure qui porte le nom de Mentuzopešef, qu'il y a plusieurs raisons pour qu'elle ne vienne pas d'une nouvelle tombe de Bab-el-Molouk. En premier lieu, ce personnage n'a pas le cartouche, et c'est par une exception rare, ainsi que pour des motifs particuliers, qu'un prince pouvait être enseveli au milieu des rois. Ensuite, la figure dont parle M. Eisenlohr (elle serait à examiner) peut fort bien provenir du tombeau n^o 19, où plusieurs portraits du possesseur, Ramsès Mentuherxepesef, sont masqués par un énorme tas de décombres qui a été déplacé, sans doute par Lepsius, depuis la visite de Champollion.

Une dernière observation à ce propos, mais assez importante, est que le prince du n^o 19 ne peut être identifié, comme on le croit pourtant et comme le dit M. Eisenlohr, avec un de ses fils de Ramsès III qui sont représentés à Médinet-Abou, tenant le flabellum à plume d'autruche qui

1. *Narrative of the Operations and recent Discoveries in Egypt and Nubia*, pl. 39.

a fait prendre par Hécatee, au Ramesséum, les fils royaux pour des juges¹.

Ici, deux objections se présentent.

Et d'abord, un simple coup d'œil jeté sur le portrait du prince figuré au n° 19, et sur le portrait de Ramsès III d'après son tombeau², montrera que ces deux œuvres d'art appartiennent à des époques bien différentes. Si au contraire on compare le profil tout sémitique du prince avec celui de Ramsès IX³, on sera frappé de la ressemblance; mais les analogies ne se bornent pas là quand on examine les tombeaux de ces deux derniers personnages, les n°s 6 et 19.

Leur entrée a été conçue dans de vastes proportions, la stue qui revêt leurs murs est d'une blancheur et d'une finesse remarquables, les dieux thébains Ammon et Khons y figurent, on y remarque une même tendance, dans les textes ordinaires, à un remaniement du système graphique, tendance visible seulement, aux tombes antérieures, dans certaines compositions d'origine ou d'allure archaïques, qui donnent les curieuses variantes  pour *Osiris*,  pour *Isis*,   pour  ,  pour  ,  pour *Atum*, etc. Puis, ce qui est encore plus caractéristique, l'entrée de deux couloirs est flanquée, dans ces deux tombes seulement, de portes non décorées peintes sur les parois, et il se trouve sur ces portes des inscriptions en hiératique, ou analogues, c'est-à-dire le chapitre 123 du *Livre des Morts* (n° 19) et le début du chapitre 130 (n° 6), ou identiques, c'est-à-dire le texte des quatre *thâsi-u*,     .

1. Diodore de Sicile, I, 48.

2. *Denkmäler*, III, 215 et 216; cf. Prisse d'Avennes, *L'Art égyptien*, planches.

3. Rosellini, *I Monumenti dell' Egitto e della Nubia*, t. I, pl. 8, n° 31.

Rien de cela ne se voit au tombeau de Ramsès III; or, la décoration et le plan des tombes royales s'étant modifiés de règne en règne, une certaine concordance d'ensemble et surtout de détails ne peut appartenir là qu'à des monuments contemporains l'un de l'autre. C'est évidemment pour ce motif que le docteur Lepsius rattachait avec toute raison à l'époque de Ramsès III cette reine Titi que plusieurs savants se sont obstinés à confondre avec la reine Taia de la XVIII^e dynastie. Champollion avait bien remarqué aussi, dans la Vallée des Reines, l'analogie de style qu'ont entre elles et avec Médinet-Abou les tombes de certaines princesses¹.

Ramsès IX serait un des fils de Ramsès III, comme le croit M. Erman², que l'hypogée du premier n'en manifesterait pas moins une autre époque de l'art que l'hypogée du second. Or, si Ramsès Mentuherpešef était encore un fils du fondateur de la XX^e dynastie, mort du vivant de son père, son tombeau ressemblerait certainement à celui de Ramsès III et non à celui de Ramsès IX.

Arguer maintenant que le prince aurait pu mourir au temps de Ramsès IX, tout en étant le fils de Ramsès III, serait se heurter directement à la seconde objection, plus forte encore que la première : c'est qu'il est impossible que le prince soit fils de Ramsès III.

Le Mentuzopešef de Médinet-Abou était au moins le sixième fils du Pharaon³, tandis que le prince Mentuherpešef du n^o 19 était le fils aîné et l'héritier présomptif d'un roi, ce qui explique pourquoi il a pu se préparer une sépulture dans la Vallée des Rois, en prévision de son propre règne. Les inscriptions de son hypogée, qui le nomment toujours , le disent :

1. *Notices*, t. I, p. 395 et 396.

2. *Die Söhne Ramses III*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 60-61.

3. Erman, *Die Söhne Ramses III*, *ibid.*, p. 60-61.

Ainsi, sur la parenté du prince jadis enseveli au n° 19 comme sur l'absence du cartouche de Sêti II dans l'hypogée de Tauser, il est impossible de partager l'opinion de M. Eissenlohr; mais, relativement à l'existence d'une ancienne communication entre Bab-el-Molouk et les Memnonia, les conjectures du savant égyptologue sont par contre fort acceptables.

Paris, le 30 octobre 1885.

LES FOUILLES DE M. NAVILLE A PITHOM¹

L'EXODE, LE CANAL DE LA MER ROUGE

M. Naville devait exposer le résultat de ses fouilles en Égypte dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, mais d'importants travaux l'ont empêché de donner suite à ce projet, et maintenant l'ouvrage où il présente le tableau détaillé de ses découvertes en 1883 vient de paraître; il devient donc possible, comme l'a pensé M. le Directeur de la *Revue*, de suppléer au compte rendu de M. Naville par l'analyse de son livre, *The Store-City of Pithom and the Route of the Exodus*.

I

La Société anglaise *The Egypt Exploration Fund* a entrepris la grande tâche d'explorer l'orient du Delta, avec le désir de résoudre le problème de l'Exode; elle a chargé des fouilles à faire le savant égyptologue genevois, et il est inutile d'ajouter qu'elle ne pouvait choisir mieux.

M. Naville n'a pas seulement le goût des recherches, il a l'instinct des découvertes; à ce point de vue, c'est assurément l'égyptologue qui aura rendu de son propre chef, et

1. Publié dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1885, p. 302-326. Tirage à part de cinquante exemplaires. — G. M.

sans secours étrangers, le plus de services à la science des religions. On lui doit aussi les *Textes du temple d'Edfou, relatifs au Mythe d'Horus*, composition rassemblant une foule de légendes locales dans le cadre à demi épique d'un voyage divin; la *Litanie du Soleil*, où s'affirme de la façon la plus nette le panthéisme officiel du Nouvel Empire; enfin le Conte déjà célèbre de *la destruction des hommes par les dieux*, extrait, comme la *Litanie solaire*, des hypogées royaux, et montrant, par un exemple qui s'ajoute à bien d'autres, avec quelle persistance s'imposait aux premiers peuples civilisés l'idée d'un grand cataclysme ancien, placé sur les limites de l'histoire et de la préhistoire.

En dehors de ces publications d'initiative privée, M. Naville a entrepris en 1875, conformément au désir exprimé par le Congrès des orientalistes, une édition du *Livre des Morts*, destinée à réunir les différentes versions ou variantes que présente le grand recueil funéraire de l'Égypte à l'époque thébaine. Cette œuvre immense, qui a nécessité de longues recherches dans les principaux musées, va bientôt paraître et apporter, par conséquent, une foule de révélations sur l'écriture, la langue, les idées et les croyances du peuple égyptien.

Préparé de la sorte à l'examen et à la comparaison des documents et des monuments, M. Naville pouvait accepter avec une entière compétence la difficile mission qui lui était proposée.

II

Les nouvelles fouilles dans le Delta eurent lieu pendant l'hiver de 1883, à partir du mois de février, vers le point central de l'isthme et du canal de Suez, c'est-à-dire à quelque distance d'Ismâïliah. De Tell-el-Kébir à cette dernière ville s'étend l'Ouadi-Toumilat, vallée que suivent côte à côte non seulement le chemin de fer et le canal d'eau douce allant

de Zagazig vers Ismaïliah et Suez, mais encore les deux anciens canaux, toujours reconnaissables, qu'on appelle le canal de l'Ouadi et le canal des Pharaons; c'est dans l'Ouadi-Toumilat, entre les anciens canaux et le nouveau, que s'élève, à plusieurs kilomètres d'Ismaïliah, la butte de décombres qui était comme désignée d'avance aux premières fouilles. En effet, le monolithe d'où elle tire son nom actuel de Tell-el-Maskhoutah, la colline de la Statue, représente Ramsès II entre deux divinités, Toum et Ra, et le D^r Lepsius avait vu là l'indice d'un temple dédié au Pharaon, de sorte que la ville ruinée n'aurait été autre que la ville de Ramsès bâtie avec Pithom par les Hébreux, d'après l'*Exode*. Corroborée en apparence par la découverte faite en 1876, au même endroit, de quelques monuments au nom de Ramsès II, l'opinion du D^r Lepsius avait été adoptée par la majorité, mais non par la totalité des savants; M. Brugsch, auteur ou plutôt rénovateur d'une théorie de l'Exode, plaçait au contraire Ramsès à Tanis, et M. Chabas l'identifiait avec Péluse.

Il y avait donc là une vérification d'autant plus intéressante à tenter qu'on était sur le terrain de l'Exode, et que le site paraissait assez riche en ruines pour suggérer quelques conclusions instructives.

Outre le monolithe de Ramsès II, les membres de la Commission d'Égypte avaient déjà signalé à Tell-el-Maskhoutah, alors Tell-Abou-Keyched, plusieurs blocs de grès et de granit couverts d'hiéroglyphes. Plus tard, en creusant le canal d'eau douce, on avait déterré là des momies contenues dans des jarres et un grand nombre de sarcophages en calcaire, dont quelques-uns étaient sculptés en forme de momies. De plus, en 1876, pendant les derniers travaux nécessités par le percement de l'isthme, on avait mis à jour, près du monolithe, les monuments dont il a été parlé plus haut, c'est-à-dire un monolithe semblable au premier, deux sphinx en granit noir aux cartouches de

Ramsès II, un naos en grès rouge du même règne, contenant une sorte de sphinx à tête humaine, une stèle de Ramsès II en granit rouge, couverte d'un texte malheureusement banal, et pareille à une autre stèle trouvée près de là depuis longtemps, enfin, deux fragments de statuettes en granit noir, l'une d'un personnage dont il ne reste que le surnom, qui la date, Raneferab-nebpehti (Raneferab est le prénom de Psammétik II), l'autre d'un prêtre de l'endroit, *l'Anhaou qui habite l'horizon de Toum de Thoukou, le nourricier de Harsamtaoui* (le jeune dieu du temple).

M. Naville reprit les fouilles du côté où avaient eu lieu celles de 1876, à l'angle sud-ouest d'une vaste enceinte rectangulaire encore visible par places, faite de briques crues, et contenant le Tell ou butte des décombres que signale le nom de l'endroit. Il constata que les monolithes et les sphinx déjà connus marquaient l'avenue d'un temple à l'entrée de l'enceinte, que le naos trouvé plus loin correspondait au sanctuaire du temple, et que l'édifice tout entier n'occupait qu'une faible partie du rectangle. Cet édifice, d'ailleurs, n'avait pas été achevé, à en juger par les pierres à demi taillées, l'une par exemple en stèle, l'autre en statue, qui jonchaient encore le voisinage du sanctuaire. Il formait, comme la grande enceinte qui l'enveloppe, un rectangle entouré de murs extérieurs en briques. Ses murs intérieurs étaient faits d'un calcaire friable dont il ne reste plus que de menus débris, où apparaissent çà et là des traces d'héroglyphes; ses parties conservées, comme le naos, les sphinx, etc., et quelques blocs transformés plus tard en meules ou en mortiers, ont généralement pour matière soit le granit rouge ou noir, soit une sorte de grès rouge.

Le temple une fois reconnu et délimité, M. Naville dirigea les recherches vers l'angle nord-est du grand carré, et rencontra ainsi un groupe étendu de singulières constructions, entièrement recouvertes par le sable. Ce sont de nombreuses chambres rectangulaires, sans communication

les unes avec les autres, destinées à n'être accessibles que par le haut, et formées de murs épais solidement construits en briques crues, qu'un peu de mortier relie entre elles. M. Naville, ayant désensablé deux de ces chambres, observa qu'un peu au-dessus du fond chaque mur était percé de trous correspondants où l'on avait enfoncé des poutres, que chaque chambre avait une niche à égale hauteur, et que les murs avaient été enduits de plâtre blanc à leur partie supérieure. A la basse époque, pour niveler le sol et asseoir un camp, les Romains remplirent toutes les chambres avec des briques, du sable, de la terre, des débris de calcaire, etc. M. Naville y trouva la tête et le buste d'une belle statue en granit noir, représentant un roi assis, probablement un Bubastite (XXII^e dynastie), et un fragment de pilier en calcaire du règne de Nectanébo I^{er} (XXX^e dynastie), orné de scènes d'offrande au dieu Toutm, et entièrement doré sur une de ses faces. Cet assemblage de chambres était évidemment un groupe de magasins ou de greniers, renfermés avec le temple dans la grande enceinte comme dans une forteresse.

Les magasins ont été envahis autrefois, du côté de l'est, par les maisons de la ville romaine qui s'étendait autour de la grande enceinte. M. Naville, qui a poussé ses fouilles jusqu'au nouveau canal d'eau douce dans l'espoir de rencontrer la nécropole, n'a trouvé là que de petites briques crues, des monnaies de cuivre, des fragments de pierre dure convertis en mortiers, des poteries brisées ou intactes, coupes, cruches ou grandes amphores, enfin une sorte d'édifice d'un genre à part, consistant en deux masses de briques qui imitent à peu près un pignon et qui recouvrent un puits où des os d'homme, des os de chien et des arêtes de poisson étaient mêlés à quelques amulettes de petite dimension.

En négligeant divers objets de médiocre importance, parmi lesquels se trouve toutefois une base de statue aux deux cartouches d'Arsinoé Philadelphie, et des fragments de corniches en calcaire où le nom d'Osorkon II a été peint

en rouge, les principaux monuments découverts en 1883 dans l'emplacement ou le voisinage du temple sont, d'après l'ordre chronologique suggéré par M. Naville :

1. Un épervier de granit noir (emblème d'Horus) avec le cartouche de Ramsès II.

2. Un fragment de grès rouge appartenant au naos, déjà connu, du temple : on y lit les cartouches de Ramsès II, le nom géographique de Thoukou et le titre divin de *Maître de Thoukou*.

3. Une pierre calcaire à trois faces gravées, où figure un roi adorant un Horus à pschent dont la figure est détruite, — tenant l'arc et la massue, — et traînant un prisonnier par les cheveux ; le bas des cartouches royaux existe encore, mais semble indéchiffrable à M. Naville, qui conjecture que le monument pourrait être de la XX^e dynastie.

4. Un petit fragment de stèle en granit noir, où deux déesses reçoivent les offrandes du roi Sheshonk I^{er}, de la XXII^e dynastie.

5. Une statue en granit rouge, représentant un homme assis, le lieutenant d'Osorkon II (XXII^e dynastie), le lieutenant de Thoukou, le grand inspecteur du palais, le bon commémorateur de Pa-Toum-neb-An (c'est-à-dire du temple de Toum, le maître d'An), Ankh-renp-nefer.

6 et 7. Un fragment d'une statue d'homme et un fragment d'une statue de femme, qui avaient été érigées ensemble, comme leur ressemblance générale l'indique, et que M. Naville croit de la XXVI^e dynastie. L'homme est dit l'Anhaou, le supérieur de la production de l'offrande (mes uten), l'intendant du magasin (mer ar), le scribe du temple de Toum de Thoukou, le prophète d'Hator dame d'An, le prophète Pe-mes-hes-t. Le nom et le titre de la femme manquent, mais les quelques hiéroglyphes qui restent sur la statue montrent qu'elle appartient à une famille d'Anhaou (classe de prêtres locaux), et mentionnent Horsamtaoui, l'un des dieux de la ville.

8. Une statue en granit noir, représentant un homme assis qui tient un Osiris dans un naos, le noble héritier de Sapt, maître de l'Orient (Horus, dieu du nome Arabique), le chef des prophètes de Tum, le prophète supérieur de Thoukou, le Keb-aa (ou Ma-aa, titre inconnu, peut-être *la grande confiance*, d'après une interprétation de M. Chabas¹) de Pa-Toum et de Bast ou Bubaste, Aak, contemporains peut-être de Nectanébo I^{er} (XXX^e dynastie). Ce monument donne, dans une prière adressée à la classe sacerdotale par le défunt, le titre complet de certains prêtres locaux, *An-haou ounti* (probablement *le portier géant*, par allusion à quelque légende).

9. Une stèle ptolémaïque, de quatre pieds de haut sur trois de large, qui a été trouvée près de l'endroit où était le naos, et qui est la pièce capitale de la découverte. Ptolémée II Philadelphie, son auteur, y est représenté trois fois en adoration, d'abord devant Toum, le grand dieu de Thoukou-t, Osiris, le maître de Ro-Ab (l'Arabie?) qui habite Pi-Keheret, Horus, Hator ou Isis, et la reine Arsinoé en déesse, avec deux cartouches, — ensuite devant Toum, Hator et Arsinoé, — enfin devant un roi divinisé, qui est évidemment Ptolémée I^{er}, le chef de la dynastie. Le texte, malheureusement peu lisible et peu éclair, mentionne l'achèvement et la dédicace de Pi-Keheret, du temps de Toum, le grand dieu immortel de Thoukou; il parle aussi de chevaux amenés de To-neter (l'Arabie), de Pa-Toum, des bienfaits du roi qui a arrosé les sables au moyen du grand canal oriental de l'Égypte, et d'un voyage du roi en compagnie d'Arsinoé, l'an XII, voyage pendant lequel furent fixés certains revenus du temple, en nature et en argent; puis il ajoute que le roi vint au port de Kemour-ma; qu'il fonda (?) une grande ville au nom de sa sœur; qu'un sanctuaire contenant les statues des dieux Philadelphes fut élevé en l'honneur de la

1. Chabas, *Troisièmes Mélanges*, t. II, p. 282.

reine et que la dédicace en fut faite par les prêtres de Toum; que le roi envoya son premier général de Kemourma au pays des Nègres par la mer Rouge; que le général franchit le lac du Scorpion (dans le 8^e nome) et fonda (en Éthiopie) une ville au nom du roi, sans doute Ptolémaïs Thérôn, et ramena un grand nombre d'éléphants qui furent transportés par le canal de l'Orient; en outre, qu'après ces choses, le roi honora Apis et Mnévis, les taureaux sacrés, et les réunit pendant quelque temps. La stèle se termine par l'indication d'un revenu annuel de 950 *argentei*, alloué au sanctuaire de Pi-Keheret, sur les impôts de la ville (par maison comme par habitant), par la mention des revenus de même provenance alloués à tous les temples de l'Égypte, la vingtième année du règne, sur le pied de 90.000 *uten* d'argent, taxe des maisons, et de 660.000 *argentei*, taxe des habitants, enfin, par ce renseignement, que le roi fit la dédicace du temple de Toum le jour anniversaire de son couronnement, qui devint le jour de fête de la ville.

10 et 11. — Deux inscriptions latines. La première, gravée sur un fragment de porte voisin du monolithe, finit, après cinq signes peu lisibles, par :

POLIS
ERO
CASTRA.

L'autre, qui porte les noms de Maximien et de Severus, empereurs, ainsi que de Maximin et de Constantin, Césars, indique une distance de neuf milles entre Hero et Clusma :

ABEROINCLYSMA
M VIII (H)

III

Lorsqu'on ne connaissait encore d'Abou-Keyched ou Tell-el-Maskhoutah que le monolithe de Ramsès II, assis entre Ra et Toun, M. Chabas, dans un remarquable mémoire sur lequel il eut le tort de revenir, avait conclu, de ce que Toun est le dieu principal du groupe, qu'il était le dieu principal du temple : il y avait là un Pa-Toun, et il ne fallait pas chercher Pithom ailleurs. Avant les fouilles, M. Naville avait conclu de même sur le simple vu des objets découverts en 1876. Depuis les fouilles, le doute n'est plus permis.

Des neuf monuments pharaoniques qui viennent d'être énumérés d'après l'ouvrage de M. Naville, cinq, c'est-à-dire tous ceux qui contiennent quelques indications géographiques, mentionnent la région de Thoukou-t; de ces cinq derniers, deux mentionnent la localité de Pa-Toun, et quatre le dieu Toun, qui était la grande divinité de Thoukou-t, d'après les monuments d'Aak, de Pe-mes-hes-t et de Philadelphie. Il s'agit donc bien de Thoukou ou Thoukou-t, ainsi que du culte de Toun, et l'on sait depuis longtemps que le mot Thoukou-t, qui s'emploie tantôt comme nom de contrée, tantôt comme nom de ville, a pour variante, dans le dernier cas, le mot Pa-Toun.

Thoukou-t était le nom vulgaire, et Pa-Toun, ou quelquefois Ha-Toun, le nom sacré de la capitale du huitième nome, dans la Basse Égypte. On avait déjà, par les listes géographiques, plusieurs renseignements sur le huitième nome, sur sa capitale, ses sanctuaires Pa-Toun et As-Keheret ou Pi-Keheret, sa consécration au dieu Toun, ses prêtresses, ses arbres et ses serpents sacrés, son port Kharma, son lac Sha-serek (l'étang du Scorpion), son territoire d'An ou An-t, et sa proximité de la frontière; un des papyrus Anastasi relate la permission donnée aux chefs arabes d'Atouma,

l'an VIII de Ménéptah I^{er}, de venir au fort du roi, à Thoukou, vers les étangs de Pa-Tum de Ménéptah de Thuku, pour nourrir leurs troupeaux à la grande ferme du Pharaon¹. On possédait ainsi la description, mais on ignorait la situation du huitième nome (et il en est encore ainsi pour plusieurs nomes de la Basse Égypte). Tout change, grâce aux fouilles de M. Naville. Le huitième nome ne peut plus côtoyer le lac Menzaléh, comme le croyait M. Brugsch, et une grande découpure de la topographie encore flottante du Delta se fixe et se précise immédiatement, autour du site de Tell-el-Maskhoutah.

Voici les conséquences que M. Naville tire de sa découverte :

Au point de vue de la géographie, — Thoukou-t est Soucoth de la Bible, comme l'avait déjà constaté M. Brugsch. Pa-Toum est Pithom de la Bible, le Patoumos arabe d'Hérodote, et non le Thou, Tohu, Thoum, etc., de l'itinéraire d'Antonin. Pi-Keheret, le sanctuaire osirien ou le Sérapéum de la capitale, est Pi-Halhiroth de la Bible. Ero ou Héroopolis (la ville des magasins, en égyptien *ar-u*) est le nom grec de Pithom. Kemour-ma est un port de Kemour, qui est le lac Timsah. Atouma, pays voisin d'un étang salé nommé Kemour d'après le *Papyrus n° 1 de Berlin* (XII^e dynastie), n'est pas Édom, mais la lisière arabe du lac Timsah (encore fréquentée aujourd'hui par la tribu des Éthamis)². Les Tenu, qui, d'après le *Papyrus n° 1 de Berlin*, formaient une tribu d'Atouma, sont les Dancon de Pline, dont le port était joint aux lacs Amers par un canal. An-t est le Aent ou golfe Héroopolite du même auteur. Enfin, Arsinoé, appelée aussi Cléopatris, est Clusma, l'ancien port de la mer Rouge, et, comme Clusma se trouvait à neuf milles d'Héroopolis, d'après la deuxième inscription latine, la mer

1. *Papyrus Anastasi VI*, 4.

2. F. de Lesseps, dans P. Merruau, *L'Égypte contemporaine*, p. 342.

Rouge se serait étendue, au temps de la domination romaine, jusqu'aux environs de Tell-el-Maskhoutah, e'est-à-dire jusqu'à Ismailiah et au lac Timsah. Au point de vue de l'Exode, — tout le début de l'itinéraire des Hébreux s'explique maintenant, bien qu'on ne sache pas encore avec certitude où placer la contrée de Ramsès, que la *Genèse*¹ assimile à Gessen, e'est-à-dire à Héroopolis dans le pays de Ramsès, d'après la version grecque, et, d'après la version eopte, à Pithom, dans le pays de Ramsès. Les Hébreux partirent de Ramsès, ville et région assez rapprochée de Pithom, comme on vient de le voir, et située peut-être à l'un des bouts du canal dont Pithom occupait l'autre bout². Leur deuxième station est à Succoth, c'est-à-dire à Pithom; leur troisième à Éthnam, dans le désert, c'est-à-dire au pays d'Atouma, et leur quatrième, à la suite d'un retour en arrière, devant Pi-Hahiroth, entre Migdol et la mer, en face de Baal-Tséphon, e'est-à-dire près du quartier ou faubourg de Pithom nommé Pi-Kaheret, dans le voisinage d'un sanctuaire arabe (Baal-Tséphon) et d'une citadelle égyptienne, Migdol, nom donné souvent aux forteresses pharaoniques de l'isthme.

Au point de vue de l'histoire, — le fondateur de Pithom est Ramsès II, conformément au récit biblique, d'après lequel les Hébreux bâtirent Ramsès en même temps que Pithom, et par conséquent Ramsès II est le Pharaon de l'oppression, ce qui maintient l'Exode sous Ménéptah I^{er}. Après Ramsès II, les Bubastites de la XXII^e dynastie, notamment Sheshonk I^{er} et Osorkon II, embellirent ou fortifièrent Pithom, ainsi que le premier Pharaon de la dernière dynastie nationale, Nectanébo I^{er}. Il est à remarquer que ce sont les mêmes noms royaux qu'on retrouve vers l'autre extrémité du canal, dans les ruines de Bubaste. Ptolémée II fit pour le huitième nome presque autant que Ramsès II

1. *Genèse*, XLVI, 28, et XLVII, 6 et 11.

2. Lepsius, *Chronologie der Ägypter*, p. 358.

lui-même ; il y vint plusieurs fois, il y rétablit le canal de la mer Rouge, il y fonda la ville d'Arsinoé pour favoriser le commerce avec les régions les plus lointaines de l'Éthiopie et de l'Arabie, il y institua le culte de sa sœur Arsinoé (considérée sans doute comme une divinité égyptienne légitimant les droits des Ptolémées à la couronne), et il y acheva le temple de Pi-Kaheret. Moins soucieux du culte, les Romains ne songèrent qu'à fortifier Pithom et en firent un camp, *Ero castra*, pour l'installation duquel ils détruisirent le temple de Toum et ensablèrent les greniers des Pharaons.

IV

Tel est le résultat des recherches de M. Naville. Plein de faits groupés avec une clarté parfaite, et discutés avec une haute compétence, le livre *The Store-City of Pithom and the Route of the Exodus* atteint complètement son but, puisqu'il détermine, avec autant de précision que faire se peut, et le début de l'itinéraire et l'emplacement de la ville.

Mais ces deux points ne sont pas les seuls que l'ouvrage de M. Naville signale à l'attention. On a vu qu'il touche aussi d'une manière plus ou moins directe, suivant les hasards des fouilles et des trouvailles, à différentes questions sur lesquelles il fournit presque toujours de précieux renseignements. Il serait difficile autant que délicat de revenir ici sur l'étude serrée que M. Naville a fait de toutes ces questions : toutefois deux sujets, en quelque sorte centraux, auxquels ramènent les déductions et les documents du livre, ont trop d'importance pour qu'on ne les examine pas de nouveau à la lumière des récentes découvertes. Il s'agit, en effet, du synchronisme égyptien de l'Exode et du percement ancien de l'isthme.

V

Relativement à l'époque de l'Exode, deux opinions sont en présence, la plus ancienne rapportant le fait au règne de Ménéptah I^{er}, et la plus récente à des règnes postérieurs. La première théorie invoque la construction de Pithom et de Ramsès sous un Pharaon qui ne peut être qu'un Ramsès, — le très long règne de ce souverain qui ne peut être que Ramsès II, père du Pharaon de l'Exode, puisque c'est le seul Ramesside ayant régné très longtemps; — enfin le témoignage de Manéthon, qui place l'Exode sous le fils de Ramsès II. M. Chabas, à la vérité, n'a pas tenu compte du récit de Manéthon¹, accepté par MM. Lépsius et de Rougé, mais il a signalé d'autre part quelques textes égyptiens, d'après lesquels certains étrangers, nommés Aperî-ou, travaillaient aux constructions de Ramsès II.

La seconde théorie, qui a obtenu assez de vogue pour pénétrer jusque dans les ouvrages anglais de vulgarisation², s'appuie sur ce fait que l'affaiblissement de l'Égypte s'accrut surtout vers la fin de la XIX^e dynastie, époque à laquelle eut lieu une invasion syrienne.

La découverte de Pithom donne un poids nouveau à la première théorie, en faveur de laquelle il ne semble pas, d'ailleurs, qu'on ait épuisé tous les arguments à fournir : ces deux considérations rendent possible de revenir sur le sujet.

Ramsès II fut le grand Pharaon de l'Égypte, mais on sait ce que coûtent les règnes glorieux, et Ménéptah pourrait bien avoir reçu de son prédécesseur une armée déjà affaiblie et un trésor déjà amoindri.

1. Chabas, *Recherches sur la XIX^e dynastie*, p. 111-113 et 158; cf. Robiou, *Le Système chronologique de M. Lieblein*, p. 20-22.

2. Watkins, *Popular History of Egypt*, p. 269-270.

En effet, l'invasion de Libyens et d'insulares qui assaillit l'Égypte l'an V de Ménéptah I^{er} désorganisa certainement le pays jusqu'au sud du Delta, où les Barbares avaient atteint Prosopis. La grande inscription hiéroglyphique qui raconte leur défaite montre et dit que l'Égypte fut éprouvée alors comme au temps des Pasteurs² :

« L'abattement s'était fait dans les terres arrosées par le Nil ; elles voulaient se soumettre à l'ennemi qui avait violé toutes les frontières du pays, les armes à la main.

» (Mais le roi..... prit des mesures) pour protéger Héliopolis, la ville de Toum, pour défendre Memphis, la forteresse de Tonen, et pour remettre en état ce qui était désorganisé.

» (Il établit des postes) devant Pa-Baris, aux environs du canal Shakana, au nord de l'étang d'Horus (d'après M. Brugsch³, le canal Miti, du nome Héliopolite),

» (sur un terrain) non cultivé qu'on avait laissé en pâturages à cause des Barbares. Cet endroit était infesté dès le temps des ancêtres.....

» Vous tremblez comme des oies, dit le roi à ses officiers, et vous ne savez pas ce qu'il est bon de faire ; on ne répond pas

» (à l'ennemi, et l'Égypte) désolée est abandonnée aux incursions de toutes les nations ; les Barbares dévastent ses frontières ; des révoltés la violent chaque jour ; tout le monde pille.

» Les ennemis dévastent nos havres mêmes ; ils pénètrent dans les campagnes de l'Égypte ; le Nil les arrêtera-t-il ? Ils demeurent des jours et des mois ; ils s'établissent

» (dans le pays). Il est arrivé qu'ils sont parvenus jusqu'aux montagnes du pays d'Outi, qu'ils ont ravagé le pays de

1. Cf. Maspero, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1883, p. 65.

2. Chabas, *Recherches sur la XIX^e dynastie*, p. 84-89.

3. *Histoire d'Égypte*, 2^e édition, p. 141.

To-ahou (il s'agit des oasis) en exacte analogie (de ce qui s'est passé) dès les rois appartenant à d'autres temps, aux époques inconnues.....

» On n'avait pas vu cela au temps des rois de la Basse Égypte, lorsque le pays d'Égypte leur appartenait et que le fléau se tenait debout,

» à l'époque des rois de la Haute Égypte. On n'avait pas pu les repousser alors. Cet état de choses dura (jusqu'à ce que les dieux fussent touchés) de l'amour de leur fils et qu'ils voulussent que l'Égypte fût gouvernée par son seigneur, *afin de restaurer les temples de l'Égypte selon les prescriptions de la valeur divine pour la suite des années*¹. »

Cette dernière phrase, dont on n'a peut-être pas signalé l'importance, rattache indirectement l'invasion des Libyens à la sortie d'Égypte, telle qu'elle est racontée dans la version indigène qui fut connue d'Hécatee d'Abdère², recueillie par Manéthon, et imitée plus tard, d'une manière fautive ou burlesque, par Chérémon et Lysimaque.

Le fils de Ramsès II, Aménophis (c'est-à-dire Ménéptah I^{er}, appelé dans les listes Aménophis, Aménoptah, Aménéphthis, etc.), voulut voir les dieux comme l'avait fait un de ses prédécesseurs, Horus, et consulta, à ce sujet, un sage nommé Aménophis, fils de Paapios. Le sage conseilla au roi de purifier d'abord le pays en chassant tous les lépreux et tous les impurs, de sorte que le roi les envoya aux carrières, mais il se trouvait parmi eux des prêtres, et le fils de Paapios comprit que les dieux s'irriteraient de cette violence faite à des prêtres; il devina en outre qu'un secours viendrait aux Impurs, qui domineraient l'Égypte pendant treize ans. Ce secours fut une nouvelle invasion des Pasteurs,

1. Traduction de M. Chabas.

2. *Fragm. Hist. græc.*, édit. Didot, t. II, p. 391-2; cf. Diodore, XXXIV, 1.

qui s'établirent à Avaris avec les Impurs, sous la conduite du prêtre héliopolitain Osarsiph, ou Moïse. Aménophis quitta le pays avec les animaux sacrés (qui pouvaient en effet voyager¹), mit en sûreté son fils Séthon, âgé de cinq ans (Séti II), et se réfugia en Éthiopie; il revint au bout de treize ans et chassa les Impurs, ainsi que les Pasteurs, avec l'aide de son fils².

Telle est la version égyptienne de l'Exode. Elle ajoute aux détails fournis par la Bible la mention d'un retour offensif des Pasteurs, ce qui ne doit pas surprendre : puisque l'Égypte fut envahie sous Ménéptah I^{er} par les peuples de la Méditerranée, elle a pu l'être aussi par ceux de la Syrie, qui, sous Ramsès II lui-même, gardaient, sans aucun doute, un pied en Égypte. En effet, la stèle de l'an 400, trouvée à Tanis, est datée rétrospectivement du règne de l'un des rois pasteurs, et dédiée à Set, le dieu des Pasteurs, « nouvelle preuve, d'après M. Mariette, que, sous Ramsès II, la Basse Égypte nourrissait un fond de populations étrangères auxquelles la civilisation égyptienne n'avait pas enlevé leur complète autonomie. N'oublions pas, ajoute le même savant, que, parmi ces populations, vivaient, confondus avec les descendants des Hycsos, ces mêmes Israélites que, quelques années plus tard, Moïse devait entraîner à sa suite, et qui, eux aussi, avaient conservé sans doute une partie de leurs institutions nationales³. »

La visite aux dieux entreprise par le roi est une sorte d'inspection des temples, comme celle que fit l'Éthiopien Piankhi⁴. Lorsque Ramsès III rétablit l'ordre en Égypte, il fit aussi inspecter et purifier les temple⁵. Le roi Horus, qui aurait fait une visite aux dieux avant Ménéptah I^{er}, est

1. Cf. Naville, *The Store-City*, etc., p. 18 et 19.

2. Josèphe, *Contre Apion*, I, 26-27.

3. *Catalogue du Musée de Boulaq*, 3^e édit., p. 279-280.

4. *Stèle de Piankhi*, I, 97 et 105; cf. *Stèle du Songe*, I, 15 et 16.

5. *Papyrus Harris n° 1*, pl. 25, l. 8 et 10.

l'Horemheb de la XVIII^e dynastie, qui succéda aux rois hérétiques et à qui il était naturel, par conséquent, que le désir vînt de purifier le pays; *il restaura les temples des gouffres d'Ateh à To-Kens, c'est-à-dire du Delta à la Nubie*¹. Manéthon ne nous dit pas pourquoi Ménéptah I^{er} eut le même désir, mais la grande inscription de Karnak nous l'apprend : ce fut à l'occasion de sa victoire sur les envahisseurs libyens.

On peut jusqu'ici admettre sans difficulté le récit de Manéthon : toutefois, l'intervention d'Aménophis, fils de Paapios, ne supporte pas l'examen. Ce personnage fabuleux, cité sur les monuments égyptiens depuis l'époque d'Aménophis III, avait à Thèbes le même rôle de savant légendaire qu'Imhotep, fils de Ptah, à Memphis, avec cette différence qu'Imhotep, le Dédale égyptien, était un dieu.

Si l'on passe sur ce détail, d'ailleurs profondément égyptien, le reste de l'histoire reprend sa vraisemblance et se réduit à ceci : une persécution des Sémites restés en Égypte, un retour offensif des Sémites de Syrie faisant reculer le vieux roi, peu belliqueux de son naturel², et l'expulsion finale des Impurs, parmi lesquels se trouvait Moïse. Quoi qu'en dise Josèphe, le témoignage de Manéthon n'est pas en contradiction ici avec celui de la Bible, tel que l'ont compris la plupart des égyptologues. Les monuments égyptiens, il est vrai, ne mentionnent pas la défaite de Ménéptah, mais on sait qu'ils ne mentionnent que les victoires. Il existe d'ailleurs un moyen de savoir si Ménéptah a été heureux jusqu'au bout : en déblayant l'hypogée du Pharaon, accessible aujourd'hui jusqu'à sa deuxième salle seulement, on verrait si son plan et sa décoration indiquent, comme c'est le cas pour les autres tombes, une fin de règne troublée ou

1, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1879, p. 169.

2. Cf. Diodore, I, 59, et Chabas, *Recherches sur la XIX^e dynastie*, p. 87.

tranquille. On peut déjà remarquer, en attendant, et que la deuxième salle du monument a été sculptée avec négligence, et que la grande chambre annexée à cette salle est restée presque entièrement nue.

Malgré le silence des monuments, les malheurs du Pharaon de l'Exode ont trouvé place jusque dans les récits des historiens grecs, et l'on reconnaît certaines concordances avec ce que disent Manéthon et la Bible, dans une légende racontée par Hérodote et Diodore au sujet du fils de Sésotris¹. Irrité contre le Nil qui ravageait le pays, le Pharaon lui lança des flèches, et fut frappé d'aveuglement en punition de son impiété. La cécité du roi, qui dura plus de dix ans, d'après Hérodote, rappelle assez bien son exil de treize ans dans Manéthon, et les dégâts causés par le Nil débordé ne sont pas sans analogie avec les plaies d'Égypte, eaux rouges, sauterelles, rats, grenouilles, mort des bestiaux et des premiers-nés. On sait qu'aux époques de troubles la canalisation du Nil n'étant plus surveillée ni maintenue, la répartition des eaux se fait mal, de sorte qu'il s'ensuit d'ordinaire toute une série de calamités.

L'hymne au Nil des *Papyrus Sallier II* et *Anastasi VII*, datés du fils de Ménéptah I^{er}, Sêti II, donne quelques détails sur les fléaux d'Égypte, qui étaient au nombre de sept, d'après un autre papyrus² :

« S'il y a un fléau venu du ciel, les dieux (tombent) sur la face, les hommes périssent, la terre tout entière se fend pour les bestiaux, les grands et les petits sont sur le lit funèbre » ;

Et :

« Quand on demande l'eau annuelle, on voit les gens de la Thébàide et du Nord, on voit tout porteur d'outils, pas un ne rejoignant l'autre; plus d'habits pour habiller, plus

1. Hérodote, II, 111, et Diodore, I, 59.

2. Chabas, *Le Calendrier Sallier*, p. 79.

ne se parent les filles de la noblesse; plus de dieux dans la nuit. »

Les calamités de ce genre qui eurent lieu sous Ménéptah I^{er} durent être terribles, puisqu'elles ont laissé un écho retentissant dans la mémoire des Égyptiens aussi bien que dans celle des Hébreux. Un exemple semblable d'une tradition commune aux deux peuples se retrouve dans Hérodote¹ et dans la Bible² au sujet de l'invasion de Sennachérib, racontée de même des deux côtés pour le fond, mais avec des détails différents.

Ainsi l'antiquité tout entière avait conservé ou recueilli le souvenir, confus et profond, des grands désastres survenus sous le règne du fils de Ramsès II. Ce sont là des événements qui ont accompagné et facilité l'Exode. Les fouilles de Pithom confirment cette conclusion d'une manière inattendue, en montrant, selon M. Naville, que la ville de Pithom a été construite par Ramsès II et non par un autre roi : la Bible plaçant l'Exode sous le règne qui suivit celui du fondateur de Pithom, on se trouve encore ramené au temps de Ménéptah I^{er}.

M. Naville pense que Pithom date de Ramsès II, non seulement parce qu'il n'a trouvé dans ses fouilles aucun monument qui lui paraisse antérieur à ce Pharaon, mais encore parce que, à Tell-el-Maskhoutah, le naos et les colosses du temple sont de Ramsès II, qui aurait ainsi élevé le temple à lui seul : les colosses correspondent, en effet, au commencement, et le naos, à la fin de l'édifice. Présentée ainsi, l'opinion de M. Naville est un peu exclusive.

Le huitième nome de la Basse Égypte, qui avait Pithom pour capitale, n'était pas de création récente, et il semble bien mentionné sur un monument de l'Ancien Empire³. En tout cas, il était antérieur à Ramsès II, car il figure au temple

1. Hérodote, II, 141.

2. *Ezéchiel*, ch. xxxvii; *Rois*, liv. II, xix; *Chroniques*, liv. II, xxxii.

3. Lepsius, *Denkmäler*, II, p. 3.

de Sêti I^{er} à Abydos dans une salle construite et décorée sous ce dernier roi. M. Maspero, qui a publié dans la *Revue archéologique* un des deux sphinx découverts en 1876, doute qu'il soit de Ramsès II malgré les cartouches qu'il porte, et se montre disposé à y voir un monument de la XII^e dynastie : le sphinx aurait pu alors être amené d'ailleurs, mais il aurait pu aussi être usurpé sur place, et emprunté à un vieux sanctuaire local.

Du reste, la pierre sculptée de trois côtés, que M. Naville croit de la XX^e dynastie, porte deux cartouches mutilés, dont les parties visibles correspondent aux cartouches de Sêti I^{er} et ne correspondent qu'à ceux-là. Si la sculpture était mauvaise, il ne faudrait pas rejeter pour cela l'assimilation, car on connaît de mauvaises sculptures du temps de Sêti I^{er}, même au temple d'Abydos¹. De plus, le roi représenté sur cette pierre est deux fois accompagné par un personnage allant de pair avec lui, en qualité d'égal ou d'associé. Or, Ramsès II fut associé dès l'enfance à Sêti I^{er}, son père, dont les travaux de fortification et de canalisation de l'isthme sont bien connus. Il est donc vraisemblable que la construction ou la reconstruction de Pithom fut commencée sous le double règne de Sêti I^{er} et de Ramsès II, ce qui modifie un peu la proposition de M. Naville discutée ici. Toutefois, la conclusion de ce savant sur la date de l'Exode ne saurait être ébranlée par là. Que Ramsès ait commencé seul ou non à bâtir ou à rebâtir la ville, il n'en reste pas moins vrai que les premiers grands travaux connus y sont de lui, conformément au texte biblique. Il est même certain que ces travaux, continués un moment sous les Bubastites, n'avaient pas été repris avec activité par les Ramessides qui succédèrent à Ramsès II, puisqu'aucun de leurs cartouches ne se trouve dans les ruines et que le temple demeura inachevé. Ramsès II, construisant Pithom, correspond bien au puissant roi de

1. Mariette, *Abydos*, t. I, p. 24, cour A.

l'oppression, tandis que Ménéptah I^{er}, négligeant Pithom, rappelle bien le Pharaon malheureux de la fuite.

Si l'on ajoute ces faits à ceux qui viennent d'être étudiés ou cités, on reconnaîtra qu'il existe, en faveur de l'ancienne théorie sur l'Exode, tout un faisceau de concordances dont il faut tenir compte. On s'apercevra, de plus, que l'impression laissée par le règne de Ménéptah n'est pas entièrement favorable au système qui se fonde sur elle pour rajeunir l'Exode, car on peut la résumer maintenant dans la question que voici : l'Égypte réduite à un état d'« abattement que signalent les inscriptions » avait-elle conservé trop de cohésion et de force néanmoins, sous un vieillard faible et inactif, pour rendre possible « la fuite d'une bande d'esclaves » cantonnés à la frontière ? En admettant que les deux systèmes rivaux aient pu se faire équilibre, l'équilibre sera vraisemblablement dérangé par les constatations de M. Naville.

VI

Il reste à rechercher l'idée que l'on doit se former, d'après les récentes découvertes, sur l'isthme et son canal dans l'antiquité.

A la faveur de l'inscription latine qui place un Klusma près d'Héroopolis, tandis que les auteurs anciens parlent d'un Klusma situé sur le golfe, M. Naville ramène jusqu'à Héroopolis la pointe du golfe avec ses villes riveraines, Klusma et Arsinoé. Il réduit ainsi la longueur du canal au parcours de l'Ouadi-Toumilat, mais cette conclusion ne saurait être acceptée que dans une mesure très restreinte.

Assurément c'est la mer Rouge qui a formé les lacs Amers en se retirant, et le fait peut être d'une époque relativement récente, comme l'a pensé Linant-Bey ; on peut même, dans le silence des textes, le croire postérieur à Ramsès II, mais

1. Cf. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, 1^{re} édition, p. 253-259.

dès qu'on se trouve en présence des premiers documents écrits relatifs au canal, c'est-à-dire des *Histoires* d'Hérodote, le doute n'est plus possible.

M. Naville s'appuie pourtant sur le texte même d'Hérodote¹, qu'il juge fautif et qu'il corrige d'après Larcher, dont la traduction est ainsi conçue : « le canal a de longueur quatre journées de navigation, et assez de largeur pour que deux trirèmes puissent y voguer de front. L'eau dont il est rempli vient du Nil, et y entre un peu au-dessus de Bubastis. Le canal aboutit à la mer Érythrée, près de Patoumos, ville de l'Arabie. »

Les éditions ordinaires coupent le texte d'une manière bien différente, et font dire à Hérodote que le canal aboutit à la mer Rouge après s'être embranché près de Patoumos (traduction de Lepsius) ou après s'être dirigé vers Patoumos (traduction de Guiget), suivant le sens qu'on donne à la préposition παρά (ἔχεται δὲ κατ'ὅπερθε ὀλίγον βορρᾶπτος πόλιος παρά Πάτουμον τὴν Ἀραβίην πόλιν). Dans le premier cas, il y aurait eu au commencement du canal une ville arabe de Patoumos qui serait identique à Thum de l'itinéraire d'Antonin, comme l'a pensé M. Lepsius, et qui serait distincte de Pithom; dans le second cas, la ville de Patoumos, située sur le parcours et non au commencement du canal, serait la même ville que Pithom.

Mais, qu'on puisse l'entendre ou non des deux manières, le texte d'Hérodote est correct, et la modification adoptée par M. Naville devient impossible à maintenir quand on considère la suite du chapitre : « On commença à le creuser dans cette partie de la plaine d'Égypte qui est du côté de l'Arabie. La montagne qui s'étend vers Memphis, et dans laquelle sont les carrières, est au-dessus de cette plaine, et lui est contiguë. Le canal commence donc au pied de la montagne; il va d'abord, pendant un long espace, d'Occident en

1. Hérodote, II, 158.

Orient, ἀπ' ἐσπέρας πρὸς τὴν ἡῶ, il passe ensuite par les gorges de cette montagne et se porte au Midi dans le golfe d'Arabie' », mot à mot à *partir de la montagne du côté du Midi et du Notos, vers le golfe Arabique*, ἀπὸ τοῦ οὐρεὸς πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον ἄνεμον, ἐς τὸν κόλπον τὸν Ἀράβιον.

La signification du passage et l'intention de l'auteur sont visibles : Hérodote décrit les deux directions du canal, l'une de l'ouest à l'est dans le sens de l'Ouadi-Toumilat, l'autre de l'est au sud, dans le sens des lacs Amers. La montagne dont il parle est le versant méridional de la chaîne qui longe l'Ouadi, et la gorge de cette montagne correspond à l'ouverture septentrionale du bassin qui contient les lacs Amers. La topographie de l'historien ne s'accorde en aucune façon avec la carte de M. Naville, qui place l'ancien rivage de la mer Rouge entre Pi-Keheret et le lac Timsah, ne laissant ainsi aucun moyen de tracer le coude décrit par le canal de l'est au sud, ni de comprendre, en outre, comment les vingt lieues de l'Ouadi-Toumilat auraient exigé quatre jours de voyage, quand la journée de navigation, en Égypte, était de treize à quatorze lieues.

On remarquera que la description d'Hérodote est confirmée de plusieurs manières, et notamment par les traces du canal creusé ou recreusé par les Perses, depuis les lacs Amers jusqu'aux environs de Suez. Entre ces deux points, la Commission d'Égypte a découvert des ruines et des inscriptions du temps de Darius, surtout dans le voisinage de Chalouf, près de l'ancien canal, appelé aujourd'hui canal des Pharaons, qui fut retrouvé par le général Bonaparte.

Les ruines de Tell-Kolzoum, à quelques minutes de Suez, conservent encore le nom, et sans doute marquent encore l'emplacement de Klusma, le vieux port du golfe.

Enfin, les passages où Plin et Strabon parlent du canal le montrent clairement, malgré des inexactitudes de détail,

ou franchissant les lacs Amers (Strabon), ou aboutissant aux lacs Amers en partant de la mer Rouge (Pline). Il traverse les lacs Amers, διαρρεῖ δὲ καὶ διὰ τῶν πικρῶν καλούμενων λιμνῶν, dit Strabon¹, qui représente ces lacs comme dessalés par le canal, soit qu'il prenne quelque partie pour le tout, soit qu'il confonde les lacs avec le canal lui-même, qui était large² et poissonneux³.

Pline, qui, selon sa coutume, a compilé ici sans réfléchir, supprime la partie du canal comprise entre Bubastis et Pithom, et croit, ou plutôt dit, que le canal de Sésostris, de Darius et de Ptolémée, partait de la mer Rouge, et s'arrêtait aux lacs Amers. *Daneon portus, ex quo navigabilem alveum perducere in Nilum, qua parte ad Delta dictum decurrit, — primus omnium Sesostris Ægypti rex cogitavit, mox Darius Persarum, deinde Ptolemeus sequens, qui et duxit fossam, — usque ad Fontes amaros. Ultra deterruit inondationis metus*⁴.

Les lacs Amers de Pline et de Strabon ne peuvent se placer ailleurs qu'entre le canal de Darius et le Patoumos d'Hérodote, c'est-à-dire dans le site actuel des lacs du même nom. On ne saurait donc accorder à M. Naville qu'il n'a pas existé de canal entre le lac Timsah et la mer Rouge. Par conséquent, les textes, en apparence contradictoires, qui groupent Klusma, Héroopolis, et Arsinoé au bord de la mer Rouge, demandent à être expliqués, si possible.

Une première solution est suggérée au sujet de Klusma par l'énorme différence qui existe entre les distances de Héro à Klusma, signalées dans l'*Itinéraire* d'Antonin et sur la pierre de Pithom. La pierre indique neuf milles de Héro à Klusma, tandis que l'*Itinéraire* dit que Héro était à vingt-quatre milles d'une ville de Thoum, et à dix-huit milles de

1. Strabon, liv. XVII.

2. *Id.*, et Hérodote, II, 158.

3. Élien, *Anim.*, XII, 29.

4. Pline, VI, 29.

Serapiu qui était à cinquante milles de Klusma. Le mot Klusma, qui signifie port, pouvait désigner bien des localités différentes, comme les mots Migdol ou forteresse, Serapiu, Sérapéum, etc.; il y avait donc deux Klusma dans l'isthme, l'un sur la mer Rouge, l'autre sur le lac Timsah, qui est un véritable *port intérieur*, suivant l'expression de M. de Lesseps.

La solution qui convient pour Klusma ne convient pas pour Arsinoé, parce qu'aucun texte ne motiverait un déboulement de cette ville, dont le site reste douteux. Quant à Héroopolis, la ville des magasins, qui était située à Tell-el-Maskhoutah et qui avait néanmoins donné son nom au golfe, l'absence de documents formels ne permet guère non plus de la débouler. Or, si l'on n'admet pas deux Héroopolis, il n'y a plus qu'une explication possible : c'est que les anciens, qui appelaient *mer* toute grande étendue d'eau, ont regardé les lacs Amers et leur canal tantôt comme faisant partie et tantôt comme ne faisant pas partie de la mer Rouge. On ne peut même comprendre autrement le passage où Aristote dit que Sésostris, le premier, essaya de canaliser la mer Rouge, τὴν ἐρυθρὰν θάλατταν — ἐπειράθη διωρύττειν (*Météorolog.*, I, 14). Les lacs Amers étaient une sorte de mer intérieure à peine séparée de l'autre, si bien qu'on pouvait les réunir toutes deux sous un même nom, quand le sujet n'exigeait pas une précision d'ailleurs peu conforme aux habitudes de l'antiquité. On voit que Strabon, par exemple, décrit les choses *grosso modo*, quand il dit qu'Arsinoé a dans son voisinage, à la pointe du golfe, Héroopolis, Cléopatris (ville qu'il vient pourtant d'identifier avec Arsinoé), et des ports, des villages, des canaux et des lacs (liv. XVII). Ces détails conviennent mieux aux environs de Pithom qu'à ceux de Suez.

En définitive, les fouilles de Pithom ne modifient pas les indications fournies par les anciens sur le canal qu'a connu Hérodote, et qu'ont creusé ou déblayé tour à tour les Égyp-

tiens avec Néchao, les Perses avec Darius, et les Grecs avec Philadelphie; par conséquent, l'isthme, le canal, les lacs et la mer Rouge différaient peu de ce qu'ils sont aujourd'hui.

Le canal partait des environs de Bubastis, suivait la vallée ouverte devant lui, aboutissait à Pithom, Patoumos ou Héroopolis, traversait les lacs et finissait à Klusma, absolument comme le canal d'eau douce qui va de Zagazig à Ismaïliah, d'une part, et, d'autre part, comme le canal maritime qui va d'Ismaïliah à Suez. Héroopolis, avec son port, correspond à Ismaïliah sur le lac Timsah. Le Klusma des Grecs correspond à Suez, et il n'est pas jusqu'au canal d'eau douce partant du Caire, qui n'ait son prototype dans le canal de Trajan creusé entre Babylone et Héroopolis¹.

La configuration du sol a indiqué d'elle-même le tracé des canaux comme l'emplacement des villes, et puisque ces canaux, comme ces villes, gardent à peu de chose près leur ancien site, c'est que la configuration du sol n'a guère changé.

Ces conclusions ne sont valables qu'à dater de Darius. Nous ne savons pas, en effet, à quelle époque le Nil a été mis en communication avec la mer, et les fouilles de Tell-el-Maskhoutah nous laissent ignorer si, contrairement à l'opinion de Letronne, mais conformément au dire des anciens, Ramsès II avait songé au canal de la mer Rouge.

La découverte de Pithom ne nous apporte ici qu'une suggestion, mais une suggestion qui a son importance. C'est que le canal arrosant l'Ouadi-Toumilat, ou Gessen, allait, sous Ramsès II, jusqu'à Pithom, qui n'aurait pu subsister sans eau; que le canal, arrivé à Pithom, touchait presque au lac Timsah, qui lui offrait un débouché naturel; que le lac Timsah était facile à mettre en communication avec la mer Rouge, si même il n'en faisait pas partie alors, et qu'ainsi le

1. Ptolémée, IV, 5, 54,

problème du percement de l'isthme devait être déjà posé, ou résolu.

En somme, M. Naville aura retrouvé la ville la plus importante de l'Exode, fixé les premières stations des Hébreux, apporté certains renseignements sur l'époque de leur fuite, comme sur l'état de l'isthme à la même date, et mis au jour, par suite des constatations, une foule de documents géographiques ou historiques d'un haut intérêt. Peu de travaux auront porté plus de fruits. De quelque manière qu'on envisage à présent l'ouvrage qui les résume, la découverte de Pithom demeure inattaquable, et c'est seulement du côté des conclusions secondaires que la critique fait ou fera quelques réserves : personne en effet ne saurait, avec des matériaux aussi contradictoires parfois que ceux qui se trouvent ici en présence, atteindre du premier coup toute la vérité. Comme toutes les œuvres de ce genre, le livre de M. Naville peut donc avoir ses parties faibles ou obscures, mais cette espèce de pénombre ne fait que mieux ressortir le point central qui projette, sur une scène ou sur un sujet chers à tant de peuples, une des plus vives lumières que l'archéologie ait apportée à l'histoire.

Depuis l'impression de cet article, il a paru à Londres, dans le journal *The Academy*, du 20 juin, une notice de M. Naville sur ses fouilles les plus récentes, celles de l'hiver dernier.

Le résultat le plus important de cette nouvelle campagne, a été « ce que je considère comme la solution, dit M. Naville, d'une question géographique, le site du pays de Goshen », la résidence habituelle des Hébreux en Égypte. Le nom de Goshen, Gessen ou Gesem, en grec Phacousa (avec l'article égyptien), se retrouve dans le mot Kes ou Kesem qui désignait une des villes et même la capitale du

nome arabe : la version des Septante appelle le pays de Goshen Gesem d'Arabie.

M. Naville a découvert les ruines de Kes au village de Saft-el-Henneh, dans le voisinage de la station d'Abou-Hammed, et non loin de Zagazig. Ce village, où se tient chaque semaine un des marchés les plus importants de l'Ouadi-Toumilat, a pour place publique un Tell, sorte de butte de décombres, où se voient encore les traces d'un de ces murs en briques qui entouraient les constructions religieuses des Pharaons.

Il y a une vingtaine d'années, les paysans trouvèrent là un naos monolithique en granit noir, qu'un pacha fit briser *pour voir s'il contenait de l'or*. Les fragments furent dispersés : deux restèrent sur place, et deux autres allèrent au Musée de Boulaq.

L'examen de ceux-ci montra que le monument datait de Nectanébo II, le dernier Pharaon indigène, qui l'avait dédié au dieu du nome arabe, Sopt. Les autres fragments, recueillis par M. Naville, donnent le nom de la localité : *le roi vint à Kes pour faire des offrandes au vénérable dieu Sopt sur son trône, et les images des dieux de Kes, avec cette chapelle, ont été faites sous le règne du roi, etc.*

Le site contient d'autres monuments de Ramsès II, de Nectanébo I^{er}, et de Ptolémée-Philadelphie, ainsi qu'une grande quantité de fragments en pierres dures, granit, diorite et porphyre, sans parler d'un certain nombre d'inscriptions qui ont été endommagées depuis par les habitants.

Le nom du village moderne, Saft-el-Henneh, a retenu celui du dieu ancien Sopt. On identifiait généralement Goshen, Kes, Phacousa, avec une localité située au nord de Tell-el-Kébir, et appelée Fakous : M. Naville promet de réfuter cette identification dans le mémoire qu'il va publier sur les monuments de Saft-el-Henneh.

NOM ÉGYPTIEN DE L'ICHNEUMON¹

Les communications faites en mars 1885 à la *Société d'Archéologie biblique* contiennent, entre autres mémoires d'un grand intérêt, une notice du Rév. A. Löwy sur la belette et le chat, d'après le Dr Placzek, et cette notice peut donner lieu à quelques remarques additionnelles.

Si la belette, chez les Sémites, a précédé le chat comme animal domestique, sous le nom de *choled* ou *chulda*, et si le chat l'a remplacée sous le nom de *shurra* ou de *chathul*, nous retrouvons la même désignation appliquée en Égypte à un animal qui ne paraît pas à la vérité avoir supplanté le chat, mais qui du moins a rendu et rend encore quelquefois les mêmes services : cet animal est l'ichneumon ou rat de Pharaon, en copte ⲙⲁⲑⲟⲩⲗ , en égyptien    $\chi a\theta ru$ ou $\chi a\theta ur$, mot qui n'a pas encore été signalé dans les hiéroglyphes.

Au tombeau de Ramsès VI (Champollion, *Notices*, t. II, p. 512-513), le nom de $\chi a\theta ur$ est donné à un ichneumon qui est là une forme d'Horus *em* χent *mer-ti*,                                                                 <

mon (Strabon, liv. xvii). On trouve le personnage ichneumonien, *Khatru*,                       

SUR UN SYLLABIQUE¹

I

M. Le Page Renouf lit *ames* ou *amesi*² le syllabique qui représente le nom du dieu que les égyptologues appellent habituellement Khem.

Cette lecture, si elle était juste, ne donnerait pas un mauvais sens;   ³ ou   ⁴ étant le nom d'un sceptre attaché à un fouet, et le dieu ayant d'ordinaire un fouet à la main, *ames-i* signifierait alors le fouetteur, *μαστιγοφόρος*, et c'est à peu près ainsi que se le représentait Suidas⁵, quand il le dépeignait comme fouettant la lune. Mais la lecture *ames* est-elle acceptable?

Tout d'abord, il faut écarter la forme   , que M. W. Budge⁶ a cru rencontrer sur une stèle publiée aux *Denkmäler*, mais où il est clair que *âm-s* signifie *celui qui est en elle*, c'est-à-dire dans le ciel.

La difficulté se trouve ailleurs : elle gît tout entière dans un passage du *Livre des Morts*, chap. xvii, l. 11 et 12, où

1. Publié dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, 1886, p. 192-201.

2. *Transactions*, t. VIII, part 2, p. 204, et *Zeitschrift*, 1877, p. 98.

3. *Todtenbuch*, chap. cxlix, *passim*.

4. Lepsius, *Älteste Texte*, pl. 38.

5. *S. v. Priapos*.

6. *Transactions*, t. VIII, part 3, p. 305 et 318.

, typique, et le mot *ah*, qui pourrait désigner le collier , a certainement aussi le sens de filet², comme le montre le texte d'une scène de Karnak³. Ramsès II, précédé par Num et suivi par Horus, tire avec eux la corde d'un filet devant Thoth, qui dit : *Tire ta nasse, tes mains sur la corde du filet* , avec tes deux frères        (cf.   , *filet*⁴, et , *tresse*). Le  de Khem est probablement l'objet de forme analogue parfois représenté⁵ en combinaison ou non avec , derrière le dieu, qui en est dit le maître⁷. Le , devenu une sorte de mât de cocagne,  dans les jeux gymniques⁸ exécutés devant Khem⁹, serait le pieu auquel on attachait le filet, et auquel on donnait des formes très variées¹⁰.

Mais quand même le dieu Khem n'aurait pas été le pêcheur Heqes, il n'en resterait pas moins vrai, d'après les deux exemples cités plus haut, que le groupe *heqes* pouvait recevoir le  pour déterminatif, et par suite pour syllabique, conformément aux lois de l'écriture. C'est ce qui est arrivé au chapitre XVII du *Todtenbuch*, où l'on trouve dans

1. *Denkmäler*, IV, 90, d.

2. Cf. Pierret, *Vocabulaire*, p. 44.

3. Champollion, *Monuments*, t. III, pl. 287, et *Notices*, t. II, p. 42.

4. Brugsch, *Dictionnaire*, p. 922.

5. Brugsch, *Dictionnaire*, p. 128.

6. *Denkmäler*, II, 149, c, 151, k; III, 275, c, etc.; Champollion, *Monuments*, t. III, pl. 211 et 288; Prisse d'Avennes, *Monuments égyptiens*, pl. 6 et 8, etc.

7. *Denkmäler*, III, 283.

8. Cf. Hérodote, II, 91.

9. *Denkmäler*, IV, 42, b.

10. Cf. Champollion, *Notices*, t. II, p. 380, et E. de Rougé, *Études sur le Rituel funéraire*, pl. 4 et 5.

le même papyrus    et  . La valeur *heges* de l'hieroglyphe  a été signalée depuis longtemps par M. J. de Rougé dans le nom d'un *Pehu*, celui du huitième nome de la Haute Égypte, lequel touchait au nome Pano-polite : les variantes donnent  et  ou .

Puis donc qu'on trouve au *Livre des Morts*  accompagné de son complément phonétique  et même remplacé par    , on est forcé de conclure que  vaut bien là *heges*, phonétique déjà connu du signe, et surnom déjà connu du dieu. La lecture *heges* étant fondée, la lecture contradictoire *âmes*, fournie par un seul texte, ne saurait plus être défendue.

II

Il se peut que , qui détermine tant de mots différents³, entre autres un nom d'habit⁴, représente ici quelque engin de pêche, un filet, par exemple, puisqu'il accompagne les mots    et    , signifiant *filet* et *pêcher*⁵.

Si le *heges* était un filet, il serait possible de rapprocher ce mot de la racine *henkes*, *hensek*, *henk*,   ,   ,   ,   , qui veut dire *tresse de cheveux*, de même que *Senun* signifiant à la fois *chevelure* et *filet*. *Henkes* serait une forme nasalisée de *heges*, comme     est une forme nasalisée de    .

1. Naville, *Todtenbuch*, II, 41.

2. *Revue archéologique*, 1867, p. 335, 336; cf. *Edfou*, pl. 20 et 51.

3. Cf. *Grand Papyrus Harris*, passim.

4. Schiaparelli, *Il Libro dei Funerali*, t. I, p. 68.

5. *Todtenbuch*, chap. cxm; cf. Naville, *Todtenbuch*, II, 74 et 433.

6. Naville, *Todtenbuch*, II, 150 et 222.

7. Brugsch, *Dictionnaire*, p. 971, et Pierret, *Vocabulaire*, p. 365.

On remarquera ici que, dans les deux cas, la lettre *s* ne semble pas faire partie de la racine¹, puisqu'il y a une forme  pour le titre du dieu, qui se rattache ainsi à plusieurs noms de l'Ancien Empire², et une forme  pour le nom de la tresse, qui se rattache ainsi à une des désignations du tissage, .³

Strabon dit qu'autrefois la population de Panopolis se composait en partie de tisserands. Ainsi Khem aurait été, dans ses deux nomes, le dieu des tisserands comme des pêcheurs. Si l'on se rappelle que *sexet* signifie à la fois *filet* et *tissage*, on ne s'étonnera pas de la relation signalée ici entre les idées de filet, de tissage et même de chevelure : au fond, c'est la notion de tresse qui est en jeu.

La disparition de l'*s*, dont il vient d'être parlé, explique deux mots cités par M. Brugsch dans le *Supplément* de son *Dictionnaire*⁴,  , qui signifie *pêcher*, et   , qui est en rapport avec la chevelure. Le dernier mot explique lui-même une expression de la *Litanie solaire*, où on lit à la 53^e invocation :

Salut à toi, Ra, à la haute puissance, corne étincelante, croissant des étoiles,        , *boucle de la coiffure* (cf. la boucle en demi-cercle *χens*, et le dieu lunaire Khons).

Dans la forme *keḥa*, le déplacement de la première lettre n'aurait rien que d'ordinaire : ainsi, l'on trouve, pour le nom de la chèvre sauvage, les variantes *heges* et *kehes*,   ⁵

1. Cf. Brugsch, *Dictionnaire*, p. 971.

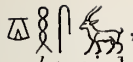
2. Cf. Lieblein, *Dictionnaire des noms propres*, nos 248, 371, 383, 551, 552, etc.

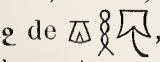
3. Champollion, *Notices*, t. II, p. 340 et 361.

4. P. 857 et 859.

5. Naville, *La Litanie du Soleil*, p. 69.

6. Pierret, *Vocabulaire hiéroglyphique*, p. 381, et Lieblein, *Die Ägyptische Denkmäler*, pl. 33, n° 50.

et , mots qui nous ramènent directement au sur-nom *hegsi* du dieu Khem.

On vénérât, en effet, dans une des deux villes du dieu, à Coptos, la dorcas femelle, suivant le témoignage d'Élien¹, confirmé par les médailles des nomes². Or, le copte *ⲥⲁⲓⲥⲓ*, *ⲥⲟⲓⲥⲥ*, *ⲥⲟⲓⲥ*, *caprea*, *dama*, *gemella*, dérivé de *heges* ou *kehes* comme *ⲥⲁⲓ* de , *damula*³, est féminin, et c'est très vraisemblablement par suite d'un jeu de mots sur le nom du dieu et le nom de l'animal que la chèvre a été consacrée à *Heges*.

Élien ajoute que la dorcas était chère à Isis. Elle représentait sans doute la sœur *jumelle* de la déesse, Nephthys, femme du dieu Set à tête de gazelle⁴; il y a, au *Livre de l'Hémisphère inférieur*, à la première division, une Nephthys, , appelée *la chèvre sauvage*, ⁵.

III

Si l'on examine maintenant les variantes du nom même de Khem, une nouvelle question se présente. Faut-il ramener à la lecture *heges* ou *hegs-i*, comme l'a fait dans un cas M. de Rougé, les formes  du sarcophage de Mentuhotep⁶,  du Ramesséum⁷, ⁸, ⁹, et ¹⁰ des pa-

1. *Hist. Anim.*, X, 23.

2. J. de Rougé, *Monnaies des Nomes*, p. 12-14.

3. Brugsch, *Supplément au Dictionnaire*, p. 1305.

4. Cf. Langlois, *Numismatique des Nomes*, Nome Coptite.

5. *Denkmäler*, III, 224, 1; cf. *Description de l'Égypte*, Atlas, t. V. p. 41.

6. Lepsius, *Älteste Texte*, 1, 7.

7. E. de Rougé, *Mélanges d'Archéologie*, fascicule 3, p. 104.

8. Naville, *Todtenbuch*, t. II, p. 329.

9. *Id.*, p. 381, et Lepsius, *Älteste Texte*, p. 35.

10. Naville, *Todtenbuch*, t. II, p. 381.

pyrus funéraires? Cela n'est pas probable *a priori*, puisqu'il faudrait alors attribuer au syllabique  la valeur *heges* et rejeter la lecture *zem*.

De ces formes, la première se réduit à , *zem* (ou plutôt *zem-i*), comme l'a compris le D^r Lepsius¹, car l'*à* appartient là au groupe précédent, , écrit  pour , avec la suppression du petit trait qui est fréquente dans ce texte quand les lettres sont serrées². Le groupe  doit se lire aussi *Horà-Khem-ti*, et non *Hor-Akhem-ti*.

En second lieu, la forme  est une fausse lecture de M. de Rougé, réunissant le déterminatif d'un mot avec le syllabique d'un autre. Le texte, reproduit au Ramesséum et à Médinet-Abou, est        , d'où il suit que  ne représente là que le déterminatif bien connu du mot *meri*, qui désigne une espèce d'arbre ou de bois. Quant à , qui visiblement est pour , il ne fait que fournir un exemple de la confusion des signes allongés.

Enfin,  et , dont il existe une curieuse variante au Papyrus de Neb-qed³, ne représentent qu'un redoublement graphique du syllabique : en effet, le mot *Khem*, souvent écrit , se rendait par  aussi bien que par , autre forme de l'objet.

Jamais on n'a trouvé le surnom   ou  accompagné du support , qui, au contraire, accompagne si

1. *Elteste Texte*, pl. 9, l. 7, p. 32.

2. Cf. *id.* pl. 1, l. 28.

3. Lieblein, *Dictionnaire des noms propres*, n° 1065.

4. Cf. Champollion, *Monuments*, t. III, pl. 213; Rosellini, *I Monumenti dell' Egitto*, t. III, pl. 75 et 85, et *Denkmäler*, III, 163 et 212.

5. Pl. 9, l. 7.

6. Cf. Lepsius, *Elteste Texte*, p. 52; Naville, *Todtenbuch*, t. II, p. 41 et 381; *Grand Papyrus Harris*, 61, a, 12, etc.

souvent le *nom* , qu'il y a des cas où le simple mot *support* s'écrit  . *Heqsi* n'est donc pas une variante phonétique du syllabique, mais une variante mythologique du dieu, au même titre qu'Horus et Ammon² dans le rôle obscène où se réunissaient quelquefois ces trois types divins, comme à Edfou :      . Baba aurait pu aussi alterner avec Khem, d'après la variante  . On trouve fréquemment l'échange entre eux des noms ou des épithètes d'un dieu dans les exemplaires du *Livre des Morts*, par exemple : Unnefer pour Osiris³, Anubis pour Ap-ua-t-u⁴, Ra pour Tum⁵, Horus pour Bak⁶, etc.

Il ne reste plus à expliquer que la forme indiquée par le redoublement du syllabique ou bien par la finale *ti*, dans   et .

Ici, l'emploi simultané de deux représentations un peu différentes du même signe n'a rien de contraire aux lois du système graphique; c'est ce qu'on remarque dans              (Hathor),    pour                              quand ce groupe est déterminé ou exprimé par une figure spéciale pour chaque chapelle¹⁰, etc.

1. Naville, *Todtenbuch*, t. II, p. 113 et 193.

2. Le Page Renouf, *Transactions*, t. VIII, part 2, p. 204.

3. J. de Rougé, *Edfou*, t. II, pl. 103.

4. Tombeau de Ramsès IX, troisième Corridor, Paroi droite.

5. Naville, *Todtenbuch*, t. II, p. 29.

6. *Id.*, p. 114.

7. *Id.*, p. 23 et 63.

8. *Id.*, p. 198.

9. *Todtenbuch*, chap. CXLV, 4.

10. Naville, *Todtenbuch*, t. II, p. 83; *Textes relatifs au mythe d'Horus*, 19, 3; J. de Rougé, *Edfou*, pl. 101, 15, et 102, 16, etc.

par allusion sans doute aux apparitions du dieu que signalent le nom de sa fête  « l'Apparition », et le témoignage d'Hérodote, τὸν Περσέα φαίνεται, ὁ Περσεὺς ἐπιφαίνεται¹. S'il faut accepter le rapprochement fait entre Kaimin et Min par le D^r Lepsius² (qui lit καὶ Μίν), cette transcription indiquera encore un redoublement. On remarque une semblable tendance au redoublement dans les mots égyptiens, coptes, hébreux et arabes, ayant une même racine *chem* et désignant la chaleur.

Ainsi, le Pan égyptien avait pour surnom l'épithète de Heqs-i, signifiant sans doute *le Pêcheur*, et c'est là tout ce qu'on peut conclure des variantes qui ont été discutées. Rien ne porte atteinte à la prononciation *chem* de son véritable nom, démontrée, non pas assurément par la variante  d'un papyrus peu correct³, mais par deux preuves qu'on peut dire irréfutables : d'abord les milliers d'exemples qui prouvent la valeur *chem* du syllabique  (cf. ), syllabique qu'on n'a aucune raison pour regarder comme un polyphone; ensuite, la transcription grecque Χέμμης et Χεμμώ de  , Panopolis, ville *éponyme* de Khem : πόλιν ἐπώνυμον, κατὰ τὴν θηβαῖδα καλουμένην μὲν ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων Χεμμώ, μεθερμηνευομένην δὲ Πανὸς πόλιν⁴.

En soumettant cette discussion à la sagacité de M. Le Page Renouf, qui rend de si grands services à l'étude de la religion égyptienne, sera-t-il permis de le féliciter incidemment sur son curieux article relatif à l'expression Unnefer, et de lui demander, à ce sujet, si le lièvre Osiris⁵ ne serait

1. Hérodote, II, 91.

2. Lepsius, *Älteste Texte*, p. 34.

3. Id., *ibid.*

4. Brugsch, *Géographie*, t. I, n° 977; cf. Champollion, *Notices*, t. I, p. 233.

5. Diodore, I, 18.

6. Cf. Maspero, *Guide au Musée de Boulaq*, p. 273.

pas, dans certains cas, par allusion au rôle lunaire du dieu (cf. ) , ce lièvre que tant de mythologies voient dans la lune,  qui a l'air, en effet, de dormir la nuit comme le lièvre, *les yeux ouverts*'?

1. Cf. Plutarque, *Quæstionum Convivialium*, IV, 5, 2.
-

L'ÉTUDE DE LA RELIGION ÉGYPTIENNE

SON ÉTAT ACTUEL ET SES CONDITIONS¹

*Introduction à un cours sur la religion de l'Égypte
à l'École des Hautes Études (Section des Sciences religieuses)*

Quand on aborde un sujet d'étude, la première chose à faire est évidemment de le déterminer avec précision, c'est-à-dire de rechercher quels sont ses éléments propres, ses parties connues et inconnues, ses sources, ses limites, et sa philosophie générale. Il y a là un état de situation à dresser, ou, si l'on veut, un plan de campagne à établir, condition préalable sans laquelle on risquerait fort de marcher à tâtons et de piétiner sur place. Cette précaution est peut-être plus utile que partout ailleurs, si c'est possible, quand il s'agit de la religion égyptienne, encore si obscure et toute hérissée de difficultés, aussi bien extérieures qu'intérieures. Les quelques explications qui vont suivre donneront peut-être une idée de la question.

1. Publié dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1886, t. XIV, p. 26-48. — G. M.

I

Les auteurs anciens, d'accord en ceci avec les représentations monumentales, nous dépeignent l'Égyptien comme presque noir, avec de fortes lèvres, un gros corps sur des jambes grêles, et un parler guttural; ils nous signalent là un type qui n'a certainement rien de caucasique. Lorsque de plus, et d'accord avec les textes originaux, ils nous montrent encore dans l'Égyptien une nature indolente, sensuelle, superstitieuse, insolente et poltronne à la fois, ne reconnaît-on pas là aussi une race qu'on ne saurait considérer comme réellement supérieure, quelle qu'ait pu être sa parenté ethnographique, encore douteuse aujourd'hui?

Vraies ou fausses, ces considérations s'accordent en tous cas avec le caractère de la religion égyptienne, dont les côtés élevés existent avec des parties grossières qui ne se retrouvent plus, ou qui s'accusent à peine, chez les nations sémitiques et aryennes telles que nous les voyons dans l'histoire.

Un peuple sauvage garde sans les dépasser ses superstitions barbares; un peuple affiné, comme les Grecs ou les Indous, en vient promptement à des schismes qui transforment ses croyances ou à des philosophies qui les suppriment. Mais les Égyptiens, qu'ils doivent ou non leurs conceptions les plus hautes à une conquête, se sont trouvés dans une sorte de juste milieu entre le manque et l'excès d'activité intellectuelle, si bien qu'ils ont poussé sans entrave leur religion jusqu'au développement le plus complet qu'elle pouvait atteindre.

C'est ce développement, auquel ne manque ni une certaine grandeur ni une certaine harmonie, qu'il faudrait d'abord examiner sous ses différents aspects, c'est-à-dire dans les conceptions relatives aux ancêtres, aux choses et

aux animaux, aux dieux d'en haut, aux dieux d'en bas, et au dieu suprême.

II

Les premiers monuments que nous connaissons de l'Égypte sont des tombeaux, conçus d'une manière gigantesque et hors de proportion avec l'idée qu'on se fait aujourd'hui de la sépulture. C'est qu'autrefois, et à peu près partout, le culte des morts gardait une importance particulière dans la société, que plusieurs savants ont pu croire fondée sur lui. Les anciens s'imaginaient que les relations n'étaient pas interrompues entre les morts, qui avaient besoin d'être honorés par les vivants, et les vivants, qui avaient besoin d'être protégés par les morts.

Ces derniers habitaient le grand sépulcre collectif de l'enfer, et communiquaient avec leurs familles par la voie des tombeaux particuliers. Mais en Égypte, plus qu'ailleurs, cette opinion était remplie ou entourée de ce qu'on appelle aujourd'hui des survivances. Ainsi, on momifiait le cadavre parce que la conservation du corps est indispensable à l'existence de l'âme, on offrait à date fixe des libations et des repas au mort, parce que l'âme endure la faim comme la soif, et on consacrait des statues à l'âme parce qu'il lui faut des supports pour assister dans sa chapelle aux banquets funèbres.

Malgré cela, on admettait très bien, dès l'Ancien Empire, que les esprits s'en allaient à l'Occident comme le soleil, dans le pays de la Justice, où des dieux spéciaux protégeaient les dévots et punissaient les impies; on assimilait aussi les mânes aux étoiles, et surtout aux étoiles circumpolaires, qui symbolisaient l'immortalité parce qu'elles ne se couchent pas.

Du reste, et dès une époque immémoriale, l'âme avait été dédoublée en deux parties dont la plus ancienne, ou le

génie, habitait plutôt les statues, et dont la plus récente, ou l'esprit, habitait plutôt les espaces, — le *ka* et le *ba*.

Ce fut la conception de l'esprit, indépendant et puissant, qui domina à l'époque historique, bien que les scènes des vieux mastabas, à Sakkarah et à Gizeh, paraissent se rapporter encore, en partie, au séjour de l'âme dans la tombe.

Le côté fétichiste de la religion égyptienne ne prit pas et ne garda pas une moindre importance que le culte des mânes. L'emploi des formules et des conjurations soumettant les esprits et les dieux, l'espèce de vie ou de force mystérieuse attribuée aux sistres, aux sceptres, à la plume d'autruche, aux amulettes de tout genre, aux statues, à certaines plantes, à certains objets et même aux noms, la conviction que les malades étaient des possédés et que par conséquent la magie faisait partie de la médecine, toutes ces idées se font jour dans les livres religieux, aussi bien que dans les inscriptions monumentales. Mais c'est surtout dans le culte des animaux que s'accroît le fétichisme égyptien, à prendre le mot fétichisme dans le sens qu'on lui donne le plus souvent.

Ce culte apparaît dès le début de l'histoire, dans la mention du bœuf Apis, et il conserve sa durée comme sa vigueur aussi longtemps que subsiste la civilisation pharaonique. Chaque nome vénérât une espèce animale dont on s'abstenait de manger. D'ordinaire, un représentant de cette espèce était logé dans le temple du dieu local ; mais quelques bêtes, en vertu d'une sorte de hiérarchie, possédaient des sanctuaires et même, s'il faut en croire les Grecs, des harems. De plus chaque temple paraît avoir eu comme protecteur un serpent sacré.

Deux explications se présentent au sujet de l'adoration des animaux par les Égyptiens. Ou bien, comme dans le totémisme des sauvages, les animaux sacrés étaient à l'origine des protecteurs ou des ancêtres choisis par les différentes tribus, grâce à des rapports obscurément établis entre cer-

tains animaux et les âmes humaines ou les forces naturelles ; ou bien, au contraire, les animaux sacrés n'étaient que les emblèmes ou les hiéroglyphes des dieux auxquels ils ont été rattachés. Cette dernière explication peut être vraie dans certains cas ; toutefois la plupart du temps, le point de contact entre le dieu et l'animal n'apparaît guère. Comment par exemple retrouver Ptah dans le bœuf Apis à Memphis, Ra dans le taureau Mnévis à Héliopolis, Osiris dans le boue à Mendès, Horus dans l'ichneumon à Héracléopolis, et Uadji dans la musaraigne à Bouto ? N'y a-t-il pas eu, dans les villes qui viennent d'être citées, une juxtaposition de cultes, au moins à l'origine ?

III

Cette juxtaposition, que les prêtres expliquaient en disant que les âmes des dieux sont dans les animaux, nous révèle un autre aspect de la religion égyptienne, c'est-à-dire son côté polythéiste, ou, si l'on veut, son côté mythologique ; qui dit l'un dit l'autre, une mythologie n'ayant pour but, ou plutôt pour effet, que de personnifier sous des formes multiples les grandes forces ou les grands corps naturels sous la dépendance desquels l'homme se sent si intimement placé. Les personnages divins obtenus de la sorte sont essentiellement agissants, puisqu'ils représentent des actions et des réactions, d'où il suit que la succession, le conflit et l'union des phénomènes physiques, transposés, deviennent des naissances, des guerres, des mariages, etc., bref des mythes.

En Égypte, tous les aspects bienfaisants ou malfaisants de la nature étaient divinisés dès l'Ancien Empire, l'air, la rosée, le vent, l'eau, la terre, le Nil, le ciel, la chaleur, la sécheresse, l'humidité, le nuage, la tempête, la lune, les étoiles et le soleil. Ici, comme ailleurs, s'était formée toute

une couche de récits en apparence historiques, mêlés de détails de mœurs et compliqués par ce genre d'explications *sui generis* qui fait de la science primitive une chronique romanesque.

Toutefois il ne faudrait pas croire qu'il y ait là un fouillis inextricable de fables et de dieux. Malgré l'introduction de quelques cultes étrangers dans le panthéon national, une certaine unité de conception, la conception égyptienne en somme, avait produit dans les différents nomes des divinités et des mythes qui n'étaient souvent que des variantes les uns des autres. On peut ainsi ramener à quelques têtes de ligne ces myriades de milliers de dieux dont parlent les textes.

En général les principaux dieux mythologiques sont célestes ou infernaux. Ici les types célestes furent les dieux et les déesses de l'espace et de la lumière, en lutte avec les monstres de la terre, de l'orage ou de l'obscurité.

La déesse égyptienne avait, à ce point de vue, deux formes distinctes, qui pouvaient d'ailleurs exister sous le même nom. Comme divinité de l'espace, elle était la mère du soleil, c'est-à-dire la vache (ou même le troupeau de vaches), qui, dans l'Inde, figura la nuée (Isis, Hathor, Nut). Comme déesse de la lumière, elle était fille du soleil, c'est-à-dire la lionne, la chatte ou cet urœus dont nous avons fait le basilic, qui personnifiait la couronne brûlante ou l'œil étincelant du soleil, en d'autres termes la chaleur et la clarté ; on la dédoublait parfois, comme le diadème pharaonique, suivant les deux divisions méridionale et septentrionale de l'Égypte et du monde (Nekheb, Uadji, Tefnut, Sekhet et Bast). Les dieux célestes personnifiaient aussi l'espace et la lumière. Dans le premier cas, ils ne représentaient guère que la matière humide ou éthérée, répandue autour du monde (Num, Khnum, et peut-être Ammon.) Dans le second cas, ils étaient atmosphériques ou solaires ; mais ces deux aspects, dont le premier correspond à Horus

et le second à Ra, se sont intimement confondus, et ce qu'on discerne le mieux maintenant dans le type unifié, c'est sa forme naissante, sa forme belliqueuse ou sa forme vieillissante. Le dieu était donc l'enfant, ou le héros, ou le vieillard en barque, l'épervier et le scarabée essorant, planant ou descendant, selon qu'il sortait des ténèbres à l'aurore, après l'orage, et après l'hiver (Horus, Nefer-Tum, Khepra), ou qu'il régnait au ciel pendant le jour et pendant l'été (Har-Khuti, Shu, Ra, Month), ou qu'il rentrait dans l'ombre du soir, du nuage, ou de l'hiver (Ra, Tum).

Les divinités célestes avaient pour antagonistes les nuages, les orages, les vents, et même la terre ou l'enfer qui semble leur donner naissance ; c'est-à-dire le serpent dont le sifflement et les torsions rappellent le vent et le nuage (Apap), puis le crocodile, l'hippopotame, l'âne et le porc, dont la voracité ou la grossièreté symbolisaient les grands fléaux naturels (Set). De là vient sans doute l'idée, ou plutôt le renforcement de l'idée d'impureté, attachée dans presque toute l'Égypte aux bêtes typhoniennes, qu'on immolait dans les sacrifices, tandis que d'autres animaux, comme l'épervier, l'uræus, le lion et le chat, bénéficiaient de leur association avec les personnages atmosphériques et solaires.

Il va sans dire que le culte était l'image du mythe : on élevait en conséquence aux divinités de cette classe des temples figurant l'espace, d'où la lumière émerge pour triompher, et on les honorait par des fêtes en rapport avec la naissance ou la victoire des héros du firmament.

Le type qui domine parmi les dieux célestes est donc celui d'un personnage actif ; au contraire, le type qui domine parmi les dieux infernaux est celui d'un personnage mort, confiné dans l'autre monde au milieu de monstres ténébreux, serpents et crocodiles, dont l'enfer est la retraite ou qui sont l'image de l'enfer. Avec les mânes dont il est le roi, il habite la vaste tombe souterraine, et sa famille, c'est-à-dire son fils Horus, le dieu belliqueux qui le vengera,

et sa femme ainsi que sa sœur, Isis et Nephthys, les déesses de l'espace qui l'ont enseveli, avait institué en son honneur toutes les cérémonies des funérailles humaines. Ce dieu est Osiris, la momie ou la mort par excellence, bien plus complet dans ce rôle que ses variantes (en quelques points) de Memphis et de Coptos, Sakar et Khem.

Il est aussi l'astre qui pendant le jour reste dans l'ombre et ne montre que la nuit sa face morte, la lune; il est enfin le soleil vaincu à son coucher par les puissances malfaisantes, car toutes les idées que peut suggérer la disparition d'un être bon se groupent autour de la personne osirienne, qui représente encore la végétation flétrie comme le Nil tari. Néanmoins, il semble bien au fond copié sur l'homme, et non par exemple sur le soleil, avec lequel il ne se confond pas. Ce dernier persiste à côté d'Osiris. Il n'habite pas l'enfer, il le traverse (Ra, Tum et Af); s'il y rentre chaque soir, c'est comme une âme qui revient visiter sa tombe ou sa momie, en conséquence de quoi il prend à l'Occident la tête de bélier qui symbolise l'âme. Or, cette tombe ou cette momie, c'est dans bien des cas Osiris lui-même, confondu alors avec l'enfer et par suite avec la terre, car les dieux terrestres, ainsi que les déesses célestes, tendaient à devenir infernaux, comme pères et mères des choses, des dieux, et du soleil ou de ses variantes,

Mais l'Égypte ne voyait pas que la mort dans le type infernal, elle y voyait aussi la résurrection. Tous les jours, le soleil se couche, puis il se lève, tous les mois la lune s'échancre, puis elle se remplit, tous les ans la végétation reparait et le Nil remonte. Et si Osiris, Nil, végétation, lune et soleil, renaît chaque jour, chaque mois et chaque année, pourquoi l'homme, dont il est aussi l'image, ne renaîtrait-il pas?

Partout, dans l'éclosion d'un insecte connu, dans la réapparition d'une étoile, l'Égyptien trouvait autour de lui des images et des promesses de résurrection et d'immortalité :

il en trouvait aussi en lui, dans les figures ou les voix des esprits qu'il pensait voir ou entendre, et dans sa conviction si fermement établie que la mort ne faisait que séparer le corps de l'âme.

Toutefois, la difficulté était de revivre heureux, ce que l'on visait à obtenir par différents moyens : en se munissant, contre les mauvais génies, de talismans et de formules, en s'associant au sort d'Osiris par la connaissance ou la reproduction des différentes scènes de son existence, et en pratiquant la justice. On chargeait donc les momies de textes et d'amulettes : on gravait et on mimait, dans des sanctuaires construits à l'image du tombeau, les mystères osiriens, et, par exemple, suivant un rite qui rappelle les Jardins d'Adonis, on faisait tous les ans une statue d'Osiris sur laquelle on semait du blé ; enfin on cherchait à gagner la faveur et à éviter la colère des dieux et des monstres infernaux, par une stricte obéissance aux lois morales et religieuses, de manière à devenir un personnage à la voix ou à la parole toute-puissante dans l'autre monde, un *ma-kheru*.

Ici apparaît un sentiment supérieur, qui introduisit dans l'enfer une personnification nouvelle, la déesse de la Justice, Ma, aussi ancienne que l'Empire égyptien, car dès les premières dynasties, l'enfer est représenté comme le pays de cette divinité. Qu'elle ait pris naissance ou non au milieu des mythes infernaux, en tout cas elle y a une place importante ; c'est devant elle et devant sa balance qu'Osiris, devenu le juge des enfers, examinait les morts avec l'assistance de son greffier Thoth, et de quarante-deux assesseurs en rapport de nombre avec les quarante-deux péchés qu'il ne fallait pas commettre.

En dépit ou à côté des divinités du sort bon ou mauvais, Shai et Renen, l'homme trouvait ainsi dans la Justice une règle et un appui : la vie avait un sens, une logique, un but. Et le rôle de la Justice ne se limitait pas à l'enfer : fille ou

substance du soleil, elle l'accompagnait au ciel dans son inspection journalière, et, en définitive, elle gouvernait le monde comme une loi, mais, il faut le remarquer, comme une loi subordonnée à une volonté divine.

IV

L'idée d'un dieu supérieur aux autres s'imposait en effet à l'Égypte. Cette idée s'indique dans le système des Ennéades, d'après lequel chaque grand dieu pouvait présider comme chef à d'autres divinités, prises dans son groupe religieux ou simplement dans son voisinage géographique. Elle s'accroît dans le système des Triades, d'après lequel les principaux sanctuaires étaient le plus ordinairement dédiés à un dieu père, accompagné d'une déesse mère et d'un dieu fils. Ces deux genres de cycles, suggérés sans doute par les renaissances successives et les aspects multiples d'Horus, de Ra et d'Osiris, étaient pleinement artificiels, car ils juxtaposaient souvent des mythes sans liaison entre eux ; mais par cela même qu'ils étaient artificiels, ils montrent bien avec quelle puissance le besoin de l'unité divine se produisit ou se renforça en dépit des obstacles.

Aussi les prêtres, bien qu'ils ne fussent guère fixés sur le nom, la nature et les attributs du dieu suprême, l'ont-ils toujours adoré pendant l'époque historique, au moins à ce qu'il semble : dans chaque grande ville ils le reconnaissaient sous un nom local, avec cette tendance d'ailleurs naturelle au polythéisme de combler de perfection le dieu qu'on adore au moment où on l'adore. Aux pyramides royales, on rencontre déjà la trace, relativement aux dieux élémentaires, des plus hautes abstractions de la théologie.

On concevait ordinairement le dieu suprême comme un être unique, organisateur de l'univers et auteur des dieux qui n'étaient que ses formes, ou, selon l'expression égypt-

tienne, ses membres. Mais les dieux personnifiant les différentes parties du monde, l'être collectif qu'ils composaient ne pouvait se distinguer entièrement du monde, à ce qu'il semble ; le monothéisme égyptien aurait donc été panthéistique. Bien des hymnes et bien des textes confirment cette appréciation : d'autres documents laissent la question indécise, en ne s'expliquant pas sur un problème que nous nous posons à présent, mais qui n'existait peut-être pas pour les Égyptiens.

Dans tous les cas, l'être unique était au fond une âme composée d'éléments matériels et immatériels. Les prêtres, en spéculant là-dessus, s'étaient arrêtés à deux théories principales, l'une particulière à Mendès, où l'on adorait un bélier, hiéroglyphe de l'âme, l'autre propre à Hermopolis, où l'on adorait non seulement le dieu lunaire Thot, régulateur du temps, puis par suite calculateur et inventeur par excellence, mais encore quatre couples de singes, personnifiant les quatre grands aspects de la divinité.

A Mendès, l'âme divine, ou le bélier à quatre têtes, était la réunion des quatre principes élémentaires, le feu ou Ra, l'eau ou Osiris, la terre ou Seb, et l'air ou Shu. A Hermopolis, par une conception plus raffinée, on divisait la divinité en quatre couples mâles et femelles, Nun ou l'humide, c'est-à-dire la matière, Heh, ou le temps, c'est-à-dire le mouvement, Keku ou l'obscurité, c'est-à-dire le vide, et Nen ou le repos, c'est-à-dire l'inertie. L'école d'Hermopolis avait entrevu ainsi les deux principes fondamentaux de la philosophie hégélienne, d'un côté l'être, c'est-à-dire la matière et le mouvement, de l'autre le néant, c'est-à-dire le vide et l'inertie. Là est, à ce qu'il semble bien, le suprême degré de la spéculation égyptienne.

Il était difficile, pour les prêtres, de dégager complètement l'être unique qu'ils entrevoyaient dans la pluralité des dieux. Trop d'éléments divers, avec lesquels il fallait compter, existaient dans la religion comme dans la nation.

La classe supérieure pouvait bien grouper le panthéon sous quelques types principaux qu'elle tendait à identifier, mais la classe inférieure n'en était pas là. Le sentiment religieux a des degrés. Entre le pontife qui connaissait les quatre hypostases de la divinité, et le paysan qui adorait les serpents de sa hutte, sa vaisselle de terre et les parties gauche ou droite de la tête ou des épaules, il y avait toute une série de conditions sociales et d'aptitudes intellectuelles. Sans doute le porcher, le marin, le marchand, le tailleur de pierres, le tisserand, le fellah et même l'homme du bas clergé, c'est-à-dire en somme la presque totalité du peuple, les impurs, les vils et les humbles, ceux-là ne nous ont guère laissé de monuments religieux, et pour cause ; néanmoins il est impossible de ne pas admettre qu'ils s'étaient fait des croyances à leur niveau, empruntées au fétichisme ou tout au plus à la mythologie. Ces esprits étroits pour qui le dieu du voisin restait un ennemi, à preuve les guerres des nomes, étaient loin de s'élever à la hauteur d'un monothéisme devant l'expression définitive duquel la pensée sacerdotale elle-même hésita toujours.

Comment n'aurait-elle pas hésité ? Si les dieux de chaque groupe entrevu différaient peu dans l'ensemble, ils différaient beaucoup dans le détail. Chacun d'eux avait une existence, un passé, une histoire, un culte, un rôle et une place trop distincts pour qu'on les fit disparaître du panthéon et du sol : il eût fallu raser les temples.

Et, en dernière analyse, c'étaient les principaux types divins qui résistaient le plus au syncrétisme. Le type solaire, par exemple, l'emportait dans la conception du personnage qui gouverne le monde, mais non dans la conception du personnage qui crée le monde, de sorte qu'on pouvait toujours, et qu'on peut encore se demander, qui était et où était le véritable dieu égyptien.

Était-ce le Ptah de Memphis, dieu momifié, c'est-à-dire père et primordial, qu'on assimilait à la terre ou à l'eau

sous les titres de Ptah-Nun ou de Ptah Tanen ? Était-ce l'Ammon de Thèbes, que les Grecs assimilaient à l'air ou à Zeus, tandis que les Égyptiens le représentaient criocéphale comme l'âme, et bleu comme le ciel ? Était-ce le Khnum d'Éléphantine, dieu des cataractes et par extension des eaux, puis par extension encore de la création sortie des eaux ? Était-ce le dieu Ra d'Héliopolis, ou le soleil dans toute l'étendue de son rôle, de son symbolisme et de son indépendance, lorsqu'il en arrive, lui qui naît tous les jours, à supprimer son père et à devenir le dieu qui se donne naissance à lui-même, *Kheper djeseef* ?

Au point de vue théologique comme au point de vue politique, le problème restait difficile à résoudre, car adopter un dieu local c'était théologiquement et politiquement amoindrir les autres dieux. Tout ce qu'on put faire, pour donner satisfaction aux deux parties du pays, ce fut d'unir les deux principales divinités de la Haute et de la Basse Égypte, Ra d'Héliopolis et Ammon de Thèbes, en un seul type, Ammon-Ra.

Mais la part n'était pas égale entre les deux dieux : si le criocéphale Ammon avait un rôle plus philosophique, l'hiéracocéphale Ra avait un rôle plus actif, et le rôle actif l'emporta presque toujours. Les tendances envahissantes du culte solaire sont sensibles dans l'histoire de la religion égyptienne, comme M. de Rougé l'a fait remarquer depuis longtemps. Soit que la pureté particulière du ciel égyptien, où le soleil règne en maître, ait favorisé ces tendances, soit qu'elles existent en général dans les religions polythéistes, tout le monde sait que le type solaire s'est, en Égypte, mêlé et souvent substitué aux autres.

Cette prééminence se marque bien dans le fait que le Pharaon passait pour le fils et l'image non d'Ammon ou de Ptah, par exemple, mais du soleil, dont il était pour ainsi dire le fétiche, de sorte qu'il y avait deux soleils, l'un au

ciel, l'autre en Égypte, chacun d'eux prêtant et empruntant à l'autre une partie de sa puissance.

Il s'ensuivit que l'union de Ra et d'Ammon fut plus apparente que réelle, puisque le premier l'emportait en un sens sur le second. On vit donc, au plus haut point de la grandeur pharaonique, et sous la pression peut-être de rivalités sacerdotales ou gouvernementales, se produire le seul schisme qui ait déchiré l'Égypte, c'est-à-dire la religion exclusivement solaire de Khunaten, le quatrième Aménophis de la XVIII^e dynastie. Mais la tentative était trop hardie et trop brusque pour réussir. Il eût fallu sauver au moins les apparences, comme on l'avait fait avec le symbolisme osirien qui fut atténué, mais non supprimé, dans les livres royaux des hypogées pharaoniques. L'hérésie était si peu viable, qu'aussitôt après la mort de Khunaten Ammon-Ra reparut comme si rien de nouveau ne s'était produit. La décadence de l'Empire, au reste, vint briser l'unité du culte] avec l'unité du gouvernement, et le dieu national perdit ce que perdait le souverain national. Aussi quand l'Égypte fut définitivement soumise à l'étranger, le soleil qui n'avait pas su la défendre fut-il négligé, puis délaissé (au moins comme divinité, car son symbolisme avait laissé partout une empreinte trop profonde pour disparaître). Les Ptolémées ne songèrent pas à lui, mais à Osiris et à Apis, lorsqu'ils instituèrent pour les Grecs et les Égyptiens le culte mixte de Sérapis. Sous Auguste, le service même avait cessé dans le temple déjà ruiné d'Héliopolis, la ville solaire par excellence, tandis que d'autres cultes restaient en pleine vigueur, ceux, par exemple, d'Hator, de Thoth et d'Horus, mais surtout ceux d'Isis et d'Osiris, dieux funéraires à qui la promesse d'immortalité, que leur mythe offrait aux fidèles, fit faire le tour et presque la conquête du monde romain.

V

Voilà, bien suffisamment tracé, le tableau général de la religion égyptienne : avant d'aborder la philosophie du sujet, il reste à indiquer les sources d'étude, et à préciser les points déjà éclaircis comme les points encore à éclaircir.

Le culte des mânes nous est connu par les textes ou les scènes des tombeaux memphitiques et thébains de l'Antique et du Nouvel Empire, par le livre de l'*Ap-Ro* ou de l'ouverture de la bouche des statues, et par le *Rituel de l'Embaumement*. Il serait intéressant de rechercher d'après ces documents, qu'ont étudiés en grande partie MM. Sehiaparelli, Maspero, Le Page Renouf et Dümichen, dans quelle mesure ont pu se développer et s'accorder en coexistant les croyances à l'âme habitant la tombe et à l'âme habitant l'enfer.

Les superstitions fétichistes ont laissé des traces dans les traités de médecine, tels que le papyrus Ebers, dans la stèle de Bakhtan, dans le calendrier Sallier, dans les recueils de conjurations guérissant ou préservant de la morsure des animaux dangereux tels que certains papyrus magiques publiés par MM. Pleyte, Rossi et Chabas, dans les innombrables amulettes des différents musées, dans les stèles du Sérapéum relatives au bœuf Apis, dans la stèle de Mendès, dans les temples d'Edfou et de Dendérah, où les principaux animaux sacrés concourent à certaines cérémonies, dans les monnaies des nomes, et dans les récits d'Hérodote, de Diodore, de Plutarque, de Strabon et d'Élien, où se révèle l'étonnement que l'adoration des animaux causait aux Grecs ; enfin dans l'immense collection des Pères de l'Église, qui n'a pas encore été complètement dépouillée en ce qui concerne les croyances égyptiennes. Bien que signalé au XVIII^e siècle par de Brosses dans un

livre aujourd'hui célèbre, le sujet n'a guère été étudié de nos jours que par M. Pietschmann. Il faudrait déterminer maintenant l'analogie que les croyances des Égyptiens présentent avec les superstitions des sauvages, notamment avec le totémisme, et dresser le tableau des animaux adorés ou abhorrés dans les différents nomes ; l'histoire du bœuf Apis, notamment, serait à faire.

Sur les dieux du ciel et de la lumière, on rencontre des renseignements un peu partout : dans les tableaux des temples qui sont reproduits aux recueils de Champollion, Rosellini, Lepsius et Mariette, ainsi qu'au grand ouvrage de la *Commission d'Égypte*, dans les papyrus de Londres, de Turin et de Leyde, dans le Papyrus magique Harris, dans la Stèle Metternich, dans les différents exemplaires du *Livre des Morts* et dans les recueils analogues, dans le *Livre des heures du jour*, dans la *Légende de la destruction des hommes*, dans les *Textes relatifs au mythe d'Horus*, et dans les auteurs anciens déjà cités, en y ajoutant quelques Pères de l'Église, comme Clément d'Alexandrie et Eusèbe. Ces documents ont été étudiés dans le *Panthéon* de Champollion, dans l'ouvrage de Wilkinson, dans les notices de MM. Birch et de Rougé sur les musées égyptiens de Londres et de Paris, enfin dans les différents mémoires de MM. Lepsius, Birch, Pleyte, Chabas, Goodwin, Naville, Golénischeff, Pierret et Brugsch. Dès le siècle dernier, Jablonski avait très bien résumé les renseignements contenus dans les auteurs anciens. Ici, le travail à faire consisterait dans la monographie de chaque dieu et dans le classement des dieux par cycles, par époques et par nomes ; toutes ces divinités se sont en effet partagé l'Égypte et le mythe de l'une n'est pas toujours celui de l'autre, malgré certains points de contact : il y a en particulier une grande quantité d'Horus dissemblables qu'il serait utile de distinguer dans une histoire d'Horus. Les travaux de MM. Pleyte et Meyer sur le dieu Set fourniraient d'excellents guides pour la mé-

thode à suivre. Quant au principal secours pour ces classifications, il se trouverait dans le *Dictionnaire géographique* de Brugsch, d'où il serait facile d'extraire la liste par noms des dieux locaux, ainsi que la nomenclature des prêtres, des prêtresses, des barques, des arbres sacrés, et des fêtes de ces dieux. M. J. de Rougé a donné un aperçu de la matière dans ses mémoires sur la géographie des noms.

Pour l'ensemble du eulte, encore peu étudié, si ce n'est par MM. Brugsch, E. de Rougé et Dümichen, dans leurs recherches sur les calendriers de fêtes, on rencontrera aux grands recueils la représentation d'une foule de cérémonies. L'Abydos et le Dendérah de Mariette, entre autres, contiennent l'un le rituel de l'habillement des statuettes divines, valable pour les morts comme pour toutes les classes de dieux, l'autre les détails les plus circonstanciés sur tout ce qui se pratiquait dans un grand temple. L'étude de M. de Rochemonteix sur le temple d'Apet montrera par contre ce qu'était un petit temple. De plus le *Papyrus Harris n° 1*, mis à profit par MM. Birch, Eisenlohr et Piehl, est rempli de renseignements sur le personnel et le matériel des sanctuaires. Chaque eulte local avait sans doute ses rites particuliers, mais, de même qu'il existait certains eultes principaux, n'y avait-il pas certains rites principaux, sur lesquels on se réglait dans les différents noms? Voilà encore un problème à résoudre.

Les matériaux relatifs au monde infernal et à ses dieux abondent. Ce sont surtout les *Textes des Pyramides royales*, le *Livre des Morts*, le *Livre des Souffles*, les *Papyrus Rhind*, les Hypocéphales, l'*Hymne à Osiris* de la Bibliothèque nationale, le *Livre d'honorer Osiris*, les *Lamentations d'Isis et de Nephthys*, le *Livre de l'Hémisphère inférieur*, le *Livre de l'Enfer*, le *Livre des Heures de la nuit*, le *Livre des Cavernes*, qui ont été résumés ou utilisés dans la décoration de certains sarcophages, comme celui de T'aho, les cercueils

du temps des Ramessides et des Saïtes, le Conte de l'Ile du *Ka*, le temple de Sêti I^{er} à Abydos, les chambres d'Osiris à Dendérah, et le traité de Plutarque sur Isis et Osiris. Ces différents matériaux ont été publiés ou étudiés par MM. Maspero, Lepsius, Naville, Déveria, Pierret, Brugsch, de Horrack, Szedlo, Rossi, Birch, Guieysse, Pleyte, Golénischeff, Leemans, Chabas, Mariette, Dümichen, Loret, Lanza et de Bergmann, mais il reste encore beaucoup à faire : par exemple, les *Textes des Pyramides* et du *Livre des Morts* à commenter, le culte ainsi que le mythe d'Osiris à décrire dans l'infinie variété de leurs détails, et une édition comparée à donner des Livres relatifs au monde infernal.

Les personnifications plus ou moins abstraites, comme la déesse de la Justice, les dieux des sens, les dieux génies, les dieux du sort et les élémentaires, sont connus seulement par des textes disséminés et relativement rares. Le mythe de la Justice a été étudié par MM. Grébaut, Pierret, Stern et Wiedemann, tandis que le groupement des dieux élémentaires a été déterminé par MM. Lepsius, Dümichen et Brugsch. Il y aurait là matière à quelques monographies intéressantes.

Bien plus nombreux sont les textes relatifs au dieu suprême, sous ses noms de Ptah, d'Ammon et de Ra. Ce sont surtout les beaux hymnes du *Livre des Morts*, de la *Litanie du Soleil*, du temple d'El-Khargéh et des papyrus de Leyde, de Berlin et de Boulaq, traduits par MM. Chabas, Goodwin, Birch, Grébaut, Pierret, Brugsch et Naville. Ici il y aurait à faire, pour chaque type divin, le départ de ce qui lui appartient en propre, de ce qui lui appartient comme personnage plus ou moins assimilé au soleil, et de ce qui lui appartient comme dieu suprême.

Les documents relatifs à l'hérésie de la XVIII^e dynastie sont aux *Denkmäler* de Lepsius ; ils ont été appréciés dans les différentes histoires de l'Égypte, et, récemment, par M. Bouriant. On pourrait dégager en outre, à ce propos,

les concordances qui ont dû exister entre la divinisation du Pharaon et celle du soleil, car les deux cultes semblent bien avoir progressé ensemble. L'adoration des rois est très apparente sous les XVIII^e et XIX^e dynasties, et cela dans les temples comme dans les tombes, où elle a surtout pour objet Aménophis I^{er} et sa mère, Thotmès III, Aménophis III et Ramsès II. Elle s'atténue dès les premiers revers subis par les Ramessides, pour reparaitre un instant sous les premiers Ptolémées ; plus tard, les livres hermétiques la mentionnent encore.

VI

On voit qu'il a été beaucoup fait et qu'il reste beaucoup à faire dans le vaste champ de la religion égyptienne. Une étude d'ensemble aujourd'hui serait assurément prématurée : on doit s'en tenir aux remarquables travaux de vulgarisation qui ont été publiés dans ces derniers temps par MM. Tiele, Le Page Renouf, Pierret, Lanzzone, Brugsch et Lieblein. Ces travaux indiquent avec netteté le point d'arrêt de la science, et on peut les considérer dans une certaine mesure comme définitifs en ce qui concerne la religion officielle, qui a livré son secret.

Il subsiste seulement quelques réserves à faire sur les tendances de M. Tiele à trop subordonner les changements religieux aux changements politiques, comme si chaque groupe de dynasties eût renouvelé le culte, et sur les tendances de M. Pierret à trop voir la clef du symbolisme solaire dans la division du monde en sud et nord par les deux yeux du soleil levant : les Égyptiens auraient alors regardé l'œil droit du soleil comme celui du nord et son œil gauche comme celui du sud, tandis que c'est le contraire qui a eu lieu, comme le prouvent, entre autres documents, les textes du mythe d'Horus. D'autre part, M. Le Page Renouf, d'un esprit pourtant si fin et si perspicace, semble

peut-être un peu trop enclin à retrouver l'aurore dans les mythes égyptiens.

D'aussi légères taches, si elles existent, n'infirmen en rien la valeur des ouvrages qui viennent d'être cités ; désormais l'extérieur, ou, si l'on peut dire, le revêtement de la religion égyptienne, nous est connu, et il faut déjà songer à mieux, c'est-à-dire à pénétrer plus avant dans le détail comme dans l'ensemble.

Le détail, c'est l'œuvre de demain ; quant à l'ensemble, rien n'empêche d'examiner dès maintenant les quelques théories, applicables ici, dont la philosophie religieuse dispose. Peut-être n'y aura-t-il pas lieu d'en choisir une, mais ce sera déjà quelque chose que d'envisager le sujet dans son ampleur et que de considérer, même à distance, les trois ou quatre hypothèses parmi lesquelles git sans doute l'explication cherchée.

Nul ne conteste qu'en général un système religieux, comme tout autre groupe de faits historiques, obéit à une loi d'évolution qui règle sa marche. Mais cette marche est-elle toujours la même ? Quel est son point de départ, quel est son point d'arrivée, et quels sont ses stages intermédiaires ? D'où vient-elle, comment se dirige-t-elle, et où aboutit-elle ?

On a fait, depuis le commencement du siècle, plusieurs réponses bien connues à la principale de ces questions, celle du point de départ, qui contient implicitement toutes les autres.

La première réponse a été fournie par Creuzer, pour qui l'Orient avait maintenu et propagé, sous des formes symboliques, la profonde philosophie monothéiste dont le Platonisme dégagea lentement la formule. L'opinion de Creuzer, abandonnée presque partout aujourd'hui, a encore sa place dans le domaine égyptologique, où plusieurs savants admettent, après MM. de Rougé et Chabas, que le polythéisme égyptien eut pour fond un monothéisme primitif : le dieu

unique, symbolisé par le soleil, aurait été fractionné en divinités secondaires.

Sous le coup des grands découvertes philologiques de ce siècle, la doctrine du symbolisme a été généralement remplacée par une théorie bien différente, celle de la maladie du langage, à laquelle Max Müller a attaché son nom et qu'on peut résumer ainsi : d'une part, l'animation apparente que les mots prêtent aux choses aurait entraîné la personification des phénomènes ; d'autre part, chaque dieu aurait reflété dans ses formes et ses légendes les divers sens des mots qui lui auraient donné naissance. D'après certains savants, ce travail du langage aurait principalement porté sur les phénomènes solaires, et, d'après d'autres, sur les phénomènes atmosphériques. Parmi les égyptologues, MM. Brugsch et Le Page Renouf semblent adopter en grande partie les théories de Max Müller. Aucun système n'a obtenu plus de faveur et de défaveur que celui-là. Un de ses grands torts est qu'il a régné, et que de hautes réputations scientifiques se sont échafaudées sur lui : on s'est lassé de l'entendre appeler juste, et l'on a appris à ses défenseurs, un peu durement peut-être, qu'une hypothèse a le droit de se proposer, mais non de s'imposer.

L'opinion qui lui fait échec aujourd'hui est que, dans le principe, l'homme regardait les phénomènes comme produits par des personnes, humaines ou bestiales, ce qui supprime l'intervention du langage. Les partisans du nouveau système attachent tous une grande importance au culte des fétiches, qui seraient, soit l'un et l'autre, soit l'un ou l'autre, suivant les auteurs, les deux sources du polythéisme. Ils insistent en outre, et particulièrement M. Lang, sur certains développements mythiques et légendaires qui seraient dus, non aux aspects de l'orage ou du soleil, mais à de grossières tentatives pour expliquer les choses de la vie et du monde, d'après l'analogie de coutumes ou d'idées plus ou moins barbares. Les égyptologues ont fait aussi quelques em-

prunts à cette école, comme MM. Le Page Renouf, Maspero et Dümichen relativement aux mânes, et comme M. Pietschmann relativement aux fétiches.

VII

Telles sont les trois grandes théories qu'on pourrait appliquer en ce moment à l'étude de la religion égyptienne, religion qui serait le produit, ou du monothéisme ancien, ou du langage mythologique, ou de la pensée sauvage. En outre, il faudrait se prononcer dans le détail sur la prééminence à donner aux mythes du soleil ou aux mythes de l'orage, et au culte des ancêtres ou au culte des fétiches.

Malheureusement aucune des trois théories n'est encore acceptée ni rejetée d'une manière définitive pour l'Égypte, de sorte qu'il serait prématuré de se régler sur l'une d'elles, au moins dès l'abord, et avant un examen complet. Chacune a ici sa part de vérité.

Rien ne prouve, par exemple, qu'avant l'époque historique la religion égyptienne ne s'est pas constituée grâce à une sorte d'accord, ou de compromis, entre les croyances plus élevées d'un peuple conquérant et les superstitions plus grossières d'un peuple conquis, comme le pense dans une certaine mesure M. Flinders Petrie. Rien ne prouve aussi que l'animisme et le fétichisme n'ont point prospéré pendant toute la durée de la civilisation pharaonique, car la momification des cadavres et l'adoration des animaux ne sauraient s'expliquer autrement. Quant aux mythes nés du langage ou rattachés aux phénomènes solaires et atmosphériques, on reconnaît aisément la trace des premiers dans les calembours des textes religieux, et la trace des seconds dans la légende du soleil, d'Horus et d'Osiris.

D'ailleurs, une difficulté spéciale et qu'on a déjà dû entrevoir se présente : c'est que nous ne pouvons fournir la

chronologie d'une évolution qui paraît s'être produite avant l'époque historique. Pour l'Inde, on connaît par le Rig Véda une période pendant laquelle les dieux *naturistes* existaient à peu près seuls ; pour la Grèce, on sait que l'institution des mystères, qui prépara la philosophie, est postérieure à Homère et même à Hésiode ; mais en Égypte il semble que tout était fait avant Ménès. On ne voit plus ensuite que des changements de détail, comme ceux qui ont été signalés plus haut à propos d'Ammon, de Ra et d'Osiris, et, si l'on cherche le pourquoi des grandes modifications fondamentales, on est obligé de sortir du sujet, en invoquant soit des conquêtes et des diversités de races, soit des explications purement théoriques.

Il y a donc là des éléments dont la coordination s'est faite suivant une loi qui nous échappe. Rien ne nous oblige pour le moment à remplacer cette loi par une hypothèse. Les tronçons que nous ne pouvons rapprocher encore se prêtent à des recherches spéciales dont les résultats suffissent, et au delà, pour payer les travailleurs de leur peine aussi bien que de leur attente.

En définitive, l'Égypte a développé et maintenu, comme nul autre peuple ne l'a fait, toutes les parties qu'un système religieux peut comporter : l'animisme, le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme. De ces parties, nous connaissons mieux les dernières (et surtout la dernière), que des sources plus abondantes nous révèlent et que notre culture intellectuelle et morale nous rend plus aptes à comprendre. Ce qui nous manque, c'est de savoir quand, comment et pourquoi des matériaux en apparence aussi dissemblables se sont groupés puisque la religion de l'Égypte s'offre à nous toute formée. Nous assistons à sa longue maturité et à son lent déclin, mais sa jeunesse nous reste aussi cachée que les sources du Nil. Les choses étant ainsi, nous ne pouvons demander plus de lumière qu'aux nouveaux progrès

de la science égyptologique en particulier, et de la science religieuse en général, avec le ferme espoir que le succès ne se fera pas attendre. Si en effet l'égyptologie ne peut résoudre à elle seule les problèmes qui la sollicitent, comme c'est encore le cas aujourd'hui, le flux toujours montant des conquêtes intellectuelles ne manquera point de lui donner quelque jour une impulsion décisive, à peu près comme la marée soulevant les barques restées à sec sur la plage : l'essentiel, ici, sera de ne pas laisser la barque hors de la portée du flot.

UN DES PROCÉDÉS

DU

DÉMIURGE ÉGYPTIEN¹

I

Dans son mémoire sur le texte qui concerne les quatre races humaines au *Livre de l'Enfer*, M. Lieblein a atteint le but qu'il se proposait, et a très bien mis en lumière un fait que personne n'avait remarqué, l'allitération portant sur les noms de races. On peut même dire que le savant norvégien n'a pas été assez loin en n'admettant point d'allitération pour le nom de la quatrième race, celle des Temeh-u; l'assonance du mot *Temeh* avec le *heh* est aussi prononcée que celles de

Ret-u avec *remi-t*,
Aam-u avec *aa-ten*,
et *Nehes-u* avec *nenuh*.

Ces jeux de mots ne sont guère que ce que nous appelons des calembours par à peu près, et M. Lieblein s'est probablement trompé en voyant un calembour complet dans la phrase qui concerne la deuxième race. Il en lit le début *aa-mou*, c'est-à-dire grande essence, d'après le sarcophage de Sêti I^{er}, mais le texte est corrompu et par conséquent

1. Publié dans les *Annales du Musée Guimet*, 1887, t. X, p. 553-558.

douteux. La version que donne le tombeau du même roi' porte *aa-ten*, c'est-à-dire : « Soyez grands, parce que je » vous ai créés, en votre nom d'*Aam-u* ! » Ce début est analogue au commencement du discours précédent, adressé aux Égyptiens : « Honneur à vous, troupes de Ra ! »

II

Ici, l'erreur de M. Lieblein n'est pas grande, si elle existe, mais il y a un autre point, la création des noirs, sur lequel il est plus important d'insister.

Le texte dit clairement : *Vois, je me suis masturbé pour vous, et je me suis soulagé par une multitude sortie de moi sous votre nom de Nègres*. Le mot saillant, dans cette phrase, est *nenuh*, que M. Lieblein rapproche du verbe copte signifiant *excutere, agitari, concuti*, « de qui, pense-t-il, on peut facilement dériver le sens de *travailler* ». — « *J'ai préparé pour vous ma paix de millions d'années.* »

Le sens de *nenuh* serait nouveau et donnerait une alliance d'idées peu satisfaisantes : *secouer une paix*, pour dire la *préparer*. Mais le verbe *nenuh*, sans lui chercher un nouveau sens, en possède un qui est bien connu par la confession négative du *Livre des Morts*, où il désigne d'une manière certaine la *masturbation*, dans une déclaration faite à un dieu de la ville de Memphis, où l'obscénité était particulièrement prohibée¹. C'est ainsi qu'on a toujours compris le mot *nenuh* de la confession négative², et les variantes réunies par M. Naville lui donnent presque toutes le phallus pour déterminatif : « Je ne me suis pas masturbé (*nenuh* et *nenu*). » — « Je ne me suis pas souillé (*nek* et *nenek*)³. »

1. *Annales du Musée Guimet*, t. IX, partie II, pl. IV.

2. J. de Rougé, *Edfou*, t. II, pl. 143.

3. Brugsch, *Dictionnaire hiéroglyphique*, p. 782.

4. *Todtenbuch*, chap. cxxv, l. 25, et Naville, *Todt.*, t. II, p. 302.

Le même mot se retrouve sous la forme *nenu* au début du chapitre XCIII¹ : *O ce phallus de Ra qui s'agite* (nenu) *dans la tempête!* et sous sa forme plus usitée, *nenuh*, dans un papyrus inédit du British Museum, étudié par M. Pleyte : *tes membres sont délassés*, y est-il dit à Osiris, *par l'agitation amoureuse* ou *nenuh*². Il est probable que le délassement est exprimé là par le mot *hetep*, comme dans le texte d'El-Khargéh relatif à la création des dieux³, et comme dans le texte du *Livre de l'Enfer*, relatif à la création des noirs par Horus.

L'aete obscène d'Horus était plus spécialement attribué à sa forme d'Horus-Khem. C'est à cause de cela qu'au tombeau de Ramsès VI, dans une description de l'enfer, les races ont pour gardien Horus-Khem (surnommé dans le texte *khent an merti*, parce que sous ce nom il représente un animal consacré à Khem⁴). Dans le tableau, Horus-Khem est précédé immédiatement par les Nègres⁵, dont il était d'ailleurs le dieu spécial en Égypte, puisqu'un prêtre noir était attaché à son culte⁶.

Les Égyptiens figuraient assez souvent la masturbation de Khem sur les murs des temples⁷, c'était un symbole de création et de fécondation.

III

Les textes qui ont trait à la cosmogonie employaient la même image pour exprimer l'aete du démiurge agissant seul.

1. Naville, *Todtenbuch*, t. II, p. 24.

2. *Recueil de Travaux*, t. III, p. 59.

3. Ligne 29.

4. Cf. J. de Rougé, *Monnaies des Nomes*, p. 18, et Maspero, *Guide au Musée de Boulaq*, p. 159.

5. Champollion, *Notices*, t. II, p. 671.

6. Ramesséum et Médinet-Abou.

7. Champollion, *Notices*, t. I, p. 70, et t. II, p. 81.

M. de Rougé a signalé depuis longtemps la curieuse définition du dieu de l'Amenti, donnée par le chapitre xvii du *Todtenbuch* : *C'est l'âme de Ra, celui qui jouit en lui-même* (nek-f am-f t'es-f), *qui mœchatur in se ipso*¹.

La phrase manque dans les textes correspondants de la XII^e dynastie, mais l'idée, par contre, se trouve d'une manière plus développée et plus énergique dans les vieilles formules des pyramides royales, à la VI^e dynastie.

C'est Tum Kheper qui vient se masturber dans Héliopolis (le déterminatif représente l'acte). *Il met son phallus dans son poing et il jouit par là, et il enfante deux jumeaux, le couple de Shu et Tefnut*².

Le papyrus du British Museum, qui a été cité plus haut et qui date du commencement de l'époque ptolémaïque, raffine et renchérit sur cette conception dans un passage où il fait parler le créateur Khepra :

C'est moi qui ai été mon mari avec mon poing, j'ai fornicué dans mon ombre. Je suis sorti de ma propre bouche (autre allusion à l'émanation), *je me suis vomi en forme de Shu* (l'air), *et j'ai dégoutté de Tefnut* (l'eau)³.

IV

Quand ce sont les déesses qui créent, elles peuvent prendre un rôle analogue, Isis en particulier.

Le papyrus du British Museum rappelle cette particularité du mythe d'Isis dans une sorte d'éloquente lamentation :

Mon cœur se consume, dit la déesse à Osiris, *de ce que tu es renversé au milieu de cela* (les ténèbres). *Mon cœur se consume*, (car) *tu m'as tourné le dos. Jamais tu n'avais*

1. Ligne 9, et E. de Rougé, *Étude sur le Rituel*, p. 45.

2. *Recueil de Travaux*, t. VII, p. 70.

3. *Proceedings*, novembre 1886, p. 24-25.

imaginé cela contre moi. Le danger est de chaque côté : les chemins sont perdus. Je cherche à cause de mon désir de te voir. Me voici dans la ville aux immenses remparts ; je suis inquiète au sujet de ton amour pour moi. Viens seul, ne t'éloigne pas. Ton fils fera reculer l'ennemi vers son égorgoir. Je me suis dérobée dans les roseaux pour cacher ton fils, afin qu'il réponde pour toi. J'ai cheminé seule. J'ai erré dans les roseaux pour écarter le monstre de ton fils. Une femme par la figure, un mâle (en réalité) ?

La virilité d'Isis est mentionnée plus longuement au *Livre d'honorer Osiris*, où on lit :

Je suis ta sœur Isis. Il n'y a ni dieux ni déesses, ayant fait ce que j'ai fait. J'ai fait le mâle, étant femme, afin de faire vivre ton nom sur la terre¹.

Dans l'*Hymne à Osiris*, traduit par M. Chabas, il est dit seulement que la déesse *aspira la semence* du dieu et *fit un enfant qu'elle allaita toute seule²* ; Plutarque rappelle cette atténuation du symbolisme quand il rapporte qu'Isis eut commerce avec Osiris mort, après quoi elle mit au monde avant terme un Horus boiteux³.

La légende à laquelle Plutarque fait allusion est figurée et décrite au chapitre xxii du *Livre des Morts*⁴, où l'on voit Isis penchée au-dessus d'un lion qui est le phallus d'Osiris (cf. les phallus divins à tête de lion)⁵ :

Celui qui a déployé ses cheveux sur lui et qui hésite à l'entrée de son chemin, c'est Isis qui se cache. Voilà qu'elle a ramené ses cheveux sur elle (comme une veuve⁶,

1. *Proceedings*, novembre 1886, p. 16-17.

2. Pierret, *Études égyptologiques*, fasc. 1, p. 22 ; cf. Chabas, *L'Égyptologie*, t. I, p. 21.

3. Ligne 16.

4. *D'Isis et d'Osiris*, 19.

5. Lignes 86-93.

6. Mariette, *Dendérah*, t. II, pl. LXXVI.

7. Cf. Hérodote, II, 36.

sans doute. La chevelure d'Isis était d'ailleurs célèbre¹).

Au chapitre cxv du *Livre des Morts*, qui a pour but d'expliquer l'origine des différents sacerdoces héliopolitains², entre autres celui de l'*ur-maa*, l'institution de la prêtresse nommée *Henkesti* vient de ce que le grand dieu solaire, pour engendrer son fils *Ur-maa*, à ce qu'il semble, s'était changé en une femme, *henkesti*, c'est-à-dire *chevelue*.

Aux basses époques, apparaissent les dieux phalliques à tête de déesses et les déesses à phallus³, toujours en vertu de la croyance que le dieu père ou la déesse mère avaient pu créer seuls.

Cette conception passa dans l'histoire naturelle des Égyptiens et même des Grecs, puis des Romains. Pour les Égyptiens, tous les scarabées étaient mâles⁴ et tous les vautours femelles⁵, de sorte que les premiers engendraient sans femelles et les seconds sans mâles, le tout parce que le scarabée était l'hiéroglyphe du mot et du dieu *Khepra*, créateur et père, et le vautour, l'hiéroglyphe du mot et de la déesse *Maut*, ou créatrice, comme le savait encore Horapollon⁶.

1. Plutarque, *Questions naturelles*, 25, et Lucien, *Contre un ignorant bibliomane*, 14; cf. Naville, *Un Ostrakon égyptien* (*Annales du Musée Guimet*, t. I, p. 51-60).

2. Naville, *Un Ostrakon égyptien* (*Annales du Musée Guimet*, t. I, p. 51-60).

3. *Todtenbuch*, chap. CLXIII et CLXIV.

4. Plutarque, *D'Isis et d'Osiris*, 74; Horapollon, I, 10; Aristote, *Histoire des Animaux*, V, 19; Élien, *De la nature des animaux*, X, 15, etc.

5. Plutarque, *Questions romaines*, 93; Horapollon, I, 11; Élien, *De la nature des animaux*, II, 16; Ammien Marcellin, XVII, etc.

6. I, 10 et 11.

V

Au papyrus du British Museum, le dieu créateur ajoute ceci à sa description de la création primitive :

« J'ai rassemblé mes membres et j'ai pleuré sur eux : les hommes naquirent des pleurs sortis de mon œil » (p. 26).

Cette forme de l'émanation, par les pleurs, est celle qu'indique le texte des quatre races relativement à la naissance des Égyptiens et des Tameh-u : il n'y a donc rien d'étonnant si l'émanation par la semence figure aussi dans les deux textes.

L'ŒUF DANS LA RELIGION ÉGYPTIENNE¹

I

Deux partis se faisaient une guerre acharnée, au royaume de Lilliput, parce que les uns cassaient les œufs par le gros bout et les autres par le petit bout. Il ne paraît pas que, dans le monde réel, l'œuf ait causé de telles discordes : toutefois, les superstitions qui le concernent ont été et sont encore très répandues. On comprend qu'à un certain point de vue, pour un sauvage, par exemple, l'œuf ait quelque chose de mystérieux et d'inquiétant : son contenu n'est d'abord qu'une matière informe, et voilà qu'il en sort un être vivant, un oiseau, un crocodile ou un serpent :

*Quatenus in pullos animales vertier ova
Cernimus alituum.....
Scire licet gigni posse ex non sensibu' sensus².*

Ne semble-t-il pas que le sauvage doit voir là un effet surnaturel, un sortilège analogue à celui qu'il soupçonne dans le fusil, la montre ou la boussole de l'Européen ? L'œuf ne sera-t-il pas toujours, pour lui, le domicile d'un esprit³ ?

Même aujourd'hui, l'usage persiste chez nous de briser

1. Publié dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 8^e année, t. XVI, p. 16-25. — G. M.

2. Lucrèce, II, 927-930.

3. Tylor, *Civilisation primitive*, trad. française, t. II, p. 199.

sur son assiette les coquilles des œufs qu'on a mangés, et le fait s'explique par une survivance, au même titre que les souhaits adressés à une personne qui éternue.

Puisque nous agissons ainsi, nous ne nous étonnerons pas si, de nos jours, les Touaregs s'abstiennent de manger des œufs¹, et si, d'autre part, dans l'antiquité, quelques superstitieux regardaient comme un malheur de casser un œuf,

*Ovoque pericula rupto*²,

soit par hasard, soit dans quelque pratique de l'ooscopie, comme celle que mit en usage Livie, quand elle couva un œuf pour savoir si elle aurait un fils ou une fille³.

Par suite, sans doute, de ces idées superstitieuses, l'œuf avait pris dans certaines religions de l'antiquité une véritable importance symbolique, indépendamment de son emploi dans les lustrations. Les Pythagoriciens et les Orphiques s'abstenaient de manger des œufs, des cœurs et des cervelles, qu'ils regardaient comme des principes de vie⁴; dans ses *Propos de table*, Plutarque parle d'un songe ayant provoqué la même abstinence pour le même motif, au sujet de l'œuf. Macrobe, dans les *Saturnales*⁵, dit que les initiés aux mystères de Bacchus vénéraient l'œuf, et l'appelaient, à cause de sa rondeur, le simulacre du monde, *mundi simulacrum*. On attribuait ces conceptions à Orphée⁶.

1. Henri Duveyrier, *Les Touaregs*.

2. Perse, *Hist. Nat.*, V, 185.

3. Pline, X, 76.

4. Plutarque, *Quæst. Convivialium*, II, 3.

5. VII, 46.

6. Cf. Athénagore, *Legatio pro Christianis*; Damascius, *Quæst. de prim. princip.*, 55 et 122; Proclus, *In Platon. Tim.*, II, 130.

II

On doit s'attendre à retrouver des croyances analogues en Égypte, où le plus haut point du développement religieux correspond assez exactement à la période des mystères chez les Anciens. En effet, les Égyptiens, comme les Grecs, les Assyriens¹, les Perses², les Indous³, etc., voyaient dans l'œuf le principe de certaines naissances divines, sans compter que l'œuf, dans leur écriture, servait à désigner le mot *fils* et à déterminer le genre féminin.

Une tradition bien connue sur le démiurge est celle que rapporte Eusèbe au sujet de Kneph : le dieu avait émis par la bouche un œuf d'où était sorti Ptah, et cet œuf était le monde, ἐρμενεύειν δὲ τὸ ὦν τὸν κόσμον⁴. Kneph, c'est-à-dire Khnum ou Num, le principe humide, « est quelquefois représenté façonnant sur un tour à potier une figure d'homme ou *l'œuf mystérieux* d'où la légende fait sortir le genre humain et la nature entière⁵ ». Un texte d'Edfou dit du démiurge : « Tu es le dieu unique qui est devenu deux dieux, tu es le créateur de l'œuf, et le générateur de tes jumeaux⁶. ». Ces jumeaux, figurés hiéroglyphiquement par deux oiseaux⁷, sont le dieu Shu et la déesse Tefnut, sans doute l'Arès et l'Aphrodite d'Horapollon, qui semble bien les dire nés de deux œufs de corneille. La corneille, ici, serait le nycticorax (en copte, *Asī*), hiéroglyphe de l'âme divine et humaine (en égyptien, *ba*) : d'après le chap. LXXXV

1. Hygin, *Fab.*, 197.

2. Plutarque, *De Is. et Os.*, 47.

3. Lois de Manou, début.

4. *Préparation évangélique*, III, 11.

5. E. de Rougé, *Notice sommaire*, 4^e édit., p. 106.

6. J. de Rougé, *Edfou*, t. I, pl. 59.

7. Cf. *Todtenbuch*, chap. XVII, 44.

du *Todtenbuch* (l. 10), l'âme divine se faisait un nid, et une scène ptolémaïque représente l'offrande de l'œuf à Shu et à Tefnut¹. Il y a, à Dendérah, une divinité ayant l'œuf pour hiéroglyphe².

La ville de Thèbes était surnommée *l'œuf qui a produit les dieux*³, et c'est peut-être là la *ville de l'Œuf* des pyramides royales⁴.

Ptah est « figuré quelquefois portant l'œuf humain comme Noum⁵ ». M. de Rougé, qui donne ce détail dans sa *Notice sommaire*, ajoute que c'est sans doute à l'œuf de Ptah que fait allusion l'une des formes du dieu, « calquée sur celle de l'embryon⁶ », parfois en même temps sur celle du scarabée⁷, et, d'après Mariette⁸, couvée par les déesses. Il semble bien, du moins, qu'on ait songé à représenter ainsi ou un état du fœtus, ou, en tout cas, quelque chose d'approchant, comme l'a pensé le Dr Parrot⁹. L'idée de l'œuf et celle de l'embryon se reliaient, pour les Égyptiens, qui louaient souvent le Pharaon d'avoir remporté des victoires lorsqu'il était encore dans l'œuf, c'est-à-dire dans le sein maternel. Dans un sens très général, nous disons de même, quoiqu'en partant d'une autre idée, *ab ovo*. On remarquera qu'Osiris, à la basse époque, reçoit parfois une forme ovoïde¹⁰ qui rappelle l'embryon de Ptah.

En général, les dieux égyptiens ayant forme d'oiseaux (épervier, ibis ou phénix) pouvaient être dits nés d'un œuf,

1. Champollion, *Notices*, t. I, p. 379.

2. Mariette, *Dendérah*, III, 12.

3. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, *Supplément*, p. 1233.

4. *Recueil de Travaux*, t. V, p. 54, et t. VII, p. 146.

5. E. de Rougé, *Notice sommaire*, p. 108.

6. Id., *ibid.*, p. 108-109.

7. Id., *ibid.*, p. 129.

8. *Catalogue du Musée de Boulaq*, 3^e édit., p. 114-115.

9. *Recueil de Travaux*, t. II, p. 129-133.

10. E. de Rougé, *Notice sommaire*, p. 126.

comme l'Éros, les Dioscures et les Molionides des Grecs¹.

Différents textes parlent des nids d'Osiris à Saïs², et d'Horus aux marais de Bouto³. Les papyrus hiératiques mentionnent aussi le nid de l'ibis sacré du dieu Thot⁴. D'après un papyrus grec interprété par M. Goodwin, le magicien disait, en consacrant la bague d'Hermès et son scarabée : « Je suis l'œuf de l'ibis, l'œuf de l'épervier, le petit du phénix⁵. » Les anciens parlent assez souvent du nid et de l'œuf du phénix⁶ :

*Seque ovi teretis colligit in speciem*⁷.

Enfin, le chapitre de l'Épervier d'or, au *Todtenbuch*, commence ainsi : « Je m'élève sous la forme d'un grand épervier d'or sortant de son œuf⁸. »

III

Le soleil avait aussi son œuf, qui était son disque⁹ : « O Soleil, qui es dans ton œuf et qui brilles dans ton disque¹⁰ ! » lit-on au chapitre xvii du *Livre des Morts* dans un passage qui existait déjà à la XII^e dynastie¹¹. Ptah avait

1. Cf. Athénée, II, 50.

2. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 755 et 572, et *Inscription d'El-Khargeh*, I, 32; cf. Hérodote, II, 170, et Strabon, XVII, 1, 23.

3. Brugsch, *Zeitschrift*, 1879, p. 6 et 13 (stèle Metternich), et *Dictionnaire géographique, Supplément*, p. 1140.

4. Pierret, *Études égyptologiques*, t. I, p. 55.

5. Chabas, *Le Papyrus magique Harris*, 183.

6. Hérodote, II, 73; Tacite, *Annales*, VI, 28; Pline, X, 2. etc.

7. Lactance, *Carmen de Phœnice*, 104.

8. *Todtenbuch*, chap. LXXVII, 1.

9. Cf. *Todtenbuch*, chap. c, 5.

10. *Todtenbuch*, chap. xvii, 50.

11. Lepsius, *Älteste Texte*, III, I, 41; XVIII, I, 38, et XXXIII, I, 58-59.

créé l'œuf du soleil et de la lune'; mais l'œuf du soleil avait encore un autre auteur, l'oie du dieu de la terre, sorte de poule aux œufs d'or des mythes égyptiens.

Le dieu de la terre, dont le nom a été lu jusqu'à présent Seb et qui pourrait bien s'être appelé Keb, d'après les observations de M. Brugsch², avait pour hiéroglyphes une oie (l'un des noms de l'oie était *Keb*³), et un œuf (l'un des noms de l'œuf, *suh*, devait être aussi *keb*⁴, d'où le jeu de mot *suh se-keb*⁵, c'est-à-dire *un œuf brillant*; cf. les radicaux sémitiques signifiant *boule* et *peloton*, cf. aussi les noms sémitiques de l'étoile, qui varie quelquefois dans les hiéroglyphes avec l'oie et l'œuf pour désigner le dieu).

En mythologie, c'était cette oie qui avait pondu cet œuf⁶ en gloussant dans la nuit⁷. Le fait est mentionné au *Livre des Morts*, avec des détails assez instructifs qui montrent bien quelles étaient la part et l'importance du calembour dans les conjurations magiques. Il s'agissait de rendre l'air ou le souffle au défunt, et, comme le mot *suh*, qui signifie *œuf*, signifiait aussi *air*, l'idée de l'œuf intervenait par là dans la conjuration : « O Tum (le dieu ancêtre, l'Adam ou le héros égyptien, le Héron des Grecs), donne-moi l'air délicieux qui est dans tes narines. Je suis cet œuf de la grande glousseuse. Je veille sur ce grand œuf qu'envoie Seb (ou Keb) pour la terre. Je prospère, il prospère, réciproquement. Je vis, il vit⁸. » Le texte d'un des chapitres suivants⁹

1. Mariette, *Catalogue du Musée de Boulaq*, p. 114.

2. *Zeitschrift*, 1886, p. 1-5.

3. *Denkmäler*, II, 61.

4. Cf. Brugsch, *Zeitschrift*, 1886, p. 2, et *Dictionnaire géographique*, p. 904.

5. *Denkmäler*, III, 29, a; Champollion, *Notices*, t. II, p. 628; etc.

6. Cf. Le Page Renouf, *Transactions of the Soc. of Bibl. Archæol.*, t. VIII, part 2, p. 217.

7. Chabas, *Le Papyrus magique Harris*, VII, 6 et 7.

8. *Todtenbuch*, chap. LIV, 1 et 2.

9. *Id.*, chap. LVI, 2.

ajoute : « Je respire l'air, il respire l'air » (sans que les Égyptiens aient su pour cela que le poussin respire dans sa coquille, assurément).

C'est aussi à l'œuf de Seb ou Keb que fait allusion ce texte égyptien, cité par Diodore¹, dans lequel Osiris dit : « Je suis l'ainé de Kronos (Seb ou Keb), je suis sorti d'un œuf beau et noble, et je suis devenu la semence de même origine que le jour », ἐκ καλοῦ τε καὶ εὐγενοῦς ὤοῦ, etc., d'après la leçon généralement adoptée.

Si ce que les anciens croyaient de la belette est bien égyptien, comme ils semblent le dire², qu'elle pondait un œuf par la bouche et qu'elle avalait ses petits³, cette fable pourrait avoir été, à une certaine époque, une variante du mythe de la terre enfantant le soleil le matin et l'engloutissant le soir.

L'œuf solaire ou lunaire est encore mentionné dans une conjuration ayant pour but de charmer l'eau, qu'on prononçait à l'avant des barques royales, un œuf d'argile à la main⁴ : « Œuf de l'eau⁵ (céleste), émanation de la terre, essence des Huit (dieux élémentaires), grand au ciel d'en haut, grand au ciel d'en bas, toi qui résides dans les nids qui sont à Aatestes⁶ (l'oasis de Dakhleh, considérée comme l'occident ou l'enfer)! Je sors avec toi de l'eau, je passe avec toi hors de ton nid, je suis Khem de Keb-t », Coptos. Il est probable que Khem de Coptos intervient ici à cause de la prononciation *Keb* de l'un des noms de l'œuf.

1. Diodore, I, 27.

2. Cf. Plutarque, *De Is. et Os.*, 74, et Horapollon, II, 110.

3. Plutarque, *De Solert. anim.*, 33.

4. Chabas, *Le Papyrus magique Harris*, VI, 11, 13.

5. Cf. Champollion, *Notices*, t. I, p. 906, et Brugsch, *Dictionnaire géographique, Supplément*, p. 1066.

6. Cf. *Inscriptions d'El-Khargéh*, I, 27.

IV

La divinité de l'œuf ne pouvait manquer d'avoir quelque effet et de laisser quelque trace dans les prescriptions religieuses.

Ainsi, c'était une grande impiété que de blasphémer contre l'œuf ou son contenu, comme le montrent les qualifications des damnés à la première division du *Livre de l'Enfer* : « les fléaux de la grande salle du Soleil (le monde), ceux qui ont négligé le Soleil sur terre, qui ont maudit celui qui est dans l'œuf, qui ont repoussé la justice, et proféré des menaces contre Armachis' ».

Les prêtres égyptiens, d'après Chérémon, cité par Porphyre², s'abstenaient dans les purifications de toute nourriture animale, et même d'œufs, soit que leur abstinence ait eu réellement pour cause l'impureté de la nourriture animale, soit qu'elle ait été motivée par la sainteté de l'œuf divin, comme chez les Orphiques.

Une autre prescription défendait même de casser des œufs, non pas sans doute aux cuisiniers qui en servaient sur la table des Pharaons³, mais, en tout cas, aux Pharaons eux-mêmes, tenus à une pureté particulière et astreints à des pratiques innombrables⁴. Le jeune dieu, appelé *l'enfant dans son nid*⁵, comme le dernier jour épagomène, *le jeune qui est dans son nid*⁶, ne dit-il pas, au chapitre LXXXV du *Todtenbuch* : « Que mon nid ne soit pas vu, que mon œuf ne soit pas brisé » ? ce qui rappelle incidemment les dan-

1. Bonomi et Sharpe, *Le Sarcophage de Sèti I^{er}*, 4 et 3, D.

2. *De Abstinencia*, IV, 6 et 7.

3. Cf. *Papyrus Anastasi III*.

4. Cf. Diodore, I, 70 et 71.

5. *Todtenbuch*, chap. LIV, 3.

6. Chabas, *Le Calendrier des jours fastes et néfastes*, p. 106.

gers encourus dans les contes arabes par ceux qui brisent l'œuf fabuleux de l'oiseau Rokh'.

Un roi égyptien se glorifie de n'avoir pas enfreint la défense dont il est question ici. C'est Ramsès IV, qui fait montre d'une piété un peu exagérée dans ses deux stèles d'Abydos, soit qu'il ait ressenti le besoin d'une protection divine plus grande, dans la décadence de l'empire, soit qu'il n'ait pas eu la conscience très nette au sujet de la mort de son père : celui-ci, qui eut certainement à se défendre contre les complots de son harem², passait pour s'être suicidé³ (d'après Diodore, qui l'avait confondu avec Ramsès II), et son testament, le grand Papyrus Harris, semble bien une pièce forgée pour les besoins d'une cause. Quoi qu'il en soit, voici l'espèce de confession négative que fait Ramsès IV sur la plus grande des stèles :

« Je n'ai pas repoussé mon père, je n'ai pas écarté ma mère. Je n'ai pas repoussé le Nil (du lieu) où il vient. Je n'ai pas marché à l'encontre d'un dieu en face de lui dans son temple. J'en jure par mon amour pour le dieu au jour de sa naissance dans le lac enflammé ! Je n'ai pas fait de conjuration contre un dieu. Je n'ai pas offensé de déesse. *Je n'ai pas cassé d'œuf pondu*. Je n'ai pas mangé de ce qui est impur pour moi. Je n'ai pas tourmenté le faible pour ses biens. Je n'ai pas massacré le malheureux. Je n'ai pas enlevé les poissons du vivier d'un dieu. Je n'ai pas jeté le filet, je n'ai pas lancé la flèche contre le lion fascinateur à la fête de Bubastis. Je n'ai pas juré par le bouc de Mendès dans le temple des dieux. Je n'ai pas proféré le nom de Tanen (le dieu de la terre) et n'ai pas diminué ses pains⁴. »

1. Cf. Lane, *The Thousand and One Nights*, chap. xx, note 62 : « the Egg of the Rukh, and the consequence of breaking it ».

2. *Papyrus judiciaire de Turin*.

3. Diodore, I, 58.

4. Piehl, *Zeitschrift*, 1884, p. 39, l. 15-17, et 1885, 15 et 16.

Dans ce texte, les restrictions apportées aux défenses ne manquent point d'intérêt.

On pouvait chasser le lion (qui devait son antique¹ surnom de *fascinateur* à ses yeux brillants et perçants²), excepté le jour de la fête de Bubastis, déesse dont le fils se nommait le Lion fascinateur, Ma-hes³.

Il était permis aussi de casser un œuf, pourvu qu'il ne fût *né* (kheper-tu), c'est-à-dire *pondu*. Ici, la restriction, qui est très étroite, montre qu'on s'était posé un curieux problème de casuistique : celui qui casse un œuf dans des circonstances ordinaires est coupable ou souillé, puisqu'il commet une contravention évidente, mais le chasseur, par exemple, dont la flèche brise un œuf dans le ventre d'un oiseau ? Dans des cas de ce genre, où la responsabilité ne saurait être mise en cause, la règle avait dû fléchir. Le pharaon pouvait donc casser un œuf avant la ponte. Telle est la loi qui ressort de la confession de Ramsès IV, confirmant, s'il en est encore besoin, la remarque d'Hérodote que les Égyptiens étaient les plus religieux, c'est-à-dire les plus superstitieux de tous les hommes.

1. Cf. *Recueil de Travaux*, t. VII, p. 154.

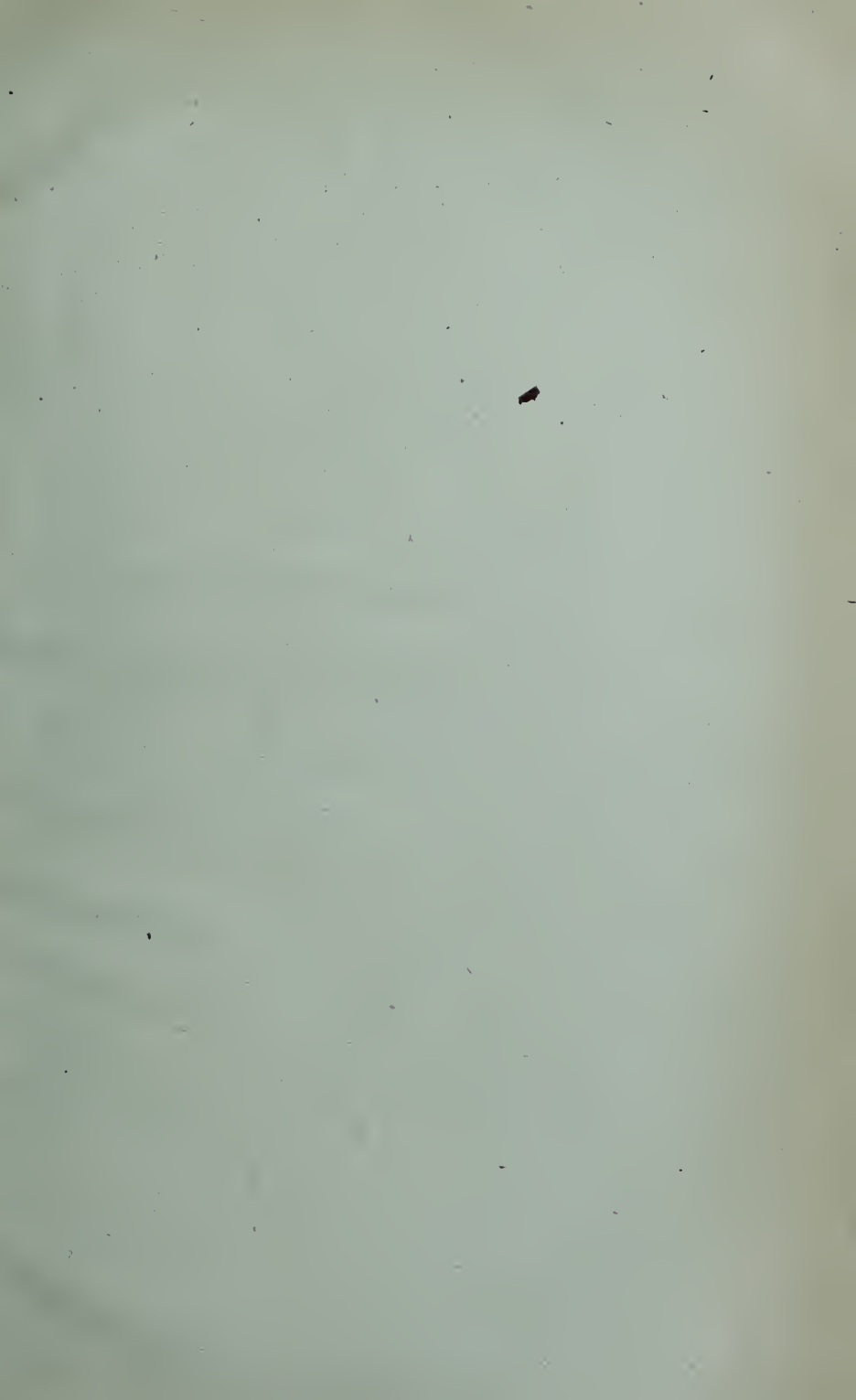
2. Plutarque, *Moral.*, t. II, édit. Didot, p. 814; *Quæst. Convival.*, Manéthon, *Fragm. Hist. Græc.*, t. II, p. 616; Élien, *Anim.*, XII, 7, et Horapollon, I, 17.

3. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 177.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Notice biographique, par Ph. Virey.....	1-XCI
Hymnes au Soleil.....	1-9
 , le <i>Per m hrou</i> . Étude sur la vie future chez les Égyptiens.....	11-29
Le chapitre cxv du <i>Livre des Morts</i>	31-54
Les quatre races au jugement dernier.....	55-60
The Book of Hades (from the Sarcophagus of Seti I.) ..	61-132
Discours prononcé à l'ouverture des Conférences d'ar- chéologie égyptienne, à la Faculté des Lettres de Lyon, le 26 avril 1879.....	133-150
Les races connues des Égyptiens.....	151-168
Note sur les chars de guerre.....	169-171
Le puits de Deir-el-Bahari.....	173-184
Sur différentes formes des mots dérivés.....	185-201
Un chapitre de la Chronique solaire.....	203-213
L'art égyptien.....	215-222
Sur l'ancienneté du cheval en Égypte.....	223-234
Sur quelques fouilles et déblayements à faire dans la Vallée des Rois à Thèbes.....	235-246
Une scène de harem sous l'Ancien Empire.....	247-253
Lettre à M. de Milloué, sur un monument de Thot- mès III.....	255-257

Le conte.....	259-274
Remarques sur différentes questions historiques.....	275-286
Les fouilles de M. Naville à Pithom. L'Exode, le canal de la mer Rouge.....	287-316
Le nom égyptien de l'ichneumon.....	315-316
Sur un syllabique.....	317-328
L'étude de la religion égyptienne, son état actuel et ses conditions. — Introduction à un cours sur la religion de l'Égypte à l'École des Hautes Études, section des Sciences religieuses.....	329-352
Un des procédés du démiurge égyptien... ..	353-359
L'œuf dans la religion égyptienne.....	361-370



PJ1025 .B58 v.34

Bibliothèque égyptologique : comprenant

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00085 0208